This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF THE
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Esquisses littéraires et morales. 2 vol. in-18 jésus	7	»
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 4 vol. in-8	20	»
THÉORIE DES BELLES-LETTRES. L'âme et les choses dans la parole. Troisième édition. 1 vol. in-8 .	7	50
LA PRÉDICATION. Grands maîtres et grandes lois. 1 vol. in-8.	7	50
HENRI TRICARD. 1 vol. in-8.	3	50
LÉON BESNARDEAU. 1 vol. in-18 jésus.	2	50
TERRE D'ASILE (saint Thomas Becket en France). Tragédie en 5 actes, en vers, précédés d'un prologue. 1 vol. in-18.	0	60
THÉATRE CHRÉTIEN. 2 vol. in-8.	12	»

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

R. P. G. LONGHAYE

de la Compagnie de Jésus.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ESQUISSES LITTÉRAIRES ET MORALES

Deuxième période (1830-1850) :
Rationalisme. — Romantisme.

L'époque. — Fond du romantisme.
Romantisme au théâtre.
V. Hugo. — Musset. — Vigny.
Dumas. — G. Sand. — Balzac. — Michelet.

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1901

Tous droits de reproduction et de traduction reservés.

849.9
L854 ie

V.2

626103-170

AVANT-PROPOS

Avec des adhésions encourageantes, le premier volume de ces ESQUISSES *m'a valu certaines disgrâces ou demi-disgrâces : la chose allait de soi.*

Dans la REVUE UNIVERSITAIRE *du 15 février 1901, M. G. Lanson m'a honoré d'une vingtaine de lignes. Elles ne prétendaient pas être bienveillantes; cependant elles me laissent plutôt flatté. Je devais l'être de m'entendre accorder par l'éminent professeur : de l'esprit (sic), du savoir et même quelque style; mais je le suis davantage de cette courte phrase : « Il nous donne ce qu'on peut attendre de lui. » N'est-ce pas dire que je pense et parle en lettré chrétien et conséquent? Je ne souhaiterais pas meilleur éloge. Laissons M. l'abbé Bertrin, Chateaubriand et la sincérité de Sainte-Beuve, à propos de quoi M. Lanson m'impute, bien à tort, une réticence peu loyale. Mais pourquoi me comparer à M. Purgon « menaçant le malade qui n'a pas*

voulu de son remède? » Atticisme à part, la comparaison est deux fois inexacte. Mon remède n'est pas mien, et je n'ai certainement pas « pris plaisir à le composer moi-même » : il vient de plus haut. Quant à ceux qui le refusent, je ne les menace pas, je les plains seulement et de grand cœur.

Presque en même temps, m'arrivait de l'étranger un avertissement sévère. On me reprochait, non sans indignation, de n'avoir pas salué en Chateaubriand le père du romantisme; on pressentait, assez justement peut-être, que V. Hugo serait, à mes yeux, le grand responsable; on me signifiait que de ne point mettre chapeau bas devant « ce géant » nuirait fort à ma « notoriété naissante. » — Je crains d'avoir à m'y résigner; au moins dirai-je mes raisons.

Mon seul chagrin, je l'avoue, est de rencontrer cela dans une revue catholique. J'avais l'ambition, la présomption peut-être, de contribuer, pour mon humble part, à rendre les croyants plus logiques, plus fermes contre la mode, contre le prestige du génie dévoyé, contre les surprises de leur propre imagination; mais j'ai bien dû prévoir que quelques-uns feraient une belle défense.

Un dernier mot, à propos de deux omissions qui pourraient surprendre.

Sainte-Beuve ne figure pas dans cette seconde galerie d'écrivains. Je me suis cru permis de l'ajourner à la troisième époque, et parce que sa grande influence est postérieure à 1850, et parce que sa critique respire déjà quelque peu le positivisme alors dominant. Raisons légères peut-être, mais en fallait-il plus pour

autoriser un déplacement sans conséquence en lui-même?

A qui s'étonnerait aussi de ne point trouver dans cette seconde période (1830-1850) les Veuillot, les Montalembert, les Lacordaire et autres grands noms catholiques, je rappellerai ce que j'en disais au tome premier, page 42. Depuis 1830, ce qu'on appelle le mouvement littéraire est, en général, étranger à notre foi, sinon hostile; par suite, nos orateurs, nos écrivains se tiennent au-dehors et au-dessus du courant. Il semble donc plus rationnel et plus digne de les traiter à part. Ce sera matière à une quatrième et dernière série, s'il m'est donné d'aller jusque-là.

Laval, 31 juillet 1901.

ERRATA

Page 19, lignes 24, 25... l'immorale glorification du succès quelconque, jadis professé... — *lisez :* professée.

Page 76, ligne 18... promettre beaucoup et tenir peu les gens modestes... — *lisez :* tenir peu : les gens modestes...

Page 119, ligne 24... il aura beau tirer, remanier... — *lisez :* trier.

Page 141, ligne 18... mais loin de tes oreilles... — *supprimez les points de suspension.*

Page 161, lignes 19, 20... V. Hugo n'a donc pas le sens de ces grandes choses, mais il n'en a pas plus le courage. — *lisez :* n'a donc pas encore perdu le sens de ces grandes choses, mais il n'en a plus le courage.

Page 164, lignes 7, 8, le lentre... — *lisez :* le centre.

Page 164, ligne 17, de reste ne compte pas .. — *lisez :* le reste.

Page 164, ligne 19... cès là qu'en tête du livre... — *lisez :* dès là.

Page 215, ligne 18... le bonheur constant et possible... — *lisez :* paisible.

Page 243, ligne 16... et c'est là me sentir... — *lisez :* se mentir.

Page 251, note 1... au moins y a-t-il eu rencontrer. . — *lisez :* rencontre.

Page 310, ligne 32... un instinct secret l'avertissait-elle... — *lisez :* l'avertissait-il.

Page 333, ligne 1... quatre hommes auront eu .. — *lisez :* trois.

DEUXIEME ÉPOQUE, 1830-1850.

ASPECT GÉNÉRAL

I

Rationalisme, Romantisme : pourquoi et dans quelle mesure ces deux tendances la résument. — S'il y a entre elles connexion logique ou pure coïncidence. — En quoi la révolution de 1830 les favorise toutes deux. — Selon Guizot, l'orgueil est la maladie du temps.

Il faut, avant tout, justifier les deux mots par lesquels je me crois en droit de caractériser la seconde phase de l'esprit contemporain, de la littérature contemporaine ; il faut en préciser et en limiter la signification.

Pour tout le monde, rationalisme dit insurrection l'esprit humain contre l'autorité en matière de ctrine ; c'est la raison faisant état de repousser, ou mme faux, ou du moins comme à jamais incon-

naissable, ce dont elle ne peut conquérir l'évidence immédiate par ses efforts et procédés naturels. Dès lors, c'est la foi répudiée, la révélation estimée chimérique, superflue, voire même impossible ; c'est la religion chrétienne et toute religion positive mises à néant.

Fort irréligieuse, on le sait, la révolution de 1830 avait-elle, du jour au lendemain et comme par enchantement, ramené à ce point l'âme française? Non certes, mais le rationalisme arrivait au pouvoir avec la bourgeoisie libérale et incroyante qui venait de détrôner les Bourbons. A lui l'éclat, le bruit, la royauté sur l'opinion générale, sur la littérature en vogue, sur l'enseignement public, toutes les apparences de la victoire. Il put croire et il crut naïvement que le renouveau chrétien était fini, le catholicisme bien mort en France.

Les faits ne semblaient-ils pas lui donner raison? A Paris et en province, les « vainqueurs » de juillet avaient vu tout d'abord un complément logique à leur triomphe dans le pillage ou la fermeture des églises, dans le bris des croix, dans l'insulte violente au clergé. En même temps, le dessin populaire, la presse, le théâtre, toute la basse littérature avaient fait rage. La soutane, proscrite dans les rues, n'avait plus figuré que sur les tréteaux, objet de bouffonneries poussées à l'extrême de l'indécence et du sacrilège. Le pouvoir avait fermé les yeux, mal assuré de lui-même, impuissant peut-être et d'ailleurs partageant quelque peu le préjugé qui faisait le catholicisme solidaire de la dynastie déchue. Quand fut tombé ce premier feu d'impiété révolutionnaire, les modérés, les sages regardèrent avec un paisible dédain le vieux culte réputé anéanti ou

tout près de l'être. « Le moment est venu où vous n'aurez plus pour vous qu'un petit nombre de dévotes, » disait un jour à quelques ecclésiastiques le vainqueur de l'anarchie des débuts, le premier des ministres sérieux du règne, Casimir Périer.

A ne regarder que l'objet immédiat de nos études, un fait s'impose et il est significatif. Jusqu'à 1830, les grands noms littéraires sont presque tous chrétiens; à partir de cette époque, ils appartiennent presque tous au rationalisme, à la soi-disant libre pensée. Non que les croyants tardent beaucoup à s'illustrer par la plume ou la parole. Pour un Lamennais qui se suicide, nous allons voir paraître un Montalembert, un Lacordaire, un Louis Veuillot, d'autres encore. Mais ceux-là auront bien mieux à faire que des vers, des romans ou des drames. Gens d'action et de combat, ils se tiendront en dehors et au dessus du grand courant des lettres contemporaines. Il semble donc rationnel de les étudier à part, et c'est à quoi je voudrais employer, s'il plaisait à Dieu, la quatrième et dernière série de ces esquisses.

Au reste, si la Providence les eût faits romanciers, dramaturges, poètes, je m'assure, à leur honneur, qu'ils n'auraient point suivi la mode du jour, qu'ils n'auraient pas été romantiques.

Ce qu'est proprement le romantisme, j'essaierai de le dire plus loin avec preuves à l'appui (1). Jusque-là, qu'un mot suffise. De l'aveu de tous, on le verra, ce vocable, peu révélateur en lui-même, demeure historiquement le nom d'une insurrection violente, non seulement contre des règles et autorités prétendues, mais contre une au moins des grandes

(1) Voir l'étude suivante.

lois de la nature humaine : celle qui veut les facultés en équilibre, qui fait de l'imagination et de la sensibilité les auxiliaires, indispensables mais soumises, de la raison et du vouloir. Individualisme à à outrance, émancipation, souveraineté du caprice, de la fantaisie, le tout au bénéfice de la sensation imaginaire et au mépris de l'élévation nécessaire de l'âme, finalement au profit des sens et au détriment de l'esprit : voilà le romantisme en son fond caractéristique, le reste n'étant qu'accessoire et décor.

Et voilà qui s'affiche, règne et triomphe alors dans les lettres françaises, au théâtre et en poésie du moins ; car ici autant qu'ailleurs, il importe de ne rien outrer. De 1830 à 1850, comme il s'en faut que toute la France tourne au rationalisme, il s'en faut que le romantisme, tel qu'on vient de le définir, envahisse et accapare tout le pays de littérature. Des provinces entières lui échappent, l'éloquence politique et judiciaire, par exemple. La chaire ne paie à l'envahisseur qu'un léger tribut (1). Si l'histoire devient franchement romantique, ce n'est qu'avec Michelet, le Michelet des derniers temps. Le roman lui-même, qu'il signe George Sand ou Balzac, l'est fort peu en comparaison du drame et de la poésie. D'autre part ce naturalisme, qui se prétendait, il y a quelque quinze ans, le vainqueur et l'héritier de

(1) Notre grand et illustre Lacordaire a beau être classique dans ses jugements, voire même étroitement classique et dix-huitième siècle (Ch. Montalembert : L.-A.-P. Lacordaire. Œuvres polémiques, t. III) ; dans son improvisation, merveilleuse, il se rapproche quelquefois du ton romantique, par l'imagination outrée, par le heurt, par la brusquerie provocante de certains effets, plus généralement encore par l'habitude de pousser indistinctement toutes choses à leur maximum d'éclat et de couleur.

l'école de 1830, est déjà tout entier dans cette école, et non pas seulement en germe et en principe, mais en pratique et en exemples. V. Hugo romancier fait, à ses heures, du Zola tout pur, et quand Zola élira bravement domicile dans l'immonde, il ne pourra que se tailler un domaine dans le domaine quasi universel du patriarche. Preuve, entre autres, que le soi-disant *naturalisme* n'est rien en soi, rien qu'une dernière évolution ou dégénérescence logique du romantisme, rien qu'une étiquette nouvelle appliquée par un industriel heureux à une denrée hors de cours. En définitive, de 1830 à 1850, tout n'est pas romantique, tout n'est pas embrigadé dans le clan que mène à grand fracas l'auteur d'*Hernani* et des *Orientales*. Et cependant il reste vrai que le romantisme occupe alors le devant de la scène, qu'il règne sur l'imagination demi-lettrée ; qu'aujourd'hui encore il garde sur nous une influence dont nous aurons à lui demander compte. Il n'y a donc pas erreur à désigner de son nom la littérature voyante et bruyante de ces vingt ans là.

Rationalisme, romantisme : ces deux maladies de l'âme française vont elles de pair, comme la cause et l'effet? Pas absolument, ce me semble. Au dix-huitième siècle, on adorait la raison pure, mais tout ensemble on se croyait classique, on voulait l'être, on poussait au fétichisme la superstition des moules traditionnels que le romantisme allait briser. A vrai dire, c'était inconséquence. Pourquoi, comment garder la tradition littéraire, quand on se targue d'en rejeter d'autres, plus vénérables encore si elles n'étaient les mêmes au fond ? Notre époque a mis partout l'esprit de révolte et d'anarchie. Avouons la plus conséquente avec elle-même et reconnaissons

qu'entre le rationalisme et le romantisme, s'il n'y a pas connexion rigoureuse et immédiate, il y a mieux que simple coïncidence. Raison émancipée, fantaisie émancipée : deux fruits poussés d'une même tige, qui est, avant tout, orgueil.

Mais jusqu'où faut-il s'en prendre à la révolution de 1830 ?

En fait, ni le rationalisme, ni le romantisme ne l'attendirent pour éclore. Ce fut bien plutôt l'incrédulité militante qui prépara la chute des Bourbons. Quand ils tombèrent, la préface des *Orientales*, celle de *Cromwell* avaient déjà retenti comme deux coups de clairon ; *Notre-Dame de Paris* était sur le métier ; roman, drame, poésie, partout le romantisme levait l'étendard et faisait campagne. Il n'en reste pas moins vrai que, de part et d'autre, les journées de juillet précipitèrent le mouvement. La chose va de soi pour le libéralisme incroyant dont elles consacraient le triomphe. Mais par où favorisaient-elles la révolution déjà commencée en littérature ?

A cet égard, ne comptons pour rien les modifications politiques introduites avec la dynastie nouvelle. Non assurément, si les lettres se jetèrent plus que jamais en pleine fantaisie, ce n'est point parce que le trône de Louis-Philippe s'entoura, comme on le disait, d'institutions républicaines ; parce que la charte cessa d'être une concession gracieuse du souverain, pour devenir un contrat bilatéral et le titre de la souveraineté même ; ou enfin parce que — changement bien autrement grave — le catholicisme, après avoir été officiellement le droit, ne fut plus qu'un fait ethnographique : hier, religion de l'État ; aujourd'hui, religion de la majorité des Français.

Y eut-il, du même coup, une vraie transformation

sociale? Oui, dans une certaine mesure, et c'était pour influer bien davantage sur les choses de l'esprit. Le goût n'est point, quoi qu'on ait dit, l'opinion changeante de quelques salons ; il a sa raison d'être et son droit dans la saine nature de l'homme et ne s'enferme pas dans un faubourg aristocratique de Paris plus nécessairement que dans un cénacle de gens de lettres ou dans les bureaux d'un journal. Il reste pourtant que l'élite sociale peut beaucoup pour ou contre le droit sens littéraire d'un peuple. Généralement croyante et distinguée, la haute société de la Restauration venait d'être brusquement repoussée dans l'ombre. Et qu'était la nouvelle classe dirigeante? Prenez-la, soit dans le magistral ouvrage de M. Thureau-Dangin (1), soit dans ces sortes d'écrits qui, pour être en partie imaginaires, n'en ont pas moins, quant à l'aspect moral de l'époque, la valeur d'un tableau fidèle et presque d'un document : les *Libres-Penseurs*, par exemple (2), ou l'*Honnête femme*, ou même *Jérôme Paturot* (3). Elle vous présentera comme trois groupes : au sommet, une sorte d'état-major intellectuel, fort honorable en soi ; capable encore d'offrir au goût public une impulsion généreuse avec de beaux exemples littéraires ; mais absorbé par la politique et s'efforçant en vain de hausser le reste à son niveau. Le reste, c'est le gros de l'armée victorieuse, le « pays légal », la bourgeoisie censitaire, sans tradition de race ni hauteur naturelle de pensée, attentive aux intérêts

(1) *Histoire de la Monarchie de Juillet*. Plon, 7 in-8°.

(2) *Les Libres-Penseurs*, par L. Veuillot, 6e édition, 1878. Palmé in-18. — L'*Honnête femme*, par le même, n° IV.

(3) *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, par L. Reybaud.

matériels beaucoup plus qu'aux nobles joies de l'esprit. Entre ces deux extrêmes, les purs gens de lettres, désorientés par le changement accompli, jetés hors d'un monde supérieur qui leur imposait, pour le bien de tous, quelque chose de sa distinction et de son élégance, réduits à chercher plus bas les applaudissements dont ils ne savent guère se passer. Ce qu'y ont perdu les plus grands d'entre eux, un Lamartine, un V. Hugo, un Musset, un George Sand, l'historien l'a dit excellemment dans un chapitre où je renvoie le lecteur (1).

Quant aux moindres, on entend qu'ils se soient rués au dévergondage : pour se retenir sur la pente, ils n'avaient pas même ce reste de pudeur plus ou moins consciente que donne la supériorité native du talent. Mais encore les lettres ne vivent pas seulement de gloire. Après avoir plaidé, avec Alfred de Vigny, leur droit à l'opulence (2), on les verra, pour une part au moins, se mettre à l'unisson d'une époque où tout devient métier et marchandise. Chez quelques-uns, elles ne seront plus que spéculation hâtive ; elles s'évertueront à produire beaucoup et vite, pour être largement et vite payées (3). Mais nous retrouverons ailleurs ces tristes choses : revenons à 1830.

Ce que décèle une littérature, c'est, avant tout, l'état des âmes, car c'est lui qui, plus que tout le reste, la détermine et la fait. Or, si « les trois glorieuses journées » modifièrent quelque peu l'établissement politique et déplacèrent l'élite sociale, elles

(1) *Histoire de la Monarchie de Juillet*, livre I, chap. x.
(2) A. de Vigny : *Stello*. — *Chatterton*, préface de *Chatterton*.
(3) Thureau Dangin, *op. cit.*, livre VI, chap. II, §. VII.

eurent sur le moral de la France une action beaucoup plus marquée, dont les lettres devaient sentir immédiatement le contre-coup. Révolution irréligieuse, nous le savons ; mais l'eût-elle été beaucoup moins, il lui suffisait d'être une révolution, pour donner à l'esprit public, aux mœurs publiques, un ébranlement funeste. L'insurrection maîtresse, le pouvoir transformé par la violence, le droit d'hier renversé et remplacé tumultuairement par un autre : de tels spectacles ne vont pas sans scandale. Outre qu'ils encouragent toutes les convoitises, ils amoindrissent fatalement, jusque dans la foule honnête, les idées d'ordre, de tradition, de respect, la confiance dans la stabilité des institutions, tout ce qui fait le repos, la sérénité, j'oserais dire le bien-être, la santé de l'âme populaire. Encore la secousse de 1830 eut-elle un caractère particulièrement anarchique ; dans les faits, dans les doctrines, dans la littérature, elle révéla ou déchaîna une explosion d'indépendance outrée, d'individualisme superbe, tranchons le mot, d'orgueil. — L'histoire l'atteste ; les sages l'avouaient dès lors et, plus hautement que personne, l'homme éminent du nouveau régime, Guizot. « C'est un grand mal, dans tous les cas, qu'une révolution ; une révolution coûte fort cher, financièrement, politiquement, moralement, de mille manières... (1) Un tel acte est, pendant longtemps, pour le peuple qui l'a accompli, une source féconde d'aveuglement et d'orgueil. La pensée de l'homme ne résiste pas à un tel entraînement; elle en reste longtemps troublée et enivrée... (2) L'excessive confiance dans l'intelligence

(1) Discours du 9 août 1834.
(2) Discours du 24 mars 1836.

humaine, l'orgueil humain, l'orgueil de l'esprit, permettez-moi d'appeler les choses par leur nom, a été la maladie de notre temps, la cause d'une grande partie de nos erreurs et de nos maux... (1). »

A la sueur de leur front, les hommes d'État vinrent à bout de comprimer, pour un temps, l'orgueil brutal et sauvage qui fait les barricades ou assassine rois et présidents. Mais que pouvaient-ils contre cet orgueil de l'esprit dont ils étaient eux-même les fils et les représentants officiels ? Il eut donc beau jeu dans la doctrine et dans les lettres. Le rationalisme en faveur suivit son cours inévitable et nous achemina, malgré qu'il en eût, au scepticisme, au désespoir ou à l'insouciance du vrai. Au vent d'indépendance qui soufflait partout, le romantisme, comme un incendie, éclata et flamboya, pour se dévorer bientôt lui-même. Il nous en reste aujourd'hui les ruines et les cendres, une littérature — j'entends surtout la littérature de fiction — énervée, sénile, stérile, oscillant entre la folie et la langueur.

Présomption, déception, dégoût ; fièvre, abattement, humiliante impuissance : en tout ordre de choses, c'est l'évolution naturelle de l'orgueil livré à lui-même. Dans la foule, elle se produit lentement, comme tous les grands phénomènes d'ordre moral ; chez les individus les mieux doués, elle marche plus vite et en raison même de leur activité, de leur supériorité personnelle. Vue d'ensemble, notre littérature d'imagination accomplit, depuis soixante-dix ans, cette évolution fatale et, à regarder les plus avancés, on se demande s'il lui est vraiment pos-

(1) Discours du 25 mars 1847... Voir d'autres témoignages dans Thureau-Dangin. *Monarchie de Juillet*, Livre I, chap. x, § X.

sible de descendre encore. Bien peu d'années après 1830, beaucoup d'âmes, et non pas les moindres, poussaient déjà des cris de lassitude et d'ennui : Lamartine, çà et là, et V. Hugo, lui-même, Balzac, George Sand, mais avant tout autre, Musset. Heureux l'homme qui, plus jeune que moi de vingt ans, aurait le loisir d'étudier à fond la psychologie des lettrés modernes ! Les premières générations rationalistes et romantiques lui feraient déjà bien des aveux d'une poignante éloquence. Dans l'ironie des uns, dans la tristesse ou le désespoir des autres, dans l'ennui de tous, il verrait punis par eux-mêmes l'orgueil de la pensée et celui de la fantaisie sensuelle, car encore un coup, le rationalisme et le romantisme n'étaient, au fond, que cela.

II

Le rationalisme théorique. — Cousin. — Ses doctrines successives : panthéisme germanique, éclectisme, spiritualisme déiste. — Sa royauté sur l'enseignement philosophique. — Sa guerre constante et sournoise à la religion.

Je n'ai point à faire le tableau de la philosophie alors officielle et dominante (1) ; mais si l'on veut entendre suffisamment l'état général des âmes, encore faut-il se rappeler brièvement ce qu'elle fut et en quel homme elle se résuma, elle s'incarna, pour ainsi dire, pendant vingt ans.

(1) On le trouvera si l'on veut dans le beau chapitre de M. le chanoine Didiot : *Un siècle*, Mouvement du monde de 1800 à 1900. Tome II, notamment p. 121.

Fils d'ouvrier, destiné lui-même à l'être, Victor Cousin aurait pu, dans un autre temps, devoir à l'Église le bienfait d'une culture supérieure ; il le dut à la reconnaissance d'une mère dont il avait protégé le fils dans une bagarre d'écoliers. En 1810, âgé de dix-huit ans, il passait du lycée à l'école normale, déjà brillant littérateur et ne songeant pas tout d'abord à suivre une autre voie. Littérateur, il devait l'être toujours et beaucoup plus que philosophe, même en enseignant la philosophie. Que ne l'est-il resté purement et simplement! S'il nous eût donné en sa personne un second Villemain, l'esprit français aurait contre lui moins de griefs (1).

Au reste, en changeant de direction, le jeune homme obéit à un attrait plutôt littéraire. Dans l'enseignement public reconstruit de la veille, la philosophie n'existait quasi pas et Cousin ne l'aborda qu'à l'École normale où Laromiguière l'enseignait. Le maître tenait encore pour le sensualisme de Condillac, mais il parlait d'une façon charmante. Le normalien fut séduit; il se dit dans son âme : « Et moi aussi je suis philosophe. » Telle est, d'après lui-même, l'histoire de sa vocation.

Si la parole de Laromiguière l'avait charmé, au moins n'épousa-t-il point les opinions. Cédant, pour son honneur, à d'autres influences moins fâcheuses, celles de Maine de Biran (2) et de Royer-

(1) Sur V. Cousin, voir l'opuscule de J. Simon, 1887, in-16. *Collection des grands écrivains français,* — quelques pages de Taine, (*Les philosophes classiques du dix-neuvième siècle en France*, chap. IV à IX.) — et surtout la notice que lui a consacrée Mgr Baunard dans *Le doute et ses victimes*, 5e édition.

(2) Maine de Biran (1766-1824) n'enseigna jamais que par ses écrits. Parti du sensualisme, il s'éleva peu à peu à un certain

Collard (1), il fut bientôt spiritualiste, et le spiritualisme sera le dernier mot, le meilleur titre de sa philosophie à lui, d'ailleurs fort ondoyante et diverse. En 1815, à vingt-trois ans, il commença d'enseigner avant de savoir, « ce qui était alors, en France, l'histoire de tout le monde, » avoue J. Simon (2). Chargé de donner ce qu'il n'avait pas, où le prendrait-il ? Un peu partout, et d'abord un peu à l'aventure. Encore bien qu'il se soit travaillé sur le tard, pour se faire à lui-même et aux autres l'illusion d'une certaine unité doctrinale, on a pu marquer justement trois époques dans sa carrière enseignante, trois étapes dans son voyage à travers les systèmes. Au début (1815-1817), il se détache vite du sensualisme de Condillac et professe, à la suite de Royer-Collard, le demi-spiritualisme de Thomas Reid et de l'école dite écossaise. Mais, pour son malheur et le nôtre, Kant le séduit, l'Allemagne l'attire ; il y court, s'accointe avec les Jacobi, les Schelling, les Hégel, et revient de son odyssée Allemand et panthéiste. En vain s'en défendra-t-il : quelle subtilité d'interprétation purgera de ce venin des propositions comme celles-ci : « La substance doit être unique pour être substance (3). — Dieu est un et plusieurs... infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité. En effet, si Dieu

spiritualisme stoïcien, pour finir dans le christianisme pur. (V. Baunard : *Le doute et ses victimes.*)

(1) Royer-Collard (1763-1845), qui fut surtout un publiciste et un personnage politique, enseigna quelque temps la philosophie à l'École normale (1812-1815). Janséniste de première éducation, spiritualiste en doctrine, libéral en politique, il finit religieusement comme Maine de Biran et Laromiguière lui-même.

(2) *Victor Cousin*, p. 164.

(3) Cousin, *Fragments philosophiques*, t. I, p. 342.

n'est pas tout, il n'est rien? » (1) Bien plus que Madame de Staël, Cousin a introduit l'ennemi dans la place, la sophistique Kantienne et Hégélienne dans le bon sens français déjà désemparé de la foi.

Ce premier voyage outre-Rhin marque, chez le philosophe orateur, le commencement d'une seconde période (1818 et au-delà).

Allemand et panthéiste plus qu'il ne l'avouera jamais, Cousin prétend bien être lui-même; il aura un système à lui et qui régnera bientôt sur l'enseignement officiel; c'est l'*Eclectisme*. Nom séduisant : quoi de mieux, ce semble, que de prendre à toutes les doctrines leur suc et leur fleur? Nom d'ailleurs équivoque et assez vide. Il s'agit de ménager, de fondre ensemble les quatre grandes philosophies qui, selon le maître, se partagent le monde intelligent : sensualisme, idéalisme, scepticisme, mysticisme. Or, et quoi qu'il en soit de ce partage, c'est chose de bon sens, avouée par Cousin lui-même, que « pour recueillir les vérités éparses il faut savoir les discerner et les reconnaître; il faut savoir soi-même où est l'erreur et où est la vérité; » bref, « il faut avoir un système pour juger tous les systèmes. L'Éclectisme suppose un système déjà formé (2). » Impossible de mieux dire qu'il n'en est pas un, que, se bornant à critiquer toutes les doctrines au nom de principes antérieurs vrais ou censés tels, il ne saurait jamais en constituer un par lui-même et à lui seul. Pavillon ou mot d'ordre, et rien de plus.

Que couvrait-il? Au nom de quelles certitudes philosophiques s'en allait-on choisissant et butinant

(1) Cousin. *Fragments philosophiques*, t. I, p. 76.
(2) *Fragments philosophiques*, préface de la 1re édition, p. 41, 42.

parmi toutes les philosophies? Là était le point faible, le point obscur, et Cousin lui-même eût été fort en peine de l'assurer, de l'éclaircir... En 1821, ses hardiesses germaniques, panthéistiques, libérales, lui avaient fait interdire la chaire. En 1828, elle lui est rendue ; c'est alors que l'Éclectisme se nomme, s'affiche, se formule, mais, encore un coup, où est la base solide de cette universelle critique, le système préexistant qui juge et met à contribution tous les systèmes ?

Depuis 1830, le maître n'enseigne plus de sa personne, bien qu'il règne, on le verra, sur l'enseignement officiel. Vingt ans plus tard, déchu de cette royauté, il condense et résume sa philosophie dans son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*. Cette publication marque le troisième pas de son évolution ; elle nous livre sa dernière pensée personnelle : c'est lui qui le dit ; ne refusons pas de l'en croire. Au premier aspect, l'œuvre est spiritualiste, déiste, suffisamment morale, et pourtant elle soulève plus d'une question.

Et d'abord, à y regarder de près, le sens catholique pouvait-il s'en accommoder? Ainsi ne pensèrent pas les gardiens vigilants de l'orthodoxie (1). Cousin fut menacé de l'*index*, et il est piquant de voir qu'il en eut grand peur. Tergiversations, faux-fuyants, belles paroles, effusions de respect, de vénération pour le dogme, portées directement jusqu'au trône de Pie IX, il n'épargna rien pour esquiver le coup. De fait, il l'esquiva, grâce à la bonté personnelle du Pontife et à l'intervention d'autres catholiques notables. Ceux-là se préoccupaient sur-

(1) Citons parmi eux le plus grand prélat de la seconde moitié du siècle, Mgr Pie, évêque de Poitiers. Voir *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard, t. I, p. 620.

tout de ménager l'homme ; ils voulaient lui faciliter un retour que l'on espérait alors et qui ne devait jamais venir (1).

Mais qu'était donc le récent ouvrage à l'égard des retentissantes leçons d'autrefois ? Un éclaircissement, un correctif loyal, ou un palliatif surtout politique et insuffisant par lui-même ? Pouvait-on s'en autoriser pour interpréter bénignement les doctrines professées au beau temps de l'éclectisme? Tout au contraire, en démêlant sous les habiletés du testament philosophique de Cousin, un rationalisme, un naturalisme irréductibles (2), devait-on s'avouer que ce dernier livre achevait de juger les autres et convainquait rétrospectivement l'éclectisme lui-même d'avoir été, par-dessus tout, un hymne à l'orgueil de la raison émancipée? A qui lit et comprend, le doute est malheureusement impossible, et l'hypothèse favorable ne soutient pas l'examen.

Il est trop vrai. Panthéisme, déisme, spiritualisme, éclectisme, si l'éclectisme était en soi quelque chose, au fond, l'orgueil de la raison se suffisant à elle-même avait seul fait l'unité dans les opinions successives et la pensée flottante du philosophe. Voilà surtout ce qu'il avait enseigné personnellement, ce qu'il enseignait encore, entre 1830 et 1850, par l'organe de tous les maîtres officiels, ses disciples, ses

(1) Cousin, comme beaucoup d'autres, semble avoir été, sur la fin, tenté de christianisme ; mais il fut frappé subitement, et un prêtre, qui se trouvait là, ne put avoir de lui aucun signe de connaissance. (Cannes, 1867.)

(2) Le naturalisme dont il est ici question n'a rien de commun avec l'étiquette que se donnèrent plus tard les prétendus héritiers du romantisme. Après le Concile du Vatican, j'appelle de ce nom la prétention de la nature humaine à se suffire, ce qui implique négation du surnaturel.

soldats. Au commencement du dix-septième siècle, je ne sais qui avait proclamé du Perron « Colonel général de la littérature : » pendant ces vingt années, Cousin le fut de la philosophie. « Mon régiment, » disait-il sans fausse modestie, en parlant de tous les professeurs universitaires, et dans ce corps, en dépit de quelques indépendants, il fallait bien que la discipline fût gardée, tant chacun se sentait dans la main du chef.

Un instant ministre de l'instruction publique, mais surtout longtemps directeur de l'École Normale où il affublait du titre de « niais » les rares élèves catholiques, il avait plein pouvoir sur les programmes d'abord, et les examens, et les grades, puis sur les nominations et l'avancement, Ainsi, grâce au monopole universitaire en vigueur alors, l'Éclectisme rationaliste s'imposait de haut. Un homme, un seul, parlant par cent bouches, le dictait à presque toute la jeunesse française ; oracle d'une sorte de philosophie d'État, pontife d'une manière de religion laïque opposée de fait à la religion chrétienne, à celle de la majorité des Français.

Encore cette opposition si bien armée n'avait-elle pas le courage de la franchise. Curieuse histoire que celle des rapports de Cousin avec le Christianisme ! Nous le connaissons déjà comme plus orateur que philosophe ; il se montre ici diplomate, osons dire le mot, comédien au moins autant qu'orateur. Quel respect pour la religion ! mais quelle attention, quelles habiletés de langage à la montrer facultative, inférieure de fait à la philosophie, son égale tout au plus, car la concession ne saurait aller au-delà. Ce sont d'abord « deux sœurs immortelles » — le mot fit fortune alors — mais la philosophie est

visiblement l'aînée, assez condescendante, au reste, pour laisser les humbles aux soins de la cadette ; « heureuse de voir le genre humain presque tout entier entre les bras du christianisme, » et se bornant « à lui tendre doucement la main. » (1) Voltaire était plus franc : « la philosophie pour les honnêtes gens, l'*infâme* pour la canaille ; » autre style, même pensée au fond, aussi juste d'un côté que de l'autre, aussi pratique, aussi flatteuse au bon populaire. Mais quoi? disait le maître, « la pensée peut-elle s'arrêter à des Symboles? Et la forme rationnelle n'est-elle pas nécessairement la dernière de toutes ? » (2)

Forme supérieure et définitive, s'entend. Ainsi le dogme se réduisait à une mythologie élémentaire et provisoire, enveloppant la philosophie qu'il fallait en dégager peu à peu. Et pour commencer, on lui prenait perfidement sa terminologie sacrée. Qui entendre, par exemple, sous le nom auguste de Verbe, sinon cette raison même, la raison universelle, impersonnelle selon Cousin, laquelle « éclaire tout homme venant en ce monde ? » (3). Parmi les deux Sœurs immortelles, la cadette n'était donc plus qu'une ombre, un fantôme de l'aînée ; à parler franc, elle n'était rien. Sur la fin pourtant, elle redevint quelque chose ; on la voulait alliée à la philosophie, comme une puissance à une autre, « dans l'intérêt de la cause commune et du grand objet » qu'elles

(1) Cousin : *Introduction à l'histoire de la philosophie* 2e leçon, p. 43.

(2) Cousin, cours de 1828, p. 23-28.

(3) On *naturalisait*, on *laïcisait* de même les notions consacrées de Trinité, de création, d'Incarnation, de révélation, de foi, et la légèreté de plusieurs se laissait prendre à ce piège.

« poursuivent, chacune par les voies qui lui sont propres, je veux dire la grandeur morale de l'humanité (1). » Ce que ne disait pas cette phrase étudiée, demi-vraie, demi-menteuse, ce que le philosophe, je le crains, ne voulut jamais s'avouer à lui-même, c'est qu'elles ne sauraient marcher absolument de front, et que leurs voies ne sont pas simplement parallèles ; que s'il existe un dogme révélé, lui seul peut assurer la grandeur morale de l'espèce comme la fin personnelle des individus, lui seul conserve la philosophie, non pas en l'absorbant, mais en la dominant et l'élevant au-dessus d'elle-même ; — que, procédant immédiatement de l'infaillibilité divine, il a droit sur la raison humaine, d'ailleurs bien sûr de n'en jamais contrarier les opérations légitimes, et de ne lui défendre jamais autre chose que l'erreur. Autant de vérités familières au croyant qui me fait l'honneur de me lire ; je les rappelle en courant et ce n'est pas mon affaire d'en administrer la preuve. Or, on ne les lit certes pas dans le livre du *Vrai, du Beau et du Bien*, ou plutôt on y sent encore à plein le contraire.

Et que n'y trouve-t-on aussi une amende honorable pour l'immorale glorification de la force, du succès quelconque, jadis professé par le philosophe ?

Je serai du parti qu'affligera le sort,

avait dit un personnage de Corneille (1), et un jour, Cousin s'était inscrit en faux contre cette noble pensée. Publiquement, hautement, parlant *ex cathedra*,

(1) Cousin : *du Vrai, du Beau et du Bien*, 16e Leçon, 5e édition, p. 431.
(2) Sabine, dans Horace. Acte I, scène 1.

il avait fait état de se ranger par principe aux côtés de ceux qui réussissent : optimisme facile, moyen sûr de trouver toujours que les choses vont pour le mieux. A son gré, il n'était point d'événement qui ne servît au progrès universel et qui, par là même, ne fût juste. Car « tout est légitime de ce qui fait avancer l'humanité dans ses voies ; c'est le progrès qui l'absout. Les grands hommes sont tels, parce qu'ils sont les hommes du progrès. Les grands peuples sont tels, parce qu'ils sont les plus forts. » Qu'un penseur chrétien, un Joseph de Maistre, se console de la guerre, parce qu'elle est une école de toutes vertus : Cousin s'approprie cette idée, mais il la dépasse. « J'espère avoir montré qu'accuser le vainqueur et prendre parti contre le succès, c'est prendre parti contre l'humanité, contre le progrès de la civilisation. Je prouverai que le vaincu a mérité de l'être, que le vainqueur est meilleur, plus moral que le vaincu et que c'est pour cela qu'il est vainqueur (1). » Un Bismarck était donc timide, quand il proclamait que la force prime le droit : selon Cousin, elle le désigne infailliblement, ce qui donne à penser qu'elle le constitue. De pareilles doctrines doivent échapper à l'oubli, et il fait bon voir ce rationalisme hautain s'infliger à lui-même une pareille flétrissure.

En somme, l'Éclectisme, en son beau temps, avait guerroyé contre la foi pour la raison souveraine, mais sournoisement et avec aussi peu de franchise dans les démarches que dans les écrits ou discours. On nous a conté les scènes de haute comédie que

(1) Cousin : *Introduction à l'histoire de la philosophie*, 9e leçon, p. 194.

donnait Cousin à ses élèves de l'École normale, aux soldats de son régiment philosophique, les paroles qu'il leur dictait par avance en réponse aux alarmes possibles de l'épiscopat (1). En fin de compte, ils devaient se réclamer de lui, Cousin ; leur philosophie n'était que la sienne et tout le monde la savait orthodoxe. — On appréciera l'argument. — Plus d'un jeune professeur eût mieux aimé la guerre ouverte. Au dehors, on ne se gênait pas toujours pour taxer le philosophe d'hypocrisie, de jésuitisme (2). Il laissait dire et, comptant sur l'obéissance des siens, fort de son orthodoxie personnelle, il s'écriait un jour devant la chambre des Pairs (1844) : « J'affirme que dans aucun collège du royaume, il ne s'enseigne aucune proposition qui puisse, directement ou indirectement, porter atteinte à la religion catholique. » — On est maître d'apprécier la sincérité.

Ce qui importe ici beaucoup plus que le caractère et les agissements de l'homme, c'est l'influence exercée par un enseignement qui, bon gré, mal gré, s'inspirait de lui (3).

(1) J. Simon, *Victor Cousin*, p. 140.

(2) Voir Thureau-Dangin : *L'Église et l'État sous la monarchie de juillet*, p. 222.

(3) Par la même raison, je n'analyserai pas les travaux qui occupèrent ou amusèrent sa vieillesse. Déjà Pascal (1840) et Jacqueline Pascal (1842) avaient fait diversion à ses hautes préoccupations spéculatives. Plus tard, on put sourire un peu de voir le colonel général de la philosophie prendre sa retraite parmi les belles dames de la régence d'Anne d'Autriche. Ancien transfuge de la littérature, il y revenait sur le tard. Le Cyrus et la Clélie en main, il s'installait en pleine société du dix-septième siècle commençant; il racontait la jeunesse de Mazarin ou restituait avec une patience d'érudit et une ferveur d'hagiographe, les figures de Mesdames de Longueville, de Sablé, de Chevreuse, de Hautefort. Ainsi

Ainsi le rationalisme, victorieux en 1830, travailla vingt ans à confisquer l'avenir. Ceux-là connaissent donc bien peu l'âme croyante, qui s'étonnent de l'entendre alors appeler à grands cris un enseignement libre. D'autres l'appelaient aussi contre Cousin, mais sous une autre forme et dans un sens tout contraire. Plus de ménagements politiques envers la religion révélée, plus de déisme, plus de spiritualisme officiel. Beaucoup allaient au panthéisme, abjuré ou abandonné par le maître ; le matérialisme débordait, le positivisme allait venir, c'est-à-dire la ruine, la mort systématique de toute philosophie, de toute science vraie. Pourquoi non ? Dans un pays de logique prompte et hardie, tel qu'est le nôtre, les positions mitoyennes sont intenables, les principes mènent vite à leurs extrêmes conséquences, on n'endigue pas le rationalisme une fois déchaîné.

III

Le rationalisme pratique et social. — Saint-Simon. — Fourier. — Pierre Leroux. — Buchez. — Proudhon. — Folie de la bourgeoisie rationaliste : dédain pour le socialisme théorique, — faveur pour ce même socialisme popularisé par le drame et le roman.

Mais tandis que, dans les hautes régions spéculatives, il s'efforce de se limiter au spiritualisme, au déisme, et travaille à *déchristianiser* le siècle en se gardant bien d'en avoir l'air ; dans un ordre plus

naquirent huit ou dix volumes agréables, doctes, inoffensifs d'ailleurs et considérables au regard de l'histoire littéraire, j'entends celle du passé.

pratique et sur le terrain brûlant des questions sociales, il se montre bien plus absolu et conséquent. Saint-Simonisme, Fouriérisme, Socialisme qui s'élabore et se codifie : qu'est-ce que tout cela, sinon toujours l'orgueil de la pensée indépendante coalisé avec celui de l'ambition jalouse et des convoitises mal satisfaites ; appliqué cette fois, non plus à construire une métaphysique, mais à reconstituer un monde. Il faut, un moment, le voir à l'œuvre, et pour nous rendre compte de l'atmosphère où vivent alors nos lettres nationales, et parce qu'elles-mêmes s'emploient trop souvent à nous la faire respirer. Alors, en effet, si le socialisme va si vite et si loin, c'est que, nous le verrons, le drame et le roman lui donnent des ailes.

Matérialiste de fait, s'il veut être logique, il se doit à lui-même d'être athée. Point de vie future, point de félicité ailleurs qu'ici-bas ; dès lors et manifestement, plus de morale ; rien que cette justice prétendue qui exige pour chacun sa part de bonheur terrestre. Mais qui aura charge de la distribuer, de la garantir? L'État, l'État agissant et gouvernant, l'État père universel de famille, prenant la tutelle complète de l'individu, mineur éternel. Où trouver ici la place d'un Dieu? Il n'y a de Dieu que l'État. C'est là le fond du socialisme, c'est son dernier mot, comme le socialisme est lui-même le dernier mot, la conséquence extrême et fatale de l'esprit révolutionnaire. De part et d'autre, athéisme social parfait.

Mais en 1830, on avait encore assez rarement le brutal courage de la logique à outrance. Parmi ceux qui détruisaient toute religion, même naturelle, beaucoup se disaient religieux et j'admets volontiers qu'ils aient cru et voulu l'être. Il est curieux de voir

l'utopie socialiste se réclamer çà et là du christianisme, s'accommoder du déisme ou se donner à elle-même les airs et les allures d'un culte nouveau. Chaos étrange! Avec le désarroi des intelligences où la foi manque, on y voit qu'il est heureusement difficile pour un peuple chrétien d'aller vite à l'extrême de l'apostasie, et pour tout homme qui pense, d'étouffer l'instinct, le besoin d'une religion.

Le comte Henri de Saint-Simon était mort en 1825. Arrière-neveu de l'auteur des *Mémoires*, descendant putatif de Charlemagne, et même prétendant tenir sa mission de l'impérial ancêtre, ce « gentilhomme déclassé » (1) n'avait été qu'un fou d'orgueil et de luxure. Après avoir cultivé tous les vices par manière d'expérience, disait-il, et pour arriver par ce chemin « à la plus haute vertu », ruiné, désespéré jusqu'à essayer vainement le suicide il s'était avisé sur le tard de s'ériger en réformateur, en révélateur. Le catholicisme lui semblait coupable de mal instruire les laïques et les prêtres, d'admettre l'inquisition et les Jésuites, mais surtout de combattre les sens au bénéfice de l'âme. D'ailleurs, il s'éteignait, laissant le monde à refaire, théoriquement par la science, pratiquement par l'industrie. Dans le *Nouveau Christianisme*, son dernier ouvrage, Saint-Simon esquissa vaguement une religion, fort simple d'ailleurs, où symbole et décalogue tenaient dans ces quelques mots : « Aimez-vous les uns les autres. » Maxime toute chrétienne, mais, en dehors du Christianisme positif, où en trouver le fondement complet, solide ? où surtout la force de la pratiquer ?

A la mort de son auteur, le Saint-Simonisme

(1) L'abbé Didiot, *loc. cit.*

n'était qu'un germe obscur, à peine recueilli par quelques fidèles. Grâce à l'anarchie intellectuelle qui suivit la révolution de 1830, il grandit, se formula, se constitua; il devint système, religion; il devint surtout société, famille, église même et, sur la fin, quelque chose comme la parodie d'un ordre religieux.

De la doctrine omettons, ou à peu près, l'élément industriel, économique; regardons surtout le côté philosophique, moral, social. Tout est Dieu; donc tout est bon et légitime. D'ailleurs, tout finissant avec la vie, c'est la vie qu'il faut rendre heureuse. Et comment? Par la réconciliation de la chair avec l'esprit, ce qui veut dire — les faits le montreront vite — abdication totale de l'esprit devant la chair. Ne cherchez pas ailleurs le maître axiôme et le premier attrait de la religion nouvelle; dogme ou morale, tout aboutit là. Vienne maintenant *le prêtre de la loi vivante*, l'homme supérieur, qui se révèle de lui-même et à qui tous obéissent d'instinct; qu'il incarne en sa personne l'État, souverain seigneur des choses, et distribue la propriété à chacun suivant les aptitudes et les œuvres : de cette *Organisation universelle* naîtra l'*Harmonie universelle;* nous aurons le paradis sur terre, le seul à espérer. Socialisme, césarisme, esclavage, mais esclavage grassement nourri, en attendant le néant où tout retombe : voilà pour tenir lieu du christianisme, de ses espérances éternelles, de la liberté, de la charité qu'il apporte au monde. Et voilà qui s'enseignait, qui se prêchait alors, par le journal, par les conférences, par de véritables missions en province. Comment des intelligences élevées, comment des natures généreuses purent-elles s'y méprendre, s'éblouir d'un pa-

reil système, l'embrasser avec conviction, quelquefois avec ferveur? Loi fatale, une fois de plus vérifiée : quand une âme, née chrétienne et restée d'ailleurs quelque peu vivante et active, s'est laissé déposséder de Jésus Christ; c'est son honneur que, pour combler ce vide, elle réclame impérieusement quelque chose; mais c'est sa misère, son châtiment aussi, qu'elle se contente de n'importe quoi, souvent du pire.

Or, « le prêtre de la loi vivante » ou, comme on disait plus couramment, « le père », existait dès lors en deux personnes qui avaient noms Bazard et Enfantin; mais un dissentiment aigu allait défaire, déchirer violemment cette unité singulière. Dans sa corruption tranquillement éhontée, Enfantin poussait aux dernières conséquences le dogme de la réhabilitation de la chair. Bazard, moins avancé, résistait de tout son pouvoir à cette logique, dont un résultat, parmi beaucoup d'autres, était d'effrayer les femmes et de les tenir à distance. La secte se divisait comme les deux chefs. Le parti de l'impudeur eut le dessus; Bazard se retira, pour mourir presque aussitôt (1831).

Mais, à perdre ainsi la plus honnête moitié de son « Père », la famille restait profondément ébranlée. Si Enfantin triomphait, s'il était plus que jamais prophète — un instant même, dit-on, il se crut Dieu ; — les défections marchaient de pair avec les dettes. Le dernier coup d'éclat, le dernier expédient plutôt, fut la création, à Ménilmontant, de ce célèbre couvent laïque, où, préludant à l'abolition de la domesticité, quarante fidèles menèrent trois mois la vie commune et quasi claustrale. Ce furent les cent jours du saint-simonisme ; la Cour d'assises

allait être son Waterloo. Condamné, dans la personne de ses chefs, pour outrage à la morale publique, il s'effondra sous la honte, la banqueroute et le ridicule. Par malheur, ses principes demeurèrent, avec l'éternelle convoitise qui les avait dictés.

Déjà d'ailleurs existait en dehors de lui une autre doctrine parallèle, analogue, identique même dans son fond, j'oserais dire, dans son résidu moral. Avant Saint-Simon le gentilhomme, un fils de marchand, épicier puis courtier lui-même, avait reconstruit le monde, et sans grand effort. Charles Fourier n'avait eu que la peine de transporter des corps aux âmes la loi d'attraction universelle. Nous entendrons le roman professer que l'attrait vient de Dieu, tandis que le devoir vient des hommes : voilà du fouriérisme pur. Sous toutes ses formes, qui sont les passions diverses (1), l'attraction est légitime, souveraine, sainte ; elle est toute-puissante aussi. Le monde actuel la comprime, l'enlace de lois arbitraires ; c'est pourquoi il est condamné. Qu'on affranchisse la captive et qu'on la laisse faire : c'est-à-dire qu'on ôte aux appétits tous les freins, la vieille morale y compris : bientôt et comme par enchantement, la terre se transforme. En outre « les attractions sont proportionnelles aux destinées ». Ce n'est donc plus même, comme tout à l'heure, à l'État de distribuer biens et emplois selon les aptitudes ; c'est affaire au goût naturel ; car il ne peut manquer de se trouver pour toutes les besognes sociales, même les plus répugnantes

(1) Ne nous amusons pas à la classification bizarre inventée pour elles par Fourier. Voir, si l'on veut, Reybaud : *Les Réformateurs*, t. I, p. 171.

ou les plus dures, celles de vidangeur ou de tripier, par exemple. Ainsi l'attraction émancipée fera pour tous les besoins des vocations spontanées, irrésistibles. Du même coup et le plus naturellement du monde, elle groupera les hommes en associations ou *phalanges*, de dix-huit cents personnes, habitant chacune un *phalanstère*, une manière de couvent agricole, où vous trouverez en raccourci tout le nécessaire, tout l'agrément, voire toutes les élégances de la vie. Bientôt les phalanges vont se fédérer en provinces et en empires, pour s'unir enfin sous la main de l'*omniarque* (*sic*), dont la place est à Constantinople et point ailleurs. Telle sera l'harmonie, la splendide unité du genre humain. Plus de guerres, cela va de soi, le patriotisme étant mort avec les patries ; rien qu'une rivalité toute pacifique, industrielle ou même culinaire. De fait, la cuisine a une large part dans le système, et le réformateur donne l'idée d'un gourmand réduit à la diète, qui, pour se consoler, rêverait de festins pantagruéliques et de menus succulents. Quant à la famille, n'en disons rien ; car en fait de mœurs, Fourier dépasse Enfantin, s'il est possible. Glissons de même sur le complément inattendu qu'il donne à la réforme sociale : la nature même corrigée, les astres faisant mieux leur devoir, la mer devenue potable, de nouvelles races animales mises au service de l'homme ; le tout, certain, précis, réglé d'avance et réalisable demain. Encore une fois, pourquoi non ? Si le paradis est sur terre, qui empêche l'imagination de le meubler et de l'orner à sa guise ?

Le paradis sur terre, l'attraction faisant loi, l'ordre social condamné parce qu'il la gêne : pressez, tordez le fouriérisme, comme aurait pu dire La Bruyère ;

vous n'en tirerez ou, tout au moins, vous n'en garderez pas autre chose. Le reste est fou, tout le monde en convient, mais qu'importe? Cela du moins est grave et restera éternellement populaire (1). Par cet endroit, par ce fond plutôt, fouriérisme et saint-simonisme ne font qu'un ; ils ont pour eux, avec une partie de la littérature d'alors et d'aujourd'hui, la foule incessamment renouvelée des mécontents, des jaloux, des sensuels et des cupides ; ils règnent et règneront sur un grand peuple, à qui d'ailleurs les noms même de Saint-Simon et de Fourier peuvent rester inconnus.

Nommons en hâte quelques uns des prophètes de second ordre qui enrichirent ou amendèrent l'oracle primitif. Voici Pierre Leroux, l'un de ces transfuges du saint-simonisme qu'avait révoltés le sensualisme d'Enfantin. S'il ne nie pas absolument la vie future, au moins veut-il que nous la passions sur terre, dans une suite indéfinie de métempsycoses, au sein d'une humanité toujours plus parfaite (2). Et d'où viendra ce progrès? D'une organisation toute simple et rationnelle. Mettez ensemble un savant, un artiste, un industriel : par le fait, vous nouez en un faisceau les trois grandes puissances de l'homme : la connaissance, le sentiment, la sensation ; vous

(1) Au Moyen-Age finissant, le second et principal auteur du *Roman de la Rose*, Guillaume de Lorris, faisait entendre le Prêtre de la Nature, *Genius*, maudissant ensemble, au nom de sa déesse, et la chasteté conjugale, et la virginité, — *Genius*, n'est-ce pas, en latin, un des noms de l'appétit, de la fantaisie, de l'attraction? En tout cas, le personnage n'est qu'un Saint-Simonien, un Fouriériste avant la lettre.

(2) Un autre Saint-Simonien, Jean Reynaud, rêve de même la transmigration indéfinie des âmes. Seulement elles voyageront de monde en monde, au lieu de prolonger ici-bas leur pèlerinage éternel.

constituez la *Triade*, qui est la vraie unité sociale. Tout naturellement, les triades se groupent en ateliers, les ateliers en communes, les communes en États. Tel est le remède à l'inégalité, mal suprême. Pour le combattre, Pierre Leroux, en bon socialiste, livre l'individu au despotisme de la collection ; comme tous ses pareils, c'est dans l'esclavage universel qu'il trouve l'égalité absolue. A vrai dire, est-elle possible ailleurs ?

Voici Buchez, un autre saint-simonien à demi converti, qui s'éprend de l'Évangile sans se déprendre des idées révolutionnaires, et se travaille à fondre ces deux éléments contradictoires. Il veut la souveraineté du peuple, l'égalité, la fraternité surtout, la fraternité souvent réduite à s'imposer par la force, car tout cède à l'intérêt du but social, mais qu'il vaut mieux demander à la persuasion, à l'association volontaire. — Comme si l'association volontaire ne présupposait pas dans les âmes un principe, un germe au moins, de fraternité ! Singulière école, mêlant les plus étranges sophismes à des intentions élevées ; s'honorant par une moralité supérieure ; bienfaisante, de fait, à une partie de la classe ouvrière, et où se prépare, à l'insu du maître, plus d'une conversion au Christianisme, plus d'une vocation sacerdotale ou religieuse (1).

Bien moins évangéliques, bien moins conséquents et radicaux dans leur rationalisme, sont les Considérant, les Cabet, les Louis Blanc et autres socialistes, dont la révolution de 1848 fera un moment

(1) Ainsi, trois des premiers compagnons de Lacordaire dans la restauration dominicaine : Piel, Réquédat, Besson ; — ainsi Pierre Olivaint, plus tard jésuite et mis à mort par la Commune en 1871.

des dieux. Tous déclassés, jaloux, orgueilleux en délire et en révolte, vrais fils de Rousseau et gardant les traits de famille, le talent d'écrire excepté. Un autre l'a par moments, et comme par éclairs ; d'ailleurs cherchant et trouvant la singularité dans l'effronterie cynique du sophisme, de la contradiction et du blasphème ; j'ai nommé Proudhon.

Je voudrais, comme tel critique infiniment distingué (1), me sentir le droit d'estimer purement et pleinement sincère le dévouement de cet homme aux victimes vraies ou prétendues de l'ordre social. Mais, pour en douter, il suffit de lire le critique même. Quant à juger Proudhon « vertueux » parce qu'il fut bon mari et ne mit pas, comme Rousseau, ses enfants à l'hôpital, voilà qui me paraît encore moins possible, alors que ceux qui ne lui marchandent pas ce titre sont réduits à confesser son immense orgueil.

A cet égard, Proudhon est bien un type, et sa conformation morale, son caractère, sa « psychologie », comme on parle de nos jours, offrent un étrange intérêt. Alcibiade, moins l'élégance ; — Érostrate l'incendiaire ; — Jean-Jacques, avec sa jalousie ardente et son goût du paradoxe ; — Alceste, un Alceste mal appris et fruste, avec

L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ;

— Danton, mais un Danton de l'écritoire, avec ses enivrements d'audace brutale : mêlez tout cela ; vous aurez quelque chose qui ressemblera fort à Prou-

(1) M. E. Faguet, de l'Académie française. *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle*, 3e série.

dhon ; vous aurez du même coup une rare figure de rationaliste achevé, pratique.

Né pauvre,

> ... par pitié nourri, dans un collège,
> De science et d'orgueil (1),

pensionnaire de l'Académie de Besançon, il est, en somme, l'élève, le protégé de la société bourgeoise; mais il ne tarde pas à s'en venger par un vrai serment d'Annibal, et proteste de ne rien accepter d'elle que pour la combattre. « Je rentrerai dans ma boutique (d'imprimeur) l'année prochaine, armé contre la civilisation jusqu'aux dents, et je vais commencer dès maintenant une guerre qui ne finira qu'avec ma vie. (2) » Guerre à part, furieuse et timide, bruyante et hypocrite, car ce belliqueux l'avoue lui-même, il a grande frayeur et grand mépris du martyre; il fait profession de respecter *les mannequins*, de saluer les épouvantails; il rêve « l'avantage d'être à la fois le réformiste le plus avancé de l'époque et le protégé du pouvoir (3). » C'est qu'il le juge « plus bête que méchant (4); » ou plutôt, c'est qu'il sait d'expérience ou d'instinct ce qu'est une société rationaliste et révolutionnaire : volontiers indulgente ou même complaisante à qui la soufflette, pourvu qu'il soufflette de la même main Jésus-Christ, sinon Dieu même.

(1) V. Hugo : *Ruy Blas*. — Les origines morales de Proudhon sont bien esquissées par Louis Veuillot. *Mélanges*, 1re série. T. III, p. 425.
(2) 15 octobre 1839. *Correspondance*. T. I, p. 154.
(3) *Correspondance*, t. II, p. 70.
(4) *Ibidem*, t. I. p. 314.

Or, Proudhon ne s'y épargne pas. De ses ouvrages, *Mémoires sur la propriété* (1840), *Système des contradictions économiques* ou *Philosophie de la misère* (1846), et d'autres, dont, sans doute, on n'attend pas ici l'analyse, trois aphorismes se détachent, probablement tout ce qu'on retiendra de lui : — la propriété, c'est le vol; — l'idéal d'une société, c'est l'anarchie; — Dieu, c'est le mal.

Le premier n'est pas neuf. Mirabeau disait-il autre chose, quand, pour dépouiller l'Église, il déclarait ne concevoir dans l'État que deux conditions possibles, celle de voleur et celle de salarié ? Le second est implicite dans le *Contrat social*, et tout l'effort de Rousseau ne va qu'à le concilier, nous savons comme, avec les idées nécessaires de pouvoir et de société. Quant au troisième, il y faut bien reconnaître le fond, l'extrémité logique du rationalisme; car, si la raison est, en tout, suffisante et souveraine, il n'y a rien au-dessus de l'homme et Dieu ne saurait être que le fantôme d'un usurpateur. « Le cléricalisme, dit-on de nos jours, voilà l'ennemi. » Bien naïf qui, dans cette formule, ne reconnaît pas Proudhon, sauf la franchise. Il est franc, lui, sur le papier du moins, et en développant ce mot impie, le malheureux s'abandonne à une véritable frénésie de blasphème : on me dispensera de citer.

Négation de la propriété, négation du pouvoir, négation du droit, négation de Dieu; orgueil d'une pensée sans frein, échauffée au jeu, ivre d'elle-même, se ruant avec délices à travers toutes les vérités reçues ou même les erreurs en vogue; critiquant, détruisant, démolissant à droite et à gauche : voilà, semble-t-il bien, le fond de son esprit et de son œuvre. Essaiera-t-il enfin de construire quelque

chose? Tantôt il s'y refuse, tantôt il s'y engage : *Destruam et ædificabo*, écrit-il fièrement au frontispice de ses *Contradictions économiques;* mais il va sans dire que l'engagement ne tient pas. Où serait le fondement, du reste? Proudhon paraît n'avoir qu'un principe, qu'un idéal : la justice. Mais d'où naît-elle? De l'homme seul, en qui elle est immanente. Qu'exige-t-elle? L'égalité absolue. — Il suffit : c'est toute société rendue impossible, et quand Proudhon essaye d'affirmer et de bâtir, vous le prenez à nier et à démolir de plus belle. Pour lui, du reste, point de religion, point de nationalité, pas même de souveraineté du peuple; rien de ce qui peut lier les hommes entre eux; individualisme forcené, ce qui veut dire orgueil fou. Ainsi combat-il et méprise-t-il également conservateurs et révolutionnaires. Que veut-il enfin? Comme Rousseau, mais avec une passion encore plus âpre, il veut faire bande à part (1), il veut être seul. « J'aurai raison contre tout le monde. S'il y avait une seule opinion avec laquelle je ne fusse pas en désaccord, je ne serais pas d'accord avec moi-même (2). » Est-ce sérieux? Sans doute il a écrit ailleurs : « Vous savez que mon tempérament est de me moquer un peu de tout, même de ce que je crois, et que cela fait le fond de ma conscience (3). » Mais en vérité, cet aveu, cynique en soi, ne détruit pas le reste. Peut-être n'y eut-il de sérieux et de profond dans cette âme, que la passion de contredire. Orgueil toujours, pur orgueil,

(1) C'était le grand reproche de Voltaire au misanthrope de Genève.

(2) *Correspondance*, t. II, p. 241.

(3) Cité dans Faguet, p. 124 : « Étrange conscience ! » ajoute le critique, si indulgent par ailleurs.

indifférence au vrai, fanatisme dominant, unique, de la pensée propre, du *moi* intellectuel. A la bonne heure ! Voilà un rationaliste courageux.

Que lui importe, à ce prix, de varier, de se contredire incessamment lui-même ? Ou plutôt n'y est-il pas amené par cette fureur même de contredire tout le monde à la fois ? On l'a vanté comme logicien ; il ne l'est que pour critiquer, pour mettre en poussière l'opinion des autres. Mais la sienne ? A chaque moment donné, il me semble n'en avoir qu'une, celle que n'a pas l'homme dont il parle ou auquel il parle ; le plus sûr de sa doctrine est là.

Pourquoi m'être arrêté si longtemps devant cette répugnante figure ? Parce que Proudhon est le rationaliste complet, conséquent, typique ; ou mieux, il est le rationalisme en personne, infiniment multiple et varié dans ses erreurs et ses sophismes, rigoureusement un et conséquent dans son principe, qui est la fantaisie souveraine de la raison. Un étranger illustre l'a fort bien dit : « Considéré en soi et isolément, Proudhon est inexplicable et inconcevable. On croit que Proudhon est une personne ; on se trompe, il est une personnification. Contradictoire et illogique au plus haut degré, le monde le dit conséquent ; c'est qu'il est une conséquence, la conséquence de toutes les idées fausses, de tous les principes contradictoires, de toutes les prémisses absurdes posées depuis trois siècles par le rationalisme moderne. Ces trois siècles devaient donc nécessairement le produire, et il porte en lui ces trois siècles (1). » Un peu plus loin, cherchant à fixer le

(1) Donoso Cortès, *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, livre III, chap. IV. — Donoso Cortès, marquis

trait saillant de cette physionomie intellectuelle, Donoso Cortès nomme le mépris de Dieu et de l'humanité. Cela doit être : qui méprise Dieu, méprise l'homme ; cela est, du reste, car Proudhon osait bien écrire un jour : « Je n'ai pas la bosse de la vénération, et si je forme un vœu, c'est de l'écraser sur le front de tous les mortels (1). » Un pareil mot ne suffirait-il pas à le juger ?

Proudhon a fait souche, il est devenu légion ; de nos jours, il serait banal, vulgaire ; en son temps, il eut la gloire qu'il convoitait, il fut seul, le seul de son espèce ou plutôt de son degré. Rationaliste absolu, intransigeant, cynique, dans ce concert de négations que l'enseignement officiel menait à petit bruit et comme en sourdine, il jeta la note aiguë, stridente et qui déchire l'oreille. Il en vint donc, avec le temps, à gêner l'incrédulité timide ou politique, en la démasquant, en la traînant, malgré qu'elle en eût, à son terme fatal ; il l'effaroucha en jetant bas d'une brutale poussée tout ce qu'elle se flattait de soutenir alors qu'elle le ruinait à petits coups. Devenu quelque chose en 1848, il eut avec Thiers, à la tribune de la Constituante, un duel célèbre sur la question de propriété. C'est avec Cousin plutôt que j'aurais voulu le voir aux prises. L'entendez-vous répondre au pontife de l'éclectisme ce que répondrait à Luther ou à Calvin le plus agnostique des protestants modernes : « Vous me reniez parce que je vous dépasse, mais vous ne prouverez jamais que je ne procède pas de vous, que je ne suis pas plus logi-

de Valdegamas, connaissait bien la France d'alors. Il y fut ambassadeur d'Espagne et y mourut (1853).

(1) *Correspondance*, t. II, p. 239.

quement, plus hardiment, notre commun principe : libre pensée, libre examen. »

Écartons ici les idées et leçons qui se presseraient en foule. Pour nous en tenir à notre cadre, voyons d'un peu plus près comment la société conservatrice, mais incrédule, avait accueilli, avant 1848, non seulement les cris forcenés d'un Proudhon, mais tous les systèmes élaborés contre elle-même. Tant qu'ils se produisirent sous forme de théorie, elle les méprisa longtemps ou s'en amusa, trop aveugle et infatuée pour s'en avouer responsable, trop présomptueuse pour craindre de les voir passer en fait. Louis Veuillot l'a rappelé, dans son grand style, aux bourgeois libres-penseurs. « Quand une sourde rumeur des multitudes, un coup de vent précurseur des orages déjà formés dans ces régions profondes, apportaient jusque sous vos yeux quelque fragment des dogmes nouveaux qu'on y enseignait tout bas, vous éclatiez de rire et vous disiez : « Cela est fou ! » Et si quelqu'un criait : « Cela est fou, mais vous avez affaire à des barbares, et Dieu seul peut vous sauver » ; alors, vous montriez vos polices, vos armées, vos codes pleins de chaînes, vos tribunaux dociles, et vous répondiez : « Qu'est-ce que Dieu? (1) »

En fait, en pratique et l'ordre surnaturel étant donné, le Dieu de la révélation chrétienne, le Dieu un en trois Personnes, est le seul qui compte et qui sauve. Celui de la philosophie, bien qu'invinciblement prouvé par elle, bien que le même en sa notion première et dans quelques-uns de ses attributs, outre qu'il ne suffit pas à la destinée réelle de l'homme, n'a d'empire sur les âmes et même de soli-

(1) L. Veuillot : *Les Libres-Penseurs*. Préface. 6e édition, 1878.

dité dans les esprits, qu'en s'achevant et se précisant à la lumière du dogme. Ce Dieu de la religion révélée, Proudhon l'exécrait comme une chimère odieuse. Cousin, lui, se contentait de n'y pas croire, de le détruire en le travestissant, pour n'en plus laisser qu'une idée brillante, mais confuse, bonne à la décoration d'un système. Étaient-ils donc si loin de s'entendre ? Libre au rationalisme incomplet de fulminer contre le rationalisme radical. Frères ennemis, soit ; au fond, ils étaient frères et toujours prêts à se coaliser contre l'ennemi commun, le dogme positif, révélé, chrétien. De là, chez le déiste, une secrète complaisance pour l'athée ; complaisance inconsciente, mais visible parfois sous les indignations philosophiques ou politiques, et assez forte pour atténuer jusqu'aux griefs personnels. Veuillot l'a dit encore : « Tout était bien reçu, venant de ces bouffons, prophètes à quelques degrés plus bas de l'échelle sociale. Ils vous accusaient, ils vous maudissaient, ils vous calomniaient même... Mais en vous maudissant ils jetaient l'injure au Christ éternel : c'était assez, vous reconnaissiez les vôtres (1). » Qu'on ne généralise pas le mot outre mesure, mais comme, çà et là, il se vérifiait dès lors ! Qu'est-ce donc aujourd'hui ?

Parlant toujours de ces évangélistes « du délire », le grand écrivain ajoute : « Vous les avez applaudis. — Il nous dit du nouveau ; sa rage nous amuse ; c'est un sophiste, mais il est éloquent. — Et vous leur faisiez presque la même fortune qu'à un habile danseur ». Le dernier trait, admirable de vigueur satirique, vise moins les théoriciens du socialisme

(1) *Les Libres-Penseurs*, préface.

que les propagateurs et vulgarisateurs littéraires. Je l'indiquais en commençant, j'y insiste pour finir : le drame et le roman ont fait, après 1830, la grande popularité, la fortune du socialisme, parfois du socialisme pur et complet, le plus souvent de ses principes ; mais où a passé le principe, il faut bien que le reste suive à son heure. Des esprits nés pour un meilleur emploi ont vu là un thème à déclamations faciles et volontiers applaudies ; ils s'y sont jetés comme sur une aubaine. Et non pas seulement les moindres, les éhontés, comme un Eugène Sue, les exaltés à demi conscients, comme un Alexandre Dumas père. Dans cette croisade au rebours, les plus grands ont payé de leur personne. Avant même de se donner ouvertement au socialisme, George Sand n'était-elle pas au moins bonne fouriériste quand, à ses débuts, elle menait si rude guerre contre le mariage et la famille, au nom de la sainteté, de la divinité de l'attrait ? — Que fera Victor Hugo dans presque tout son théâtre, que de discréditer à outrance les hiérarchies sociales, en les montrant d'ordinaire au rebours de la hiérarchie morale, en mettant, par une sorte de gageure ou de tic, le vice et la médiocrité en haut, la vertu et la supériorité d'esprit en bas ? Société mal faite, société oppressive, société responsable de tous les malheurs et de tous les crimes ; lutte, révolte contre la société devenues les conditions du bonheur, la justice, la loi des grands caractères : la littérature de fiction s'est évertuée quelque vingt ans à rajeunir ou, tout au moins, à rhabiller ces lieux communs socialistes. Vous entendez ici, pour ne nommer que les illustres, George Sand encore, Balzac même et jusqu'au poète gentilhomme qui fut le comte Alfred de Vigny. N'a-t-il

pas écrit dans *Stello :* « L'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours (1) » ? Pourquoi ? C'est que « la société nous doit le bonheur (2) », qu'elle ne nous le donne pas ; qu'elle nous l'interdit par ses « lois arbitraires... horribles et stupides pour les individus (3) ; » par suite de quoi « l'individu se trouve obligé de combattre la société (4) ».

On multiplierait à l'infini les traits de ce genre, les tirades enflammées contre le capital, contre l'héritage, contre la stabilité du lien conjugal (5). Elles atteignaient la foule demi-lettrée, qui ne lisait ni Fourier ni Proudhon, qui les eût trouvés ennuyeux ou absurdes. Propriétaires, pères de famille, gens établis, réputés honnêtes et se jugeant tels, conservateurs dans l'âme, adorateurs de l'ordre légal, voire partisans de l'ordre moral, au moins pour autrui : combien applaudissaient et soudoyaient de toutes manières des écrits ou des spectacles faits pour le détruire, pour autoriser leurs femmes à les tromper, leurs filles à courir les aventures, leurs commis à les voler, les prolétaires à leur imposer le partage ! Sur la fin du dix-huitième siècle, on avait vu la première noblesse forcer la main au faible Louis XVI et emporter de haute lutte le plaisir de s'entendre diffamer en plein théâtre par l'auteur de *Figaro*. La nouvelle classe dirigeante, la bourgeoisie rationaliste, hérita de ce vertige ; elle le prolongea plus de quinze ans,

(1) *Stello*, chap. XIX.
(2) Balzac, *Honorine*, chap. XV.
(3) G. Sand, *Jacques*.
(4) Balzac, *David Séchard*, chap. XXXIII.
(5) Il s'en trouve un assez joli recueil dans E. Poitou : *Du roman et du théâtre contemporains*, 2e édition (1858) : Durand, in-18.

prodiguant l'or et la gloire aux apôtres littéraires de ce socialisme qui est sa mort.

En 1848, elle eut peur. Allait-elle redevenir sage ? « Courons nous jeter dans les bras des Évêques ! » s'écriait Cousin, le grand « intellectuel » de la caste. Bientôt cela voulut dire seulement : « Rejetons-y le peuple, et gardons pour nous-mêmes, gens comme il faut, le privilège de la pensée indépendante ». Retour pur et simple à la sagesse aristocratique de M. de Voltaire, comte de Tourney ; chimère et contradiction, mais où entrait encore une certaine dose d'égoïsme avisé, de gros bon sens pratique. On ne sait même plus s'y tenir. Moins dédaigneuse que Voltaire, la bourgeoisie positiviste se targue d'éclairer « les cordonniers et les servantes » ; d'une main, elle ôte les crucifix des écoles ; de l'autre, elle fait signe au socialisme d'approcher pour l'en punir en la dévorant. Barbier, le poète des *Iambes*, donnait cette épitaphe à la Société de Juillet :

Ci-git un monde mort pour cause de folie (1).

Aujourd'hui, c'est démence, délire du suicide ; mais n'est-ce pas du rationalisme plus que jamais conséquent ?

(1) Barbier : *Lazare, Le Spleen.*

LE FOND DU ROMANTISME

Sous un nom vague, presque vide de sens, un système neuf et bien tranché a prévalu, après 1830, dans notre littérature d'imagination. Aujourd'hui, beaucoup le traitent comme une chose morte; on verra plus loin s'ils se trompent. Mais, vivant ou mort, qu'en doivent penser le goût, la saine raison, la conscience? Qu'est le romantisme? Qui en fait la substance propre et distincte, le véritable fond?

C'est ici plus qu'une question de pure esthétique; ou plutôt, comme dans tous les hauts problèmes de ce genre, il y va de l'âme, de sa double santé, physique et morale, de son équilibre, de sa droiture, de sa dignité. Voilà par où la question importe; voilà, tout ensemble, où trouver le principe de la réponse, la lumière, le critérium.

La discussion serait immense pour qui voudrait embrasser tout, faits et théories. A ce double égard,

l'essentiel reparaîtra, je l'espère, dans l'esquisse des principaux tenants du système. L'envisageant tout d'abord en lui-même et d'ensemble, je m'efforce d'abréger en précisant. Donc, ne touchons qu'incidemment et par occasion aux origines étrangères ou nationales. Il s'agit du romantisme français, tel que l'a connu ce siècle; nous avons à lui demander compte de lui-même, pour en déterminer la valeur, mais surtout pour en accepter ou en rejeter l'influence. En soi, est-il un bien, un progrès? Est-il un mal, une déchéance? On comprendra que l'aspect pratique des choses soit pour nous le principal.

Bien des esprits distingués, voire éminents, se sont exercés déjà sur ce thème (1). Si je ne me borne pas à résumer leurs critiques, c'est que j'y voudrais voir la question littéraire plus vigoureusement ramenée à la question d'âme; c'est que je souhaiterais d'accuser mieux, s'il était possible, deux ou trois distinctions capitales, à mon sens, pour la pleine intelligence du sujet.

I

S'il y a deux romantismes ou un seul. — Si l'on peut unir sous la même notion Chateaubriand et V. Hugo. — Différence essentielle : Chateaubriand est réformateur, V. Hugo protestant et révolutionnaire. — Le romantisme sera, pour nous, la poétique spéciale de V. Hugo.

Avant tout, y a-t-il eu chez nous deux roman-

(1) M. Brunetière, *Nouvelles questions de critique*, p. 176, et *Manuel de l'histoire de la littérature française*, l. III; —

tismes? ou, s'il n'y en a eu qu'un, à quelle date marquer sa naissance?

Plusieurs n'en voient qu'un seul et le font remonter au commencement du siècle, au *Génie du Christianisme*, à Chateaubriand (1). N'est-ce point s'exposer à des confusions fâcheuses? Je ne puis me défendre de le croire.

Mais encore y échapperions-nous en distinguant deux époques, deux phases d'un même système littéraire, l'un étant la conséquence, le développement quasi nécessaire ou peut-être l'exagération accidentelle de l'autre? Faut-il avouer deux romantismes successifs, dont le premier s'appellerait Chateaubriand et le second Victor Hugo? D'aucuns le supposent manifestement, s'ils ne le disent en propres termes; et ici encore, je n'ose partager leur avis.

Querelle de mots, peut-être. — En fait, si l'on tenait absolument à compter deux romantismes, je me résignerais de guerre lasse, mais non sans conditions. Du moins, prenons parti entre les deux; admettons le premier presque sans réserve, et condamnons le second dans ce qu'il ajoute de neuf et de bien à lui; soyons avec Chateaubriand contre V. Hugo considéré comme novateur et chef d'école. C'en est assez pour les exigences de l'âme, de la saine nature, et, sur le reste, je suis tout prêt à composer.

Cependant rien n'est rare comme une pure que-

M. David Sauvageot, *Histoire de la langue et de la littérature française* (Petit de Julleville), t. VII, p. 149 et suiv.; — M. Doumic, *Études de littérature française* (3e série); — M. Lanson, *Histoire de la littérature française* (sixième partie), l. II, chap. II, etc., etc.

(1) Ainsi M. David Sauvageot, *loc. cit.*

relle de mots, parce que les mots sont liés aux choses jusqu'à devenir pratiquement les choses mêmes. Voilà le prix d'une nomenclature exacte, et voilà pourquoi j'estimerais encore périlleux à la saine nature, à l'âme, de ranger sous un même nom Chateaubriand et V. Hugo. Réforme, révolution : ces deux idées peuvent-elles impunément se confondre sous un commun vocable, comme espèces d'un même genre ? Or, dans notre littérature contemporaine, Chateaubriand n'a été qu'une réforme-V. Hugo est une révolution ; plus encore, c'est la Révolution. Différence profonde, essentielle.

Une réforme se termine au redressement des abus. Le plus souvent c'est un retour aux institutions primitives où l'abus s'est attaché comme un parasite; dans tous les cas, un retour aux grands et nécessaires principes qui régissent la matière. Si les institutions mêmes se modifient sensiblement, en rigueur de langage, une révolution s'opère, qui, d'ailleurs, peut n'être pas toujours funeste et coupable. Mais que, sous couleur de réforme, on ébranle les vérités fondamentales, qu'on y substitue quelqu'une de ces erreurs maîtresses, ouvrières naturelles de ruine et de mort : c'est bien pis qu'une révolution, c'est la Révolution dans son essence, dans son pur esprit tel que le monde l'a connu depuis trois siècles. C'est l'abus par excellence et la source intarissable de tous les autres ; c'est le mal pur.

A la veille du protestantisme, un cri général appelait une réforme dans l'Église. Cette réforme, le concile de Trente l'accomplit en ramenant toutes choses à leur pureté originelle et divine. Quant à Luther, il n'avait pas seulement porté la main sur bien des institutions intangibles en raison de leur

provenance; il avait renversé l'autorité, le principe même sur lequel Jésus-Christ a bâti la cité des âmes. A la place il avait mis le libre examen, l'individualisme doctrinal, le principe même de séparation, d'anarchie. Quel mensonge d'appeler cela réforme! L'histoire et le sens commun s'y opposent tout comme la foi. Avec Luther, c'était la Révolution proprement dite qui entrait dans le monde; elle y entrait par la religion, qui est comme le sommet des choses, et d'où elle allait inévitablement descendre partout.

De même qui niera les abus de l'ancien régime, de la monarchie telle que Louis XIV l'avait léguée à ses successeurs? Louis XVI en avait commencé la réforme; aux États généraux de 1789 il appartenait de la poursuivre. En abolissant tout d'abord la distinction des trois ordres, ils changent la vieille constitution française; du premier coup ils opèrent une révolution, à propos de laquelle chacun est maître de ses jugements et préférences. Mais il y a bien autre chose. La foule des constituants admet Rousseau comme prophète; et qu'est-ce que Rousseau? Le principe radicalement opposé au droit sens naturel comme à la vérité religieuse : l'athéisme social mis sous l'invocation d'un Être suprême purement théorique et décoratif; la société, le pouvoir, le droit, le devoir, la loi, tout, recevant désormais son être et sa force de l'homme, de l'homme collectif, c'est-à-dire pratiquement du nombre, devenu, sous le nom de volonté générale, le seul et unique Dieu. A ce compte et dès 1789, notre pays ne voit plus seulement une révolution s'accomplir; il voit apparaître la Révolution pure, chose aujourd'hui française, cosmopolite demain.

Sommes-nous sortis de la question? Tout au contraire.

Voilà les protestants de la littérature,

écrivait quelqu'un à propos des romantiques (1), et au gré d'un autre, ils établissaient contre le « catholicisme littéraire » une sorte de « protestantisme (2) ». De son côté, V. Hugo identifiait dès lors le romantisme au libéralisme, au libéralisme d'alors, bien autrement avancé et radical que ce qui viendrait aujourd'hui sous ce nom. En 1871, pendant le second siège de Paris, Thiers, causant un jour littérature, disait : « Le romantisme, c'est la Commune (3). » Prenons la moyenne, et disons, nous : C'est principalement et finalement la Révolution, la Révolution toujours identique à elle-même, dans la religion, dans l'État, dans les lettres. Nous verrons bientôt combien cette identité est frappante ; pour le moment, reconnaissons du moins que nous sommes au cœur du sujet.

Et demandons-nous de bonne foi si, en qualifiant ainsi le romantisme, on pourrait jamais avoir en vue Chateaubriand, sa théorie, sa manière. Où trouver chez lui le révolutionnaire, le protestant? Y sont-ils même en principe et comme en germe? Selon Jouffroy, « dans la révolution romantique, Mme de Staël et M. de Chateaubriand représentent la Constituante ; MM. Nodier et de Lamartine, la Gironde ;

(1) H. de la Touche, *les Classiques vengés.*

(2) Vitet, article du *Globe*, 2 avril 1825. — « Les romantiques furent les protestants de la littérature soulevés contre l'Église établie. » (Petit de Julleville, *le Théâtre en France*, p. 365).

(3) Paul de Rémusat, *Thiers* (Hachette. In-16, p. 48-49).

M. Hugo et ses amis, la Convention (1) » — Rapprochement ingénieux, mais illusoire. Comme le serpent dans l'œuf, la Convention était déjà dans la Constituante avec l'esprit de Rousseau. Quatre-vingt-neuf devait enfanter Quatre-vingt-treize, et je comprends les partisans du « bloc », ceux qui n'entendent pas que l'on accepte l'un sans l'autre : gens inquiétants, redoutables, mais logiques après tout. Par contre, comment le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs* ont-ils autorisé, préparé, fait pressentir cette souveraineté du caprice individuel, que tous avouent comme le dogme fondamental du romantisme, en quoi ils l'avouent lui-même révolutionnaire et protestant?

S'il est un point par où Châteaubriand touche au romantisme, c'est *René*. *René* fut une grande faute littéraire autant que morale, un mauvais exemple et dont les romantiques purs n'ont pas manqué de se prévaloir. Mais bien loin de l'ériger en système, Chateaubriand, nous le savons, en a fait amende honorable. S'il a eu le grave tort de poétiser une fois la sensibilité maladive, du moins ne l'a-t-il jamais posée en puissance indépendante, égale ou supérieure à la raison. Sa doctrine est d'un classique large qui reconnaît et respecte les lois naturelles de l'art (2) ; son rôle, vu d'ensemble, est, ni plus ni moins, celui d'un réformateur. Il élimine enfin la mythologie, la formule grecque et latine qui, depuis Ronsard, tyrannisait nos lettres françaises. Du même coup, il nous rend le vrai sens et le vrai goût de la nature, de la création matérielle ; il remet en crédit

(1) Théodore Jouffroy, *Pensées inédites*. *Le Correspondant*, 25 janv. 1900.
(2) *Ibidem*.

l'inspiration chrétienne et nationale ; il délivre l'inspiration vraiment personnelle, impossible ou ridicule jusque-là sous son travestissement païen.

Désormais, libre au poète, à l'écrivain quelconque, non pas seulement de prendre pour thème sa personnalité si elle en vaut la peine, mais de mettre en tout sujet ses vrais sentiments, son âme. Je le sais, l'école de V. Hugo revendique ce mérite pour elle-même. « Être romantique, dit un des siens, c'est chanter son pays, ses affections, ses mœurs, son Dieu (1). » A ce compte, je le suis, car il faut l'être. Mais à ce compte aussi, ou V. Hugo n'apporte rien en littérature, ou il apporte en plus quelque autre chose et qui mérite un autre nom.

Quand on a la mauvaise fortune de ne point tomber d'accord avec un maître tel que M. Brunetière, on s'interroge, on s'avertit soi-même d'y regarder de fort près. L'éminent critique établit avec insistance l'identité de ces trois termes : romantisme, lyrisme, individualisme ou littérature personnelle (2) ; et malgré tout, il me paraît bien malaisé d'y souscrire. Si, par ailleurs, au gré de M. Brunetière lui-même, le romantisme secoue hardiment « la tyrannie du bon sens ou de la raison (3) », je ne puis croire que le maître accorde au lyrisme une pareille licence à titre de privilège essentiel. Le lyrisme n'a jamais droit à cette forme d'individualisme qui serait la fantaisie déraisonnable. A-t-il même besoin de cet autre individualisme, plus *objectif*, si l'on tient au mot, et qui, pour le poète, consiste à se chanter soi-même ? V. Hugo n'est-il pas aussi lyrique dans

(1) Ulric Guttinger.
(2) *Évolution de la poésie lyrique*, leçon IV, § 3, t. I, p. 176.
(3) Brunetière, *Nouvelles questions de critique*, p. 176.

Napoléon II que dans la *Tristesse d'Olympio?* Individualisme : terme bien complexe, partant bien vague. Pour le faire synonyme de romantisme, je voudrais stipuler qu'il veut dire indépendance plénière du caprice individuel. C'est par où V. Hugo est protestant et révolutionnaire, ce que Chateaubriand ne fut jamais.

Mythologie détrônée, liberté rendue à la vraie inspiration religieuse, nationale, personnelle, intime : réforme que tout cela, simple et légitime réforme, redressement d'abus, retour au vrai, au juste, au naturel, aux immuables principes du grand art.

Voyez maintenant V. Hugo en présence des règles factices, des contraintes abusives subies par la docilité superstitieuse du dix-septième siècle, resserrées encore et devenues mortelles, grâce au pédantisme du dix-huitième. Réformateur à la manière de Chateaubriand, il élargirait les unités dramatiques, la distinction des genres et des styles ; — il détendrait la solennité un peu conventionnelle de la grande poésie ; — avec discernement et mesure, il en ouvrirait l'entrée aux choses et aux expressions de la vie familière ; — il rendrait plus colorée, plus pittoresque, plus chaude, plus dramatique, la sobre psychologie des grands maîtres ; — il donnerait un jeu plus large à l'imagination et au sentiment parfois légèrement comprimés sous une raison trop timide ou trop sévère (1). Que fait-il cependant? Au théâtre, il s'affranchit des vraisemblances; dans l'âme du

(1) Ceux qui savent remarqueront que je pousse aussi loin que possible la concession aux tendances modernes et les desiderata de notre âge d'or littéraire. Qui donc trouvera Bossuet insuffisant en son genre, faute de couleur et de chaleur?

spectateur, il triomphe d'entre-choquer les incompatibles, rire et larmes, gaîté folle et terreur ; un peu partout, il brouille styles et genres, et, pour mieux braver les vieux scrupules de noblesse, il se jette dans la trivialité. A l'entendre dogmatiser, à le voir faire souvent, l'imagination ne connaît plus ni frein, ni contrôle ; la passion devient incohérence, délire, convulsion ; la psychologie tourne à la physiologie pure, le sentiment à la sensation, quelquefois à l'épilepsie. Réaction, outrance, violence, allures, non de réformateur, mais de révolutionnaire : c'est là détruire et non restaurer. Il ne manquait plus que de poser un principe de destruction universelle, et V. Hugo ne s'en fait pas faute. Dès la préface des *Orientales* (1829), il affirme le droit absolu de la fantaisie, et, trente-cinq ans plus tard, dans son *William Shakespeare* (1864), il met le génie au-dessus de toute critique et de toute règle, comme étant à lui-même sa raison d'être et sa loi. — Voilà bien, cette fois, la Révolution, le protestantisme dans leur esprit fondamental : en religion, en politique, en littérature, partout même chose, indépendance et, dès lors, souveraineté du caprice individuel.

Protestant, révolutionnaire, V. Hugo l'est sans conteste. Lui qui avait écrit sur un de ses cahiers : « Je serai Chateaubriand ou rien », c'est par là précisément qu'il cesse d'être Chateaubriand, pour marquer à son tour dans l'histoire des théories littéraires, pour devenir quelqu'un, lui-même, V. Hugo.

A qui donc ne veut rien confondre, j'oserai dire : Si vous exigez absolument que nous appelions romantique l'auteur du *Génie* et des *Martyrs*, cherchons, de grâce, un autre nom pour celui de *Cromwell*, des *Orientales* et de *Notre-Dame*. Si V. Hugo

vous paraît, comme à tout le monde, le type vivant de ce que l'on nomme romantisme, n'imposez pas à Chateaubriand la même cocarde; séparez nettement la réforme de la révolution.

Quant à moi, je demande la permission de le faire : je prie le lecteur de vouloir bien admettre que, dans la suite de ce travail, le mot romantisme désigne le système poétique de V. Hugo. Voilà ce que j'étudie, ce dont je cherche les traits originaux, caractéristiques, les idées mères, le fond.

II

Deux distinctions essentielles. — Le romantisme et l'œuvre totale des romantiques; — ne le juger que par ce qu'elle a de vraiment neuf. — En cela même, ne pas mettre au même rang l'accessoire et le principal. — Que le principal est ce qui élève le romantisme à la hauteur d'un « fait d'âme. » (*V. Hugo.*)

Aussi bien, l'œuvre est commencée : mais avant d'y mettre la dernière main, il reste encore plus d'une équivoque à démêler, plus d'une distinction pratique à établir.

Autre chose est, par exemple, le romantisme et l'école romantique, le système ou principe et le groupe de talents qui s'en est plus ou moins réclamé. Or, on ne cesse guère de les confondre, et l'on aboutit à d'étranges illusions. Rendons-nous en compte par la double analogie invoquée plus haut.

Bien léger, bien dupe, celui qui voudrait identifier les protestants au protestantisme, et lui faire

honneur de leurs vertus. Qu'est-il en soi ? Un amoindrissement, une mutilation du christianisme catholique, la négation de l'autorité religieuse, le libre examen. Si donc aujourd'hui, en Allemagne et en Angleterre, la famille est quelquefois plus forte et plus pure ; si, d'ordinaire, le pouvoir civil est plus respecté dans ces deux grands peuples ; est-ce précisément parce qu'ils rejettent l'infaillibilité romaine, ou parce que, suivant une expression jadis fameuse, on ne les confesse pas? Mais ces vertus privées, domestiques, sociales, sont filles légitimes du principe catholique de soumission, de dépendance; et, d'ailleurs aucune d'elles ne tiendrait contre le principe de la soi-disant réforme, contre le libre examen, s'il était logiquement appliqué. Par une inconséquence heureuse, glorieuse au caractère personnel ou national, l'Anglican, le Calviniste, le Luthérien qui les conservent, sont catholiques de fait plus que le catholique de nom qui les viole, et il devient manifeste que protestant et protestantisme ne font pas une seule et même chose.

Rentrons en France. Là, chez combien d'hommes les actes ne sont-ils pas, Dieu merci, moins révolutionnaires que les idées ! Ne parlons que des sincères et des honnêtes, de ceux qui ont ou croient avoir une opinion. Sur le nombre, combien professent, avec plus ou moins de lumière ou de conscience, je ne dis pas seulement les principes de la révolution française, mais le principe de la Révolution universelle, et restent d'ailleurs modérés, conservateurs, bourgeois ? Comme on juge l'arbre au fruit, jugera-t-on le principe révolutionnaire par cette sagesse relative ? Mais, pour qui réfléchit un instant, elle y est contradictoire ; et là encore, il y aurait trop de naïveté à ne

pas voir que révolution et révolutionnaire sont deux.

Gardons-nous donc aussi de confondre en tout le romantisme avec les romantiques, le système avec le talent de ses adeptes, avec leur manière vue d'ensemble et prise en bloc. Si l'on cherche à préciser l'originalité ou, ce qui est tout un, le principe générateur d'une école, on ne s'arrête point, que je sache, à ce qu'elle a de commun avec les autres ; on regarde par où elle en diffère, par où elle tranche sur tout ce qui l'a précédée. Or, chez les écrivains qui s'appelèrent ou se laissèrent appeler romantiques, bien des traits, bien des pages, bien des beautés de détail ou même d'ensemble, ne dépassent ni le classicisme élargi de Chateaubriand ni même de celui de Corneille et de Racine. L'auteur d'*Iphigénie* se reconnaîtrait dans telle scène de *Cromwell* (1). Imaginez-le lisant avec La Fontaine et Boileau la pièce intitulée : *Regard jeté dans une mansarde* (2). Boileau s'étonnera peut-être ; mais La Fontaine plaidera, je gage, que ce lyrisme demi-familier serait avoué par Horace, et Racine l'helléniste ne le jugera pas si fort éloigné de l'art grec. Finalement le morceau aura pour lui la pluralité au moins des suffrages, et bien d'autres l'auraient de même.

Non vraiment, parce que V. Hugo est le grand romantique et, pour ainsi dire, le romantisme fait homme, n'ayons pas la distraction de croire que tout soit romantisme dans sa manière, et qu'à prendre son œuvre en masse, on puisse dire : « Vous cherchez le système : le voilà. » Évidemment, s'il est

(1) Par exemple, la cinquième du troisième acte.
(2) *Les Rayons et les Ombres*, IV.

système, s'il est nouveauté, s'il est quelque chose, il ne se trouve point dans les passages que peut revendiquer l'école antérieure et traditionnelle (1). Non, l'homme ne reste jamais en tout fidèle à son principe; bien souvent, le plus souvent peut-être, il est ou pire ou meilleur, suivant que le principe est bon ou mauvais.

Dans l'œuvre totale des romantiques, dégageons, isolons, pour ainsi parler, tout ce qui, n'appartenant qu'à eux seuls, a chance d'être le fond vrai du système, le romantisme en sa pure essence. Mais tout ne sera pas fait encore. Entre les procédés vraiment originaux et caractéristiques de l'école, sachons en outre discerner l'accessoire du principal. Où ne s'égarerait-on pas en y manquant?

Je sais des gens d'esprit qui définiraient volontiers la tragédie racinienne « une crise héroïque et amoureuse, partagée en cinq accès, ni plus ni moins, se nouant et se dénouant dans le même jour et la même salle, entre personnages antiques et de haut rang ». C'est définir le fruit par l'écorce ou même par le papier dont on l'enveloppe quelquefois. Racine, qui s'y connaissait, aurait dit plutôt, il a dit même : « Une action simple, chargée de peu de matière... et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages » (2). Tout n'est pas là, mais ces traits du moins ne sont pas accessoires; ils font partie de l'essentiel.

(1) A propos des drames de l'école, M. Brunetière dit fort justement : «... Ce qu'il y a de bon dans le théâtre romantique c'est ce qui n'en est pas romantique, mais classique, ou de tous les temps. » (*Les Époques du théâtre français.* Quatorzième conférence, p. 340).

(2) Première préface de *Britannicus*.

Pareillement, l'école romantique a eu la passion, la manie, si l'on veut, d'un Moyen-âge assez imaginaire. Elle a puisé, moins qu'on ne croit peut-être, aux sources étrangères, vantant Shakespeare, suivant plutôt Schiller ou Walter Scott, d'ailleurs pratiquant peu l'Allemagne et ne la connaissant guère que par Mme de Staël (1); elle s'est amusée au merveilleux fantastique, à la féerie, elle a brisé et comme désarticulé la langue poétique, dans son ardeur à l'assouplir. Moyen-âge, exotisme, féerie, versification « déhanchée », autant de procédés chers à l'école, mais extérieurs, accessoires. Ils pouvaient manquer sans que le romantisme cessât d'être lui-même; ils ne nous disent pas encore ce qu'il est.

Et pourquoi n'entrent ils pas dans la définition profonde et sérieuse du système, plus que les unités ou les cinq actes dans celle de la tragédie racinienne ? Parce qu'ils ne tiennent à l'âme que d'assez loin, qu'ils ne l'expriment ni ne la modifient dans un degré sensible. Or, « le romantisme est un fait d'âme », a dit fort justement V. Hugo, et cela est vrai de toute doctrine littéraire quelque peu tranchée. Encore une fois, le critérium est là.

Aussi m'avouerai-je encore hésitant devant ces quelques lignes de M. Brunetière : « Liberté dans l'art; substitution du sens propre au sens commun, dans toutes les acceptions du mot; exaltation du sentiment du *moi;* passage, pour parler comme les philosophes, de l'*objectif* au *subjectif*, ou, littérairement, de l'oratoire et du dramatique au lyrique et à l'élégiaque; — cosmopolitisme, exotisme, sentiment

(1) Voir J. Texte, *Études de littérature européenne*. L'influence allemande dans le romantisme français.

nouveau de la nature; curiosité du passé, des vieilles pierres et des vieilles traditions ; introduction dans la littérature des procédés ou des intentions de la peinture : voilà le romantisme (1) ». On entend dès lors que l'éminent critique ait droit de mettre à l'origine le nom et l'influence de Chateaubriand. On sait aussi pourquoi j'en ferais scrupule, pourquoi je n'oserais apparier sous une appellation commune la « liberté dans l'art » et la licence érigée en axiome, une réforme et la Révolution.

Mais encore si tous ces traits accumulés se retrouvent manifestement dans l'école de 1830, et quand même ils n'auraient apparu qu'avec elle, je me demanderais si tous ont une égale valeur significative et caractéristique, et je ne parviendrais pas à m'en convaincre. Sur le nombre, deux seulement semblent accuser « un fait d'âme », un état d'âme : le premier sans conteste, et le dernier si je l'entends bien. Je les reprendrai tout à l'heure, et je me sentirai plus à l'aise pour dire à mon tour: Voilà le romantisme ; voilà, dans ces deux principes intimes, fondamentaux, vraiment révélateurs de l'âme et capables d'agir sur elle, l'esprit de l'homme en qui tout le monde avoue le romantique par excellence. Or, si, parmi les complexités de la question et les confusions dont on l'embarrasse, il n'est pourtant pas impossible de saisir quelque part et d'étreindre enfin le secret de l'école, ai-je tort d'estimer que c'est chez lui?

(1) *Nouvelles questions de critique*, p. 176. A propos du livre de M. G. Pellissier sur le *Mouvement littéraire au XIXe siècle*.

III

Le vrai fond du romantisme. — Deux éléments essentiels : souveraineté du caprice individuel ; — rupture systématique de l'équilibre naturel entre les facultés. — Imagination et sensibilité romantiques. — Au total, orgueil, sensualisme. — Valeur du système. — S'il a fait son temps.

Au reste, M. Brunetière lui-même, quelques pages plus loin, restreint singulièrement l'énumération que je me permettais d'estimer bien large. Curiosité des littératures étrangères, goût du moyen-âge, sentiment de la nature ; selon lui, tout cela n'était que moyen ou prétexte à quelque chose de plus radical (1). Et quoi donc ? « L'émancipation de l'individu : le droit acquis à chacun de nous de ne dépendre que de lui-même, de ne sacrifier et de ne soumettre à personne la liberté multiple et changeante de ses impressions ; l'homme rendu, pour ainsi dire, à l'indétermination de son caprice ; et, par là, débarrassé, non seulement des « règles » de l'art ou des « conventions » de l'usage, mais encore de la « tyrannie » du bon sens ou de la raison ; l'originalité désormais définie par la dissemblance et mise dans l'exception et la singularité : voilà bien le romantisme » (2). Nous retrouvons la formule de tout à l'heure et, cette fois, nous y reconnaissons plus aisément le vrai pur ou, tout au moins, la première et principale moitié du vrai total. Oui, comme

(1) *Nouvelles questions de critique*, p. 193 et suiv.
(2) *Nouvelles questions de critique*, p. 197.

dit encore le maître, « le romantisme, c'est avant tout, en littérature et en art, le triomphe de l'individualisme ou l'émancipation entière et absolue du Moi » (1). C'est le caprice individuel mis hors de page, rompant en visière, non seulement aux règles prétendues et aux conventions établies, mais, s'il le faut, à la raison même, à ce fonds d'opinion commune qui s'appelle le bon sens ; le caprice n'admettant plus ni de contrôle ni de critique, responsable devant lui seul, irresponsable par conséquent, ce qui, en littérature, le fait souverain et dieu.

Et que lit-on autre chose dans la préface des *Orientales* (1829) ? A qui lui demande compte, le poète répond « fermement » que ses caprices sont ses caprices ; qu'il ne connaît pas de géographie précise du monde intellectuel ; qu'il n'a jamais vu de carte routière de l'art, qu'il a fait cela parce qu'il a fait cela. Et tournant en axiome cette manière d'apologie : « L'art... vous dit : Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie où il n'y a pas de fruit défendu... Que le poète donc aille où il veut en faisant ce qu'il lui plaît... c'est la loi. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a pour loi sa fantaisie, ou, plus nettement, qu'il n'a pas de loi ?

Je n'ignore pas qu'en parlant ainsi on poursuit un objet spécial, on plaide immédiatement la liberté illimitée dans le choix des sujets ; mais le principe ne s'en présente pas moins comme universel ; mais,

(1) Brunetière, *Manuel*, p. 420. — Ici encore, le critique unit deux choses que j'aimerais mieux séparer : le moi *objectif*, pour ainsi dire, et le moi *subjectif* ; le moi pris pour thème et le moi pris pour règle. Or, le propre de V. Hugo, le fond de ce qui me paraît le vrai romantisme, « c'est avant tout... l'émancipation entière et absolue », non pas du premier, — la chose était déjà faite — mais du second.

tel qu'il est en soi, s'il vaut quelque part, il vaut partout; mais encore, une fois lâché, comment le ressaisir et le restreindre ?

Je n'ignore pas non plus que V. Hugo s'y efforcera de temps à autre; que, d'ailleurs, il n'a pas toujours été si radical, même en doctrine; que, dans la préface de *Cromwell* (1827), parmi tant de nouveautés hardies, on a pu le prendre encore en flagrant délit de tracer à sa guise une géographie, une carte routière de l'art dramatique. J'ai dit assez que, pour son bonheur et le nôtre, le poète reste bien souvent fort en arrière du théoricien. Mais que faisait Luther, par exemple? En déchaînant le libre examen, il prétendait, comme dit Bossuet, « l'enfermer dans les limites de l'Écriture ». Or, c'était bien l'impossible; après avoir tout détruit dans l'enceinte du cercle sacré, par sa force propre, par la nécessité de son essence, le principe devait briser le cercle même et bondir au dehors. Ainsi feront, comme Luther, tous les révolutionnaires arrivés et devenus par là conservateurs; mais le principe qui les amène les dépasse fatalement et les emporte. — Tout de même, les inconséquences doctrinales et pratiques du chef d'école ne l'empêchent pas d'avoir un jour mis en dogme la souveraineté absolue de la fantaisie individuelle, de l'avoir soutenue et revendiquée pour son compte bien des fois.

Et comme, en religion, le libre examen est moins une hérésie que l'hérésie elle-même, puisqu'il les contient toutes, les autorise et les introduit, malgré qu'on en ait; ainsi la libre fantaisie, en littérature. Devant elle aucune loi d'art ne peut tenir, ni aucune loi de morale, de saine nature; il n'y a plus de saine nature, plus de morale, plus d'art.

Mais je ne discute pas, je constate; je constate avec tout le monde que V. Hugo est, parmi nous, l'éditeur responsable du principe. Je constate que le principe, que l'émancipation systématique du *moi* capricieux, est « un fait d'âme », et de premier ordre. J'en infère que, s'il faut définir le romantisme par ce que le grand romantique apporte de vraiment neuf, c'est ici le premier trait saillant du système, c'en est le fond principal.

Je ne le discute pas, ai-je dit, et en vérité, pour tout chrétien, pour tout spiritualiste quelque peu logique, la discussion ne serait-elle pas superflue (1)? Toutefois deux observations s'imposent, et les voici.

A qui se laisserait éblouir par ce mirage de la fantaisie souveraine, je dirais : « Prenez garde ! Ne croyez pas bonnement que l'homme qui vous en parle se préoccupe d'émanciper la vôtre ; il ne prétend que vous assujettir à la sienne. Et ne voyez-vous pas qu'en vous ôtant sur lui tout droit de contrôle, il exige d'être approuvé, applaudi, admiré, sans réserve et sans murmure, « avec discipline », selon le joli mot de M. Faguet? (2) Il vous le montrera bien du reste : une fois sûr de votre complaisance et pour mieux marquer son ascendant, il jouira de vous éblouir, de vous dérouter, de vous braver, de vous narguer, de vous souffleter même un peu s'il lui en prend envie. Pourquoi non? En admettant le principe, vous avez tout accepté d'a-

(1) Il y faudrait d'ailleurs un livre. J'ai autrefois essayé de le faire, et ne puis le ramener ici par manière de parenthèse. Que les lecteurs en goût d'approfondir me permettent de les y adresser (*Théorie des Belles-Lettres*. Retaux. In-8, 3e édit.).

(2) A propos de V. Hugo, *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*, p. 158.

vance. — Mais ne puis-je, pensez-vous, opposer fantaisie à fantaisie ? — On a compté justement que peu en auront la force et le courage. Et si tous l'avaient, par impossible, qu'arriverait-il ? Ce serait l'anarchie complète, la mort de toute idée commune, la mort de l'art. Non ; ce révolutionnaire est comme tous les autres ; il vous prend par l'appât de l'indépendance, et il ne veut, il ne peut vouloir que déplacer le pouvoir à son profit.

Soyez donc clairvoyant, soyez fier ; ne souffrez pas qu'on vous amuse à vos propres dépens ; comprenez quel sentiment d'aristocratie hautaine se cache sous cette théorie au visage populaire, quel despotisme plus ou moins naïf peut-être, quel mépris pour vous, lecteur, parlons franc, quel orgueil !

Libre examen, libre pensée, libre insurrection, libre fantaisie ; protestantisme, rationalisme, révolution, romantisme : fruits d'un même sol, formes diverses d'un esprit unique, et cet esprit, on vient de lui donner son vrai nom. Un universitaire de marque l'a dit excellemment : Cette doctrine, qui fait la fantaisie indépendante, « s'explique d'elle-même, et met à nu ses racines. Elle ne procède pas de l'expérience et n'est pas davantage la conclusion d'un raisonnement. Elle n'est que l'expression d'un incommensurable orgueil. C'est une maladie. C'est la maladie romantique, et c'est, bien plus que les mélancolies sans cause et les vagues désespérances, le mal du siècle (1). L'individu, longtemps plié sous la discipline que lui imposaient l'ordre social et les lois, s'est affranchi. Il veut maintenant étaler sa

(1) A quoi l'on peut ajouter que, dans les vagues désespérances et les mélancolies sans causes, l'orgueil est pour une moitié ; le sensualisme inassouvi fait le reste.

personnalité tout entière et rejette avec colère tout ce qui menace de la limiter. Il ne s'agit plus de savoir si ses impressions sont bonnes ou mauvaises, utiles ou dangereuses ; il suffit qu'elles soient les siennes : il les suivra ; son caprice est son caprice ; il l'aime et il l'impose comme tel (1) ». Vous reconnaissez les propres paroles de V. Hugo dans la préface des *Orientales* et si, encore une fois, V. Hugo est le type éminent, la plus haute incarnation du romantisme, le romantisme, ce « fait d'âme », est, avant tout et par-dessus tout, orgueil.

Mais il a un second caractère : c'est la rupture, la négation systématique, de l'équilibre mis entre nos facultés par la saine nature. Chez le maître et les disciples, où va, de fait et le plus souvent, ce caprice désormais sans règle ? Comment, au bénéfice de quoi s'exerce-t-il ? Qu'est-ce qu'il affranchit en s'affranchissant ? L'imagination et la sensibilité. De quoi les affranchit-il ? De la raison, de la volonté que la raison guide. La nature — mais parlons français et chrétien — Dieu, auteur de la nature, a fait les sens auxiliaires et serviteurs de l'âme ; par suite, il a fait l'imagination et la sensibilité, puissances sensitives en elles-mêmes, auxiliaires et servantes des puissances plus hautes auxquelles elles ont l'honneur d'être unies. C'est l'ordre, c'est le droit sens des choses ; et loin de pouvoir s'en plaindre, les facultés de second rang gagnent tout à cette dépendance. En même temps qu'elle les ennoblit, elle les conserve ; elle les empêche de verser dans le sensualisme où elles penchent, de s'user et de s'é-

(1) M. Doumic, à propos de la Préface de Cromwell. (*Etudes sur la littérature française*, 3e série, p. 62).

teindre par leurs excès (1). Mais on a changé tout cela ; l imagination et la sensibilité deviennent majestés autonomes ; elles valent la raison et, pour les en mieux convaincre, on les forme à prévaloir sur elle.

Qui ne reconnaît là une des originalités caractéristiques de V. Hugo, de sa manière de son système? Ceux-là mêmes avouent, qui n'osent condamner, manque de principes assez fermes. « Il n'y a pas à se dissimuler que la révolution littéraire en très grande partie commencée, poursuivie, accomplie par V. Hugo, a été une révolution opérée contre la raison (2). — Le romantisme... fut dans sa plus haute portée... la représaille du *moi*, c'est-à-dire de l'imagination et de la sensibilité (3). — Le romantisme a pour caractère essentiel l'exaltation de toutes les facultés affectives. Ce n'est pas là un état régulier et durable, mais une sorte de transport, un accès de fièvre, un paroxysme maladif de la sensibilité (4). »

Rien de plus juste, si l'on y joint l'imagination, malade, elle aussi, des excès auxquels on la provoque ; et c'est avouer que le romantisme, en rompant violemment l'harmonie des facultés, va droit contre la belle santé naturelle de l'âme. Voyez-le

(1) Voir *Théorie des Belles-Lettres*, l. I, chap. II.

(2). Renouvier, *Victor Hugo. Le Poète*, p. 1.

(3) G. Pellissier, *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, p. 249. — L'auteur se trompe d'ajouter : « ... contre le rationalisme à outrance qui supprimait en nous tout ce qu'il y a de mobile et d'ondoyant, de capricieux, en un mot de personnel. » Du moins voit-il juste, quand ce *moi* émancipé par le romantisme lui paraît identique à l'imagination et à la sensibilité.

(4) *Id.*, *ibid.* — Facultés *sensitives* serait plus exact ; mais on entend bien ce que veut dire l'auteur.

plutôt à l'œuvre. S'agit-il de l'imagination créatrice? Pour l'émanciper mieux, il la jette hors de toutes les proportions et vraisemblances, dans l'extraordinaire, dans l'excessif, dans l'énorme, dans l'impossible. Considérons-nous l'imagination proprement dite, cette faculté distincte qui voit le sensible absent, également capable, ou de le peindre lui-même, ou d'en composer un vêtement diaphane aux objets de pure intelligence ; l'imagination qui fait la couleur du style et même une belle part de sa lumière ? Le romantisme la dépravе en la surmenant ; il prodigue la couleur jusqu'à effacer le dessin, l'image au point d'obscurcir, d'étouffer, parfois de suppléer la pensée. L'image ne sera plus seulement naturelle et vive : qualités d'ancien régime et qui sentent encore le despotisme de la raison ; elle sera voyante, miroitante, *truculente*, dira Théophile Gautier, c'est-à-dire éblouissante à brûler les yeux. Ainsi l'imagination se montrera bien réellement affranchie, libre et reine. Pour la sensibilité, rappelez-vous comment nos classiques la traitaient. « Corneille l'enlevait sans la froisser, par un tour de main vif et hardi, mais mesuré et, pour ainsi dire, paternel. Racine l'entourait, il l'enveloppait d'une étreinte discrète, presque caressante, mais qui allait se resserrant peu à peu jusqu'à la maîtriser tout entière (1). » Le romantisme ne connaît pas ces ménagements, ce respect. L'émancipation qu'il offre à la sensibilité, c'est, pour lui, le droit de la brusquer,

(1) *Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle*, t. III, p. 133. — Qu'on me pardonne de me citer moi-même. Ces expressions rendent bien ma pensée, et je n'ai pas la coquetterie d'en chercher d'autres qui peut-être la rendraient moins.

de la tyranniser sans mesure. Il ne la touche plus, comme on disait si bien jadis ; il ne se contente même plus de la saisir ; il *l'empoigne :* mot brutal, mais d'une vérité parfaite, et que notre complaisance a mis en usage, avouant ainsi quelle idée le romantisme nous donne de l'émotion littéraire. Aussi bien, que parlé-je d'émotion? Il n'émeut point l'âme ; il la secoue, la bouleverse, il faudrait dire la bouscule, tout heureux et tout fier de l'emporter d'un extrême à l'autre, par sauts et par bonds. Voilà la nouveauté, voilà le progrès en ce genre ; voilà le romantisme dans un de ses procédés les plus chers ; et, comme l'âme est ici directement en cause, j'ai droit de penser que le voilà dans son fond.

Cette fois encore, trève de discussion et de théorie. A traiter ainsi l'âme, on la violente, qui ne le voit? Mais à la violenter, on la dégrade et on la méprise ; comment refuser d'en convenir? L'école classique nous honorait en supposant l'ordre dans nos puissances et en travaillant à le maintenir ; l'école de 1830 spécule sur notre désordre et fait tout pour l'aggraver à son bénéfice. Les anciens maîtres croyaient et voulaient l'homme raisonnable ; les nouveaux venus n'épargnent rien pour qu'il devienne, s'il est possible, tout animal, tout sens et tout nerfs, tout chair et tout sang.

Car c'est bien où va, qu'elle le sache ou l'ignore, cette révolution opérée contre la raison, cette représaille du *moi* sensitif, cette exaltation des facultés affectives, ce surmenage habituel et systématique de l'imagination et de la sensibilité. Leur subordination aux facultés maîtresses n'est, à le bien prendre, que celle des sens à l'esprit, et, malgré qu'on en ait, qui renverse l'une menace l'autre.

Quand l'image s'efforce de tourner à la vision violente et crue, le sentiment à la sensation physique, au spasme nerveux ; quand l'art, dont le triomphe est à spiritualiser la matière, se donne pour tâche d'épaissir, de matérialiser, d'animaliser jusqu'aux choses de l'esprit ; il n'a que faire de nous présenter des objets troublants — on sait d'ailleurs s'il s'en prive ; — par son procédé même, par l'impression qu'il dégage, il est déjà sensuel et ouvrier de sensualisme. Voilà bien, dans son second caractère, profond, intime, essentiel, le grand « fait d'âme » que nous étudions.

Par le caprice, le romantisme est orgueil ; par la prédominance accordée à l'imagination et à la sensibilité, il commence d'être sensualisme. Et franchement, n'est-ce pas surtout pour s'autoriser à l'être qu'il met en système l'orgueil du caprice souverain?

En tout cas, le second de ses caractères essentiels nous explique sa popularité. Orgueilleux, il pourrait nous rebuter assez vite ; sensuel, il nous attire et nous retient.

De proche en proche et par un long circuit auquel nous obligeaient tant de confusions qui brouillaient la route, nous sommes arrivés, si je ne me trompe, au cœur de la poétique nouvelle. Et qu'y avons-nous trouvé d'essentiel, de profondément psychologique? Rien que les deux grandes convoitises humaines. — Quoi donc? V. Hugo a-t-il inventé l'orgueil et le sensualisme? — Non : pas plus que Luther ou Calvin, Rousseau ou Danton. Il en a fait seulement les deux colonnes de son système ; il a déclaré loi suprême de l'art ce qui est par essence la négation de toute loi. Ne cherchez pas ailleurs son ap-

port vraiment original et par où il marquera dans l'histoire des théories littéraires.

Mais, si V. Hugo est par excellence le romantisme, le romantisme serait donc un pur mal! — Ni plus ni moins que le protestantisme et l'esprit révolutionnaire, puisqu'il est dans les lettres précisément ce qu'ils sont dans la religion et dans l'État. Pour juger l'arrêt trop dur, il faudrait, ou bien démentir toutes les vérités de foi, de sens commun, d'expérience ; ou bien encore oublier une distinction assez amplement établie, confondre absolument la doctrine avec l'école, se figurer qu'en réprouvant le fond du romantisme, nous refusons d'avouer rien de sain, de beau, d'admirable, dans l'œuvre des romantiques, dans celle de V. Hugo.

En fin de compte, il y avait ici deux questions en une : que vaut le système et quel nom lui donner, ou plutôt à quels éléments, à quelles personnes étendre le nom que lui donne tout le monde ? Encore bien que la seconde ait son importance, j'ai déjà fait profession de m'en désintéresser si l'on y tient. Quant à la première, concevez-vous que le croyant transige ou hésite ? Est-il vrai que l'on ait préconisé en littérature la souveraineté du caprice, l'indépendance absolue de l'imagination et de la sensibilité ? Mais qui le conteste ? — Était-ce partir de l'orgueil pour aller droit au sensualisme ? Assez d'autres l'ont dit avec moi. — Peut-on voir là autre chose qu'erreur et mal ? Nous n'avons que faire de répondre.

Multipliez à l'infini les distinctions et classifications : en fait, il n'existe et n'existera jamais que deux grands systèmes littéraires. L'un vise à la puissance régulière, ordonnée ; l'autre, à la puis-

sance quelconque. L'un poursuit le beau ; l'autre se contente de l'effet. L'un connaît la saine nature et fait profession de s'y tenir ; l'autre appelle nature tous ses caprices et, de préférence, les moins naturels. L'un avoue et maintient l'équilibre normal des facultés ; l'autre le rompt et le nie. Dans les procédés et allures même, l'un est rationnel, spiritualiste, moral ; l'autre fait fi de la raison, prend son point d'appui dans les sens et n'a cure de la moralité. L'un honore l'âme, car il la respecte et l'élève ; l'autre la méprise, puisqu'il l'exploite en l'amusant et sans examiner s'il la déprave. En quelque temps ou lieu qu'il se trouve, l'un s'appelle de plein droit le classicisme ; l'autre s'est déclaré, affiché, codifié chez nous vers 1830. Appelez-le comme il vous plaira, mais jugez-le comme il le mérite.

Et n'en croyez pas non plus ceux qui se vantent de l'avoir tué. Si je ne me suis pas trompé de l'appeler romantisme, il est trop évident que le romantisme vit encore par son esprit, par son influence, par tout son fond.

Qui donc, parmi les derniers venus de la littérature de fiction, laisserait mettre en doute l'absolue indépendance de son caprice personnel? Qui voudrait entendre parler d'une règle ou mesure quelconque à ses façons d'imaginer et de sentir? Avec beaucoup d'exactitude, Zola définit quelque part le romantisme « la fantaisie lâchée dans l'outrance ». Et qu'est donc son naturalisme, à lui, sinon la fantaisie lâchée dans l'outrance de l'immonde, ce que, aussi bien, le romantisme, à ses heures, était déjà? Les prétendus meurtriers du système, et qui seraient parricides à ce compte, n'ont détruit que l'accessoire, le mobilier, le décor ; ils sont et restent romantiques,

plus romantiques, en toute vérité, que le patriarche dont ils raillent aujourd'hui les inconséquences. De même le socinien ou l'agnostique sont meilleurs protestants que Luther ; le socialiste ou l'anarchiste, meilleurs révolutionnaires que Rousseau, Mirabeau ou Danton, puisque les uns et les autres vont plus droit et plus loin par la route que leur ont ouverte ces grands ancêtres.

L'esprit du romantisme vit encore dans ces écoles séniles que plusieurs ont la bonté de croire jeunes parce qu'elles renient le nom de famille. Par-dessus tout, il vit et règne sur une grande partie du goût public, et c'est où l'on voit quelle plaie il a faite à l'âme française. Il l'a dégoûtée des beautés sobres et saines ; il l'a formée à estimer lent ce qui n'est pas fiévreux et heurté ; pâle et terne ce qui ne brûle pas les yeux ; froid et faible ce qui n'est pas violent et brutal. C'est l'accuser d'avoir alourdi chez nous l'imagination même et la sensibilité qu'il se vantait d'affranchir. Et ne faut-il pas les avouer moins souples, moins agiles, dès là qu'elles sont plus exigeantes, que, pour entrer en branle, elles veulent, comme un ressort usé, des coups violents et brusques; au lieu qu'elles vibreraient au moindre contact, au moindre souffle, si rien ne les eût engourdies en faussant leur précision ?

Est-ce chimère ? Qui s'examinera sans complaisance ne se confessera-t-il pas enclin à s'émerveiller de la puissance brute, sans prendre garde à l'emploi qu'elle fait d'elle-même ; à confondre l'effet avec le beau, ce qui frappe, surprend, éblouit la curiosité frivole, avec ce qui remue, exerce et élève la saine nature ? Illusion et faiblesse dont le romantisme est en partie responsable. Par nature, il ne pouvait que

débiliter le jugement et amoindrir le sens moral ; il allait à nous rendre sceptiques et sensuels, mesurant tout à la jouissance et l'acceptant sans y regarder. Il l'a fait, et qui niera sérieusement qu'il le fasse encore ?

Plaise à Dieu nous sauver de cette influence, nous du moins chez qui la foi tend à garder la droiture de l'esprit et la fermeté du cœur ! Grave souci pour le maître catholique, par exemple ; grave responsabilité, si peu qu'il se laissât lui-même éblouir !

LE ROMANTISME AU THÉATRE

Rien d'étrange si le romantisme a cherché fortune au théâtre. Il y avait là une belle place à prendre, un grand vide à remplir. La tragédie soi-disant classique allait mourant d'anémie. Où était Racine, l'art de Sophocle porté au comble par le génie français ? De cette œuvre, imparfaite encore et pourtant si belle, le dix-huitième siècle avait méconnu l'âme, ne gardant que les formes discutables et le costume de plus en plus étriqué (1). Voltaire, ce singe de génie (2), ressemblait à ses deux grands rivaux, comme un hypocrite à un saint (3). Après Voltaire, on avait sa postérité, M. J. Chénier, Nepomucène Lemercier,

(1) J'ai développé ailleurs cette distinction capitale entre les éléments de la tragédie racinienne. (*Histoire de la Littérature française au dix-septième siècle*, t. III, pp. 128 et suivantes.)
(2) Victor Hugo.
(3) J. de Maistre.

Raynouard, de Jouy, Luce de Lancival, capables de faire regretter leur père. Le cri général appelait une réforme; les temps étaient propices à qui aurait eu, avec la force de l'accomplir, la sagesse de s'en tenir là.

Est-ce la force, le talent, qui fit défaut? Supposez aux trois dramaturges de 1830 moins de prétention orgueilleuse ou d'abandon, une plus saine vue de l'art et un meilleur courage à se gouverner : ou je me trompe, ou V. Hugo, malgré son tempérament surtout lyrique, Alfred de Vigny, si peu romantique dans ses vers, Alexandre Dumas lui-même, avec son entente de la scène et en dépit de son imagination volcanique, étaient hommes à nous donner un beau et grand théâtre. L'orgueil et la fantaisie l'emportèrent; la sagesse manqua.

D'autres l'eurent sans la force, et il convient de rappeler au moins leurs tentatives. Pierre Lebrun, dans *Marie Stuart* (1820) et le *Cid d'Andalousie* (1825), Casimir Delavigne, dans *Marino Faliero* (1829), dans les *Enfants d'Édouard* (1835), mais surtout dans *Louis XI* (1832), marquèrent assez exactement la voie à suivre entre la routine voltairienne et les excentricités qui allaient venir.

Les unités élargies, les sujets pris de l'histoire nationale ou tout au moins chrétienne, une part donnée à l'élément familier, populaire, sans compromettre la grandeur dominante de l'impression, au mouvement et au pittoresque, sans étouffer une psychologie qui prenait la peine de rester sensée et le plus souvent naturelle; une versification quelque peu détendue, mais non pas encore *déhanchée:* autant de conquêtes fort légitimes, vraiment et largement classiques, si, à la suite de Goëthe, on appelle clas-

sique tout ce qui est sain. C'était bien ainsi qu'il fallait faire ; seulement il fallait le faire mieux ; mais est-on maître d'avoir du génie (1) ? Faute de chefs-d'œuvre, la réforme échoua, laissant le théâtre à la révolution pure.

Elle y régna un peu moins de quinze ans. Le 15 février 1829, se jouait pour la première fois *Henri III et sa Cour*, drame en cinq actes et en prose, œuvre d'un jeune expéditionnaire au service du duc d'Orléans. Alexandre Dumas avait l'honneur, si c'en est un, d'introduire le romantisme sur la scène. Comment sa gloire fut éclipsée ou confisquée par un rival plus habile ou plus heureux, nous aurons à le dire tout à l'heure. Le 7 mars 1843, ce même rival voyait succomber sa neuvième pièce, la huitième représentée ; la chute des *Burgraves* décourageait pour jamais V. Hugo.

Entre ces deux dates extrêmes, le drame proprement romantique avait mené grand bruit, sifflé par quelques-uns, applaudi avec fureur par la troupe de ses fidèles, s'imposant, ou à peu près, à la foule par prestige, par cabale et quelquefois à la force du poignet. Aujourd'hui on ne se gêne plus pour le juger, et ses admirateurs, s'il en reste, ne se doutent pas à quel point ils retardent sur la critique un peu sérieuse, la critique officielle et universitaire, pour tout dire. Encore un peu timide et indécise chez les débutants (2), flottante et parfois même contradictoire où manquent les principes fermes avec la moralité complète (3), elle penche de plus en plus à deve-

(1) Voir l'excellent opuscule de M. Petit de Julleville sur *le Théâtre en France*, pp. 386 et suivantes.
(2) P. Nébout : *Le Théâtre romantique* (Thèse, 1895).
(3) G. Pellissier : *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième*

nir sévère, et même sous la plume de tel panégyriste à outrance (1). Ici, mesurée, atténuée dans les termes, avec une visible intention d'indulgence ou tout au moins de courtoisie (2), ailleurs elle se ménage moins : tantôt railleuse (3), tantôt péremptoire et tournant en exécution véritable (4) ; mais nulle part mieux et plus amplement motivée que dans la grande *Histoire de la Langue et de la Littérature française* publiée sous la direction de M. Petit de Julleville, article de M. René Doumic (5). Avec des citations juxtaposées on composerait un réquisitoire en forme ; au moins suis-je bien sûr que mon jugement personnel ne sera pas plus rigoureux.

I

La dramaturgie de Victor Hugo d'après ses préfaces. — La préface de *Cromwell*. — Le mélange du comique au tragique. — Pourquoi il est inadmissible — Autres préfaces : le drame encyclopédique, école d'histoire et de moralité, etc.

Promettre beaucoup et tenir peu les gens modestes échappent à cette disgrâce ; mais qui en défendra Victor Hugo? Quoi de plus magnifique, de

siècle (1895). — Maurice Souriau : *De la Convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique.*

(1) Ernest Dupuy : *V. Hugo, l'homme et le poète.* — Mabilleau : *V. Hugo*, chap. IV, Hachette, in-16.

(2) Petit de Julleville : *Le Théâtre en France.*

(3) Parigot : *Le drame d'Alexandre Dumas*, 1898, in-18, pp. 128-148 ; appréciation des drames de V. Hugo.

(4) Lanson : *Histoire de la Littérature française*, pp. 964-967.

(5) T. VII, pp. 372 et suivantes.

plus solennel, de plus enflé, que ses préfaces? Jamais montagne en travail ne poussa clameur si haute, et, quant au résultat, s'il n'est point tout à fait celui de la fable, au moins fait-il une étrange disparate avec la réclame initiale, on dirait presque le *boniment*.

Depuis le commencement du siècle, il se livrait autour de la question théâtrale un grand combat de théories. Si l'on invoquait peu les novateurs de l'âge précédent, un Diderot, un Sébastien Mercier, on commentait, et Madame de Staël, et les dramaturges allemands qu'elle avait fait connaître, et Shakespeare, et les leçons de Schlegel où se trouve déjà tout le romantisme. De ces éléments réunis, combinés, ou plutôt confondus et défigurés à sa manière, V. Hugo composait en 1827 la tapageuse préface de *Cromwell*. Ce fut le manifeste de l'école, « les tables du Sinaï, » disait bravement Théophile Gautier.

Et voilà le morceau devenu classique ; on le réédite à l'usage de la jeunesse, avec un luxe de critique et d'érudition digne assurément d'un meilleur emploi (1). Promotion étrange, signe notable du désarroi d'esprit où nous sommes. A vrai dire, des universitaires mêmes protestent, et volontiers je renvoie mes lecteurs à quelques autres pages de M. René Doumic (2). Ils verront là, s'ils ne l'ont vu dans l'original, ce qu'est la célèbre préface, quel chaos de « formules nuageuses, d'erreurs énormes,

(1) Maurice Souriau : *La préface de Cromwell*, introduction, textes et notes. Ouvrage couronné par l'Académie française (1897).

(2) *Études sur la littérature française*, 3e série, pp. 49 et suivantes.

d'absurdités colossales (1), » de grossières équivoques et de contradictions intrépides, le tout promulgué, intimé d'un ton lyrique avec « autant de légèreté que de solennité (2). » Pour nous, ne discutons pas les détails : en eussions-nous le loisir, je dirais franchement qu'ils n'en valent pas la peine ; allons droit aux principes, aux dogmes nouveaux qui tombent de ce Sinaï.

Avant tout et à parler en général, il n'y a ni règle, ni modèles. Voilà bien le grand axiome romantique : et la préface des *Orientales* (1829) ne dira rien de plus. Tout ce qui est dans la nature est dans l'art lui-même. Aussi bien, n'est-ce pas déjà tout le soi-disant Naturalisme? Preuve, entre plusieurs, qu'il ne constitue pas même un schisme dans la grande et radicale hérésie littéraire de ce temps. — Enfin, et pour nous en tenir au théâtre, c'en est fait de l'ancienne division des genres ; plus de tragédie et de comédie séparées ; à leur place, le drame, genre nouveau, unique, mélange de l'une et de l'autre. Et pourquoi ? D'abord les étrangers font ainsi ; voyez Lope, Calderon, Shakespeare, Schiller. Ensuite et surtout, ce mélange existe dans la réalité, dans la nature, et nous venons de l'entendre, tout ce qui est dans la nature est dans l'art.

Dieu fasse paix aux étrangers! Mais de quel droit nous impose-t-on leur exemple ! Il resterait de prouver qu'ils n'ont point tort (3). Quant à la séparation

(1) R. Doumic : *Études sur la littérature française*, 3e série, page 71.

(2) page 59.

(3) On sait du reste que Lope gémissait des sacrifices que lui imposait la grossièreté de son auditoire.

Et quant à Shakespeare lui-même, au dieu Shakespeare, on commence à insinuer timidement que, sans préjudice de la

traditionnelle entre la comédie et la tragédie, bien léger qui n'y verrait pas autre chose qu'une habitude, une convention. La distinction des genres est celle des impressions morales : elle se fonde sur le respect dû à l'âme du spectateur. Élargissons, détendons la solennité tragique ; ne craignons pas de nuire à la majesté définitive de l'ensemble en y admettant le familier, le simple, en y faisant même circuler, à l'occasion, un courant frais et vif d'enjouement chevaleresque, militaire, populaire. Les pleurs ne redoutent pas le voisinage du sourire ; mais pour le rire, il en va bien autrement. Et n'entendez pas ici le rire vulgaire, le bouffon, le grotesque, toutes choses que Victor Hugo préconise, indignes pourtant même de la bonne Comédie. Je parle du franc rire des honnêtes gens, de cette joie fine et légère de l'esprit corrigeant en idée les disproportions, les ridicules. Joie exquise, mais à sa place, et sa place n'est pas ici.

Pour autoriser le mélange, plaidera-t-on la ressemblance avec la réalité, avec la vie ? Pur sophisme. Qu'on y prenne garde avant tout : s'il est d'expérience que le rire et les larmes se rencontrent dans la réalité, l'expérience montrerait tout aussi bien qu'ils s'excluent par nature. Je le sais,

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Une mascarade peut croiser un convoi funèbre, et tandis qu'une famille se lamente au salon, rien n'empêche les passants de chanter dans la rue ou les valets de plaisanter dans l'antichambre. Mais à

même cause, la pauvreté obligée de sa mise en scène l'obligeait à bien des concessions qu'il n'aurait pas spontanément consenties (Parigot. *Le drame d'Alexandre Dumas*, pp. 49 et suivantes.)

un homme profondément ému de douleur, d'indignation, de crainte, montrez le plus réjouissant des spectacles : ou il ne le verra même pas, ou il en souffrira comme d'une intolérable disparate.

Au reste, et quoi qu'il en soit du fait, que vaut le principe? L'art doit ressembler à la vie : qui en doute? qui le dispense d'être vraisemblable? Mais le concevrons-nous, à la façon des naturalistes, comme une copie servile du réel? Oublions que le plus déterminé d'entre eux idéalisera toujours et par force ; imaginons un instant que cette servilité de copiste ne soit pas tout bonnement impossible : à ce compte, la notion d'art périt et le mot est à rayer du vocabulaire. L'art a pour mission non pas de nous apprendre ce qu'est la vie, mais de nous rappeler ce qu'elle devrait être ; il est fait, non pour nous consoler des réalités par le rêve, la chimère, mais pour nous relever l'esprit et le cœur au spectacle d'un idéal vrai et pratique, dont nous pouvons approcher sans cesse, bien qu'assurés de n'y atteindre jamais. D'un mot, il est idéaliste ou il disparaît, n'ayant plus de raison d'être.

Veut-on que le comique serve à nous reposer du tragique? (1) Il y est au moins inutile. Reposez-nous de la terreur par l'espérance, de la douleur par la joie, de la pitié par la sympathie satisfaite, du solennel par le simple, de la tension passionnée par un apaisement relatif ; ménagez, balancez les émotions opposées ou même contraires ; mais n'entre-choquez point les incompatibles. Or, quand vous mélangez le rire aux larmes, c'est bien le cas.

(1) Ainsi, le pense, par exemple, M. Faguet : *Le drame ancien et moderne*, p. 135 et suiv.

Loin de reposer l'âme, ce mélange la violente et la fatigue : raison dernière et décisive de le proscrire. Niera-t-on sérieusement qu'il amoindrisse et compromette l'émotion tragique ? Autant vaut nier ce fait de psychologie élémentaire, que l'impression s'affaiblit en se dispersant. L'imaginerons-nous renforcée par le contraste même ? Hypothèse bien hasardée ; mais ne voyez-vous pas d'ailleurs qu'elle se tournerait en argument contre le mélange, contre cet effet violent, brutal et malsain par sa violence même ? De fait, et dussent-ils sembler contradictoires, les deux résultats se produisent ensemble. Au sortir de *Ruy-Blas*, par exemple, quand l'âme a passé des bouffonneries du quatrième acte aux horreurs tragiques du cinquième ; elle reste moins franchement et profondément émue qu'elle n'aurait dû l'être et, du même coup, fatiguée, énervée de tant de secousses et de soubresauts. L'âme, le respect de l'âme : point trop souvent oublié par la critique, et cependant capital, puisque l'art est fait pour l'âme apparemment. Où est, encore une fois, l'émotion racinienne, si puissante par l'unité, si saine par la lenteur relative et la progression mesurée ? Ne nous lassons pas de remettre en lumière le fond du débat entre l'école classique et la nouvelle. Jadis on respectait l'âme ; désormais on la méprise, on l'exploite, on la déprave ; c'est la vraie originalité du romantisme et sa moins pardonnable faute ; or, la préface de *Cromwell* vise par-dessus tout à établir que c'est son droit.

Soyons juste et donnons acte à V. Hugo de certaines revendications ou légitimes ou acceptables : élargissement des unités de temps et de lieu, couleur locale et historique, vers souples sans beautés de partis pris, plus d'inversion, plus de tirade.

Là encore, en pressant le détail, on trouverait à distinguer et à discuter; mais passe; ne nous donnons pas la tâche ingrate de commenter et d'annoter à nouveau la préface de *Cromwell*.

D'autres, moins retentissantes, vont nous servir à compléter l'idée du nouveau drame tel que V. Hugo le conçoit, tel qu'il le réaliserait s'il en avait le génie. « Ce serait le cœur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine; ce serait le passé ressuscité au profit du présent; ce serait l'histoire que nos pères ont faite, confrontée avec l'histoire que nous faisons; ce serait le mélange, sur la scène, de tout ce qui est mêlé dans la vie; ce serait une émeute là et une causerie d'amour ici, dans la causerie d'amour une leçon pour le peuple, et dans l'émeute, un cri pour le cœur; ce serait le rire, ce serait les larmes, ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la Providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie (1). » Ne craignez-vous pas qu'à force d'être tout, ce drame finisse par n'être plus rien de bien précis? Et, comme on a justement dit que V. Hugo n'eut jamais le sentiment du ridicule (2)! Il voit là tout au contraire le secret de satisfaire à tous les goûts, d'offrir aux penseurs « des méditations », aux femmes « des émotions », à la foule « des sensations (3). »

Encore est-ce trop peu de plaire; le drame enseigne, il dogmatise, il moralise; et je suis loin d'y

(1) Préface de *Marie Tudor*. L'auteur ajoute : « Et au-dessus de tout cela on sentirait planer quelque chose de grand. » Que pourrait bien être ce « quelque chose de grand » qui planerait au-dessus de la Providence même?

(2) M. Faguet. V. Hugo. *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle.*

(3) Préface de *Ruy Blas*.

contredire, pourvu qu'il le fasse par impression, non par théories et pédantisme, qu'il n'y mette point d'affectation ou d'emphase, qu'il ne prétende pas suppléer la chaire, et c'est de quoi j'ai peur. « Le théâtre est un lieu d'enseignement... Le drame doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule... à ceux qui pensent, une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi (1). » Le voilà révélateur, législateur, directeur et consolateur des âmes. Dieu pardonne à l'auteur ! Ne semble-t-il pas, en vérité, prendre à son compte la grande parole évangélique : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et sous le fardeau ? » Pauvre humanité souffrante, à laquelle on offre, comme breuvage et comme baume, quoi donc? le plus chétif des mélodrames, le plus immoral aussi : *Angelo, tyran de Padoue !*

Mais non, le théâtre est la grande école d'histoire ; Dans ce même *Angelo*, vous avez, ni plus ni moins, tout le quinzième siècle, comme, dans *Ruy-Blas*, le tableau en partie double de toutes les noblesses déchues. Le théâtre est la grande école de moralité, il sanctifie tout ce qu'il touche. Comment? C'est fort simple : en mêlant aux abominations les plus extrêmes un élément bon, un seul, car il n'en faut pas davantage. L'amour sincère faisant à la plus perdue des femmes une virginité nouvelle, voilà *Marion Delorme*. La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia* (2). Le moment où l'on présente au public cette contre-vérité malsaine, est

(1) Préface d'*Angelo*.
(2) Préface de *Lucrèce Borgia*.

bien choisi pour attribuer au drame « une mission nationale, une mission sociale »; pour « s'interroger avec sincérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre »; pour s'avertir soi-même que « le poète aussi a charge d'âmes et que la foule doit toujours emporter du théâtre quelque moralité sévère et profonde (1). » Rappelez-vous Bonaparte premier Consul, disant au rédacteur de je ne sais quel décret draconien : « Mettez-moi en tête une ou deux pages de considérants bien libéraux. » De part et d'autre, même façon d'honorer l'intelligence et la dignité humaines (2).

Des principes d'art qui sont la négation de l'art même, des paradoxes contre la morale universelle, des promesses et prétentions gigantesques; en trois mots, romantisme, immoralité, charlatanisme : telle est, dans ses éléments les plus originaux et caractéristiques, la dramaturgie de V. Hugo. Reste de voir jusqu'où l'œuvre s'ajuste à la doctrine.

(1) *Ibidem.*

(2) V. Hugo aime et soutient volontiers cette pose de juste incompris. *Le Roi s'amuse* est interdit après la première soirée, et, quelques jours après, l'auteur plaidant en personne devant le Tribunal de commerce, déclare « que ce drame est profondément moral et sévère. » Au fond de sa « conscience d'honnête homme », il a « l'intime conviction » que personne ne le démentira. — Dans une note imprimée à la suite de *Marion Delorme*, stupéfait d'avoir dû supprimer le fameux vers, *Et ton amour m'a fait une virginité*, il se plaint qu'on l'oblige à sacrifier « les passages les plus austères de son œuvre. »

II

Les drames de V. Hugo. — *Cromwell*. Conception romantique des caractères. — Autres pièces. — Elles démentent presque en tout les promesses des préfaces. — Simples mélodrames relevés par le style. — V. Hugo lyrique et non dramaturge. — Il semble ignorer la grandeur et la simplicité. — Au fond, double orgueil instinctif qui flatte la foule et jouit de l'éblouir. — V. Hugo païen et disciple d'Aristote sans le savoir.

Cromwell ne fut pas joué et ne pouvait pas l'être; le drame n'avait été fait que pour la préface, un peu à la manière de ces chapitres d'autrefois, où l'on voyait la doctrine confirmée par un ou plusieurs exemples. Drame énorme, surtout confus, et pour cause. Il reposait tout entier sur ce principe bien romantique : un caractère théâtral se fait, non pas de quelques particularités saillantes, mais de toutes les façons d'être et d'agir que l'observation peut saisir dans le personnage. Peindre un caractère, c'est tout peindre ; sinon, plus de figure vivante, mais le mannequin classique, l'abstraction. Voilà qui a presque passé en axiome et en lieu commun dans la critique moderne; quand on veut exalter Shakespeare aux dépens de Corneille et de Racine, volontiers on part de là. Et pourtant le langage, interprète du bon sens, nous induirait à penser que le caractère se fait seulement des traits caractéristiques. L'expérience nous avertit qu'ils sont les seuls intéressants, les seuls conservés dans la mémoire ou même saisis du premier coup d'œil. Encore ne voudrais-je, pour le démontrer, que l'impression laissée

par *Cromwell*. Impression vague, incohérente et fausse. Bossuet s'était contenté de le faire voir « mêlant mille personnages divers » ; ici, on a fait le pari de nous les mettre aux yeux tous, en concours et en action dans l'espace d'une seule journée. Il en résulte qu'à la lecture nous savons un peu moins quel homme ce fut (1).

A défaut de cette pièce de cabinet, *Marion Delorme* aurait dû être le premier drame de combat. La censure de Charles X lui ôta cet honneur ; il fut pour *Hernani*. Ne racontons pas, n'idéalisons pas après tant d'autres (2) cette soirée du 25 février 1830, cette bataille d'Hernani (3) qui mit aux prises deux écoles, deux littératures, deux mondes, et où le romantisme enleva d'assaut la maison de Molière. Après *Marion Delorme*, libre enfin de se produire (1831), *vint le Roi s'amuse* (1832), arrêtée dès le premier jour par la police de Louis-Philippe ; après la courtisane, réhabilitée par une passion sincère, Triboulet le bouffon de cour, le complaisant des vices royaux, ennobli par un amour paternel assez étrange, et d'ailleurs accablé dans cet amour même par une abominable fatalité. Jusque-là, conformément à l'un des articles du programme tracé dans la préface de *Cromwell*, le poète parlait en vers ; c'était garder tous ses avantages et déguiser jusqu'à un certain point la misère du fond. Mais voici coup sur coup trois drames en prose : *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* (1833) et *Angelo* (1835). Est-ce gain ou perte ? Un

(1) Je ne fais qu'abréger ici une page excellente de M. Petit de Julleville. (*Le Théâtre en France*, pp. 369-370.)

(2) *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I. — Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*, p. 99, etc., etc.

(3) F. Coppée, *La Bataille d'Hernani*.

bon juge estime la prose de l'auteur plus théâtrale que ses vers (1) ; il me semble par ailleurs que l'œuvre, sans être pour cela moins guindée, penche de plus en plus au vulgaire, au trivial par endroits. V. Hugo en a-t-il conscience? En tout cas, il versifie ses deux dernières pièces : *Ruy-Blas* (1838), la plus romantique de toutes, et les *Burgraves* (1844), ce fragment d'épopée, de légende colossale, titanique, où se révolte enfin la complaisance de la foule, si bien que le dramaturge lui-même s'avoue fini.

Mais, si nous le comparons au théoricien, nous le verrons démentir bien d'autres promesses que celle de rimer. — Promesses d'ordre esthétique et littéraire. Le théâtre nouveau s'était juré d'être naturel, et il était, à sa manière, plus factice que le théâtre classique. « Le romantisme, après avoir annoncé qu'il voulait substituer aux conventions tragiques *la nature et la vérité* (*Cromwell*, préface), ne fit que les remplacer par d'autres directement contraires » (2). Il se targuait de fuir les beautés de parti pris, les tirades ; et à chaque instant l'ode supplantait le drame, et la tirade, bien que souvent hors de place, était encore, absolument parlant, ce qu'il y a de mieux dans les pièces de V. Hugo. — Promesses d'ordre historique. On écrivait sur l'enseigne : peinture vraie, esprit caractéristique de chaque siècle touché ; couleur locale mise, non pas « à la surface, » mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre ;... drame radicalement imprégné de cette couleur des temps. » (*Cromwell*, préface.) Et que tirait-on de l'histoire ? Costumes et décors nou-

(1) Petit de Julleville, *Le Théâtre en France*, p. 374.
(2) Souriau : *De la Convention* .. Avant-propos, p. VIII.

veaux, bons à varier le spectacle ; noms singuliers ou sonores, faits pour enrichir le vocabulaire poétique ; chiffres, usages, locutions, proverbes, menus détails vrais ou faux, en quoi les naïfs ne manqueraient pas de voir un miracle d'érudition et même un gage d'exactitude... Mais le fond, l'esprit, l'âme des temps qu'on se vantait de ressusciter ? Rien de semblable. Sous les cottes d'armes ou les pourpoints tailladés, les gens quelque peu réfléchis avaient vite fait de retrouver des hommes de 1830, tous échos et porte-voix d'un rêveur et d'un exalté à la mode du jour (1). — Promesses d'ordre philosophique, moral, social. Loi, conseil, breuvage, baume : que ne devions-nous pas trouver à cet universel dispensaire ? Or, ici plus qu'ailleurs peut-être, la faillite serait grotesque si elle n'était déplorable. Mais nous le verrons mieux tout à l'heure, et c'est par là surtout que le drame romantique sera jugé.

Regardons-le encore un moment par le côté plutôt littéraire. Deux fois infidèle à son programme, tantôt pire, tantôt moins mauvais, il n'en égale pas plus les hardiesses qu'il n'en tient les engagements acceptables . D'après le manifeste initial, il faut, semble-t-il, considérer le mélange du rire aux larmes comme le maître secret de l'art nouveau et sa plus originale conquête. Or, où est le comique dans *Hernani*, dans *Lucrèce*, dans *Angelo*, dans les *Burgraves?* On le dirait concentré tout entier dans *Ruy-Blas*, ou plutôt n'est-ce pas la bouffonnerie, la

(1) « Ce sont des âmes romantiques de 1830. » M. Doumic : *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. VII, p. 380. — « L'histoire, n'a rien à voir avec les drames de V. Hugo. » Petit de Julleville : *Le Théâtre en France*, p. 372.

bizarrerie du quiproquo, la gaîté lancée de l'étudiant en goguettes ?

N'y voit-on pas à plein que, selon le joli mot des admirateurs, V. Hugo a trop de génie pour avoir de l'esprit? Mais n'importe. Ailleurs, vous trouverez à souhait la familiarité cherchée, excessive, provocante, l'effort visible de réaction contre la dignité traditionnelle du genre ; mais de comique peu ou point.

Un fait explique bien des choses, et je ne prétends pas à l'honneur de le découvrir. Dans le théâtre de V. Hugo, la pratique ne procède guère de la théorie ; elle prend bien plutôt, avec plus d'éclat et de puissance, la suite d'un genre préexistant, que la théorie ne visait pas, qu'elle méprisait peut-être, qu'au moins elle eût rougi d'avouer. Dès l'Empire, Geoffroy, le feuilletonniste dramatique des *Débats,* le *Père feuilleton*, comme on l'appelait, se préoccupait du mélodrame alors en grande vogue ; il y voyait le rival de la tragédie et son héritier présomptif. Rassuré quelquefois par la faiblesse des auteurs, encore trop peu « barbares », trop dénués de ce « génie sauvage » qui produit de grands effets en dehors et aux dépens de l'art véritable (1), il n'en disait pas moins : « Qu'on y prenne garde ! Si l'on s'avise d'écrire les mélodrames en vers et en français, si on a l'audace de les jouer passablement, malheur à la tragédie (2) ! Malheur au théâtre français, quand un homme de quelque talent et connais-

(1) Feuilleton du 30 août 1806. V. Des Granges : *Geoffroy et la critique dramatique,* p. 411. Le roi du genre était le Lorrain Guilbert de Pixérécourt (1773-1844,) surnommé le Corneille des Boulevards.

(2) 18 juin 1804.

sant les effets de la scène s'avisera de faire des mélodrames (1) ! » C'était prophétiser Alexandre Dumas et surtout V. Hugo. L'auteur d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, de *Ruy-Blas* et des *Burgraves* allait être précisément le « génie sauvage », le « barbare », un peu par tempérament, beaucoup plus par calcul et gageure, enfin capable des grands effets scéniques en dépit de la nature et du bon sens ; l'homme de talent qui daignerait faire au mélodrame l'aumône de son imagination puissante et de ses beaux vers.

Figurez-vous un théâtre où il serait convenu qu'on n'entre pas sans laisser sa raison à la porte, un spectacle fait surtout pour les sens et pour la curiosité enfantine ou populaire au bas mot ; toute vraisemblance abolie, avec toute visée vraiment psychologique ou morale ; en revanche, l'extraordinaire à profusion, le romanesque à outrance, les surprises, le bruit, le fracas, le trompe-l'œil, la déclamation quasi perpétuelle, mais haletante, saccadée, langage de la passion courte, violente, presque animale, cri des nerfs plus que de l'âme : vous aurez le mélodrame ; au style près, vous aurez, pour une large part au moins, le drame romantique, celui de V. Hugo.

On l'a dit avant moi ; on a décrit avec une spirituelle justesse les éléments caractéristiques de ce nouvel art : décor et mobilier avant tout, architecture spéciale, chausses-trapes, murs creux, portes secrètes, escaliers dérobés, cachettes et autres petits endroits propres pour surprendre, tout comme dans Tartuffe ; armures, panoplies, fausses clefs, poisons, engins de mort, appelant à leur suite l'ap-

(1) 4 avril 1807.

pareil complet des pompes funèbres ; le tout, cadre nécessaire, indispensable, et qui n'est pas sans influer sur la conception même du tableau. Dans ce cadre, une « course folle à travers les aventures merveilleuses » : rencontres, découvertes, déguisements, reconnaissances ; — un tourbillon de personnages conventionnels, tout d'une pièce, plus abstraits et factices que ceux de la tragédie classique ; par ailleurs, disant régulièrement le contraire de ce qu'ils devraient dire, faisant le contraire de ce qu'ils devraient faire ; pantins qui s'agitent et se démènent, sous la main trop visible de l'impresario ; une clameur confuse, une continuelle éjaculation oratoire, un débordement de manie déclamante, sans mesure, sans règle, sans frein ; — au total, point de caractères, nul accord de personnages avec eux-mêmes, des paroles avec les sentiments, des actes avec les paroles, des résultats avec les actes ; pas une lueur de vérité, pas un cri d'humanité. Le poète ne fait pas état de peindre le cœur, mais d'éblouir les sens par le spectacle et l'imagination par les situations extraordinaires, les coups de théâtre, les mots à effet, bref, par le prestige soutenu de l'absurdité.

D'aucuns se récrient peut-être : c'est de la charge, de la parodie. — Non, j'ai copié, en l'abrégeant, un critique universitaire, et, dans ce qu'on vient de lire, il n'y a pas un mot sévère qui ne soit de lui (1).

Mais prenons la chose d'un autre point de vue : jugeons d'après les œuvres l'intention artistique ; entrons dans cette âme de V. Hugo que nous connaîtrons mieux plus tard.

(1) R. Doumic : *Histoire de la Langue et de Littérature française*, t. VII, p. 372 et suivantes.

Ame de poète assurément, âme lyrique, âme épique, mais peut-être médiocrement douée pour le drame, en tout cas, plus que jamais égarée, quand elle s'en mêle, par la prétention, par l'amour-propre énorme et gauche qui sera partout le grand ennemi de ce génie.

Poète et lyrique, il est incapable de soutenir un caractère; mais il saisit et rend à merveille un mouvement spécial de passion. De là, plus d'un beau couplet dans *Hernani*, dans *Ruy-Blas* et même dans *Le Roi s'amuse*. Il a la verve, la soudaineté, le coup d'éclat; il sait, par moments, donner à telle idée morale de détail la forme, le relief, la couleur. C'est l'hospitalité dans les *Burgraves ;* c'est, dans *Hernani*, le point d'honneur. Et certes la scène des portraits, malgré sa longueur inquiètante, reste une sorte d'apologue grandiose, une traduction saisissante du vieil axiome : « Noblesse oblige. » Tout le monde en convient, si ses drames en vers ont quelque chance de vivre, ils le doivent au style ; or, le style, c'est plutôt la part du poète, sa marque et sa signature.

Cependant le style même est plein de défauts. A quoi tiennent-ils? A certaines lacunes du sentiment, de l'âme? Peut-être, mais bien plus à cette prétention que j'accusais tout à l'heure; défauts voulus, recherchés dans ce dernier cas, et d'autant plus irritants, et d'autant moins pardonnables. Si l'on n'en jugeait que par les drames, il faudrait accuser V. Hugo d'ignorer également ces deux choses si bien faites pour aller de pair : la simplicité et la grandeur. Veut-il être simple? J'oserai dire qu'il ne le veut pas simplement, car il l'est avec affectation, ce qui est la pire manière de ne pas l'être. La reine d'Espagne

conte ses peines au faux don César : vous entendez le bavardage sentimental d'une petite bourgeoise, d'une pensionnaire médiocrement élevée. — Marion Delorme implore de Louis XIII la grâce du duelliste qu'elle aime : elle est vulgaire, incohérente ; le poète qui la souffle ne comprend pas autrement le naturel. Aussi bien la passion romantique se croit obligée à ce ton, à ce langage ; elle douterait d'elle-même, si l'on pouvait la prendre encore en flagrant délit de raison et de dignité. Vers la fin des *Burgraves*, le vieux Job demande la mort à son jeune fils Otbert qui ne le connaît qu'à titre de bienfaiteur. Ici, la tendresse du vieillard tourne à la bonhomie grotesque, et le poète de quarante et un ans (1843) laisse entrevoir déjà cette niaiserie sentimentale qui s'étalera, trente-quatre ans plus tard, dans *l'Art d'être grand-père*.

Simplicité, grandeur : il les manque ainsi l'une et l'autre. L'une devient triviale et basse, l'autre colossale, gigantesque, énorme, — j'emploie son mot favori. Et ce n'était point charge pure que de se le représenter, comme faisaient les plaisants d'alors, taillant ses héros à même les Pyrénées. Voyez plutôt les *Burgraves*.

La vraie et pure grandeur morale, objet supérieur de la tragédie et son meilleur charme comme sa meilleure puissance ! Corneille la porte haut dans ses chefs-d'œuvre, mais non pas au-delà du vraisemblable, du possible humain et chrétien ; dès lors, il nous la rend acceptable et engageante ; il nous convie à l'égaler, par l'adhésion au moins et la sympathie. Mais qu'elle est rare chez V. Hugo, si même on l'y trouve ! Une seule fois, il l'entrevoit, il y touche ; c'est au quatrième acte d'*Hernani*. L'empe-

reur pardonne; redevenu Jean d'Aragon, le bandit épouse dona Sol. Tout est bien jusque-là. Et maintenant, confessant, comme il le fait, le ridicule de sa passion sénile (1), que Ruy Gomès rende le cor fatal, puis, s'il veut absolument se tuer, qu'à cela ne tienne! au moins aurons-nous une heureuse et noble fin de spectacle. Mais quoi! perdre le cinquième acte, la mort fermant le bal des noces, la grande tuerie finale et son impression désolante! Où serait le romantisme? Plutôt l'horrible que le grand et le beau! Occasion unique dans son théâtre et volontairement perdue. Il est écrit que le dramaturge — nous ne parlons pas du lyrique — ne rencontrera jamais la vraie grandeur.

Peut-être l'orgueil en a-t-il faussé en lui la notion même. En tout cas, c'est bien l'orgueil qui explique les excentricités de la manière dramatique, oui, l'orgueil, sous deux formes nettement accusées : adoration du caprice, ambition d'éblouir. Concevez autrement la folie des événements, celle des caractères plus insoutenable encore. Par une intuition merveilleuse, don Salluste, dans *Ruy-Blas*, dicte un an d'avance les deux billets qui feront point par point le dénouement de son intrigue; — au quatrième acte, le vrai don César tombe par la cheminée au moment juste où son retour est le plus gênant pour les autres personnages et, partant, le plus nécessaire au poète : invraisemblance de fait, peccadilles du caprice ; le mélodrame n'est pas à cela près. Mais, pendant de longs mois, personne à Madrid n'a éventé la supercherie qui a transformé le laquais en mi-

(1) Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur! Pas un cri. — L'on rirait.

(*Hernani*, acte III, scène IV.)

nistre ; mais ce laquais tout-puissant qui représente le peuple et qui a du génie, puisqu'on nous l'affirme (1), ne soupçonne rien du piège où il est pris ; il ne fait rien pour envoyer don Salluste rejoindre don César en Afrique ; mais, quand reparaît son maître, au lieu de lui passer son épée au travers du corps, ce qui était élémentaire, il s'évertue à mener de front son double rôle de ministre et de laquais ! On ne se moque pas ainsi des vraisemblances morales ; on n'abuse pas à ce point de la crédulité publique. Eh ! si, pourtant, on le fait quand on adore sans discussion sa fantaisie ; quand, au lieu d'instruire et d'élever le spectateur, on triomphe de l'étonner, de le désorienter parce qu'on le sait frivole et servile ; quand on est capable de répondre aux observations bienveillantes d'un critique : « Mon cher, j'ai voulu qu'il y ait dans cette pièce des choses hors de la portée de votre regard : je vois que j'ai réussi (2). »

Mais l'orgueil est un mendiant superbe ; il flatte pour dominer. C'est l'art classique du démagogue, et, par ses allures, V. Hugo est proprement un démagogue au théâtre. Il s'assure d'être applaudi en courtisant les moins nobles instincts de la foule : goût du spectacle, curiosité enfantine, appétit de l'inattendu, de l'extraordinaire, de l'effet quelconque, des émotions vives et âcres, légèreté, sensualisme, pour tout résumer en deux mots. C'est d'où viennent ces dénouements navrants ou horribles : les trois cadavres sur lesquels le rideau tombe à la fin d'*Hernani ;* les cinq cercueils de *Lucrèce Borgia* et le coup

(1) *Ruy-Blas,* préface. D'autres ont dit fort justement que ce génie est « un niais. » (Doumic : *Histoire de la Langue et de la Littérature française*, t. VII, p. 576.)

(2) V. Hugo à M. Merle, à propos de *Ruy-Blas.*

de poignard parricide ; *Ruy-Blas* s'empoisonnant on ne sait pourquoi quand il a tué don Salluste et sauvé l'honneur de la reine ; Marion Delorme frappée de démence, tandis que son Didier marche au supplice et que passe la grande litière rouge de Richelieu ; par-dessus tout, Triboulet piétinant le sac où il croit tenir François Ier tué par son ordre, et s'apercevant à la lueur d'un éclair qu'il n'a tué que sa propre fille. A quoi bon tant d'horreurs ? A secouer l'atonie épaisse de gens blasés par l'habitude des sensations. V. Hugo les sait friands de cette pâture et il les sert à leur goût.

Ce n'est pas lui, certes, qui a introduit l'immoralité sur la scène. Elle y règne depuis des siècles, et le drame passe pour honnête s'il encense la convoitise avec tant soit peu de délicatesse et de pruderie extérieure. Mais pour éblouir et flatter tout ensemble, ne faut-il pas remuer plus avant le vieux fond de dépravation humaine, recourir au paradoxe, inventer une morale neuve, à poser hardiment en face de l'ancienne comme un défi ? L'ancienne prétendait savoir d'expérience que l'extrême corruption éteint jusqu'à la dernière étincelle d'honneur. Préjugé à détruire. La droiture scrupuleuse, la générosité, le dévouement, toutes les noblesses, toutes les délicatesses de l'âme, souffrent parfaitement le voisinage de ce qui est appelé crime par l'Évangile et le Code. Don César de Bazan, le grand seigneur devenu bohème, joue avec le vol et le meurtre comme avec le passe-temps naturel d'un homme d'esprit ; mais, il se fait superbe d'indignation quand on lui propose de tremper dans un complot contre une femme (1).

(1) *Ruy-Blas*, acte I, scène II.

La Tisbe, une fille de joie, est une héroïne de passion vraie, d'amour vrai, capable de sacrifier sa vie, sa jalousie même, au bonheur — fort illégitime, s'entend — de l'infidèle qui la trahit. Lucrèce Borgia, un monstre, a le touchant scrupule d'être vertueuse pour un seul homme, pour un fils qui ne la connaît pas et qui la tuera. De même, on pensait jadis que, comme une tache suffit à gâter un vêtement, un seul vice, une seule faute même, ôte à l'âme la gloire de son intégrité, de son innocence. Tout au contraire, une seule vertu, bien moins, un seul éclair de bonté naturelle ou même de passion sincère, couvre et sanctifie tout le reste, et, cela va de soi, sans ombre d'amendement ou de repentance. Nous le savons déjà : pour les Lucrèce ou les Marion Delorme, il est une manière de paradis romantique où l'on entre vraiment à bien peu de frais. Paradoxe moral, immoral plutôt, procédé sûr et double avantage. C'est courtiser les instincts mauvais; c'est, du même coup, étonner et braver ce que la foule garde encore de bon sens, d'honnêteté naturelle.

Et faut-il expliquer autrement le paradoxe antisocial qui, presque toujours, marche de front avec l'autre ? Dans ce monde étrange créé par la fantaisie du poète, la grandeur morale est en bas, la bassesse et la vilenie sont en haut ; c'est immanquable, on dirait une loi. Rois ou reines, grands seigneurs ou grandes dames sont sacrifiés, à tous les types que la société dédaigne ou réprouve : Charles-Quint à un chef de bande, François Ier à son bouffon, Louis XIII et Richelieu à un chevalier d'aventures, Marie Tudor à tout le monde, car est-il dans le drame un seul personnage qui ne vaille au moins autant qu'elle ? De deux cousins nés gentilshommes,

l'un vit à la cour, l'autre dans le ruisseau : n'en doutons pas, le truand sera le juste, le grand seigneur sera l'infâme, et bien plus encore pâlira-t-il devant son laquais. Cette Tisbe, dont nous parlions tout à l'heure, humiliera de paroles la femme réputée honnête, avant de l'humilier encore plus en mourant pour favoriser ses désordres. D'où vient ce renversement systématique, cette insistance à montrer que la moralité des personnes est habituellement en raison inverse du rang social? L'homme qui s'y acharne est-il un mécontent, un jaloux, un déclassé, comme les Fourier ou les Proudhon, ses contemporains? Pas le moins du monde. C'est un privilégié ; il a l'aisance, la gloire ; pair de France demain (1845), il restera conservateur et bourgeois dans l'âme, jusqu'au jour où Louis Bonaparte se verra contraint de lui refuser un portefeuille. Comment expliquer son cas? — Manie de l'antithèse, oui sans aucun doute, mais encore, joie d'étourdir, en la bravant, l'opinion commune et, du même coup, flatterie calculée à l'esprit de 1830, bien plus révolutionnaire que le régime. Cette fois encore, l'orgueil démagogique se reconnaît à ses deux attitudes favorites, contradictoires en apparence, trop bien assorties de fait : courtisan et despote, rampant et provocateur.

Deux remarques nous serviront à conclure. Grecs ou Romains le plus souvent, les personnages de Corneille et de Racine jurent par les dieux de l'Olympe. Pris dans l'Europe moderne, ceux de Victor Hugo professent le christianisme et invoquent les saints: Dans *Lucrèce Borgia*, on entend psalmodier des moines, ; chez la reine d'Espagne, une lampe brûle devant la Madone ; Hernani parle d'aller

en pèlerinage à Notre-Dame-del-Pilar. Jugerons-nous donc païen le théâtre du grand siècle et chrétien celui de 1830? Illusion. Sous l'étiquette à laquelle ils ont eu le tort de se condamner, Corneille, Racine même, sauf le cas de Phèdre, sont chrétiens au fond, parce qu'ils admettent la Providence et la liberté humaine. Le drame de Victor Hugo est païen jusqu'aux moëlles, étant un hymne à la fatalité.

Mais ceci nous amène à relever une autre méprise, et bien singulière. Qui ne tient Aristote pour le législateur de notre théâtre classique? Racine se croit en règle avec lui; Corneille se travaille à le croire. Examinez et vous ferez une découverte piquante mais qu'il faudra bien avouer comme incontestable. Peut-être V. Hugo n'a-t-il pas lu la *Poétique*; sans aucun doute, il n'en a cure; et c'est pourtant lui qui la suit fidèlement dans tous les points essentiels et qui font l'âme du genre. Le Stagirite — si vraiment la Poétique est son œuvre — enseigne et cherche à prouver qu'entre les deux éléments du drame, incidents et caractères, le premier l'emporte en valeur. (1) Voilà pour confondre Corneille et Racine, ces grands psychologues; mais cela ne semble-t-il pas écrit tout exprès pour la joie de V. Hugo et des faiseurs de mélodrames, chez qui les caractères sont peu de chose et les incidents sont tout? — « Il est nécessaire, dit Aristote, que la tragédie bien constituée se termine au malheur (2) », au malheur du personnage sympathique, s'entend. Et il renvoie dédaigneusement aux âmes faibles ces dénouements en partie double où le vice

(1) *Poétique*, VI.
(2) *Poétique*, XIII.

est puni et la vertu récompensée (1). C'est de quoi condamner presque toutes nos pièces classiques, sans compter quelques chefs-d'œuvre grecs. Mais parlez-moi des catastrophes romantiques : elles sont faites pour les âmes fortes, et Aristote les goûterait, sous peine de se déjuger. — Voici mieux encore. Accommodant comme il peut sa loi des dénouements funestes avec les exigences de la plus élémentaire morale, en quête d'un événement qui soit terrible et pitoyable sans devenir trop scandaleux, il en vient à concevoir son type de héros demi-vertueux conduit à sa ruine par une faute ou une imprudence. Où est-il ce type? Dans Œdipe-Roi, je le sais, mais surtout dans les nécessités de la thèse... Bien rarement le trouverez-vous chez nos classiques. Est ce Rodrigue, Horace, Auguste, Polyeucte, Nicomède? Est-ce Andromaque, Monime, Iphigénie? Vous nommez Bajazet, Atalide. Nommez bien plutôt Hernani et Ruy Blas. L'un se perd en faisant la folie de livrer le cor fatal, puis en refusant de le reprendre ; l'autre, en acceptant par aveuglement de passion un rôle qui ne saurait bien finir. Cette fois encore, le romantisme est dans la pure tradition Aristotélique, c'est le classicisme qui n'y est pas (2). Si mon affaire était de discuter le philosophe théoricien du drame, j'aurais peu de peine à montrer que ses erreurs, qui sont énormes, tiennent à une fausse conception du libre arbitre, de la Providence, et partant de la vie ; qu'Aristote se trompe parce qu'il est fataliste, c'est-à-dire païen. Et voilà que, sans le vouloir ni le voir, par simple

(1) *Poétique*, XIII.

(2) Ajoutez l'importance extrême attribuée par Aristote aux péripéties et aux reconnaissances (VI), deux éléments d'effet.

ambition de l'extraordinaire et du terrible, V. Hugo s'improvise païen et fataliste, d'où sa rencontre avec Aristote, bien faite pour les étonner tous les deux.

La courte équipée dramatique de V. Hugo fut donc l'erreur d'un lyrique assez présomptueux pour se croire maître en tous les genres. Elle fut d'ailleurs la plus éclatante manifestation du romantisme, tel que nous l'avons reconnu dans l'étude précédente : orgueil de la fantaisie émancipée, adulatrice à la fois et provocatrice; — dévergondage d'une imagination en guerre avec les vraisemblances ; — convulsions d'une sensibilité qui se déprave en s'exagérant.

Ailleurs j'ai loué Racine de respecter l'âme, et dans le spectateur qu'il touche d'une main délicate autant que puissante, et dans ses héros toujours raisonnables, toujours dignes et bien élevés, toujours hommes, parmi leurs égarements ou leurs fureurs même (1). De part et d'autre, V. Hugo a le tort suprême de l'avilir. Trop souvent sa touche est violente et brutale; d'ordinaire, chez ses personnages, la passion croit bien faire d'incliner au délire, à la contorsion, aux hurlements ou au râle; elle s'efforce d'être sensitive, nerveuse, animale, pour tout dire d'un mot. Là surtout, gît la différence entre les deux écoles dramatiques : l'une élève ou tout au moins respecte ; l'autre abaisse et déprave pour exploiter ; l'une est spiritualiste et morale, au moins dans ses procédés ; l'autre naturaliste en son fond et malfaisante d'autant. Or, ceux-là prennent ou donnent le change, qui nous parlent de deux

(1) *Histoire de la Littérature française, au dix-septième siècle*, t. III, p. 123.

civilisations, de deux sociétés, de deux théâtres, l'un aristocratique, l'autre démocratique. Les rangs sociaux n'ont que faire ici. Ce qui est en question, c'est la dignité de l'homme, un de ses premiers droits, je suppose, et, dans ses exigences profondes, cette dignité ne varie pas.

III

Deux autres dramaturges : Alexandre Dumas. — Alfred de Vigny. — La préface de *Chatterton*. — Une diversion : la comédie de Scribe. — Une réaction : La *Lucrèce* de Ponsard. — Si le romantisme a fini avec les *Burgraves*.

N'ayant pas mis enseigne d'historien, je pourrais arrêter là cette esquisse. Au moins ne ferai-je que rappeler brièvement les autres tentatives de l'école, après quoi j'indiquerai d'un mot la réaction qui s'ensuivit.

De quel droit V. Hugo passe-t-il avant Alexandre Dumas quand il s'agit du théâtre romantique? L'auteur d'*Henri III et sa cour* avait ouvert la campagne et arboré le drapeau. Moindre écrivain, mais bien meilleur dramaturge, s'il n'avait pas le don lyrique, c'était, dans le cas, un avantage. Le calcul, l'ambition de créer une secte littéraire avaient encore plus fait que le tempérament pour sacrer V. Hugo romantique. Dumas, lui, l'était de naissance et de complexion : sang brûlé, imagination intarissable, verve enragée, sensibilité peut-être superficielle, mais brusque, hardie, impétueuse ; en tout, nature exubérante et profondément sensuelle,

fort peu gênée par l'éducation, naïvement affranchie de toute morale précise et chrétienne, faite à souhait pour les audaces du mélodrame comme pour les excentricités de la fantaisie pratique ; d'ailleurs merveilleusement « congruente » à tous les goûts politiques ou littéraires du public moyen d'alors. En le retrouvant ailleurs comme romancier, nous aurons lieu de pénétrer un peu plus avant cette personnalité étrange, sans méchanceté comme sans orgueil, toute pétrie de sentiments généreux et de passion folles, ce bon et grand enfant terrible qui a tant amusé ses contemporains et, par ailleurs, leur a fait tant de mal, sans nous laisser presque le courage de lui en vouloir.

On dit qu'il n'a pas de théorie dramatique et l'on se fonde sur ce mot : « Le théâtre est avant tout une chose de fantaisie ; je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. » Mais cela même n'en est-il pas un? N'est-ce pas l'article premier de la charte romantique : point de lois, de règles ni de modèles, pleine licence au caprice de chacun ?

Et Dumas fait comme il dit. Sa fantaisie souveraine se promène à travers tous les sujets et tous les genres. Il commence par un grand mélodrame en prose *Henri III et sa Cour* (1829), fantasmagorie soi-disant historique, galerie de « tableaux habilement jetés et décousus... lanterne magique bien amusante » et d'où se dégage « un intérêt brutal. » Vous entendez M. Petit de Julleville (1) et, de bonne foi, j'ai beau lire et relire la pièce, je ne vois rien de mieux à faire que de contre-signer ce jugement.

(1) Le *Théâtre en France*, p. 380.

Mais de plus, en tout drame, on cherche d'instinct un personnage où se puisse attacher la sympathie. Où est-il dans Henri III ? Est-ce le roi ou sa mère ? Non sans doute. Est-ce le Balafré, un politique, un jaloux, un despote qui, par violence, fait concourir sa propre femme à la mort de celui qu'elle aime ? Est-ce la duchesse de Guise ou Saint-Mégrin son amant ? Tout leur mérite est dans une passion adultère : s'en émerveille qui voudra. En somme, rien pour l'esprit, rien pour l'âme ; tout pour une curiosité accommodante et que la morale embarrasse peu.

Dans *Christine de Suède* (1830), dans *Charles VII chez ses grands Vassaux* (1831), Dumas essaye le drame en vers, mais quels vers ! combien heurtés et rocailleux malgré quelques beautés de rencontre ! Le métier de rimeur n'est peut-être pas son fait ; en tout cas et si largement qu'on le mène, encore y faut-il une trop longue patience pour qui improvise de furie. *Christine*, dit-on, fait briller à travers son fatras anecdotique certaines lueurs d'observation morale. Bien pâles au moins et bien courtes. Et toujours la même lacune : à qui s'attacher ? qui aimer ? Monaldeschi est un traître et un lâche ; Christine, qui se venge de lui par un crime, est, dans l'histoire même, une assez bizarre personne ; un dramaturge sérieux eut mis son art à l'expliquer, à la sauver au moins de l'incohérence ; mais Dumas pouvait-il et voulait-il être un dramaturge sérieux ?

Antony, qui parut la même année, reste son œuvre marquante, à des titres fort divers et qui ne sont pas trop glorieux. Elle inaugure ou réintroduit le drame bourgeois, le roman contemporain découpé en scènes ; elle pousse à l'extrême la passion vio-

lente, brutale, où le cœur n'est quasi pour rien ; elle respire le fatalisme prétentieux de Werther ou des personnages de Byron ; elle est une longue malédiction aux mœurs régulières, à la famille, à la société. Elle réclame nos sympathies pour un bâtard insurgé de naissance contre toute loi divine ou humaine, pour un séducteur qui s'impose par une contrainte morale inexorable, et finit par tuer sa victime afin de donner à l'auteur la gloire d'un dernier mot à effet. Ragoût merveilleux au gré du commun public de 1830, assaisonné d'ailleurs, il faudrait dire épicé, avec l'art vulgaire et puissant d'un empoisonneur qui sait son monde. Là mieux qu'ailleurs éclate ce « pathétique fanfaron, » cette passion « tempêtueuse et sensuelle... instinctive, fougueuse, et cérébrale plutôt qu'idéale », d'ailleurs « indépendante, irresponsable, souveraine », telle que Dumas la conçoit et la pratique pour lui-même, telle qu'il la faut « à une époque où le peuple et l'individualisme venaient de rompre les barrières » (1). C'est dire assez que ce drame est malsain dans son fond et dans sa puissance brute et brutale, mais après tout facile à qui s'est résolument affranchi du vraisemblable et de l'honnête.

Alexandre Dumas avait commencé avant V. Hugo ; il tint la campagne après la déroute de l'auteur des *Burgraves* et jusqu'à la veille de mourir (2), faisant des *Caligula*, des *Catilina*, des *Orestie*, mais aussi des *Tours de Nesle* et des *Dames de Montsoreau ;* il habilla l'antique à sa façon, il rhabilla ses romans

(1) Parigot, Le *drame* d'*Alexandre Dumas*, pages 181, 183, 428.

(2) Sa dernière pièce : *Madame de Chamblay*, est de 1869; il mourut le 5 décembre 1870.

en drames ; tombé vite au-dessous de la littérature, dans la spéculation et l'entreprise, toujours populaire d'ailleurs et par les moyens que l'on sait ; funeste au goût comme à la moralité publique, malfaiteur sans malice, par simple abandon à sa nature demi inconsciente et docilité aux aspirations du vulgaire.

Alfred de Vigny est un autre personnage et bien moins excusable, nous le verrons mieux plus tard. Aussi bien, le tour est vite fait de son théâtre : un *More de Venise* (1829), une *Maréchale d'Ancre*, un *Chatterton* (1835) et voilà tout (1). La première de ces trois œuvres intéresse comme une adaptation assez habile et poétique de Shakespeare et une application encore mesurée du programme édicté dans la préface de *Cromwell*. D'ailleurs elle marche de front avec *Henri III et sa Cour ; Hernani* a deux précurseurs pour un. Dans la *Maréchale d'Ancre* je ne puis voir qu'un mélodrame en prose, très confus, très noir, très lugubre, et qui passerait inaperçu venant d'un autre. *Chatterton* eut un succès d'émotion et, s'il le méritait quelque peu, encore faut-il tenir compte, et du jeu d'une actrice alors célèbre (2), et de la facile complaisance du parterre. On aima Kytty Bell, la jeune mère de famille, glissant presque sans le voir, de la pitié à la passion, et foudroyée par la douleur quand le héros s'empoisonne. Mais combien pédantesque et ennuyeux, le Quaker, le personnage moral de la pièce ! Combien déclamatoire, vaniteux et déplaisant, le poète sans courage contre la vie réelle, plaidant, pendant cinq actes, le

(1) Une quatrième pièce, *Shylock*, ne fut jamais représentée.

(2) Mme Dorval.

droit de ses pareils à être grassement nourris par la société, sans autre emploi que « l'œuvre divine » et parce qu'il « a besoin *de ne rien faire* pour faire quelque chose en son art ! (1) » Ainsi parle Vigny dans la préface et, toute proportion gardée, cette préface comme celle de *Cromwell* l'emporte en intérêt sur le drame. En intérêt doctrinal ? Non certes ; vous n'y trouverez qu'une brève profession de scepticisme pur. « La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. » Ainsi, pas de lois, pas d'art, pas de nature humaine commune et durable : c'est entendu ; aussi bien, n'est-ce pas le romantisme dans sa fleur ? — Mais regardons ce type de poète qu'on nous peint avec un douloureux amour, ce privilégié du génie auquel la société doit des rentes, sous peine d'être avertie quelque jour par le bruit d'un « pistolet solitaire » qu'elle a perdu par sa faute un de ses meilleurs ornements (2). Il va de soi que c'est le poète romantique. Et comment le figure-t-on ? Inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine... plongé dès l'enfance dans des extases... l'imagination le possède par dessus tout, et l'emporte aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Par ailleurs, sa sensibilité est trop vive ;

(1) *Préface de Chatterton*. — C'est Vigny lui-même qui souligne les mots.

(2) Omettons la question pratique, la difficulté, pour l'Etat, de reconnaître à temps les vraies aptitudes poétiques et de les pensionner sur la foi de quelques essais. Encore moins voudrais-je m'égayer aux dépens de la thèse. J'y cherche, bien au contraire, ce qui est révélateur d'un état d'esprit, ce qui donne à penser.

ses enthousiasmes excessifs l'égarent ; il est si peu son maître, qu'il paraît assister en étranger à ce qui se passe en lui-même, (1). Au total, un *déséquilibré*, un rêveur, un inconscient, presque un aliéné, incapable de se gouverner et de vouloir, une « tête brûlée ; » c'est l'auteur qui le dit sans songer à mal. Mais qu'avons-nous besoin de cette naïveté qui lui échappe ? Le reste suffit. Et n'admirez-vous pas comme la prétention orgueilleuse est prompte et infaillible à se punir ? Il est clair qu'on veut hausser le poète au-dessus de l'homme ; l'est-il moins qu'on réussit à le mettre fort au-dessous ? Dieu nous épargne le don poétique, s'il y faut perdre le premier honneur de notre nature, la raison et l'empire sur nous-mêmes !

Hugo, Dumas, Vigny : après ces trois champions du romantisme au théâtre,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Si d'ailleurs, à force d'éclat et de bruit, le drame nouveau se donne l'illusion de régner sur la scène, on se tromperait de croire son triomphe universel. La tragédie semble morte, mais la comédie vit toujours sous formes diverses. Étonnée plus que satisfaite des excentricités du mélodrame héroïque, la bourgeoisie se délasse aux menus imbroglios que noue, dénoue et renoue avec une merveilleuse fécondité l'imagination d'Eugène Scribe. A la vérité, rien ne fut jamais plus loin d'accuser « un fait d'âme », que ce théâtre où manque l'âme par-dessus tout. On nous avertit de ne pas le dédaigner outre

(1) Rien ici qui ne soit textuel.

mesure (1) ; mais comme titres à notre estime, on n'allègue, en somme, que l'habileté des combinaisons, le don de l'effet scénique, l'art de piquer la curiosité. D'ailleurs, point d'observation, de vérité, de poésie, de style, et si le succès, qui fut énorme, tient en partie à l'habileté du manœuvre théâtral, force nous est de l'expliquer aussi par le rapport de cette médiocrité à la médiocrité intellectuelle et morale de la société moyenne d'alors (2).

Amuseur de profession, optimiste de tendance, peintre d'un monde moderne heureux au bas mot, où des vertus assez bourgeoises ont pour infaillible salaire un mariage d'argent autant que d'inclination, Scribe semble bien tourner le dos au romantisme. Comment arrivent-ils à se rencontrer en un point? Hugo et les siens mettaient la tragédie en mélodrame ; Scribe met la comédie en vaudeville. De part et d'autre, c'est l'observation profonde, l'intérêt sérieux et psychologique, sacrifiés à la curiosité des aventures ; c'est un appât à la frivolité publique, et elle s'augmente en y mordant. Comparée au drame qui bouleverse l'âme, la comédie de Scribe est assurément beaucoup moins malsaine, mais elle reste chargée d'un grave tort envers l'esprit français.

Aussi bien n'offrait-elle qu'un dérivatif au dégoût croissant du grandiose fantastique et des émotions hors nature. On eut quelque chose de plus. Six semaines après la chute des *Burgraves*, le 22 avril 1843, la *Lucrèce* de Ponsard obtenait un succès de

(1) M. Petit de Julleville, *Le Théâtre en France.*

(2) « Sa médiocrité s'est réjouie dans la médiocrité du théâtre de Scribe. » R. Doumic. *Histoire de la langue et de la littér. franç.* t. VIII, p. 396. Tout ce jugement est notable.

lassitude et de réaction, un de ces triomphes disproportionnés dont nous pourrions trouver assez près de nous des exemples encore plus étranges. On crut à l'avènement d'une école nouvelle, on la baptisa d'enthousiasme *école du bon sens* : mot notable, car il disait nettement ce qu'on réclamait à grands cris, ce qui, depuis 1830, avait le plus manqué. Mais ni *Lucrèce* n'était un chef-d'œuvre, ni l'école — si école il y avait — ne tint ses promesses. Malheureux dans un second essai tragique (*Agnès de Méranie*, 1846), Ponsard eut encore deux triomphes, mais le premier lui vint d'une comédie *l'Honneur et l'Argent*, (1853), le second d'un drame politique, *Le Lion amoureux* (1866), où le romantisme aurait pu se reconnaître à plus d'un trait. Poète médiocre, versificateur inégal, souvent prosaïque, dramaturge sans doctrine précise ni originalité bien tranchée, que n'eut-il assez de lumières et de talent pour reprendre en maître cette voie moyenne et largement classique, ouverte avec assez de bonheur par Casimir Delavigne? Après l'échauffourée romantique, c'eût été pour la scène française une vraie et légitime restauration. Cette restauration ne vint pas.

Nous le savons déjà, le romantisme n'a point fini avec la période qu'on désigne de son nom; au grand détriment des lettres nationales et de l'âme française, il vit toujours par son influence et le fond de son esprit. La chose est partout manifeste, mais au théâtre plus qu'ailleurs. Nous verrons en son lieu le drame le plus récent continuer avec moins d'éclat et d'audace les errements fâcheux d'*Henri III* et d'*Hernani*. Quant au goût général, c'est ici surtout qu'il reste déplorablement faussé, dépravé, au sens de la curiosité enfantine et des émotions fébriles,

hésitant du moins et contradictoire, même chez les plus sages et les meilleurs. Tel juge bien et loue avec compétence nos maîtres du dix-septième siècle, qui n'ose conclure et condamner les grandes erreurs de la dramaturgie contemporaine. Ayant le sens du vrai, on n'a pas le courage d'affronter l'opinion courante; on se jette dans l'inconséquence, on suppose la vérité mobile, on imagine des lois d'art, des lois de nature, bonnes pour un temps et qui passent avec lui. Un procédé commode est encore de pousser à outrance au-delà du vrai la distinction entre le drame aristocratique et le drame démocratique : pauvre sophisme, partout répété, copié et recopié de confiance, au point de devenir le plus fatigant des lieux communs. Ne voit-on pas que, pour s'épargner l'effort d'être logique et sévère, on traite bien mal cette démocratie à laquelle on croit faire politesse? Quoi donc! devrons-nous estimer nos institutions incompatibles avec le bon sens, avec la santé, la vigueur, la dignité de l'âme? La France qu'on nous a faite n'est-elle plus nécessairement qu'un peuple de déséquilibrés, de malades ou tout au moins de grands enfants?

Si quelquefois, si, au théâtre en particulier, elle semble telle, n'en rendez pas responsable notre état social : vous supposeriez qu'il est lui-même contre nature. Non, le mal a bien d'autres causes et, quant aux dramaturges romantiques, ils ne l'ont point créé, sans doute, mais ils l'ont aggravé en l'exploitant; voilà de quoi nous leur sommes avant tout redevables. Ce mal d'enfantillage et de névrose dramatiques, en guérirons-nous en même temps que de beaucoup d'autres? Pourquoi désespérer? Que Dieu suscite un grand poète assez puissant pour

s'imposer à l'admiration, assez ferme d'intelligence et de cœur pour ramener le drame à sa notion vraie, pour en faire tout de nouveau un plaisir noble de l'esprit, de l'âme surtout. Je veux croire que ce génie aurait encore chance d'enlever bien des suffrages aux amuseurs, aux flatteurs intéressés de la dépravation et de la légèreté publiques.

VICTOR HUGO

Le dramaturge et le chef d'école nous sont déjà connus. Restent le lyrique, l'épique, le romancier, l'homme surtout, l'homme qui les explique et les commente en action, l'homme qui devrait être la plus belle partie du poète, et qui lui a fait si grand tort.

A vrai dire, il n'a rien épargné pour nous abuser sur son compte. Il a inspiré, dicté presque, à *Un témoin de sa vie* l'histoire de ses quarante premières années (1). Hors de là, en cent endroits de son œuvre, il s'est reproduit, pourtraicturé sous toutes

(1) *Victor Hugo raconté* par *un témoin de sa vie.* Guernesey, 1862. Le *témoin* était Mme V. Hugo; mais on sait par correspondances de famille qu'elle ne faisait que rédiger les récits de son mari, s'attachant même à en conserver les termes. Aussi bien, dans ces deux volumes pleins d'une vantardise épaisse et lourde, on ne retrouve ni le cœur ni le ton de la femme bien élevée qu'elle fut.

les faces et avec une magnifique insouciance du vrai. Cette légende intéressée n'a pu vivre; elle a été vite mise à néant par M. Edmond Biré (1). D'aucuns s'en plaignent, d'autres s'en fâchent; mais que peuvent-ils contre tant de pièces, de faits, de dates précises? Accuseront-ils de faux le rapporteur (2)? On comprend du reste ces plaintes ou ces colères, et je les aime, pour ma part. Elles démontrent une haute vérité, à laquelle cependant plusieurs essayent de contredire : c'est que, malgré tout le bon vouloir que l'on met à être dupe, on ne peut séparer tout à fait l'écrivain du personnage, et quand on cesse d'estimer l'âme, on ne jouit plus assez bien du talent.

De là, le chagrin des idolâtres, et V. Hugo en a encore, même parmi ceux que leurs principes devraient mieux défendre contre les surprises de l'i-

(1) *Victor Hugo avant 1830*. Gervais, 1 vol. *Après 1830*. Perrin, 2 vol. — *Après 1851*. Perrin, 1 vol.

(2) Un des plus fâchés est M. Gaston Deschamps, dans la grande histoire littéraire publiée sous les auspices du regretté Petit de Julleville (t. VIII p. 254 et suiv.) Rien n'est curieux comme ses soixante pages sur Victor Hugo. Elles commencent en panégyrique, puis tournent insensiblement au réquisitoire, et s'achèvent par une invective contre M. Edmond Biré. Ce qu'a pu dire cet homme empêche-t-il que le poète n'ait eu du génie? Or tout est là. « Le reste nous est aussi indifférent que la question de savoir si Homère se tenait mal à table ou si Virgile fourrait ses doigts dans son nez. » (P. 307) Est-ce assez victorieux comme réplique? Assurément on regretterait fort pour Virgile et pour Homère un pareil manque d'éducation; mais il semble que le biographe « très méfiant, très paperassier » (p. 306), ait convaincu V. Hugo de torts un peu plus graves. Le plaisant est que M. Gaston Deschamps, si hautain à l'égard du biographe, n'a pu se défendre d'en tenir compte et de parler bien souvent comme lui. La boutade finale, si peu académique d'allures, est manifestement une revanche dépitée contre un auteur auquel on se voit forcé de rendre hommage en le suivant.

magination, voire — que sait-on? — parmi ceux qui ont qualité pour en préserver autrui. A toucher l'idole, on risque de leur déplaire et il faut bien s'y résoudre en dépit qu'on en ait.

D'ailleurs, voudront-ils m'en croire? J'ai conscience de ne pas entrer dans cette étude comme un Polyeucte dans le temple, en humeur de briser et de saccager. Au temps de La Bruyère, les financiers, les *partisans* faisaient sentir à l'honnête homme « toutes les passions l'une après l'autre : » mépris, envie, haine, crainte, estime quelquefois, respect même et finalement, pitié (1). J'en dirais presque autant de V. Hugo. Le personnage nous ôte bien vite la joie de l'estimer ; l'artiste nous provoque, selon les heures, à l'admiration, à la sympathie, puis à la stupeur, à l'indignation, au dégoût, à l'éclat de rire ; mais, pour l'un comme pour l'autre, tout se perd dans une compassion profonde.

Oui, dût-on crier au blasphème, voilà bien, à son égard, mon impression dominante, mon dernier mot. J'ai regret à ce caractère né médiocre plutôt que mauvais (2), mais si tristement ravalé par sa faute ; à ce beau génie compromis et dévoyé par ce qui fut la grande faiblesse du caractère, par l'orgueil. Orgueil vaniteux, insatiable faim d'applaudissement, de popularité haute ou basse, qui l'a traîné à la remorque de toutes les opinions en vogue ; — orgueil chatouilleux, irritable sans mesure et rancuneux sans merci ; — orgueil présomptueux et domi-

(1) *Des biens de fortune*, 14.

(2) Si l'on me trouvait ici trop sévère, je renverrais à M. E. Faguet qui ne figure pas autrement cette âme commune, « bourgeoise, » au sens étroit et fâcheux du mot. — *Etudes littéraires sur le dix-neuvième siècle*. Victor Hugo, K.

nateur, impuissance à douter de soi-même, adoration de son propre caprice et volonté impérieuse de le faire adorer partout; manie d'étonner, d'éblouir, de flatter et de braver tout ensemble; prétention énorme, surhumaine, qui ne pouvait que le jeter hors du sens commun, du pur et droit sens humain : voilà son malheur et le nôtre. Si l'on en souffre, c'est qu'on aime les aptitudes natives du pauvre poète, mais surtout le siècle et le pays auxquels il pouvait laisser une gloire plus pure et des services meilleurs.

Pour être clair en évitant d'être infini, suivons l'ordre historique et rattachons à chaque période les œuvres marquantes. Nous conclurons en appréciant d'ensemble ces quatre-vingts ans de vie, dont soixante ans et plus d'activité littéraire.

I

Si V. Hugo était, de naissance, une antithèse vivante. — Education périlleuse. — Malgré tout, le jeune homme est catholique et légitimiste. — Le *Conservateur littéraire*. — Les *Odes :* religion, politique, littérature. — Acheminement au romantisme, les *Ballades*. — Le romantisme professé : *Cromwell*, *Les Orientales*. — V. Hugo à la veille de 1830.

Quoi qu'il en ait dit, l'homme qui devait pousser si loin le culte de l'antithèse, ne portait pas en soi une manière d'antithèse vivante, fruit de deux hérédités contradictoires. Son père, Léopold-Sigisbert Hugo, fut un soldat de fortune, républicain sous la république, bonapartiste à la suite de Joseph Bonaparte, royaliste sous la Restauration qui le fit lieute-

nant-général. Voilà déjà, mais en ordre inverse, presque toutes les opinions successives que professera le fils. La mère, Sophie Trébuchet, n'avait rien d'une pauvre « brigande » (1), et, n'ayant jamais quitté Nantes avant son mariage, il lui eût été difficile de sauver d'un coup en Vendée, « la vie à douze prêtres (2) ». Si les deux époux finirent tristement désunis, séparés même, leur dissentiment ne vint ni de la politique où ils étaient d'accord, ni de la religion à laquelle ils semblent à peu près aussi étrangers l'un que l'autre. Premier malheur pour l'enfant qui devait illustrer leur nom. Nous l'allons voir du reste, à bien des égards, il lui manquera d'être élevé.

Né à Besançon, le 26 février 1802, il commence presque aussitôt à suivre la vie errante de son père, en Corse, à Paris, à Naples. Il a six ans quand le colonel Hugo passe en Espagne avec le roi Joseph, laissant de nouveau à Paris la mère et les trois fils, Abel, Eugène, Victor. Trois ans s'écoulent dans l'ancien couvent des Feuillantines que le poète chantera plus d'une fois en vers aimables (3). Quand la dynastie française paraît s'affermir au-delà des Pyrénées (1811), le général Hugo, grand d'Espagne et gouverneur de Madrid, appelle à lui sa famille. Deux ans plus tard, l'horizon s'est assombri ; on rentre en France, on est aux Feuillantines encore ; puis en 1815, le général, déjà brouillé avec sa femme, lui ôte Eugène et Victor pour les mettre en pension. Sortis de là en 1818, ils se rapprochent de leur mère, tandis que le père habite Blois où il se

(1) Il l'appelle ainsi dans la préface des *Feuilles d'automne*.
(2) *Contemplations*, v, 3.
(3) *Les rayons et les ombres*, XIX. — *Contemplations*, v, 10. *Année terrible*, janvier, 6.

mariera officiellement trois semaines après la mort de Madame Hugo. Triste leçon pour les fils, et d'ailleurs chose inquiétante, que cette éducation morcelée, vagabonde.

J'eus dans ma blonde enfance, hélas trop éphémère,
Trois maîtres, un jardin, un vieux prêtre et ma mère. (1)

Le jardin n'était qu'un médiocre précepteur. La mère avait, au témoignage du fils, d'étranges procédés pédagogiques. Loin d'interdire à ses enfants les lectures dont elle ne s'était pas rendu compte, elle leur faisait essayer les livres avant de s'y risquer elle même. Quant au vieux prêtre, on nous en fait trois peintures assez diverses. Ici, l'abbé ou Père Larivière est un homme presque vénérable ; en 1875, quand pour combattre la liberté de l'enseignement supérieur, V. Hugo s'avisera de se poser en victime de l'éducation cléricale, il représentera le personnage comme un obscurantiste quasi fanatique, éteignant les intelligences, par fatalité de vocation (2). C'est beaucoup d'audace ou peu de mémoire; car, treize ans plus tôt, sous la plume du *témoin* que nous connaissons, Larivière n'était qu'un apostat, marié à sa propre servante (3). Je m'assure que l'écolier rencontra mieux à Madrid, parmi les directeurs du Collège des nobles ; mais, à l'en croire, Eugène et lui passaient là pour protestants, leur mère l'ayant voulu afin de leur épargner l'intolérable humiliation de servir la messe à leur tour (4). — A la pension Cordier, ils tombent de mal en pis. Con-

(1) *Les rayons et les ombres.*
(2) *Actes et paroles*, Introduction, I, 12.
(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 51.
(4) *Ibidem.*

dier lui-même est un défroqué comme Larivière ; Maugras, le professeur de philosophie, est un matérialiste aussi défroqué que son chef (1). Je n'en parle qu'à la décharge de l'élève et pour montrer les périls de sa jeunesse.

Plus tard, il écrira du doute :

> C'est notre mal à nous, enfants des passions...
> A nous dont le berceau, risqué sur un abîme,
> Vogua sur le flot noir des révolutions (2).

De vrai, cette éducation malheureuse était pour faire un libertin d'esprit aussi bien que de conduite. Et pourtant il n'en fut pas ainsi tout d'abord. Omettons la vie privée du jeune homme ; croyons que, dans tel passage des *Contemplations* mais surtout dans les *Chansons des rues et des bois*, il l'a chargée, pensant l'embellir. Le fait est que, au sortir de cette triste pension Cordier, il se pose en croyant convaincu, militant même. Dès 1819, à dix-sept ans, il fonde le *Conservateur littéraire*, journal bi-mensuel, catholique autant que royaliste ; pendant deux ans, il s'y dépense et, à tel moment, le soutient presque seul. Dans la suite, quand, sous le titre de *Littérature et philosophie mêlées*, il en reproduira des fragments ; il aura beau tirer, remanier, défigurer ces pages de jeunesse, tout en jurant de n'y pas changer une syl-

(1) Le poète se jette donc en pleine fantaisie quand, à propos de ses derniers maîtres, il déclare le prêtre incapable d'expliquer les auteurs païens, et ce, à raison même du célibat sacerdotal (*A propos d'Horace. Contemplations*, I, 13). On sait par lui-même à quelle sorte de prêtres il avait alors affaire, et l'on voudrait croire tout faux dans cette indécente boutade où il donne de sa moralité une idée assez peu flatteuse.

(2) *Chants du Crépuscule*, XXXVIII.

labe : elles témoigneront encore assez de ce qu'il était.

Ne le sait-on pas, du reste, par ses premières œuvres poétiques ? Passons vite sur un début dont l'histoire est partout ; allons droit aux *Odes* parues en 1822, augmentées dans les éditions suivantes (1824-1826). Œuvre juvénile et qui sera dépassée, mais intéressante, comme point de départ religieux, politique et littéraire.

L'auteur estime que le poète a une mission religieuse.

Mes chants volent à Dieu, comme l'aigle au soleil (II, 10).

Marchons, dira-t-il à son aîné Lamartine,

Marchons et confessons le nom de Jéhovah (III, 1).

Entre *la Lyre et la Harpe*, entre l'inspiration profane et l'inspiration sacrée, son choix est fait (IV, 2), car il n'en est pas encore à inventer une religion : le christianisme lui suffit. En politique, il est ardemment légitimiste, comme sa mère, comme son père, comme toute la société qui l'entoure et le soulève ; mais encore il l'est de conviction et de cœur. S'il rougit plus tard d'avoir vagi des chants de royauté (1), au moins n'osera-t-il pas prétendre que ses vagissements étaient une feinte. Rien de plus fleurdelisé que le premier livre des *Odes :* Vièrges de Verdun, Quiberon, Louis XVII, Statue de Henri IV, Mort du duc de Berry, Naissance et baptême du duc de Bordeaux. Si les thèmes varient par la suite, le sentiment général ne se dément pas. Napoléon s'appelle Bonaparte ; c'est un Attila (I, 11, III, 6). Dans *l'Ode à la colonne* (III, 7, 1827), le jeune patriote revendique

(1) *Contemplations*, V, 3.

fièrement pour nos maréchaux les titres nobiliaires conquis aux dépens de l'Autriche ; mais en 1815, Louis XVIII, apprenant que les Prussiens voulaient faire sauter le pont d'Iéna, n'avait-il pas demandé d'être prévenu à temps afin d'aller s'y asseoir ? V. Hugo n'était pas plus bonapartiste que le Roi ; ils étaient français l'un et l'autre.

Au regard de la littérature, les *Odes* sont l'œuvre, non d'un enfant sublime — Chateaubriand a toujours renié ce mot qu'on lui prête — mais d'un tout jeune homme, on dirait presque d'un écolier, qui sera peut-être un génie et qui est déjà un beau talent. Pas de romantisme encore dans le style ; c'est plutôt le classicisme élargi et coloré de ce même Chateaubriand, le grand maître. Du moins le fond promet-il un vrai lyrique ? On en peut douter, car les pièces les plus achevées, les mieux soutenues, *Louis XVII*, *Moïse sur le Nil* et quelques chants de tendresse juvénile au cinquième livre, rendent plutôt la note élégiaque ou idyllique. Pour le reste, il y a certainement moins de sensibilité que d'imagination et d'artifice. Dès la seconde préface (décembre 1822), V. Hugo condamnait fort justement « l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes... moyens de chaleur qui glacent lorsqu'ils sont trop multipliés et étourdissent au lieu d'émouvoir » ; mais son illusion était grande s'il se flattait d'en être indemne ; car, ici, la rhétorique du lyrisme supplée trop souvent l'inspiration. N'en sera-t-il pas toujours un peu de même ? Encore pourrait-on, en y regardant de près, signaler dans ce début le germe des défauts à venir : antithèse, énumération, délayage. Mais en somme, nous venons de toucher le vrai point faible : œuvre plus éclatante

que chaleureuse, œuvre de la tête plus que du cœur (1).

Le succès fut grand, sans rappeler tout à fait celui des *Méditations* de Lamartine (1820). Le bonheur vint avec la gloire ; une pension royale arriva très à propos pour faciliter un mariage précoce et depuis longtemps désiré. L'année même des *Odes*, à vingt ans, V. Hugo épousait mademoiselle Adèle Foucher, qu'il ne devait pas rendre longtemps heureuse. Mais alors tout était joie et promesse de joie. Il ferait bon s'arrêter à cette radieuse époque de 1822 à 1826 par exemple, à ce premier essor d'un talent déjà célèbre mais encore pur et contenu, à ce premier *cénacle* de 1824, où figuraient, à côté de notre poète, Soumet, Guiraud, Nodier, Rességuier, Vigny, Chênedollé, d'autres encore, groupe royaliste, religieux, au moins de profession extérieure. On s'y disait romantiques parce qu'on raffolait du merveilleux, des fées, du Moyen-âge légendaire et pittoresque ; mais on n'avait pas encore décrété la souveraineté du caprice et l'affranchissement de l'imagination. Ce n'était pas encore le romantisme vrai, définitif et radical.

On y touchait cependant. Dès 1826, V. Hugo incline visiblement à l'indépendance, et la troisième préface des *Odes* annonce timidement celle des *Orientales* (1829). En 1827, vient *Cromwell*, le romantisme dramatique en action et en théorie. L'année suivante, les *Ballades* s'ajoutent aux *Odes*, les *Ballades*, c'est-à-dire la fantaisie et le jeu rythmique, ce qu'on

(1) Voir en particulier : *Les Vierges de Verdun*, *Quiberon*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, *la guerre d'Espagne*, *le sacre de Charles X*, etc. Telle pièce, *le Baptême du duc de Bordeaux*, par exemple, est curieuse à étudier comme mélange du vrai et du factice, comme lutte sensible entre le poète qui cherche à poindre et le rhéteur.

nomme aujourd'hui la virtuosité. Ne soyons pas jansénistes et ne défendons pas au poète de s'y amuser quelquefois. Mais que sa fantaisie ne se prive pas d'être l'enveloppe légère d'une idée ; que sa voltige ne dégénère pas en tours d'acrobate. Or, c'était bien le cas pour tel ou tel de ces quinze petits poèmes, la *Chasse du Burgrave* par exemple et le *Pas d'armes du roi Jean*. Simple exercice, disent les panégyristes ; le virtuose se rendait maître de son instrument. A la bonne heure ! mais un chanteur ne convie pas le public à entendre des vocalises, et si plusieurs au moins des *Ballades* étaient restées en portefeuille, j'y verrais un gain pour la dignité de l'art. Quant à l'artiste, il perd toujours à jouer avec son talent, et les gens de goût s'inquiètent de le voir sacrifier trop ouvertement au caprice. Le caprice est fait pour griser l'esprit qui s'y abandonne ; il implique une certaine infatuation de soi-même ; il devient aisément paradoxal et provocateur. Aussi bien, nous le savons, quand V. Hugo donnait les *Ballades*, il l'avait déjà proclamé souverain.

Fantaisie d'imagination, exercice de virtuosité : comme les *Ballades*, les *Orientales* ne sont guère que cela. J'avoue, j'admire la poésie de certains détails, le coloris, l'éclat des images ; mais cet éclat même, cet éblouissement continu est-il un mérite ou un défaut ? Marque de puissance, j'y consens, mais d'une puissance qui avorte finalement, qui se nuit en abusant d'elle-même. Et puis n'avons-nous pas droit à autre chose qu'à ce perpétuel amusement de l'œil et de l'oreille ? Si nous voulons rester hommes, soucieux de notre honneur intellectuel, sous la parure poétique nous cherchons un corps, une pensée, et voilà ce qui manque le plus aux *Orientales*.

Voyez la première, le *Feu du Ciel*. Avant d'atteindre Sodome et Gomorrhe, la nuée vengeresse parcourt diverses contrées, demandant à Dieu si c'est là qu'il faut punir. Dès lors une idée s'imposait : comparer leurs crimes à ceux des deux villes maudites. V. Hugo n'en a cure ; il décrit, énumère, joue de la rime ; il s'amuse et rien de plus. Puisqu'il s'agissait d'Orient, une veine s'ouvrait, assez riche et actuelle ; tout poète se devait à lui-même de chanter la Grèce en lutte contre les Turcs. V. Hugo tire de là cinq pièces sur quarante (1) et, sur les cinq, telle n'est guère qu'une variation de violoniste brillante, froide et vide. La marine turque est détruite à Navarin (1827) : V. Hugo n'oublie pas tout à fait la Grèce opprimée et les flottes victorieuses ; mais qu'avions-nous besoin d'entendre, en douze strophes, vingt noms, ni plus ni moins, d'embarcations diverses ? Est-ce donc ici la grande affaire ? — Un fameux corsaire grec brûle tous les bâtiments qu'il capture. Que va-t-on nous offrir à ce propos ? Un défilé, un bariolage de tous les pavillons connus, pour aboutir à ce jeu de mots discutable :

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie.

Certes les *Messéniennes* de Casimir Delavigne sont bien pâles et factices ; mais au moins disent-elles quelque chose, si elles ont le grave tort de le dire médiocrement. Quant aux *Orientales*, ne leur deman-

(1) *Canaris, les Têtes du Sérail, Enthousiasme, Navarin, l'Enfant.*

ez que spectacle et bruit, miroitement de couleurs t cliquetis de mots sonores. Est-ce donc assez pour a vraie poésie ? Hâtons-nous d'ajouter que le poète e relèvera, que les *Feuilles d'Automne* et les *Voix ntérieures*, par exemple, seront fort au-dessus des *Orientales;* mais, venant après les *Odes*, ce recueil marque évidemment une déchéance, et volontaire dans ses causes. Le théoricien du caprice commence d'être puni par où il pèche ; il lâche la bride à ses défauts, ce qui l'engage presque à les soutenir et à les aggraver. Les voilà, déjà saillants, bientôt énormes : excès, emphase, longueur, verbiage stérile, énumérations infinies, érudition de pacotille, originalité cherchée dans l'extraordinaire, charlatanisme, quasi inconscient peut-être à cette heure, mais beaucoup moins par la suite. V. Hugo s'est formellement arrogé le droit de ne point penser ni parler comme tout le monde ; peu à peu, assez vite, il s'en fera un devoir, un point d'honneur. Où seront alors le naturel, la sincérité du sentiment, la grâce, la fraîcheur, l'émotion vraie de l'âme? Tout cela, sans doute, ne s'est pas éteint du premier coup ; nous le reverrons briller çà et là et comme par intermittences ; mais à la longue, dans trente ans, qu'en restera-t-il ? L'outrance, l'excentricité, l'énormité, c'est-à-dire le faux en tout genre, seront devenus le pli qu'on n'efface plus, le tic invincible.

A la veille des journées de juillet, le théoricien d'art est déjà franchement révolutionnaire ; un peu moins hardi de fait, l'artiste en vers s'essaye à marcher du même pas. En politique, le loyalisme de V. Hugo s'est attiédi par suite d'un froissement personnel, l'interdiction de *Marion de Lorme* (1829), et sous l'influence de l'opposition libérale partout

croissante. En religion, son frêle christianisme chancelle, et n'en cherchons pas bien loin les causes : en voici une, entre autres, et qui suffit. Émancipée des lois de l'art, la fantaisie littéraire s'estime aisément supérieure aux lois morales, et quand on est venu là, ce serait merveille que l'âme restât croyante. Or, à cette heure, *Notre-Dame de Paris* est sur le métier depuis deux ans déjà, et l'auteur d'une pareille œuvre ne saurait guère demeurer chrétien. En juin 1829, il se plaint d'avoir souffert et se console en se drapant dans son innocence.

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais...
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur... (1)

Le fait est qu'il laisse dernière lui ses belles années, et par ailleurs, on voudrait hésiter moins à contresigner le certificat de vertu qu'il se décerne.

II

De la révolution de Juillet au coup d'État (1830-1851). — Multiple déchéance — *Notre-Dame de Paris ;* le cadre, la fable, le style. — Relèvement soudain : les *Feuilles d'Automne* et les trois recueils similaires — haute valeur poétique — valeur du fond : religion, la famille, V. Hugo chantre de l'enfance. — Entrée du poète dans la politique active — étapes de sa conversion au radicalisme.

Dans la même pièce on lit ces vers tant de fois cités :

(1) *Feuilles d'Automne, I*

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Jolie peinture de son talent, mais qui est aussi, par malheur, celle de son caractère. Cet homme sera toute sa vie le reflet ou l'écho des opinions courantes, ce qui vaut mieux pour la popularité que pour l'honneur. Carliste la veille des trois « glorieuses »; dès le lendemain il *philippise;* d'ailleurs, je le note à sa gloire, encore assez digne et respectueux de lui-même pour parler noblement des vaincus. Vienne la seconde évolution qui changera le bourgeois philippiste en démagogue, et il leur prodiguera l'injure. Dieu merci, nous n'en serons là que dans vingt ans.

Ces vingt années (1830-1851) font comme le centre de sa carrière poétique, mais aussi la première crise de sa vie morale. Nous l'y verrons perdre, et la foi précise, et — comment le taire? — ces vertus de famille qu'on peut chanter encore tant bien que mal alors même qu'on ne les pratique plus. Enfin l'ambition le jettera dans la politique où il trouvera ses derniers malheurs.

Littérairement parlant, trois œuvres dominent cette époque : les drames, où nous ne reviendrons pas, une sorte d'épopée romanesque en prose, *Notre-Dame de Paris*, et quatre recueils lyriques, un des meilleurs titres du poète.

Il avait déjà publié deux romans : *Bug-Jargal*, épisode de la révolte de saint Domingue, improvisé à seize ans, remanié depuis, et *Han d'Islande*, lugubre fantaisie norvégienne assez alarmante chez l'auteur des *Odes*, car elle trahissait déjà un goût sin-

gulier pour l'énorme, le monstrueux, l'horrible (1). A tout prendre, fantaisies de jeunesse et que *Notre-Dame* allait éclipser.

On exalte encore cette étrange composition, et je ne parle ici que des gens pour qui la morale est quelque chose ; chef-d'œuvre coupable, dit-on, mais chef-d'œuvre, et qui achève de sacrer V. Hugo grand prosateur. Je n'y puis souscrire et j'essaierai de dire pourquoi.

Le cadre est curieux, beau, éclatant ; c'est le Paris du bas Moyen-âge, le Paris de Louis XI, restitué avec une exactitude que nous admettons un peu de confiance, mais avec un brillant et une animation hors de conteste. C'est la vieille basilique, décrite et idéalisée tout ensemble, animée d'une vie quasi personnelle, au point de devenir la première héroïne du drame ou, si l'on veut, de l'épopée. Mais quel tableau dans ce cadre? Quels personnages dans ce drame épique? Un prêtre, un archidiacre, Claude Frollo, dont l'âme se résume tout entière en ces deux mots gravés par lui-même à la paroi de sa cellule : impureté, nécessité. On l'entend de reste, il est possédé d'une passion brutale mais fatale, si bien qu'il fera mettre au gibet une fille bohème qu'il n'aura pu séduire : vous avez là presque toute la fable, le nœud et la première moitié du dénouement. A côté de ce monstre moral, un monstre physique, le borgne et sourd-muet Quasimodo, enfant trouvé, adopté par l'archidiacre, le servant aveuglément, en chien fidèle, jusque dans ses hideuses amours ; puis, quand il a tout compris, le

(1) Le héros est, à la lettre et de profession, buveur de sang humain ; il a pour compère un ours qu'il préfère aux hommes et qu'il s'efforce visiblement d'égaler.

précipitant du haut des tours de Notre-Dame et s'en allant mourir à Montfaucon près du cadavre de la victime qu'il adorait aussi pour son compte. En regard, Esméralda, la bohémienne, l'enfant volée, fleur de grâce et d'innocence dans la corruption où elle vit ; d'ailleurs ingénue vulgaire, naïvement éprise du beau capitaine Phœbus, lequel s'en amuse un jour et n'y pense plus. Tel est le trio central. Au second plan, voici Gudule, la vieille folle, mère d'Esméralda. Elle retrouve sa fille au moment où l'on va la mener pendre, la défend à la manière des tigresses et meurt en la tenant embrassée. Voici Pierre Gringoire, type bouffon de l'homme de lettres incompris et philosophe. Le roi Louis XI traverse un instant la scène. Le chœur, la foule, c'est le tout Paris d'alors, mais surtout la truanderie, le monde des mendiants et des larrons : V. Hugo nous y promène avec bonheur. Où se posera la sympathie, la sympathie, joie première et indispensable, que nous demandons à tout spectacle humain? La Esméralda seule n'est pas hideuse ou grotesque, mais elle est moralement impossible et, pour le plaisir de nous navrer, je suppose, on a soin de l'accabler finalement sans miséricorde.

Aucune œuvre du grand romantique ne représente aussi bien le système dans ce qu'il a de foncièrement mauvais : caprice à outrance, effort d'excentricité provocante, imagination débridée, c'est peu dire, éperonnée furieusement à la chasse de la sensation crue. Là, comme au théâtre de V. Hugo, fleurissent toutes les variétés du paradoxe. Paradoxe littéraire, fureur de contraste et d'antithèse. Paradoxe antisocial, monde renversé à plaisir : la vertu habite la cour des miracles, le vice hante le

cloître Notre-Dame. Paradoxe immoral et sous plus d'une forme : fleurs de l'âme croissant à l'aise au sein d'une atmosphère empoisonnée ; pessimisme dans les faits, fatalisme dans les caractères, car on l'a noté justement, ici les pierres vivent mais, avec le libre arbitre, les personnages ont perdu la vraie vie morale ; matérialisme abject ; les sentiments deviennent purs instincts, la passion tourne à l'animalité pure et on l'en vante. Voyez Gudule disputant sa fille aux bourreaux, hagarde, hérissée, à quatre pattes « comme une panthère. » Ne parlons pas du héros, du prêtre. Chez lui, ce n'est plus même passion, c'est luxure, appétit bestial, et pour le peindre plus crûment, il est visible que l'auteur surmène et tourmente sa faculté inventive. Où donc est le chef-d'œuvre ?

Dans le style, dit-on. — Oui, si, pour faire un beau style, c'en est assez du flux verbal intarissable, du chatoiement des couleurs, de la verve surabondante et emportée. On dit encore : cela vit, cela est puissant, cela est de grand effet, cela entraîne. — Je l'avoue, car je l'éprouve. Mais quoi ! professera-t-on que tout l'art est dans la puissance brute, que l'effet se confond toujours avec le beau, que le mérite d'un écrivain se mesure à l'intensité de l'impression quelconque, indiscutée ? A ce compte, il n'y a plus ni critique, ni art, ni vérité morale et humaine. C'est bien de là, je ne l'ignore pas, que partait le romantisme, c'est ce qu'il a réussi à faire passer dans nos habitudes de jugement. Toutefois quel chrétien, quel esprit sérieux oserait se l'avouer, l'ériger en formule, en principe ? Non, la violence n'est pas la vraie force ; la fièvre n'est pas la vraie vie ; le style de *Notre-Dame* n'est pas le beau et vrai style. Outré,

enflé, disparate, malsain d'ordinaire, profondément sensuel quand l'objet même y prête peu, il entraîne, j'y consens, mais il trouble, dégoûte et avilit. C'est un torrent moitié lave et moitié boue ; œuvre manifeste d'un grand talent, soit, mais, ou rien n'est vrai, ou il ne se peut qu'on reconnaisse là un chef-d'œuvre.

De son point de vue supérieur à tous les autres, l'Église a jugé ce livre, elle en a proscrit la lecture. Et certes, quand il aurait l'excellence littéraire qui lui manque, il resterait coupable, criminel ; le mot est d'un admirateur outré, selon moi, de Montalembert (1).

Une telle œuvre, un tel effort d'invention lubrique, révélait un état d'âme singulièrement redoutable. Qu'attendre du jeune homme qui avait imaginé ces choses entre vingt-six et vingt-huit ans ?

Mais les phénomènes d'ordre moral et religieux ne vont pas si vite et si droit que la logique pure. Ou plutôt n'y avait-il pas alors chez Victor Hugo deux personnages en lutte ? Les *Feuilles d'Automne* paraissent quelques mois après *Notre-Dame*, et, avec elles, il semble que nous remontions brusquement la pente du romantisme. Il y a plus : les pièces du nouveau recueil sont datées ; elles s'écrivaient en même temps que *Notre-Dame* s'achevait. Aussi bien

(1) Après avoir flétri l'immoralité de *Notre-Dame*, le jeune rédacteur de l'*Avenir* ajoutait : « C'est là plus qu'un défaut pour M. Victor Hugo, c'est un crime. » (Montalembert : *Mélanges d'art et de littérature*, in-8, p. 416). M. E. Biré, d'ordinaire si exact, s'est trop fié à ses souvenirs en écrivant que le journaliste catholique loua *Notre-Dame* « avec le plus complet enthousiasme » (*Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 13). Le fait est qu'il vanta fort l'archéologue, mais blâma sévèrement le romancier.

trois autres volumes lyriques vont suivre, qui continueront la manière des *Feuilles d'Automne* et coïncideront par ailleurs avec les dernières équipées théâtrales. Ainsi voyons-nous marcher de front deux inspirations très diverses ou même contraires. L'émancipé jette avec fracas son premier feu, le chef d'école soutient sa gageure, et à la même heure, le poète en revient, ou à peu près, au classicisme coloré des *Odes*. N'en conclurait-on pas avec quelque vraisemblance que drames et romans sont factices, qu'ils représentent surtout l'imagination engagée d'honneur à se montrer excessive et violente, au lieu que les poésies de l'époque traduisent plutôt l'homme, l'homme intime et vrai, lequel retarde encore sur le révolutionnaire de lettres.

Avouons qu'il est bien complexe, lui aussi, bien contradictoire : tombé au déisme, glissant déjà au panthéisme et encore à demi chrétien par le sentiment et le regret ; — capable de beaux accents pour chanter la famille, mais y mêlant une note très profane, écho de ses désordres personnels ; — conservateur en politique, effrayé par le désarroi moral du siècle, mais flottant à chaque vent d'opinion et d'ailleurs ayant perdu, avec la foi précise et pratique, le secret du grand remède social. C'est l'intérêt puissant et douloureux des quatre volumes que nous abordons. Ils nous offriront d'ailleurs, aux bons endroits, cet heureux tempérament de puissance et de mesure qui fait les chefs d'œuvre. Nous jouirons ça et là d'admirer pleinement le poète, voire de mêler à notre compassion pour l'homme un peu d'estime et de sympathie. Ne nous refusons point ces deux joies. Par la suite, elles se feront bien rares, la seconde surtout.

Feuilles d'Automne (1831), *Chants du Crépuscule* (1835), *Voix intérieures* (1837), *Rayons et Ombres* (1849) : — Ces quatre volumes peuvent se distinguer entre eux par des nuances, mais si légères qu'on a droit de ne pas s'y attarder. De vrai, qu'on envisage le fond ou la manière, ce sont quatre séries ou parties d'une œuvre sensiblement une. Prenons-les donc ainsi.

Tout d'abord et à le considérer du point de vue littéraire, quel service ne leur rendrait-on pas en les abrégeant ! De ces cent cinquante cinq pièces élaguez une moitié, deux tiers peut-être ; fondez les quatre recueils en un seul : qu'y perdrez-vous ? Beaucoup de bluettes souvent terminées en concetti, quelques madrigaux où le bel esprit fait tort au sentiment vrai, même profane, un certain nombre de morceaux mal venus, obscurs ou trop visiblement factices. Le reste composerait un ensemble exquis. Ensemble varié, où domineraient l'élégie, l'idylle domestique, où commencerait d'apparaître la satire éloquente (1), parfois heureusement alliée au lyrisme proprement dit, à l'enthousiasme des grandes choses ou des grandes infortunes, lequel n'occupe ici qu'une place étroite mais remplie avec honneur (2). Vous garderez aussi quelques pièces intimes, difficiles à classer dans un genre unique, ce qui ne leur est pas un reproche (3). Cela fait, encore

(1) *A la Colonne. Chants du Crépuscule*, 2 ; *A Canaris, Chants du Crépuscule*, 8, 12, — le début de *Sunt lacrymæ rerum. Voix intérieures*, 2. De même : *Voix intérieures*, 32...

(2) — Je n'en vois guère plus de deux qui répondent absolument à cette idée : *Napoléon II. Chants du Crépuscule*, 5. — *Sunt lacrymæ rerum. Voix intérieures*, 2.

(3) — *Que nous avons le doute en nous Chants du Crépuscule*, 38. *Pensar dudar. Voix intérieures*, 28, *Sagesse. Rayons et Ombres*, 44,

faudrait-il alléger plus d'une œuvre de détail, supprimer bien des longueurs, qui sont ici le défaut le plus marquant et vraiment funeste à des morceaux par ailleurs admirables. (1) En fin de compte, vous laisseriez dans l'ombre le virtuose rhéteur, l'enfileur de paroles, l'homme qui excelle parfois à composer, mais qui pèche bien souvent contre son art, faute de s'arrêter à temps, faute de douter modestement de lui-même et de s'aviser que tout ce qui lui vient à l'esprit n'est peut-être pas admirable. Vous ne garderiez qu'un vrai poète, capable de vérité, de passion, de grâce, de force, déjà puissant par l'image, par le rythme, et qui s'y rendra plus grand maître encore. Moyennant ces amputations, que plusieurs estimeront peut-être sacrilèges, il resterait de quoi le faire immortel.

Et n'avions-nous pas raison de le dire? Chez les romantiques, il s'en faut que tout soit romantisme. (2) Pris au complet, tels qu'on nous les donne, ces quatre recueils sont plus sobres que le Théâtre, que *Notre-Dame*, que les *Orientales*. Pas d'excentricité provocante, peu ou pas de crudité, de lourdeur matérialiste dans l'image, V. Hugo n'use pas du privilège de tout oser qu'il s'est arrogé dans ses préfaces tapageuses ; par les habitudes de l'esprit, de l'âme, il reste loin en arrière du théoricien.

L'âme, dernier mot, dernier fond du génie : voilà pour nous intéresser par-dessus tout. Sous quels traits se figure-t-elle donc à cette heure, à ce premier sommet de la vie, entre trente et quarante ans?

(1) *Regard jeté dans une mansarde. Rayons et ombres*, 4, serait un pur chef-d'œuvre si l'on en retranchait un bon tiers. Et combien d'autres exemples!

(2) *Le fond du romantisme. Supra*, p. 53.

Elle est déchue du christianisme. Visible dès la préface des *Feuilles d'Automne*, cette déchéance va s'affirmer toujours mieux en s'accélérant. Combien de notes fausses dans les pièces même qui voudraient encore être chrétiennes, par exemple dans la trop célèbre et trop longue *Prière pour tous* (1)! Un père s'avisa-t-il jamais de demander à sa toute jeune fille un *memento*

Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour?

Un père chrétien lui fait-il croire que les morts sont tout entiers dans leurs tombes et qu'à la voix d'un enfant, il leur peut venir là

... un bruit de lumière et de vie.
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux? —

Ailleurs le scepticisme religieux se manifeste sans ambages :

Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?...
Que faire et que penser? — Nier, douter ou croire!
Carrefour ténébreux! Triple route! Nuit noire! (2)

Pauvre poète qui croit plus sage de s'asseoir « sous l'arbre du chemin! » Il ne voit donc pas qu'hésiter entre les trois routes, c'est en avoir déjà pris une, c'est douter !... Tel est bien son état, et il en a pleine conscience dans les *Chants du Crépuscule*, ainsi nommés — c'est lui qui nous l'apprend — pour exprimer la baisse générale des lumières sur tous les grands problèmes de la vie (3). Là, il peut bien s'effrayer des

(1) *Feuilles d'Automne*, 37.
(2) *Feuilles d'Automne*, 27.
(3) Préface.

ombres qui s'épaississent, de la morale qui s'en va, des suicides qui se multiplient.

Mal d'un siècle en travail où tout se décompose!
Quel en est le remède et quelle en est la cause?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde,
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus! (1)

Eh! oui, poète, c'est bien cela, mais qu'y ferez-vous puisque vous souffrez de la maladie commune, puisque vous avouez vous-même

Près du besoin de croire, un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure (1)?

Il le confesse, il en gémit et notez qu'il s'en accuse.

C'est notre mal à nous, enfant des passions (3).

Un jour, il voit une cloche sur laquelle des mots impies ou obscènes gravés par des passants anonymes

Rompent l'inscription du baptême natal,

et il se reconnaît dans cet emblème. N'est-il pas baptisé? N'était-il pas pur autrefois?

Mais des passants aussi, d'impérieux passants
Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens...
Les passions, hélas! tourbe un jour accourue...
Pour visiter mon âme ont monté de la rue... (4).

Avançons et nous ne lui verrons plus la même fran-

(1) *Chants du Crépuscule.*
(2) *Ibidem.*
(3) Même pièce.
(4) *Chants du Crépuscule*, 32.

chise. Il est sincère, je n'en doute pas, quand il écrit encore :

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant (1).

Il déplore toujours son incroyance personnelle.

Oh! comme avec terreur, pilotes en détresse,
Nous nous apercevons qu'il nous manque la foi! (2)

Mais voici qu'il s'en lave les mains, que cet état d'âme lui paraît fatal, que la faute n'en est plus à lui mais à Dieu.

Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes.
Puisque Dieu l'a voulu, c'est qu'ainsi tout est mieux...
Dieu n'a scellé dans l'âme aucune certitude;
Penser ce n'est pas croire...

non c'est douter; nous le lisons dans les deux mots espagnols qui font le titre de la pièce : *Pensar dudar* (3). Tout à l'heure, le poète s'asseyait au carrefour, ne sachant laquelle prendre de ces trois routes : nier, douter ou croire; présentement dans la dernière pièce du dernier recueil, il entend résonner trois appels : christianisme, déisme, panthéisme. Auquel va-t-il obéir?

J'écoute ces trois voix; si mon cerveau fragile
S'étonne, je persiste et, sans peur, sans effroi,
Je les laisse accomplir ce qu'elles font en moi.

Conclusion théorique : tout est vérité partielle, rien n'est vérité absolue; — conclusion pratique : tolérance illimitée, car de ce bel éclectisme

(1) *Voix intérieures*, 1.
(2) *Ibidem*, 28.
(3) *Ibidem*.

Sort une bienveillance universelle et douce (1).

On ne s'abuse pas mieux soi-même. Il en viendra, comme tant d'autres, à l'aversion pour le christianisme ; c'est presque une loi.

Autre illusion. V. Hugo se proclame innocent de son incroyance ; il proteste qu'il cherche, qu'il interroge, mais qui ? Les flots, les montagnes, les champs, les bois, la nuit, la nature enfin, qui sait tout, qui révèlera tout quand on l'aura mieux pénétrée (2).

Homme, ne crains rien : la nature
Sait le grand secret, et sourit (3).

Hélas ! non. La nature ne sait rien ; elle raconte la gloire du Dieu qu'elle ignore ; mais de dire si ce Dieu est un en trois personnes et si Jésus-Christ est le Fils, voilà qui passe éternellement sa compétence. Plus tard, le poète citera en témoignage les fausses religions, l'histoire, mais quelle histoire ? Il oubliera toujours de s'adresser à l'Église et, sur la fin, s'il lui arrive de regarder le christianisme au visage, ce sera pour le travestir et le blasphémer (4).

Dès cette heure, entre 1830 et 1840, il n'y croit plus ; ajoutons qu'il s'est trop volontairement exposé lui-même à n'y plus croire. Comment ? Nous l'avons entrevu en relevant au passage l'immoralité de sa *Notre-Dame* ; nous le verrions mieux en rappelant ce qu'était alors sa vie. Triste sujet, mais sur lequel je n'ai pas plus le droit de me taire que le goût d'insister.

(1) *Rayons et ombres*, 44.
(2) *Voix intérieures*, 28.
(3) *Rayons et ombres*, 17.
(4) *Religion et religions*.

Dans les œuvres poétiques de cette période, la famille tient une assez large place, l'enfant surtout. Certes V. Hugo n'en est pas à cet égoïsme vulgaire qui l'écarte comme une gêne; il s'y plaît, il le peint de traits souvent aimables, gracieux. Il l'aime, allez-vous dire... Prenez garde! A n'en juger que par ses vers, on croirait plutôt qu'il l'adore, ce qui est fort différent. Il en fait un jouet charmant, une idole, il se préoccupe surtout d'en jouir, où l'on voit qu'il s'aime avant tout lui-même, et sans en avoir conscience, je le veux bien. Un critique, fort indulgent d'ailleurs, (1) trouve déjà dans ses idylles paternelles un peu de cette niaiserie qui trente ans plus tard, chez l'aïeul, atteindra le sublime du genre. J'y sens, pour ma part, une tendresse plus illusoire que réelle, plus égoïste que dévouée. En tout cas, ces vers, si jolis du reste, ne me rendent pas le son légitime, l'accent grave et respectueux d'un vrai cœur de père. Je vais être taxé de sévérité à outrance; mais quoi! pour biaiser ici le moins du monde, trop délicate est la matière, trop périlleux à l'avenir de l'enfant le sentimentalisme faible et jouisseur dont bien des parents se savent gré, le prenant pour amour. Et voilà bien ce que respire souvent, chez V. Hugo, la peinture de l'enfance, la poésie du foyer. Est-ce merveille? On n'est pas ou, tout au moins, on ne reste pas, en ce genre, le poète pur et complet, quand on trahit pour son compte les grands devoirs de la famille, quand, le jour même de la première communion d'une fille aînée, on déserte en hâte le repas de fête pour un rendez-vous galant (2). Est-il besoin de re-

(1) M. E. Faguet. *V. Hugo, XIXe siècle.*

(2) Adolphe Jullien : *Le romantisme et l'éditeur Renduel. Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1895. — Depuis *Lucrèce*

dire qu'à ce jeu, il est bien malaisé de ne point perdre la foi ?

Un jour de 1870, L. Veuillot, relisant les *Feuilles d'Automne*, appréciait avec une équité plutôt généreuse et ce recueil et, du même coup, les trois autres. « Avant de descendre à sa folie d'à-présent, hélas! incurable, V. Hugo a été *l'homme moderne* plus qu'aucun autre contemporain... Sollicité d'en haut, tenté d'en bas, hésitant à monter, craignant de descendre, se laissant embouer dans les pentes inférieures sans avoir encore résolu de s'y engager; puis le pied devient plus lourd, puis la boue gagne les ailes, puis il tombe, puis il roule... Mais il y a de nobles efforts pour s'emparer d'une meilleure destinée... Quiconque voudra l'étudier le plaindra » (1). On sait déjà que cette disposition d'esprit est la nôtre et, au regard de la morale et de la religion, ses œuvres poétiques entre 1830 et 1840 sont pour la justifier amplement. Vous y voyez à plein l'âme

Borgia (1833), V. Hugo s'était lié avec une actrice médiocre, Juliette Gauvain. Plus tard, sous le nom usurpé de Madame Drouet cette femme le suivit partout et finit par remplacer l'épouse au foyer du poète veuf; elle y mourut deux ans avant lui. On me permettra de laisser admirer à d'autres une aussi longue fidélité dans l'adultère. Notons d'ailleurs, pour être juste, que plusieurs pièces sur les enfants sont antérieures à cette liaison, mais non pas toutes. Aussi bien l'auteur n'éprouvait, semble-t-il, aucun embarras, à célébrer en même temps la famille et la passion libre. Les *Chants du Crépuscule* renferment à eux seuls une bonne douzaine de bouquets à la maîtresse, et, pour les faire excuser peut-être, s'achèvent par un hommage pieux à Madame Hugo. *Date lilia* est le titre. On a voulu « jeter une poignée de lis aux yeux, » disait justement Sainte-Beuve; mais dans cette disparate choquante il n'accusait qu'un défaut de tact littéraire. Mêlé de sa personne à tout cela, il n'osait pas, et pour cause, formuler un blâm d'ordre moral.

(1) 14 décembre 1870. — *Mélanges*, série III, t. V, p. 391.

moyenne de la génération d'alors, avec son reste d'élévation native et chrétienne, fléchissant, décroissant toujours au choc des opinions flottantes et des passions mal contenues.

Vous y verriez de même ses oscillations politiques, bien que les quatre volumes en question n'aient pas grand chose à nous apprendre sur ce point. Le royalisme a passé, le bonapartisme grandit, le républicanisme peut çà et là commencer à poindre, mais pas encore la fièvre démagogique. Il est curieux, au contraire, d'entendre V. Hugo prémunir à l'encontre un sien ami, républicain de la veille, le statuaire David d'Angers.

O pétrisseur de bronze, ô mouleur de pensées,
Considère combien les hommes sont petits,
Et maintiens-toi superbe au-dessus des partis.. ..
Refuse aux cours ton art, donne au peuple tes veilles:
C'est bien, ô mon sculpteur! mais loin de tes oreilles...
Chasse ceux qui s'en vont flattant les carrefours (1).

Le temps vient cependant où le poète lui-même sera du nombre ; la politique l'y aura conduit, la politique dont on l'aurait cru suffisamment détaché dans ses vers, mais qui va, tout au rebours, le détourner de la poésie et devenir sa grande affaire, son grand malheur. N'en disons que ce qu'il faudra pour expliquer son évolution et trouver plus que jamais à le plaindre.

Lamartine était député; V. Hugo crut se devoir à lui-même d'être pair de France. Il le fut en 1845 et brilla peu au Luxembourg. Aussi bien n'en eut-il guère le temps. La crise de 1848 éclate ; elle ne le trouve nullement républicain, lui qui, le 24 février, appre-

(1) Au statuaire David. *Rayons et ombres*, XX (1840).

nant l'abdication de Louis-Philippe, manifestait sur la place de la Bastille en faveur du Comte de Paris et de la régence maternelle, tandis que Lamartine, à la Chambre, faisait écarter cette solution. Élu membre de la Constituante puis de la Législative, il s'y montre d'abord et longtemps conservateur décidé, appuyant toutes les lois d'ordre, y compris l'état de siège qu'il se targuera d'avoir toujours combattu. Quel brusque retour, quelle saute de vent le fera passer de la droite à la montagne? Si vous l'en croyez, c'est l'expédition romaine, c'est l'indignation qu'il ressent à voir la royauté pontificale restaurée par nos armes. A ce coup, ses yeux s'ouvrent; la liberté lui apparaît tuée à Rome et en France; il s'éprend de « ce cadavre » et « l'épouse ». (1) Beau roman de chevalerie démocratique et anticléricale, mais roman pur. Le pair de France avait salué en prose et en vers les débuts de Pie IX; il avait ébauché en son honneur ce poème du *Pape* qu'il devait publier trente-deux ans plus tard, complètement démarqué jusqu'à signifier le contraire. Le député de 1848 et de 1849 avait voté six fois, de compte fait, pour l'expédition romaine. Ce qui le retournait contre elle, ce n'était pas l'irréligion, pas même un républicanisme de fraîche date; c'était un bonapartisme de simple intérêt personnel. Qui lui donnerait le portefeuille objet de ses rêves? La majorité conservatrice? Il la sentait de moins en moins sympathique à son caractère et à son genre de talent. Restait donc Louis Bonaparte, et ce prince venait de se séparer d'elle en menaçant la liberté du Pape dans la fameuse lettre à Edgard Ney. Là est le secret de la première conversion du

(1) — V. Hugo, *Actes et paroles*. Introduction, t, I, p. 26.

poète ; il fait sa cour à la politique présidentielle quand, le 19 octobre 1849, il lance contre la Papauté cette diatribe où Montalembert va trouver l'occasion de son plus beau triomphe oratoire. Quinze jours après, nouveau ministère, et V. Hugo n'en est pas ; le Président, qui lui avait donné parole, n'ose passer outre à l'opposition unanime des autres membres du cabinet. Et la conversion avance ; et V. Hugo n'est déjà plus bonapartiste ; son ambition refoulée a grandi ; après Louis Napoléon, il veut présider la république, l'auxiliaire se porte rival, héritier présomptif. Mais vient le coup d'État, qui emporte sa chimère avec la république elle-même, On comprend ici l'indignation de plusieurs ; quant à la sienne, elle vaudrait plus sans cette rencontre et si l'on pouvait ignorer qu'il s'estimait volé personnellement. Tel est le récit au vrai de cette multiple évolution politique, tant de fois présentée par lui comme une laborieuse ascension dans la lumière. Qui voudra s'en convaincre en détail, n'a qu'à feuilleter Edmond Biré ; c'est feuilleter la collection du *Moniteur*.

Ne soyons pas sévère au pauvre poète ; plaignons-le plutôt. Mais de quoi ? De sa versatilité, de ses opinions successives ? Non pas : changer d'avis en pareille matière est quelquefois sagesse et courage. Plaignons-le d'avoir bien vite perdu toute conviction, toute opinion précise, de n'avoir plus eu foi qu'en lui-même, en sa destinée transcendante, en son génie qui lui donnait tous les droits, voire celui de gouverner l'univers. En politique tout comme en littérature, en morale, en religion, le pauvre homme a été surtout victime d'une infatuation colossale, d'une lamentable monomanie d'orgueil. C'est l'unité de sa vie, la seule ; c'est son ridicule souvent

énorme, c'est son premier et dernier malheur.

En vérité, n'était la liberté d'enseignement que V. Hugo, successeur de Falloux, aurait au moins compromise, on se prendrait par instants à regretter que Louis Bonaparte n'ait pas tenté l'aventure, essayé les aptitudes ministérielles du poète. Peut-on jurer que bien des choses n'auraient pas changé de face ; que le chantre des gloires impériales n'eût pas accepté, comme tant d'autres, un second dix-huit brumaire ; qu'il n'eût pas, sans trop de façons, repris son ancienne place au Luxembourg avec le titre nouveau de sénateur ? — Injure gratuite, insinuation odieuse ! — En êtes-vous sûr, et n'a-t-on pas dit, il y a longtemps, que, pour un peu, il serait devenu le Fontanes du second empire ? Mais passons.

Les choses suivirent un autre cours. Malgré le radicalisme croissant de ses allures nouvelles, V. Hugo n'eut pas l'honneur de sembler redoutable aux auteurs du coup d'État. Pendant la crise, ils le laissèrent s'agiter stérilement, prudemment ; (1) après quoi, quand il eut gagné la Belgique, ils le déclarèrent expulsé pour cause de sûreté générale. Ici commence la troisième phase de sa vie, la plus fâcheuse à bien des égards.

(1) — On sait par de bons témoignages où se réduisent les prouesses dont il se vante dans *l'Histoire d'un crime* (le coup d'État), publiée en 1878.

III

L'exil (1850-1870) — Aspect général de l'époque — V. Hugo pamphlétaire politique : *Histoire d'un crime, Napoléon le Petit, Les Châtiments.* — Retour à la poésie pure. *Les Contemplations*, littérature et sentiment, deuil paternel, divagations religieuses. — *La Légende des Siècles.* Belle idée. Ce qui manque au poète pour la remplir. Merveilles d'imagination, prodiges d'injustice et de folie. *La Fin de Satan ;* la révolution remédiant à l'impuissance de Jésus-Christ. — *Les Chansons des rues et des bois.* — De la fécondité du poète. — V. Hugo romancier. *Les Misérables*, curieux dualisme d'inspiration. *Les Travailleurs de la mer. L'homme qui rit, William Shakespeare*, roman de critique et d'esthétique.

En déchaînant un peu partout l'esprit d'individualisme et d'anarchie, la révolution de Juillet avait précipité chez V. Hugo l'émancipation de la fantaisie. (1) Le coup d'État du 2 décembre 1851 lui sera plus funeste encore, ou plutôt sa liaison avec le radicalisme, rendue moralement irrévocable par le coup d'État lui-même. Désormais le pair de France, le député conservateur, est prisonnier de la démagogie cosmopolite ; elle le tient par l'amour-propre et quand on le voit refuser par deux fois l'amnistie (1859-1869) ; quand il écrit fièrement, à propos des fidèles de l'exil :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là, (2)

on louerait plus volontiers cette constance, n'était qu'il faut bien y voir une quasi nécessité d'orgueil.

(1) — V. Thureau-Dangin. *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. 1.
(2) *Ultima Verba, Châtiments*, VII, 17.

Pourquoi donc aussi amoindrir lui-même le prestige de ses dix-huit ans d'exil, et par l'exploitation tapageuse qu'il en a faite (1), et par cet aveuglement de rancune qui le porte, en plus d'un cas, à confondre la France même avec l'établissement impérial? On l'entendra maudire nos victoires de Crimée et plus tard applaudir Juarez au Mexique. Ressentiment de banni, hallucination de rêveur, entraînement de sectaire politique, tout s'unira pour le jeter dans l'utopie des *États-Unis d'Europe*, pour en faire le précurseur des étranges patriotes de l'heure présente. Il sera de ceux pour qui la politique, entendue à leur manière, l'emporte manifestement sur l'intérêt du pays.

En religion, nous verrons se consommer la déchéance, le déisme, auquel d'ailleurs le poète ne renoncera jamais, s'amincir de plus en plus et se fondre dans un panthéisme visionnaire. A vrai dire, cette ruine définitive du sens chrétien ne s'accomplira point sans des hésitations et des combats d'un intérêt douloureux. Elle s'achèvera pourtant et, malgré sa prétention d'universelle tolérance, le déserteur de la foi catholique finira dans la haine de l'Église : nous l'avions déjà dit. Étrange phénomène du reste ! Plus il sentira flotter et disparaître en lui les dernières certitudes, plus il se croira fait pour instruire le monde ; c'est quand, de son propre aveu, lui manquera toute lumière qu'il dira plus intrépidement que jamais : « Je fais mon métier de flambeau. »

Avec la religion, il va de soi que la moralité baisse encore, j'entends la moralité de l'écrivain. D'autres l'ont noté avant moi : « l'exil, en le délivrant de

(1) Voir, par exemple, *Actes et paroles*, t. II, début.

toutes les contraintes qu'il avait impatiemment supportées, le rendit à lui-même (1) », à son « tempérament d'athlète... de satyre, d'égipan, » crûment et violemment sensuel. Voilà pour infecter les œuvres de sa seconde maturité, de sa vieillesse même. Parlant à la chrétienne, je rappellerai que, chez les vieillards qui ont le plus abusé de la grâce, on surprend avec effroi une sorte de tic odieux qui est d'enlacer l'impureté au blasphème. Ce fut le cas de Voltaire; V. Hugo en tiendra.

En littérature enfin, deux phénomènes se produisent alors. Opposés, quasi incompatibles à première vue, on comprendra cependant qu'ils marchent de front. Entre cinquante et soixante-cinq ans à peu près, la faculté maîtresse du poète, l'imagination, atteindra son plein développement; elle déploiera une incomparable puissance. D'autre part, la raison abdiquera de plus en plus devant la fantaisie effrontée, provocante, extravagante à dessein et par gageure. Merveilles de poésie et monstres d'absurdité; pêle-mêle sans nom, chaos splendide et grotesque : jamais on n'aura été si grand poète et jamais on n'aura été si pleinement romantique, au sens rigoureux du terme, c'est-à-dire si parfaitement et si volontairement fou. La même pièce, la même page quelquefois nous feront passer brusquement de l'admiration au dégoût, à l'indignation, à l'éclat de rire, en fin de compte, à la pitié. Voilà donc ce qu'était ce génie et comment il a travaillé à se détruire. Achevons de nous en convaincre aussi brièvement qu'il se pourra.

(1) M. Brunetière. *Histoire et Littérature*, t. III, p. 282. — Voir les entours.

La politique l'avait enlevé pour un temps aux lettres ; en décembre 1851, elle ne le leur rendait qu'à demi. Joué, frustré, banni, rien d'étrange s'il débuta par l'histoire du coup d'État. Il l'écrivit de furie dès les premiers jours de son exil à Bruxelles, mais eut la prudence de la laisser dormir vingt-cinq ans en portefeuille. Au lendemain de l'événement, trop de témoins auraient pu s'élever contre ses mensonges. Du moins le public eut-il bientôt *Napoléon le Petit*, pamphlet en prose, violent, excessif, cela devait être, mais étincelant, ardent, magnifique par endroits. Si le pamphlétaire se trouvait fort empêché en présence du suffrage universel amnistiant le fait accompli (1) ; en revanche il avait, pour plaider le droit supérieur de la conscience, quelques pages vraiment éloquentes (2). Seulement il n'y prenait pas garde : ces mêmes pages étaient la négation radicale du principe révolutionnaire et, si elles valaient ce jour-là contre le violateur de la constitution jurée, combien plus vaudraient-elles contre sa secte politique à lui, Hugo !

Après la prose, les vers. Officieusement prié de quitter la Belgique, où ses fureurs devenaient compromettantes, c'est de Jersey que le poète lança en 1853 *Les Châtiments*. D'aucuns y voient son chef-d'œuvre ; à mon sens ils n'ont ni absolument tort ni absolument raison. Comme toute passion vraie, la haine inspire, c'est une muse ; et ici nous la voyons bien servie par la puissante souplesse de l'imagination, par la riche variété des tours. Lyrique, épique, satirique, elle prend tous les tons, elle met

(1) *Napoléon le Petit*, livre VI.
(2) *Ibidem*.

en œuvre tous les genres : odes, grands tableaux d'histoire, invective, allégorie, symbole, épigramme, chanson. Elle est ingénieuse, élégante même sans faux bel esprit, quand elle convie les abeilles à se détacher du manteau impérial et à chasser, au défaut des hommes, l'usurpateur qui s'en est affublé (1) ; ironique avec une vigueur sobre, quand, reprenant un mot célèbre du prince, elle dit aux morts du 4 décembre :

Dormez dans vos cercueils ! taisez-vous dans vos tombes !
L'empire, c'est la paix (2) ;

magnifique si elle trouve bon de rappeler la retraite de Russie, Waterloo et Sainte-Hélène, pour avertir finalement le grand empereur que la véritable *expiation* n'était pas encore là (3). Sincère, vive, intarissable, le poète lui doit d'échapper mieux que partout ailleurs au développement factice et au verbiage. Si l'on opérait sur l'œuvre immense de V. Hugo ce triage si avantageux pour sa gloire, *les Châtiments* fourniraient plus d'une pierre au monument définitif.

Malheureusement, la haine est monotone et fatigante par nature ; elle pousse à l'outrance ; mais de plus il lui manque ici la dignité du caractère, ce respect de soi qui doublerait la force en la mesurant. L'indignation est noble ; elle grandit l'âme et, par suite, le langage ; la colère les avilit tous deux ; elle se fait volontiers basse, triviale, grossière, elle trépigne, elle écume, elle bave. C'est le faible des parties satiriques du livre, et qui gâte quelquefois les meilleures pièces, *l'Expiation* par exemple. Après

(1) Livre V. 3.
(2) Livre I, 4.
(3) L'*Expiation*. Livre V. 13.

Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène, le second empire n'est qu'une orgie de carnaval, racontée en style poissard. Et quelle erreur littéraire ! quelle faute de composition et de tactique ! A la suite de ces beaux fragments d'épopée, il fallait tourner court, et dire d'un mot que le vrai châtiment de l'oncle, c'est le neveu.

Ainsi la haine fait tort au poète ; elle le jette à corps perdu dans la déraison (1), dans la laideur hideuse et triviale (2), dans la grossièreté répugnante, en quoi le goût n'est pas seul offensé, mais la force même s'amoindrit en s'exagérant. Que gagne la haine à voir dans *l'Égout de Rome* des restes sans nom, chiens crevés ou Césars pourris ; à nous montrer,

Le porc Sénat fouillant l'ordure du groin (3),

on Monsieur de Parieu mangeant des glands sous le chêne impérial ? (4) Je m'assure que des bannis tels que Lamoricière ou même Charras ont dû être médiocrement satisfaits de leur vengeur.

A ces convulsions de basse colère, l'homme perd autant que l'artiste, il laisse trop voir, et sa blessure personnelle, et ce fond de tempérament vulgaire où la générosité ne manque pas moins que la pudeur. Maladroite par emportement, sa passion devient odieuse quand elle le fait assez mauvais Français pour salir ignoblement la fin héroïque de Saint-Arnaud, le vainqueur de l'Alma (5). Elle est aveugle

(1) *Les trois Chevaux*, livre VI, 16.
(2) L'*Égout de Rome*, VII, 4.
(3) Livre IV, 13.
(4) Livre VI, 13.
(5) Livre VII, 16.

dans son but, contradictoire dans ses moyens, permettant contre Napoléon III l'assassinat politique (1), se désavouant l'instant d'après (2) et s'essayant à reprendre cette pose d'universelle clémence qui est une de ses plus déplaisantes affectations. D'ailleurs V. Hugo n'épargne personne et, moins que personne, ceux qui jadis ont peu goûté sa prose de tribune ou même ses vers. Comptez que M. de Parieu n'en reviendrait pas au temps

Où les grossiers humains de glands se contentaient (3),

s'il n'avait recueilli, après M. de Falloux, le portefeuille d'abord promis au poète. Et combien d'autres menues vengeances qui ne sentent pas moins leur galant homme ! Où sa colère lui devient le plus funeste, c'est quand elle se déchaîne contre les catholiques, généralement ralliés au nouveau régime. Une âme plus haute et plus libre discernerait la réserve des uns de la confiance trop naïve de certains autres; mais voilà qui est trop fort pour V. Hugo. A son gré, Montalembert n'est qu'un Tartuffe (4) ; Veuillot, insulté dans sa mère, est

Simple jésuite et triple gueux (5);

les Évêques

Crachent leurs Te Deum à la face de Dieu (6);

(1) Il fait dire par la conscience : — *Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.* Livre III, 15.
(2) Livre III, 16.
(3) La Fontaine.
(4) Livre III, 8 — V. 10, — VII, 13.
(5) Livre IV 7. — Quant aux vrais Jésuites et à leurs récents collèges, n'en parlons pas.
(6) Crachez vos *Te Deum* à la face de Dieu.
(Livre V, 11.)

Pie IX, ce Pape dont Victor Hugo a sept fois voté le rétablissement par les armes, devient un égorgeur, un suppôt du diable (1). Où s'arrêter sur une telle pente? Voici que Jésus-Christ même est insulté personnellement, travesti en rationaliste (2), accolé sacrilègement à Voltaire (3), à Jean Huss (4), à tous les condamnés politiques, et, par je ne sais quel instinct que j'aime mieux ne pas qualifier, l'outrage vise en passant jusqu'au *Sacré-Cœur* (5).

— Assez.

Trois ans après *les Châtiments* (1856), nous revenons à la poésie pure. Banni de Jersey pour tapage politique, V. Hugo est à Guernesey; c'est là qu'il donne les *Contemplations*. Titre postiche et qui ne s'applique bien qu'à la dernière partie, à la plus folle. Recueil assez factice : les pièces sont *d'autrefois* ou *d'aujourd'hui*, antérieures à l'exil ou postérieures ; c'est tout leur lien d'unité. Par ailleurs ne vous fiez pas aux dates : le poète veut passer pour un démocrate de la veille, et nous savons de reste que les scrupules d'exactitude l'embarrassent peu. Mais il se trahit par le style. Non, ce n'est pas en 1846 qu'il justifiait devant je ne sais quel marquis sa défection du royalisme (6). L'apologie veut être *d'autrefois ;* le ton et le langage sont manifestement *d'aujourd'hui*. Même disparate, quand il prétend s'être vanté dès 1845 de guerroyer contre la langue noble

(1) Livre I, 12, — II, 2. V. 2,
(2) Livre I, 8.
(3) *Ibidem*.
(4) Livre III, 13.
(5) Le Sacré-Cœur mourait de sa mort naturelle. (*Nox* IV).
(6) Écrit en 1846. *Contemplations*, V, 3.

au profit de l'égalité révolutionnaire (1), et peut-être aussi quand il exhale en invectives trop peu attiques ses rancunes d'adolescent contre la pension Cordier (2).

Mais qu'importent et ces menues supercheries et la composition plus ou moins arbitraire de ces deux volumes? Que valent-ils en eux-mêmes? c'est là le point.

Merveille d'art, s'écrient quelques enflammés; manuel obligé, bréviaire de tout poète moderne (3)! A Dieu ne plaise, vraiment! Inférieures aux *Châtiments* qui les précèdent et à la première *Légende des Siècles* qui va les suivre, les *Contemplations* continuent, pour une moitié, la manière *des Feuilles d'Automne*, qualités et défauts; dans le reste, dans les pièces qui sont bien authentiquement *d'aujourd'hui* (4), elles en inaugurent une autre, la dernière du poète et la pire. Là, sans doute, commence d'apparaître cette extraordinaire puissance d'imagination qui éclatera dans la *Légende;* mais qu'il la faut payer cher! par quelles absurdités gigantesques, filles d'un caprice qui s'exalte et se grise visiblement lui-même dans sa lutte contre le sens commun! Plus de digue au torrent du verbiage. Selon V. Hugo,

> En laissant fuir les mots de sa langue prolixe,
> L'homme s'agite et va (5)...

(1) *Réponse à un acte d'accusation*, I, 3. Ici, comme dans la pièce précédemment citée, il ajoute un post-scriptum daté de 1855. Raffinement inutile. Le post-scriptum et la pièce sont trop visiblement du même ton pour n'être pas de la même époque.

(2) *A propos d'Horace*, I, 13, — Date officielle, 1831.

(3) Th. de Banville.

(4) Entendez surtout le livre VI, le livre apocalyptique : *Au bord de l'infini*.

(5) Livre VI, 6.

Ainsi fait le poète lui-même, si ce n'est peut-être qu'il ne va guère. Plus de limite à la fantaisie paradoxale. Elle s'évertue aux analogies impossibles, aux rapprochements inouïs, puis les renforce encore par des ellipses ou juxtapositions barbares, qui vont devenir un tic. Admire qui pourra le *grelot-monde*, la *biche-illusion*, le *ver-réalité*, l'*immense toile-amour*, l'*aigle-trépas*, le *blanc-cheval-aurore*, l'*aurore-crête rouge du coq-matin*, et autres gaillardises de pensée ! On a fait jadis une carte de *Tendre;* avec les *Contemplations*, on en ferait une du pays d'extravagance. — Extravagance par l'image démesurée, parfois incohérente : voyez plutôt ces hommes dont les fronts audacieux,

Fiers, semblaient s'achever en astres dans les cieux.

— Extravagance par l'abus de l'abstraction, des blancheurs, des horreurs, des énormités. Quelle joie pour le mourant de penser qu'il va être

... cri des eaux, bruit des cieux
Et palpitation du Tout prodigieux ! (1)

— Extravagance atteignant l'idéal par l'alliance du vague et de l'enflure. A ses compagnons d'exil, V. Hugo dira sans sourciller :

Recevez la caresse immense du lieu noir (2).

J'aurais voulu l'entendre lui-même prononcer ce vers et tant d'autres. Quel accent pouvait-il bien y mettre ? Quelle profondeur auguste, recueillie, comme pour inviter les esprits à s'enfoncer dans ce vide avec l'es-

(1) Livre VI, 13.
(2) Livre V, 6.

pérance d'y trouver quelque chose! Non, si les *Contemplations* sont le bréviaire du poète, avouons qu'il y a trop de pages à déchirer.

Regardons au fond des choses, à l'âme. *Ame en fleur*, dit un des sous-titres (1), mais pauvres fleurs vraiment, et qui n'ont pas même l'excuse d'être fleurs de jeunesse, ayant été cueillies après 1833, pour faire supplément à la guirlande, non de Julie, mais de Juliette Gauvain. N'insistons pas davantage, au moins pour le moment, sur la façon dont V. Hugo voit et sent la nature (2). Ne rappelons qu'en courant ses apologies politiques ou littéraires. Qu'il ait été converti du royalisme par l'histoire, sans discuter le fait, on peut au moins le concevoir. Mais quelle lumière a-t-il bien pu trouver dans le spectacle de la création physique? En contemplant forêts et montagnes, comment s'y est-il pris pour lire : « Texte : Dieu ; contre sens : royauté (3). » Et quel style, Bon Dieu ! Quelles comparaisons triomphantes !

Mes pieds, ces renégats, quittent mes vieilles bottes (4).

Comme Voltaire bien souvent, comme tout plaideur un peu mal à l'aise, il essaye de la gambade; mais où est le jarret de Voltaire, « ce singe de génie? » (5) Où sont les escarpins à talons rouges? Bottes ou sabots, l'acrobate est chaussé bien lourdement. Je le trouve moins gauche et plus sérieux quand, rappelant sa guerre à la langue noble, il se fait honneur d'avoir été en cela bon révolutionnaire.

(1) C'est celui du livre II.
(2) Voir plus bas, § 5.
(3) Livre V, 3.
(4) *Ibidem.*
(5) V. Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, IV.

Le mouvement complète ainsi son action.
Grâce à toi, progrès saint, la Révolution
Est aujourd'hui dans l'air, dans la voix, dans le livre.
Dans le mot palpitant le lecteur la sent vivre... (1)

Tout à l'heure, il gâtera cette vérité par une hyperbole ridicule et une équivoque blasphématoire :

Car le mot c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu (2);

mais la vérité demeure; le poète — bon romantique en ce point — nous a bien réellement rendu le service de combattre une des formes du respect, en effaçant de son mieux, avec la hiérarchie des expressions, celle des objets et des sentiments.

Dans les *Contemplations*, deux parties mériteraient une plus longue étude : le livre IV, *Pauca meae*, et le livre VI, *Au bord de l'infini*. C'est proprement l'âme en deuil et l'âme devant le problème divin.

Le 4 septembre 1843, V. Hugo avait du même coup, perdu sa fille aînée, Léopoldine, et son gendre, Charles Vacquerie, noyés dans la Seine à Villequier. On aimerait à honorer sa douleur, mais que ne l'a-t-il mieux honorée lui-même! De fait, elle est gâtée deux fois, et par un peu trop d'étalage littéraire (3), et surtout par le voisinage des madrigaux sensuels colligés plus haut sous la rubrique : *Ame en fleur*. Est-elle chrétienne? Est-elle vraiment religieuse? Hélas! à demi. Louis Veuillot, qui avait à pardonner de récents outrages, poussait loin la générosité quand il voyait dans quelques strophes de la pièce intitulée : *A Villequier* (4), la meilleure assurément

(1) *Contemplations*, livre I, 7.
(2) *Ibidem*, 8.
(3) E. Faguet, *Études sur le dix-neuvième siècle*, p. 177.
(4) Livre IV, 15.

du livre, une « peinture divine de la résignation » ; quand il déclarait ne pas connaître de plus beaux vers « dans la langue française et dans la langue chrétienne (1). » La douleur ennoblit toute âme ; elle en fait jaillir ce témoignage de naturel christianisme dont a parlé Tertullien ; mais encore chez un baptisé, comme était V. Hugo, elle ramène à la surface quelque chose de la religion positive et surnaturelle, ensevelie, mais non pas encore éteinte, sous les résidus impurs de l'*Ame en fleur*. Et voilà pour inspirer cinq ou six strophes nobles et touchantes. Cependant toute la magnanimité de Louis Veuillot ne peut l'empêcher de reconnaître que « la pièce ne se soutient pas dans ce ton vrai », de noter les « récriminations » étranges du père contre la justice qui le frappe au cœur. Quoi ! vanter « ses travaux, ses services », et dire à Dieu qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce salaire (2) ! Et quelles œuvres devaient garantir V. Hugo des communes épreuves ? Était-ce le *Roi s'amuse* ou *Notre-Dame de Paris* ? — Frappé lui-même dans ses affections les plus chères, L. Veuillot écrira simplement : « Je solde mon compte de pécheur », et nous aurons entendu le vrai chrétien. — Quant à ce chant de résignation prétendue, je lui ferai, pour ma part, deux autres repro-

(1) Louis Veuillot, *Mélanges*, 2e série, t. II, pp. 583, 584. Toute cette étude sur les *Contemplations* est un chef-d'œuvre de critique, et si tous mes lecteurs l'avaient entre les mains, je me tairais, me contentant d'y renvoyer.

(2) Considérez encor que j'avais dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté;
Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas;
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire...

ches. Pourquoi se jeter sur ce lieu commun des lois générales dont Dieu même serait esclave, comme Jupiter l'était du *fatum* ?

Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit.

Bon pour le déisme argumentant contre la Providence particulière. Et que dire de ce couplet :

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien à vous ?

Dieu trop occupé pour avoir le temps de songer à nos mesquines affaires ! Voilà qui se lit dans le *Dictionnaire philosophique* et à la conclusion de *Candide* (1). Il est d'ailleurs vrai que rien d'extérieur ne saurait affecter l'impassibilité divine. Dieu, comme Dieu, ne peut s'affecter, s'émouvoir de nos souffrances, y compatir au sens rigoureux du mot (2). Ainsi les termes sont matériellement justes ; mais je le demande à tout lecteur : quelle impression s'en dégage ? C'est que Dieu est insensible à nos peines, que, n'en souffrant pas lui-même, il n'y attache ni intérêt ni pitié. Insinuation boudeuse et jalouse; grondement du pauvre disant au riche : « Ma misère ne trouble pas votre joie. » Non, dès 1847 — c'est la date du morceau et rien n'engage à la suspecter

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article Providence. — « Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ? » (*Candide*, conclusion).

(2) Encore faudrait-il se rappeler qu'en prenant un cœur d'homme, il s'est donné à lui-même cette faiblesse métaphysique et, à notre égard, cet attrait de plus.

— la douleur pouvait bien remuer encore dans l'âme du père un reste de sentiment chrétien ; elle ne pouvait plus la soulever, ni surtout la maintenir, à la hauteur de la résignation chrétienne. L. Veuillot même l'avoue. « La lyre de M. Hugo n'a pas cette belle corde, et l'un des plus profonds échos du cœur lui reste fermé (1). »

Quelques années passent; l'âme roule plus bas encore et, malgré tout, le sensualisme lâché, l'orgueil débridé, n'ont pas achevé leur œuvre. Qui aurait assez de loisir pour étudier à fond le sixième livre des *Contemplations*, y verrait se prolonger la lutte de cette âme avec elle-même. Ici elle se vante :

Je n'ai rien à la conscience (2);

là elle s'accuse; elle reconnait en soi deux éléments contradictoires,

De la fange et des firmaments (3);

elle entrevoit qu'à s'enivrer, comme elle continue de faire,

De ce qu'on croit l'amour, de ce qu'on prend pour l'âme,
Sang du cœur, vin des sens, âcre et délicieux,
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux (4);

et revoyant en idée ceux qui lui furent chers, elle crie avec épouvante :

Oh ! cachez-moi, profondes nuits ! (5)

Partout la même contradiction se manifeste.

(1) *Mélanges*, II, II, p. 580.
(2) *Contemplations*, VI, 24.
(3) *Ibidem*, VI, 15.
(4) *Ibidem*, VI, 11.
(5) *Ibidem*, VI, 12.

Voulez-vous entendre la présomption, la démence rationaliste? Vous l'avez dans *Ibo*, ce « poème admirable », au gré d'un juge que je ne puis me défendre d'admirer moi-même en ce point (1). Athlète capable de traîner la comète par les cheveux, lion, aigle, poète farouche, bouche du clairon noir, V. Hugo, c'est-à-dire l'esprit humain qu'il incarne, s'élèvera par ses seules forces

Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu.

Fallût-il couvrir de ses rugissements l'aboiement des tonnerres, il percera toutes les ombres, il dérobera tous les secrets, car

Dans cette époque agitée,

l'homme doit

Conquérir son propre mystère
Et voler Dieu.

Hélas ! poète, vous avez cru jadis que Dieu, prenant les devants, nous a épargné ce rapt impossible; que, par la bouche de son Verbe fait homme, il nous a dit tout ce qui importe et que nous ne saurions trouver par nous-même. Pourquoi ne le croyez-vous plus?

Mais admirez le contraste. Plus loin, tout comme dans les *Voix intérieures*, il se résigne au doute, ou plutôt à l'ignorance inerte, fataliste, qui proscrit le doute lui-même.

(1) M. E. Faguet, *Études sur le dix-neuvième siècle*, p. 161.

Ne riez point (1), souffrons gravement; soyons dignes,
Corbeaux, hiboux, vautours, de redevenir cygnes.
Courbons-nous sous l'obscure loi.
Ne jetons point le doute aux flots comme une sonde.
Marchons sans savoir où, parlons sans qu'on réponde
Et pleurons sans savoir pourquoi (2).

Mieux inspiré ailleurs, il met en vers, sans y penser, la belle page des *Soirées de Saint-Pétersbourg* sur le néant de nos vertus gâtées par l'orgueil ; dans le titre même, il nous avertit qu'il faut *croire*, mais non pas en nous, en Dieu seul.

Oh! rapides passants! ne comptons pas sur nous.
Comptons sur lui. Pensons et vivons à genoux,
Tâchons d'être sagesse, humilité, lumière.
Ne faisons point un pas, qu'il n'aille à la prière (3.)

Qui parle ainsi? N'est-ce pas un chrétien, un ascète? Et peut-il mieux démentir les fanfaronnades rationalistes d'*Ibo?*

Prière, humilité surtout : V. Hugo n'a donc pas le sens de ces grandes choses, mais il n'en a pas plus le courage, et, tournant le dos à la lumière, il s'enfonce dans une nuit traversée d'éclairs et de fantômes. Sa religion, car il veut et croit toujours en avoir une, en revient au naturalisme, à l'idolâtrie des forces créées. La lune sera l'hostie énorme que l'Officiant divin élève chaque soir (4). Dès lors à quoi bon les sacerdoces?

Pourquoi donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous? (5)

(1) Conseil difficile pour qui lit cette strophe.
(2) *Contemplations*, VI, 17.
(3) *Ibidem*, VI, 5.
(4) *Contemplations*, VI, 20.
(5) *Ibid.*, VI, 24.

Les poètes, les génies, voilà les prêtres, les mages du vrai culte : à nous en convaincre, il ne dépense pas moins de soixante-dix strophes, et quelles strophes par endroits! Mais comme, en dépit qu'on en ait, le naturalisme est chose trop sèche, comme il faut à l'homme du merveilleux et du surnaturel; V. Hugo cherche le sien dans l'illuminisme, peut-être dans le spiritisme, qui commençait alors d'être à la mode et auquel on sait d'ailleurs qu'il s'amusait. Déjà il avait appris du vent en personne que chaque astre est le limbe d'un ange déchu (1); mais que ne lui enseigne pas la *Bouche d'Ombre?* Les criminels sont au bagne dans la nature et les éléments divers, dans la bête de proie, dans la plante vénéneuse, dans le caillou, dans le gibet, dans la hache, et continuant là, mais à leur corps défendant, le mal qu'ils faisaient ici-bas pour leur plaisir.

Est-ce que quelque part, par hasard, quelqu'un rit
Quand ces réalités sont là, remplissant l'ombre? (2),

s'écrie le poète. Aurait-il donc — une fois n'est pas coutume — quelque vague idée de son immense ridicule? Et pourtant il y a du sérieux dans ce cauchemar en douze cents vers. C'est d'abord le mot de la fin.

Espérez! espérez! espérez, misérables!
Pas de deuil infini, pas de maux incurables.
Pas d'enfer éternel! (3)

(1) Voilà ce que m'a dit le vent sur la montagne. VI, III, 12.

(2) La *Bouche d'Ombre. Contemplations*, VI, 26.

(3) C'est ici particulièrement qu'on pourrait deviner l'influence du spiritisme. Nombre de communications de cette nature aboutissent à la même conclusion.

Non, tout châtiment n'est qu'un purgatoire; viendra le jour de la réconciliation finale, où Jésus accueillera Bélial comme un frère, où Dieu

Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus.

« Trait sublime et touchant, » pense un critique (1); blasphème inepte et intolérable, pense tout chrétien. Ce qu'il y a de sérieux encore et de triste, c'est l'abjection où tombe l'âme et la pâture dont elle se contente, après qu'elle s'est dégoûtée de Jésus-Christ.

En 1859, parut la *Légende des Siècles*, la première; elle annonçait une suite, elle en eut deux, postérieures l'une et l'autre à la fin de l'exil (1877 et 1883). De vrai, ce sont moins suites que récidives, puisque la première Légende allait déjà de la création au jugement dernier. Récidives malheureuses, du reste. En avançant, les défauts littéraires grossissent, la pensée devient plus fausse ou plus obscure, la passion se fait plus inique et plus aveugle. Ne séparons pas ces trois recueils : ils ne font qu'un par le fond, et de plus, telle pièce du troisième fut écrite avant l'apparition du premier. (2) Qu'avait prétendu le poète? — Réunir en une vaste galerie « des empreintes successives du profil humain; (3) » composer d'épisodes choisis une sorte d'épopée fragmentée, une esquisse à grands traits de l'histoire universelle. Ne cherchons pas si tel était son dessein premier, si la pensée mère n'est

(1) M. Renouvier. *Victor Hugo le philosophe*, p. 62.
(2) Ainsi la plus forcenée de toutes, la *Vision de Dante* (3e *Légende*) est de 1853.
(3) *Première Légende*, préface.

pas plus jeune en réalité que quelques-unes au moins de ses filles. En soi, elle est grande et belle, ouvrant un champ magnifique au génie qui, avec la claire vue de la couleur morale des époques, aurait la vraie philosophie de l'histoire, la philosophie chrétienne, la foi lumineuse en la providence surnaturelle, en Celui qui est, de fait comme de droit, le lentre, le nœud vivant des choses, Jésus-Christ. Mais qu'apportait V. Hugo à cette noble tâche? La philosophie de ses haines révolutionnaires, l'idée d'un vague progrès à fonder sur la ruine des monarchies et des religions positives.

Un roi, c'est de la guerre; un Dieu, c'est de la nuit;

Quand l'histoire ne lui apparaît pas simplement comme un bariolage pittoresque, il n'y voit et n'y veut trouver que la justification de ce bel axiome; de reste ne compte pas, n'existe pas.

Certes, on ne pouvait l'obliger de tout dire; mais cès là qu'en tête du livre il écrivait *Légende des Siècles*, il devait à son titre même de n'omettre pas les faits les plus éclatants qui jalonnent la route des siècles comme de grands flambeaux. Or, l'avocat ne prend que ce qui cadre avec sa thèse ou flatte ses goûts. A l'antiquité biblique V. Hugo n'empruntera guère que des images voluptueuses. A la corruption romaine, il opposera comme repoussoir une bête plus humaine que les hommes, le lion d'Androclès (1), oubliant que, si Rome apprit la pitié, ce fut de ceux-là même qu'elle livrait aux lions. Du reste, où est le christianisme dans cette œuvre? Suffit-il de la résurrection de Lazare esquissée en

(1) *Première Légende*, II.

courant? (1) Où est le Moyen âge, la Chrétienté? On nous conte avec édification la dernière heure de Mahomet, ou l'entrée en paradis du Sultan Mourad, ce monstre tout rouge de sang humain et devenu blanc comme neige pour avoir poussé du pied dans l'ombre un porc mourant que le soleil incommodait (2). Mais saint Léon ou sainte Geneviève arrêtant les Huns? Mais saint Grégoire VII, Godefroy de Bouillon, saint Louis, Jeanne d'Arc?... Point de place pour eux : ils dérangeraient la thèse. Je vois bien apparaître un instant

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie

ou Roland le terrible justicier (3); mais, tels qu'on nous les donne, ces géants appartiennent à l'Arioste plus qu'aux chansons de Geste. Le Moyen-âge de V. Hugo, ce sont les rois Pyrénéens, plus hideux dans leurs antres fortifiés que les poux dans la souquenille du mendiant (4); — ce sont les dix infants d'Asturie tramant la mort de leur neveu orphelin. Ils ont bien un prêtre dans leur suite, mais tandis qu'ils discutent l'assassinat,

Le prêtre mange, avec les prières d'usage (5).

C'est le marquis Fabrice, ou Welf Castellan d'Osbor, l'un et l'autre accablés par la fourberie cruelle d'un empereur (6). Et partout des prêtres pour approuver et bénir ces jeux de princes. — Quand viennent les âges modernes, à vrai dire, le poète oublie de célébrer Luther et de maudire la Saint-

(1) *Prem. Légende*, I, 8.
(2) *Prem. Légende*, III, 1. — IV, 5.
(3) *Aymerillot. Le petit roi de Galice.*
(4) Le *jour des Rois*, 1re *Légende*, IV, 5.
(5) *Première Légende*, V, 1.
(6) *Ibidem*, VII. — *Deuxième Légende*, VIII.

Barthélemy, mais il est de cœur avec le volcan Momotombo, refusant de se faire chrétien devant le scandale des cruautés espagnoles. Ne lui nommez pas Xavier, Las Casas, Claver. Qu'est-ce que ces gens-là? Arrivé à la période contemporaine, parmi des fragments assez disparates et venus comme au hasard, les plus significatifs respirent une haine croissante conre l'Église, contre le dogme chrétien. Malédiction sur le prêtre qui ose attribuer à Dieu les inondations de 1866 et les fléaux en général! (1) Malédiction sur le Pape, le grand responsable Dante voit se lever, à l'appel d'un archange, toutes les victimes, tous les martyrs. Ils accusent les soldats; les soldats dénoncent leurs capitaines, les capitaines se déchargent sur les juges, les juges sur les rois, les rois enfin sur le Pape, et non pas abstrait ou quelconque, mais sur Pie IX.

Mastaï, Mastaï, nous t'appelons sept fois,

sonnent les clairons de la justice, et Dieu, pour conclure, le livre à Dante :

Mets-le dans ton enfer; je le mets dans le mien (2).

C'est ainsi que V. Hugo entendait l'histoire.

Aussi bien n'est-elle pour lui que le support de la théorie; par goût, par instinct, il glisse de l'épopée aux symboles et des symboles aux apocalypses. Le Satyre qui, tout en chantant, grandit jusqu'à devenir immense, puis s'écrie :

Place à tout! Je suis Pan, Jupiter, à genoux! (3)

(1) L'*Élégie des Fléaux*, 2e *Légende*. J'ai déjà eu occasion d'en parler dans la première série de ces Esquisses, p. 209.

(2) *Troisième Légende*. Pourquoi cette pièce, écrite en 1853, demeura-t-elle trente ans inédite? Etait-ce crainte ou pudeur?

(3) *Première Légende*, 14.

c'est la Renaissance, la nature affranchie enfin du surnaturel. Ce Titan qui, enseveli sous la terre, fait trembler l'Olympe en se frayant laborieusement un chemin vers le grand jour, c'est l'humanité dans sa lutte séculaire contre la religion (1). Léviathan, le navire monstre, aujourd'hui rompu, désemparé, dépecé par la vague, figure le passé, l'Ancien Régime, le monde du servage, de la haine, des passions jalouses et des sectes intolérantes (2). Mais voyez-vous voguer en plein azur, ce char, ce vaisseau, ce radeau, cet « aéroscaphe », car il est un peu tout cela? C'est l'humanité enfin délivrée. De quoi? — Des mensonges du prêtre, des faux dieux juifs ou Guèbres, du droit divin des rois, de la superstition patriotique (3), autant vaut dire de la haine, du mal, du malheur, du péché, du remords, et peut-être de la mort même, que sait-on? Mais ici le poète hésite et recule : il est timide. Bref, nous voilà ramenés à l'idée maîtresse, unique :

Un roi, c'est de la guerre ; un Dieu, c'est de la nuit.

L'auteur lui-même nous invite (4) à rapprocher de la *Légende* un poème encore à paraître, la *Fin de Satan*. Ainsi ferons-nous. Le poème ne fut jamais achevé ; mais nous en avons le plan avec des fragments écrits déjà considérables (5). C'est proprement l'Apocalypse de V. Hugo, intéressante à ce

(1) *Deuxième Légende*, 14.
(2) *Pleine mer. Prem. Légende*, XIV, 1.
(3) Nef magique et suprême ! elle a...
— ... Fait entrer dans l'homme tant d'azur,
Qu'elle a supprimé les patries.
(*Plein ciel*, XIV, 2.)
(4) *Première légende*, préface.
(5) Publication posthume, 1886.

titre, d'ailleurs sortie de la même veine littéraire que la *Légende* et les dernières parties des *Contemplations*. Pour tuer Abel, Caïn s'est armé d'un clou, d'un bâton et d'une pierre. Le clou devient le glaive de Nemrod, et Dieu le brise : emblème de la guerre abolie. Le bâton sera la croix, la croix

Où la religion sinistre tua Dieu.

Mais de quoi nous a délivrés le Calvaire ? Pas même de la religion positive, cette déicide ; car elle se fit de la croix un prétexte et le prêtre chrétien continua le prêtre Juif.

O nuit ! ce qui sortit de Jésus, c'est Caïphe.

Mais attendez. La pierre de Caïn devient la Bastille ; et le peuple de quatre-vingt-neuf la renverse : voilà le pas décisif ; la révolution reprend et dépasse l'œuvre avortée de Jésus.

Aussi bien, parallèlement à ce drame, un autre se déroule hors de la terre. Quand tombait Satan, une plume s'est détachée de son aile ; Dieu l'a vivifiée d'un regard et en a fait l'Archange-Liberté. C'est lui qui démolit la Bastille et, finalement, réconcilie Satan avec Dieu. Qui n'entend l'allégorie ? La liberté humaine fera ce que Jésus n'a pas su faire ; elle réalisera ce progrès indéfini au terme duquel il n'y aura plus ni mal ni douleur. Juive ou chrétienne, la légende prétendue sacrée n'aura donc été, dans ce rêve, que le piédestal de la grande idole humanitaire. Le poète restera déiste, ce qui suffirait à prouver que le déisme est bien peu de chose ; mais, par delà son Dieu vague et de pure fantaisie, il s'en est fait un autre, seul adoré, seul assez réel et pra-

tique, c'est l'humanité, l humanité révolutionnaire, bien entendu.

J'oserai le dire : telle est, chez quelques-uns d'entre nous, croyants, la légèreté, la complaisance, tranchons le mot, l'effrayante débilité d'esprit, que j'en ai vu s'éblouir de ce poème, de certaines parties au moins. Ils s'attendrissaient, par exemple, en lisant la Passion selon V. Hugo ; incapables d'apercevoir, et le blasphème de l'ensemble, et le caractère odieusement sacrilège de plus d'un détail. Renan aussi a raconté la mort de Jésus et, parmi ses inventions, la plus nouvelle, la plus répugnante, la plus infernale, je dis bien, la plus infernale, est d'avoir mêlé à la suprême agonie du Très Pur je ne sais quels ressouvenirs voluptueux. V. Hugo a-t-il devancé Renan ? Le plus probable est qu'il l'a suivi, ce penseur n'ayant jamais devancé personne. En tout cas, il porte, en commun avec Renan, la responsabilité de l'injure. Injure à part. Jésus-Christ, sur terre, ne lui avait jamais permis de l'effleurer. Et des catholiques n'auraient pas même la force d'y prendre garde !

Pour ceux — mais ils ne sont pas des nôtres — qui estimeraient la chose indifférente au prix de la question littéraire, ne pouvant me jeter dans une analyse infinie, je rappellerai simplement ce qui a été dit plus haut A l'époque où nous sommes, aux jours de la *Fin de Satan* et de la *Légende*, surtout de la première, l'imagination du poète est arrivée à sa pleine puissance et, de vrai, cette puissance est merveilleuse. Par contre, la raison tend au plus bas ; elle prélude à cette sorte de décrépitude exaltée qui marquera les dernières œuvres de vieillesse. De là, présentement, tous les contrastes. Ici,

prodiges d'invention, d'association hardie et juste encore entre l'image et la pensée, entre le sensible et l'immatériel; force grandiose et, par moments, grâce touchante. Voyez la *Rose de l'Infante* et les *Pauvres gens* (1). Ailleurs, et bien souvent tout à côté, folies, délires, extravagances, parfois grotesques voire gauchement naïves, à ce point qu'on ne sait si elles appellent la parodie ou si elles la préviennent en ne lui laissant rien à faire. « Jamais V. Hugo n'a eu moins de goût » (2), et jamais il n'a poussé plus loin la faculté d'évocation poétique, bien malheureux, bien coupable envers l'art lui-même, de montrer à la fois, et ce qu'était son génie, et ce qu'il perd au déchaînement voulu du caprice, au dévergondage systématique de l'orgueil.

Est-ce pour se délasser des apocalypses ou pour faire parade de souplesse, qu'il donnait vers le même temps *les Chansons des rues et des bois* (1865)? Je dois au lecteur et à moi-même de glisser rapidemennt sur ces quatorze-cent-cinquante-deux quatrains octosyllabiques, variations monotones d'un seul thème : le libertinage, mais le libertinage épais, trivial, des étudiants de dixième année, réchauffé, galvanisé par l'imagination salie d'un vieillard. Les moins scrupuleux furent embarrassés de la disparate, et laissèrent quelques fanatiques vanter quand même cette habileté à « mettre sur le ventre d'une cruche vulgaire la paillette de l'idéal » (3). Trop vulgaire était la cruche et d'une odeur trop écœurante.

(1) *Première légende.*

(2) Gaston Deschamps, *Histoire de la langue et de la littérature française.* (Petit de Julleville, t. VII, p. 597.)

(3) Théophile Gautier. — *Rapport sur la poésie*, à l'occasion de l'exposition universelle de 1867.

Quant à l'idéal poursuivi, je viens de le définir. Voilà bien, sans contrainte ni vergogne, le « tempérament » dont nous a parlé M. Brunetière ; ni le poète ni l'homme ne gagnent rien à le laisser voir.

D'aucuns admirent cette veine intarissable, ce volcan toujours en éruption, lançant pêle-mêle et sans relâche flammes superbes, scories... et immondices. Mais quoi ! le mérite des œuvres se mesure-t-il au poids, à la masse ? Le génie sort-il de la loi commune qui veut qu'à faire tant et si vite on ne fasse rien d'achevé ? V. Hugo n'en doute pas, parce qu'il est incapable de douter de lui-même, parce que, adorant sa pensée quelconque, il ne s'avise pas de la juger. Pour moi, je me crois en droit de l'en plaindre. J'ai regret à nos écrivains d'autrefois qui allaient à l'immortalité avec un seul volume, comme La Bruyère, ou, comme Racine, avec une douzaine de tragédies. A ce trait, je reconnais qu'ils me respectent, et eux-mêmes, et l'art. Mais qu'on me pardonne si elle me fatigue et m'irrite plutôt, « cette prodigieuse machine à rimer (1), » qui m'accable de sa production incessante, m'assourdit de son fracas, m'éblouit de son flamboiement perpétuel. Il me semble qu'elle m'insulte en me défiant de la suivre. Lecteur, je demande grâce ; historien et critique, je me lasse de cet inventaire sans fin ; je cherche avec angoisse comment le rendre supportable à qui veut bien me lire moi-même. Il faut pourtant s'armer de courage. Dans cette période de l'exil, nous n'avons encore étudié que le poète et nous ne pouvons omettre absolument le romancier.

(1) Le mot est d'un juge peu sévère, M. Gaston Deschamps, *loco citato*, p. 298.

Le 3 avril 1862, éclatait par toute l'Europe une sorte de coup d'État littéraire ; les *Misérables* paraissaient en langues différentes, dans sept capitales à la fois. Chef-d'œuvre de spéculation et de mise en scène. Quant au roman, l'histoire en est curieuse. Conçu, commencé en 1848 par le vicomte Hugo, pair de France, il est achevé, remanié, démarqué après 1852, par le citoyen Hugo démagogue et banni. Ce devait être l'épopée quasi chrétienne de la réhabilitation par le repentir ; c'est, en fin de compte, l'épopée des « damnations sociales », un long cri de guerre à la légalité pharisaïque, à la société, première responsable du crime et sans entrailles pour l'expiation. Ou plutôt la métamorphose reste incomplète, et les deux inspirations contradictoires vont côte à côte, ce qui est pour amener de notables incohérences. Jean Valjean, le galérien, a fait sa peine ; il est changé, retourné moralement par la charité évangélique d'un évêque : c'est le pair de France qui écrit cela. Mais l'évêque de Digne, en même temps qu'il est un saint, est, pour son honneur, un incrédule. S'il assiste un conventionnel mourant, il aura l'ineffable gaucherie d'engager avec lui une discussion politique et finira par lui demander sa bénédiction (1) : vous sentez ici la plume du néophyte en démagogie. Plus tard, d'impossibles complications mettent le forçat dans un couvent de

(1) Cette belle invention appartient-elle au romancier ? En 1857, au moment où Béranger mourut, j'ai vu de mes yeux une estampe qui représentait le chantre de Lisette bénissant à deux mains son curé agenouillé au pied du lit. Les *Misérables* ne parurent que cinq ans plus tard ; mais, à tout prendre, le graveur pouvait être de la cabale et avoir reçu des confidences. En tout cas, il y a là une question de priorité, de propriété, que je ne chercherai pas à éclaircir.

femmes, à Picpus. Là, sur l'utilité sociale des congrégations contemplatives et pénitentes, sur la solidarité chrétienne, sur le rôle de l'innocence expiant pour autrui, vous rencontrez des vues admirables et où, j'ai honte de dire, plus d'un chrétien ne sait plus atteindre. Descendez ou remontez de quelques feuillets : voici, sur le même thème, les divagations ineptes, sacrilèges, immondes parfois, du libre-penseur. Que voulez-vous ? Il faut bien se mettre au ton de ses amis du jour, et, par ailleurs, comment sacrifier les pages d'autrefois ? Elles sont trop belles. On coudra donc le tout à la suite, comptant sur l'incommensurable légèreté de la plèbe lisante, et l'on aura compté juste.

Il semble vraiment que, par l'énormité même de ses écarts, V. Hugo se soit acquis un droit exceptionnel à l'indulgence. Voilà, sans doute, pourquoi de bons esprits pensent que les *Misérables* seraient un chef-d'œuvre s'il les eût achevés quinze ans plus tôt. Encore faudrait-il, pour y souscrire, leur supposer, avec un esprit tout différent, un plan tout autre, élaguer les hors-d'œuvre, supprimer, par-dessus tout, les invraisemblances, les impossibilités qui foisonnent. Le forçat converti regagne son pays d'Artois, mais non sans avoir, par force d'habitude, commis un vol minime qui, légalement, suffirait à le ramener au bagne. Cependant il parvient à faire oublier son passé, son nom même. Il s'appelle Monsieur Madeleine ; il a créé une industrie qui prospère ; c'est un bourgeois, il est riche, il est maire de sa commune. Soudain il apprend qu'un faux Jean Valjean est poursuivi devant la cour d'Arras pour les quarante sous volés, il y a quelque dix ans, sur la route de Digne. Quel parti prendre ? Écrire confiden-

tiellement au Garde des Sceaux ? L'affaire ne manquerait pas d'être étouffée ; mais à Dieu ne plaise ! Le roman tournerait court, et surtout la société ne ferait pas trop laide figure. Après une terrible lutte intérieure, « une tempête sous un crâne », dit V. Hugo, l'industriel se décide pour un coup de théâtre, en pleine salle des assises. Il y plaide son identité, il y reconquiert de haute lutte son droit aux galères. Toutefois le romancier lui accorde libéralement un sursis de quarante-huit heures, le temps d'assister à la mort de Fantine, une pauvre créature qu'il protège, et d'enterrer sous bois les six cent mille francs qu'il a très honnêtement gagnés. C'est se moquer, pensez-vous. Prenez garde aussi que l'effet moral est plutôt fâcheux, l'héroïsme vrai n'ayant guère de pire ennemi que l'héroïsme absurde.

A quoi bon détailler les autres aventures de Jean Valjean : son évasion miraculeuse, sa vie errante et cachée en compagnie de Cosette, la fille de Fantine, qu'il élèvera comme sienne et dont les six cent mille francs seront la dot ; les amours de Cosette avec ce jeune Marius Pontmercy, fantôme de V. Hugo lui-même et de ses métamorphoses politiques (1) ; la jalousie paternelle du vieillard et sa générosité à procurer un mariage qui le désespère ? La fin ne pouvait manquer d'être lugubre, si lugubre que l'on en voudrait d'instinct à la Providence autant qu'à la société. Le lendemain de la noce, l'ancien forçat

(1) Elevé sous la Restauration, dans le royalisme étroit de sa famille maternelle, Marius devient bonapartiste par vénération posthume pour son père, soldat de l'Empire, et passe enfin à des opinions plus avancées, jusqu'à faire le coup de feu sur une barricade pendant l'émeute de 1832. — On reconnaît le poète et ses ascensions dans la lumière.

vient se dénoncer comme tel à l'homme qui lui doit son bonheur. « Mais enfin, s'écrie Marius, pourquoi me dites-vous tout cela ? Qu'est-ce qui vous y force ? » — La conscience, répond le vieillard, en cinq ou six pages pleines de sophismes. Eh bien, non, la conscience n'est pour rien ici, ni le sens commun. Parlant de la sorte, Jean Valjean n'est qu'un monomane d'orgueil stoïque ; mais l'auteur a besoin d'un dénouement bien noir. Si Marius ne trahit pas Jean Valjean devant Cosette, peu à peu il l'écarte d'elle ; c'est le coup de grâce et le vieillard en va mourir. Quand le jeune homme comprend enfin son injustice et court la réparer, il est trop tard : le héros, le martyr des tyrannies sociales est à l'agonie. On lui parle d'un prêtre. « J'en ai un, » répond-il, en montrant un crucifix pendu au mur. Pauvre saint laïque, si mal récompensé sur terre et ne sachant trop si ni comment il pourra bien l'être ailleurs !

Et maintenant, qu'on jette à pleines mains dans ce cadre les digressions et les épisodes : Waterloo, Restauration, argot, égouts de Paris, couvents et le reste. Ainsi, les artifices typographiques aidant, arrivera-t-on à remplir dix volumes et à lever sur la naïveté européenne un tribut presque égal à la fortune dont le sublime forçat dota le ménage Pontmercy.

Les deux œuvres suivantes nous arrêteront moins longtemps. Gyliatt, le marin Guernesiais, se croit aimé d'une jeune fille. Pour gagner sa main, il exécute un travail d'Hercule ; à lui seul, il dégage des écueils, la machine, encore intacte, d'un bateau à vapeur naufragé, principale richesse de l'oncle et tuteur. Quand il revient triomphant, il trouve la

nièce éprise d'un autre. Héroïque à la façon de Jean Valjean, il presse leur union, puis, comme ils partent pour l'Angleterre, il va s'asseoir sur le rivage, à marée basse, les regarde passer et reste là immobile, jusqu'à ce que le flot montant le submerge. Vous avez les *Travailleurs de la Mer* (1866), pêle-mêle d'érudition factice, de hors-d'œuvre irréligieux, de philosophie charentonesque, d'inventions tantôt belles, tantôt follement colossales, traduites en un style qui, par endroits, n'appartient vraiment plus à l'humanité (1).

Un enfant d'origine anglaise, a été vendu à des bohémiens; ils lui ont fendu les deux coins de la bouche, ce qui met sur son visage la grimace d'un rire perpétuel. Voilà pourquoi le nouveau roman s'appellera *L'homme qui rit* (1869). Gwymplaine grandit parmi des saltimbanques et s'éprend d'une des filles de la troupe, Dea, en même temps que sa difformité même inspire un monstrueux caprice à une certaine duchesse, propre sœur bâtarde de la reine Anne, et la plus ignoble grande dame qui soit jamais sortie d'une imagination de romancier. Mais voici qu'une révélation soudaine établit la vraie ascendance du héros : il est unique héritier d'un pair d'Angleterre. Ici tout change : la duchesse refuse de l'épouser ; à la chambre des Lords, où il n'aura siégé qu'une fois, il est insulté, souffleté même, pour une diatribe égalitaire contre l'aristocratie. Désabusé, il retourne à ses saltimbanques, trouve Dea mourante de son absence et, finalement, se noie pour la suivre. Que dire de cette laide et impure histoire? Un point

(1) Citons comme type la *Pieuvre* et les aperçus philosophiques à son sujet... Deuxième partie, livre IV, n° 2 et 3.

seul est digne de remarque. V. Hugo triomphe de faire insulter la pairie par un pair, l'aristocratie par un aristocrate, et il ne voit pas que cette institution est une des colonnes de la liberté anglaise, ou plutôt n'est-ce pas le fond de l'âme qui se trahit? Le révolutionnaire, le révolutionnaire français surtout, n'est-il pas plus soucieux d'égalité que de liberté? (1).

Il n'y aurait pas d'injustice à mettre *William Shakespeare* (1864) au-dessous des *Travailleurs de la mer* et de l'*Homme qui rit*, mais dans la même classe d'ouvrages. C'est bien un roman, que cette préface démesurée à la traduction du poète anglais par un des fils du poète français; roman de critique ou d'esthétique, et, à tout prendre, la plus folle des compositions de V. Hugo en prose. Apothéose brève de Shakespeare, mais avec une emphase, une excentricité, une énormité, qui l'aurait dégoûté lui-même ou fait éclater de rire. Apothéose des quatorze génies qu'a vus jusqu'ici le monde, car ils sont quatorze ni plus ni moins, mais on prend soin de nous avertir que Dieu reste maître d'en créer d'autres. Ces privilégiés, qu'on ne discute pas, qu'on ne juge pas, que l'auteur fait profession d'admirer en tout « comme une brute », qui veulent être acceptés purement et simplement par cette raison péremptoire qu'une

(1) D'ailleurs, Alfred de Vigny ne se trompait pas en faisant cette remarque dont V. Hugo était à jamais incapable : « Le droit d'aînesse, par une étrange contradiction, — à vrai dire, elle n'est qu'apparente — se trouve être, en Angleterre, la source de l'égalité. La pairie n'y est pas un rang, mais une magistrature héréditaire. Or, n'étant héréditaire que par l'aîné et pour l'aîné, les autres fils rentrent dans le commerce et les rangs des citoyens laborieux. » (*Journal d'un poète*, publié par L. Ratisbonne, p. 151.)

montagne est à prendre où à laisser, sont-ils encore des hommes? Ai-je encore le droit de voir en eux mes semblables? Il y a une page pour dire *oui*, et trois cent-quarante-cinq pour établir que *non*. Par quelle inconséquence les maintenir dans la nature humaine, quand on les affranchit de toutes les lois? Et voilà le seul point notable dans ce volume, le dernier mot de cet orgueil qui est, nous le savons déjà, le dernier fond du romantisme : le génie est à lui-même sa règle ; pratiquement, il est Dieu. Aussi bien qui ne l'a vu? Qui n'a été forcé d'en convenir? Ces apothéoses immorales, insensées, en déguisent mal une autre partout implicite. Shakespeare et ses treize compagnons de gloire, ne sont que les masques transparents d'un quinzième; il n'est pas nommé dans le livre, mais il se nomme en signant.

Nous arrivons à 1870 ; l'empire tombe, l'exil de V. Hugo prend fin.

IV

Après l'exil (1870-1885). — *L'Année terrible*, les embarras du poète. — *Quatre-vingt-treize*, roman. — *L'Art d'être grand-père*, dernier mot du sentiment de famille — Les *Quatre vents de l'esprit*. — Œuvres séniles. — Dernière situation morale et religieuse. — Mort et funérailles de V. Hugo.

Si l'on avait droit de mettre la littérature au-dessus de tout, si même il y avait une question purement littéraire, sans lien ni dépendance à l'égard des grandes questions d'âme; nous pourrions nous arrêter ici. V. Hugo va produire ou publier pendant quinze ans encore, mais sa dernière manière est faite et fixée. Ajoutons que, dans ses dernières

œuvres, les beautés se font plus rares et les défauts vont au comble : nous aurons tout dit.

Mais il faut étudier jusqu'au bout ce cas illustre de pathologie mentale et morale, en dégager toute la leçon.

La guerre commence ; de Bruxelles le proscrit attend l'issue. Là, le 30 août, si du moins cette date est la vraie, il écrit :

> Je vois en même temps le meilleur et le pire,
> Noir tableau,
> Car la France mérite Austerlitz, et l'empire
> Waterloo.

Le surlendemain, c'est Sedan, c'est Waterloo pour l'empire et pour la France, hélas ! Le 4 septembre, on lui donne de nouveaux maîtres ; le 5, V. Hugo est à Paris. Dans la même pièce, qui servira de prélude à la première édition française des *Châtiments*, il a dit encore :

> Et mon ambition, quand vient sur la frontière
> L'étranger,
> La voici : part aucune au pouvoir, part entière
> Au danger.

De fait, il n'entre pas au gouvernement de la *Défense nationale* et personne ne lui reprochera de s'être laissé faire, un peu plus tard, député puis sénateur. Quant au reste, il est trop juste qu'un homme de soixante-huit ans ne soit pas allé se faire tuer aux avant-postes ; mais il eût été mieux inspiré de poser un peu moins en matamore. Dans cette épreuve du siège, beaucoup furent héroïques, d'aucuns commencèrent d'être criminels ; V. Hugo, à bonne intention je n'en doute pas, ne put se tenir d'être un peu ridicule. Déjà coutumier d'écrire familièrement

aux peuples, c'était, pour lui, le cas ou jamais. Donc, le 9 septembre, il lançait un appel aux Allemands, pour leur épargner « le déshonneur d'abolir Paris, la ville des nations (1). » Les ayant peu émus, il revient vers les Français, et les anime à la guerre. « Soyez terribles, ô patriotes. Arrêtez-vous seulement quand vous passerez devant une chaumière, pour baiser au front un petit enfant endormi. Car l'enfant, c'est l'avenir, c'est la république (2). » et l'on sait de reste que sa république, à lui, c'est la Révolution.

Aussi bien n'aurait-on qu'à feuilleter le recueil publié en 1872 sous le titre désormais consacré d'*Année terrible*. Mais feuilleter est trop peu dire. Je viens de le relire, plume en main, et je m'estime bien payé de l'effort. Non qu'il me suffise de quelques vers ou couplets qui sentent encore leur grand poète, parmi le verbiage infini du virtuose et les excentricités colossales du Titan de profession. J'aime la *Bombe* tombée aux *Feuillantines*, dans ce lieu de lointains souvenirs, la bombe,

Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme (3).

Je me repose avec plaisir sur deux ou trois idylles domestiques faisant contraste avec l'horreur des entours, et qui seraient des meilleurs dans l'*Art d'être grand père* (4). Je retrouve çà et là quelques traits de haute poésie : ainsi les anciennes victoires et les vieux héros de la France rendant leur épée par la main du vaincu de Sedan (5), — un beau mouvement

(1) *Actes et paroles*, t. III, p. 56.
(2) Ibidem, p. 62.
(3) *Année terrible*, janvier, VI.
(4) Septembre, V; janvier, I, XII ; juin, XVII.
(5) Août, *Sedan*, derniers vers.

sur l'exil [illegible]
fugitives [illegible]
tisme [illegible]
l'intérêt [illegible]
l'agrément [illegible]
Quelqu'un [illegible]
peu sincère [illegible]
L'auteur [illegible]
occupé [illegible]
tout [illegible]

Le plus clair [illegible]
devant le suffrage [illegible]
guerre [illegible]
Bonaparte [illegible]
distingué [illegible]
insinué [illegible]
c'est lui [illegible]
— Embarras [illegible]
encore vivant [illegible]
du cœur [illegible]
fessé la veille [illegible]
Après avoir [illegible]
tourné vers la France [illegible]
« O ma mère [illegible]
qu'on en jouirait [illegible]
qu'il écrivait [illegible]
exposition universelle [illegible]
trop grande pour [illegible]
de sa mère qui [illegible]

(1) Juin [illegible]
(2) Septembre [illegible]
(3) Pontmartin. [illegible]
(4) *Prologue*. Les [illegible] l'institution même [illegible]
(5) *Septembre*, [illegible]

temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité (1). » — C'est fort bien de s'écrier le 1er janvier 1871 :

Je ne sais plus mon nom ; je m'appelle Patrie.

Quand la défaite est consommée, c'est mieux encore, et vous croiriez l'entendre abjurer l'utopie de fraternité universelle.

Nous sommes garrottés ! Plus de nations sœurs !

Mais non ; il l'ajourne, assez plaisamment du reste, après la revanche future.

Quand nous serons vainqueurs, nous verrons... (2)

Même naïveté, en prose, devant l'assemblée de Bordeaux. Les élus des départements acceptent la paix, et V. Hugo les en approuve ; pour lui, comme député de Paris, il se croit tenu de la combattre, et, reprenant la symphonie humanitaire en façon d'accompagnement à son thème guerrier, il montre dans l'avenir la France victorieuse et vengée disant à l'Allemagne : « Suis-je ton ennemie? Non ! je suis ta sœur... Ma vengeance, c'est la fraternité. Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons la même république, soyons les États-Unis d'Europe !... (3) » Se travaille-t-il assez gauchement à jouer ensemble deux personnages incompatibles, le patriote et le cosmopolite humanitaire, le belliqueux de circons-

(1) *L'avenir*. Cité par L. Veuillot. *Mélanges*, troisième série, t. III, p. 510.
(2) Février, IV.
(3) Assemblée de Bordeaux. Séance du 1er mars 1871. V. Hugo, *Actes et paroles*, t. III, p. 103.

tance et l'apôtre de l'universel amour? Il y a sur les remparts de Paris un canon qu'on a baptisé le Victor Hugo. « Sois terrible! » lui crie son parrain. Et pourquoi? Précisément parce que le parrain est d'office

... le semeur
De la paix à travers l'immense guerre humaine. (1)

C'est la logique du génie. Mais voici plus naïf encore :

Une dernière guerre, hélas! il la faut, oui (2).

une guerre de revanche, prélude inévitable, mais infaillible, immédiat, de la concorde éternelle. Et vous ne voyez pas, ô poète, qu'après cette guerre supposée, quarante millions de voix diront à leur tour en allemand :

Une dernière guerre, hélas! il la faut, oui,

ce qui pourrait bien nous mener de réplique en réplique jusqu'à la fin du monde! Non, il ne voit rien que l'importance de garder vaille que vaille ses deux poses contradictoires : il y va de sa popularité.

De là encore, ses flatteries écœurantes à l'adresse de Paris, cette ville lumière,

Cette habitation énorme des idées (3).

A son idole comme à lui-même, il suffit, pense-t-il, de l'encens le plus épais, et il le lui prodigue jusqu'au dégoût (4). Mais pourquoi? Qu'adore-t-il dans

(1) *Année terrible*, décembre IV.
(2) Janvier, V.
(3) Janvier, IV.
(4) Voir septembre, IV; octobre, I, II; mai, III; juillet XI.

la grande cité ? Le foyer de la révolution universelle. Voilà pour la rendre sacrée à la terre et au ciel. Voilà comment, fût-elle vaincue, elle triomphera de ses vainqueurs en les révolutionnant à son image.

Et vous ne pourrez pas vous en aller, Teutons,
Sans avoir fait ici provision de haine
Contre Pierre et César, contre l'ombre et la chaîne (1).

Si les choses tournaient autrement, si Paris n'imposait pas finalement à l'Allemagne et au monde l'horreur de Pierre et de César, la Révolution non seulement démocratique mais antichrétienne ; V. Hugo s'en prendrait à Dieu même,

Et terrible, indigné, calme, extraordinaire,
Il le dénoncerait à son propre tonnerre (2).

Blasphème fou ; mais cet homme en a depuis longtemps l'habitude. Aussi bien nous donne-t-il plus haut sa profession de foi bien catégorique. Accusé d'athéisme par un évêque — lequel? — il renie formellement la Trinité, insulte l'Eucharistie et se déclare dévot au *Tout vertigineux des êtres* (3). Lui sommes-nous trop sévères de le prendre en pitié ?

La guerre l'embarrassait donc fort. Que sera-ce de la Commune ? La France d'un côté, Paris de l'autre ; ici la république légale, ailleurs la Révolution pure. Où ira V. Hugo ? Rappelons en courant les faits. Député à Bordeaux, et presque aussitôt démissionnaire, le 18 mars, le jour même où l'on assassine les généraux Clément Thomas et Lecomte,

(1) Décembre IX.
(2) Juillet, XII.
(3) Novembre, IX.

il traverse Paris, menant le deuil de son fils aîné, Charles, frappé de mort subite. Des affaires l'appellent à Bruxelles; la prudence l'y retient, mais sans l'empêcher de prendre vite entre la Commune et la France une pose qu'il ne quittera plus. C'est peu de se dire neutre, de prétendre tenir la balance égale ; malgré qu'il en ait, la balance penche visiblement du côté de la révolte. Cela lui vaut, de la part des Bruxellois même, une demi-heure environ de tapage nocturne (1), puis une invitation officielle à changer de séjour. Il retourne à Guernesey, où s'achèvera l'*Année terrible*, et le dernier tiers de l'ouvrage ne sera guère qu'une protestation en partie double, un peu contre les sauvageries communardes, bien plus contre les représailles versaillaises. *A qui la faute* d'ailleurs, la faute des incendies et des massacres? A l'ignorance où la bourgeoisie laisse le peuple. Cet ouvrier vient de brûler une bibliothèque : c'est qu'il ne savait pas lire (2). Comme si les communards n'étaient pas tous grands liseurs de journaux! — A qui la faute ? Au passé, à Pierre et à César, à l'Église et à la monarchie. Le poète oublie une catégorie de responsables, les corrupteurs du peuple, les adulateurs qui l'ont enfiévré d'orgueil.

Triste chaos que l'*Année terrible*, mais où l'on voit plus clair qu'il ne voyait lui-même l'ordre de

(1) Il n'a pas manqué de donner à cette scène, que tout le monde blâme, des proportions énormes. C'est un assaut, un attentat. C'est d'ailleurs le fait des jeunes catholiques Belges, élèves de l'Université de Louvain et tout d'abord des Jésuites. Excellent argument à exploiter en France contre la loi de 1875 accordant la liberté de l'enseignement supérieur. (Voir *Actes* et *paroles*, tome III, introduction.)

(2) Juin, VIII.

ses préférences intimes. Au-dessus de la France, la forme républicaine ; au-dessus de la forme républicaine, la Révolution, c'est-à-dire la guerre inexpiable, non pas seulement à César, mais à Pierre, non pas seulement aux royautés, mais à l'Église, à Jésus-Christ ; au-dessus de tout cela, lui-même, sa gloriole personnelle, son orgueil trop engagé à la secte pour attendre rien d'ailleurs. Il dira bientôt, pensant être ironique :

La popularité malsaine me séduit (1).

ou encore,

... J'eusse été moins sombre et moins sinistre
Si l'empereur m'avait voulu faire ministre (2).

Pauvre homme ! Est-il sûr de ne pas dire vrai ?

Après la tourmente, V. Hugo revint en France. Un peu plus tard (1876), il fut sénateur de Paris : la Ville-lumière payait sa dette. Mais au Luxembourg, le vieillard n'eut, pour ainsi dire, pas de rôle : sa vie politique était finie ; on voudrait pour l'amour de lui qu'elle n'eût jamais commencé.

Restait la littérature. En 1874, parut un nouveau roman, *Quatre-vingt-treize*, épisode de la guerre civile dans l'Ouest. Il va sans dire que les Bleus y ont la gloire comme le succès ; et pourtant — est-ce la faute de l'auteur ? — il me semble qu'un homme sérieux, étranger à toute passion politique, résumerait ainsi l'impression de cette lecture : en 93, les Chouans furent sublimes mais absurdes ; les républicains furent absurdes mais sublimes. Les Chouans, ce sont quelques paysans fanatisés ; c'est,

(1) *L'Art d'être grand-père*, XV, I.
(2) *Ibidem*, V, 2.

avant tout, le marquis de Lantenac, l'homme de la guerre sans merci, d'ailleurs assez généreux pour se livrer plutôt que de laisser trois enfants périr dans un incendie. Du côté des républicains, sans compter les « géants » épiques, Danton, Robespierre et autres, sans compter la Convention, « la cime, l'Himalaya, » le plus haut « sommet » qui ait jamais apparu sur l'horizon de l'histoire, il y a deux figures dominantes, deux types. Cimourdain, le prêtre apostat, représente la pure essence des principes. Inflexible et froid comme le couperet de la guillotine, il le fait tomber sur la tête de son élève chéri, coupable d'avoir sauvé Lantenac; après quoi, le principe ayant fait son œuvre, l'homme se retrouve et se tue de désespoir. L'élève, le ci-devant vicomte Gauvain, le fils de race, lancé dans les voies nouvelles par l'abbé Cimourdain, son précepteur, et finalement son meurtrier, Gauvain, l'héroïque chef des Bleus, qui paye de sa tête un mouvement de pitié chevaleresque, incarne la révolution bénigne, sentimentale, idyllique, on dirait presque amoureuse. Impossible de s'y tromper : nous avons là V. Hugo même, dans sa pose préférée, fort et tendre, terrible et doux. Et puis le héros n'est-il pas vicomte comme l'auteur et Gauvain comme la Juliette de 1833, aujourd'hui madame Drouet? On est maître d'apprécier cette galanterie demi-voilée du septuagénaire aïeul et veuf. Mais en vérité, au lieu de prendre ainsi obliquement le nom de son inséparable compagne, que ne lui donnait-il le sien par devant un maire? Je l'aurais souhaité pour son honneur.

Au cours du livre, parmi les horreurs et les carnages, circule ou serpente une idylle enfantine

et villageoise, l'histoire de trois enfants adoptés par un bataillon républicain, séparés de leur mère, prisonniers et otages de Lantenac et, pour finir, sauvés par lui au prix que l'on sait. Jolie antithèse, prétexte à d'adorables niaiseries qui annoncent de tout près l'*Art d'être grand-père*. V. Hugo se prépare en effet à nous livrer son dernier mot sur les tendresses de famille. Est-ce pour y préluder qu'il dit de la pauvre paysanne cherchant ses enfants perdus : « Ce qui fait qu'une mère est sublime, c'est que c'est une espèce de bête. L'instinct maternel est divinement animal ? (1) » Trait véritablement rencontré, phrase singulièrement heureuse. Elle résume en quelques mots le pur fond du romantisme : caprice paradoxal, fanfaron, jouissant d'étonner par l'insulte à la dignité humaine ; matérialisme sensuel, ravalant ce qu'il y a de plus délicat et de plus noble ; Dieu même recevant sa part d'injure, et partout le style en harmonie avec la pensée. C'est complet.

Au demeurant, *Quatre-vingt-treize* atteste encore, par endroits, une imagination puissante ; on peut dire que c'en est le dernier éclat.

Si la Providence ne daigna pas châtier V. Hugo dans son orgueil, elle l'avait rudement frappé dans son cœur. J'ai dit la fin tragique de sa fille aînée. La seconde était folle. En deux ans (1871-1873), il venait de perdre ses fils, Charles et François-Victor. De sa vraie famille il ne lui restait que les deux enfants de Charles. Il va de soi que le vieillard ait reporté sur eux toute sa tendresse. Qu'il l'ait chantée en se rapetissant à leur taille, en folâtrant, parfois même en bégayant avec eux, nous n'aurons pas

(1) *Quatre vingt-treize*. 3e partie livre II, n° 6.

l'esprit assez chagrin pour lui en faire un reproche. Dans l'*Art d'être grand-père* (1871), nous aimons quelques détails simplement naïfs, quelques morceaux assez bien venus. Mais déjà nous savions de quelle manière V. Hugo comprend et goûte l'enfance ; nous l'allons voir mieux encore. Aussi bien semble-t-il se juger lui-même quand il écrit :

L'adorable hasard d'être aïeul m'est tombé
Et m'a fait à la tête une douce fêlure (1),

ou quand il définit ainsi son rôle :

Un grand-père échappé, passant toutes les bornes,
C'est moi.....
Je suis grand-père sans mesure ;
Je suis l'ancêtre aimant ces nains que l'aube azure,
Et regardant parfois la lune avec ennui,
Et la voulant pour eux et même un peu pour lui (2).

Heureux s'il n'y avait dans son cas qu'un peu de niaiserie sentimentale et légèrement sénile. En quoi consiste donc cet « art » qu'il professe et pratique ? La formule en est simple : idolâtrer les petits, les gâter de toutes ses forces, pour en jouir sur l'heure autant qu'il se peut ; d'un mot, développer à outrance leur égoïsme pour se hâter de satisfaire le sien. Si, par moments, la conscience et le bon sens l'avertissent du péril, il a une réponse péremptoire autant qu'élégante : les enfants gâtés valent mieux « que les hommes pourris (3). » Ne sait-il donc pas que l'homme pourri commence dans l'enfant gâté ? Qu'à cela ne tienne ! Il se fera, il se dira l'esclave de Georges et de Jeanne, et cela par

(1) *Art d'être grand-père*, II, 3.
(2) *Ibidem*, XV, 1.
(3) *Ibidem*.

faiblesse, par amusement, par système aussi et pour poser une fois de plus en antithèse vivante : *Victor sed victus*, fier, indigné, superbe devant les puissants du monde, subjugué, dompté, mené en laisse par un petit enfant (1).

Le pire est que, tout en adulant les siens, il prétend les former, les instruire. Il y a une dernière partie intitulée : *Que les petits liront quand ils seront grands*. Et qu'y liront-ils ? Qu'en dépit du prêtre et au nom de la justice, on peut sommer Dieu de s'expliquer sur les fléaux, sur les victoires prussiennes par exemple (2) ; qu'il faut continuer sans défaillance l'œuvre de Luther et de Voltaire, aller au progrès avec le sang de l'hydre aux talons. Or, l'hydre c'est la vieille barbarie, où le prêtre — toujours le prêtre — faisait les hommes-dieux et les rois soleils. Le prêtre n'a-t-il pas tué Jésus ? Toutes les religions n'ont-elles pas leurs Euménides ? Pour conclure, l'aïeul pédagogue recommence, au bénéfice de sa postérité, le fameux *Ibo* des *Contemplations*. A mes yeux, la nouvelle forme qu'il lui donne est, de tout point, supérieure. Quant au fond, c'est toujours le même cri d'orgueil rationaliste, avec une hostilité plus marquée à l'endroit des religions positives. On se fait fort de trouver la lumière à travers le « dieu ténébreux » du paganisme et du Judaïsme.

Et bien ! j'irai, moi qui contemple,
Jusqu'à ce que, perçant le temple
Et le dogme, ce double mur,

(1) *Art d'être grand-père*, I, 4. — Cf. I, 7. IV, 1.
(2) *Ibidem*, XVIII, 1, 2, 3.

Mon esprit découvre et dévoile
Derrière Jupiter l'étoile,
Derrière Jéhovah l'Azur (1).

Voilà ce que liront les petits quand ils seront grands. Mais sans doute le reste du livre ne leur est pas interdit jusqu'à cet âge, et les voilà très vite mis en garde contre le danger d'être chrétiens. L'aïeul s'y applique ou du moins ne s'y épargne guère, dénonçant les prêtres (2), diffamant l'éducation catholique, jésuitique surtout, car c'est elle qui a failli lapider Jeanne à Bruxelles dans la nuit du 27 mai 1871.

Loyola sait changer Jocrisse en Schinderhanne,
Car un tigre est toujours possible dans un âne (3).

Passe pour les jésuites! mais quel instinct odieux le fait s'acharner par deux fois contre l'Immaculée Conception? (4) Ou plutôt non ; il en veut au péché originel, car il confond grossièrement les deux dogmes, et d'ailleurs les entend si peu l'un et l'autre qu'il accuse le catholicisme de proscrire la maternité comme un crime. Et toujours ce tic redoutable des vieillards déchus, ce goût d'irrévérence envers Dieu même relevée d'une pointe de sensualisme. V. Hugo mène son petit-fils au jardin des plantes et là, sans détourner les yeux de l'enfant de certaines gentillesses qui peuvent s'y voir, il philosophe sur les singularités de la création, trouve le

(1) *L'âme à la poursuite du vrai. Art d'être grand-père*, XXIII.
(2) Corbière à la tribune et Frayssinous en chaire
Sont fort inférieurs à la bête des bois.
(3) — *Art d'être grand-père*, XI. Ce Schinderhanne, commode à la rime et tant de fois nommé dans les dernières œuvres du poète, fut un bandit fameux, exécuté à Mayence en 1809.
(4) — VII ; XV, 7.

Créateur un peu romantique, ami de l'antithèse et le reste. (1) On l'entend d'ailleurs, il s'agit de son Dieu à lui, du Dieu de la nature. Quant à celui de la religion, il le corrige et l'amende ; il se met en idée à sa place et jure qu'il ferait mieux.

> ... J'aurais de la raison. En somme,
> Si j'étais le bon Dieu, je serais un bon homme (2).

J'ignore si Georges Hugo et sa sœur Jeanne fréquentèrent jamais un catéchisme. En tout cas, ils auraient eu la contre-partie dans le livre de l'aïeul. Triste livre, et qui se résumerait bien en deux axiomes : l'enfant est une idole ; le cléricalisme, voilà l'ennemi.

Dans *l'Art d'être grand-père*, il y a une sorte de sénilité voulue. L'heure approche de la sénilité involontaire, et cependant la prodigieuse « machine à rimer » fonctionne toujours. En 1882, produit nouveau : *Les quatre vents de l'esprit*, c'est-à-dire, en autant de livres, les quatre formes courantes d'inspiration : satire, drame, lyrisme, épopée. Ce n'est qu'un fond de portefeuille avec un lien d'unité factice et banal. Le livre satirique fait, de droit, retour aux *Châtiments ;* il les continue, beaucoup moins par la verve, que par le plus grand nombre des thèmes et surtout par le genre : grossièretés, horreurs, impiétés. Le livre lyrique semble un déchet des *Contemplations*. Fait de deux bluettes dix-huitième siècle, le livre dramatique est nul, immédiatement au-dessous de rien, pourrait dire La Bruyère. — Quant au livre épique, s'il n'est pas

(1) *Art d'être grand-père*, IV, 4, 5.
(2) *Ibid.*, VI, 10.

né après la troisième *Légende*, par quel oubli n'y figure-t-il pas? Il serait loin de la déparer. Une nuit, la statue de Henri IV au Pont-Neuf, celle qu'a chantée V. Hugo dans *les Odes*, entend une voix lui dire : « Va voir si ton fils est encore à sa place. » Elle s'ébranle, et marche jusqu'à la Place Royale, où elle répète la même question à la statue de Louis XIII. Le roi de bronze et le roi de marbre vont alors prendre sur la place des Victoires celui qui fut Louis XIV et, toujours poussés par la voix mystérieuse, tous trois ensemble chevauchent vers la place Louis XV. Là, au lieu de la statue du Bien-Aimé, c'est un échafaud qui se dresse ; une tête apparaît, coupée, sanglante. « Qui es-tu? » dit Louis XIV. — « Le petit fils de votre petit fils. » — Et qui a construit cette machine horrible? — « O mes pères, c'est vous. » — Quoi, tous les trois! Louis XIII et Henri IV aussi bien que Louis XIV! Mais à part l'injustice qui les fait également coupables, à part la prolixité de l'ensemble et la bizarrerie de quelques détails, l'idée reste grande et belle. Si V. Hugo se montre bien doué pour l'épopée demi-fantastique, c'est là ou jamais. Dans cette pièce, le volcan a jeté sa dernière flamme ; il ne vomira plus que des scories.

Tels sont bien, de fait, ces derniers poèmes : *le Pape* (1878), *la Pitié suprême* (1879), *Religion et religions* (1880), *l'Ane* (1880) ; productions répugnantes, littérairement nulles, encore intéressantes malgré tout, mais seulement par le fond, si fond il y a, par le chaos intellectuel et moral qu'elles accusent. Et trois traits s'en dégagent, trois idées fixes, qui resteront comme le testament de l'âme déchue.

Voici d'abord l'éternel paradoxe, l'éternelle pose

de clémence universelle, de bonté supérieure à celle de Dieu. Ne maudissons plus les rois ; ils ne sont pas les grands responsables. Et qui l'est donc? L'institution même, la royauté, la sacerdoce qui la bénit et la consacre, par dessus tout, l'ignorance, la nuit. Or, impossible de s'y tromper : la nuit, c'est l'antique idée religieuse, le dogme chrétien par dessus tout. Guerre inexpiable à cette nuit, paix à ceux qu'elle égare !

Haïssons, poursuivons sans trêve, sans relâche,
Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux (1).

A merveille ! nous reconnaissons là une des formules de la charité. Mais la charité rêvée par le poète ne fleurira, pense-t-il, que sur les ruines du dogme. Et que fera-t-il des « ténébreux » obstinés, des gens qui s'entêteront dans leur vieille foi ? S'ils refusent la lumière — ils disent, eux, l'apostasie — seront-ils amnistiés quand même? Quelle menace, quelle haine, inconsciente peut-être, sous cette illusion d'amour !

L'ignorance faisant tous les maux, il n'est que d'instruire sans relâche. Dans la *Pitié suprême* retentit, pour la centième fois, l'hymne candide à la toute-puissance de l'instruction. Mais alors, comment V. Hugo se retourne-t-il brusquement contre la science? Pourquoi, bien avant M. Brunetière, la déclare-t-il en pleine faillite? L'âne, l'âne-Patience a tout lu, tout feuilleté ; c'est une encyclopédie, une bibliothèque vivante ; et qu'a-t-il gagné?

Un peu d'allongement à *ses* oreilles tristes (2).

(1) — La *Pitié suprême*, XV.

(2) *L'âne*, I. Un curieux qui aurait du loisir, trouverait dans le réquisitoire de l'âne, plus d'un détail assez juste, assez piquant même. Je ne puis m'y attarder.

Bref, il en est devenu plus âne. En quelques milliers de vers, il s'en plaint au *philosophe*, lequel ne trouve mot à dire. Mais le *penseur*, un autre personnage, qu'il ne faut point, à ce qu'il paraît, confondre avec le précédent, sauve la situation, en attestant que tout, même l'ignorance et le mal, concourt au bien futur. Quel bien? On oublie de le définir, et peu importe. L'important, c'est cette étrange boutade contre le savoir humain ; c'est la contradiction apparente avec une des thèses chéries du poète. A vrai dire, une contradiction ne serait pas pour l'embarrasser ; mais au fond, existe-t-elle ? Si la science est vaine, c'est, dit l'âne qui s'y connaît, parce que l'instruction, telle qu'on la donne, abrutit plus qu'elle n'élève ; si elle abrutit, c'est, avant tout, qu'elle reste plus ou moins cléricale, c'est que l'école garde une porte de communication avec la sacristie. Or,

La sacristie, hélas! fait un *deleatur*
Du mystérieux D. qui sert de majuscule
Au mot flamboyant Dieu dans notre crépuscule (1).

Je m'y retrouve, et la synthèse est rétablie. Otez les derniers restes de christianisme positif, et l'instruction redeviendra la panacée universelle. Ici comme ailleurs, le cléricalisme, c'est l'ennemi.

Aussi bien la haine des religions positives, entendez pratiquement du catholicisme, fera le dernier trait, le mieux accusé des trois. Avant 1848, V. Hugo avait ébauché un poème à la gloire de Pie IX. Il le transforme aujourd'hui et le retourne, comme il a déjà fait les *Misérables*. Son *Pape* s'en va

(1) L'*Ane*, V.

par le monde, redressant tous les torts en façon de Don Quichotte humanitaire, désabusant les hommes de sa propre infaillibilité, de ses droits divins, de la révélation, de tout l'ordre surnaturel, posant en simple vicaire du « Tout vertigineux des êtres » ou, ce qui revient au même, du Dieu des bonnes gens. Et c'est le Pape réel qui rêve tout cela une belle nuit et s'écrie au réveil : « Quel cauchemar ! »

Mais il ne suffit pas à V. Hugo de ces négations indirectes et quasi allégoriques. Il lui en faut, pour son compte, une plus formelle, et vous l'avez dans *Religion et Religions*. Ailleurs, il reniait la Trinité ; ici, c'est le péché originel, c'est l'Incarnation qu'il met en caricature, pour les déclarer finalement plus absurdes que toute mythologie. L'incarnation, la Rédemption ! Le chrétien qui les conçoit au juste en est saisi à la fois dans sa raison et dans son cœur. Tout d'abord, avant de regarder aux preuves, il voit, il sent dans ces idées mêmes une splendeur, un charme qui dépassent toutes les théologies de fabrique humaine ; rien qu'à s'énoncer, elles lui imposent comme une présomption du divin. Quelle âme faut-il donc pour les voir matériellement telles qu'elles sont et les estimer absurdes? Une âme sensuelle et superbe : voilà qui suffit.

Remarquez d'ailleurs un mot significatif. Le poète en veut au christianisme de faire Dieu trop accessible, trop maniable, trop populaire.

> Un Dieu pour paysans, un Jésus pour troupiers,
> Voilà ce qu'il nous faut, l'homme Dieu !...

Ah ! flatteurs du peuple, on vous y prend, et c'est naïvement trahir vos dédains aristocratiques. Pauvre poète, qui ne se réclame plus de Jésus que pour

l'accoler à Jean Hus ou à Voltaire et pour l'opposer à son Église! Comme il comprend peu Celui qui glorifiait son Père d'avoir caché la vérité aux sages et aux habiles pour la révéler aux petits !

Et malgré tout — point singulièrement notable — V. Hugo ne peut déraciner de son âme le besoin d'une religion quelconque. S'il nie furieusement l'enfer, il s'emporte à dire qu'il l'admettrait plutôt que de conclure au néant.

Rien ! Oh ! reprends ce rien, gouffre, et rends-nous Satan.

Mais entre les religions positives et l'irréligion brutale, entre le christianisme qu'il rejette et ce rien dont il a horreur, il croit trouver encore où se prendre. Est-ce un débris, une ombre de religion naturelle? Est-ce le Dieu des théodicées élémentaires? Non, pas même. Impersonnel peut-être, en tout cas, son Dieu ne défend quasi rien ; pratiquement il n'est rien. Malgré tout, sachons gré à cette âme d'avoir été moins forte que d'autres ou moins menteuse à elle-même, d'avoir, jusqu'à la fin, reculé devant l'athéisme cru.

La fin était proche, et comme pour traduire en acte les conclusions de ce triste poème, il avait, en 1883, écrit ces lignes :

Je refuse l'oraison de toutes les églises.
Je demande une prière à toutes les âmes.
Je crois en Dieu.

Quand, au mois de mai 1885, on le sut frappé à mort, le vénérable Cardinal Guibert, Archevêque de Paris, lui fit offrir de l'assister personnellement. Un déclinatoire poli fut la réponse. Le 22, V. Hugo mourait. La secte à laquelle il s'était donné fit trophée de ses restes, comme, depuis trente ans, elle

faisait de sa personne. Les funérailles, soi-disant nationales, furent un triomphe de la libre-pensée, relevé d'une spoliation sacrilège ; l'église de Sainte-Geneviève redevint lieu profane ; par décret ministériel, Jésus-Christ dut quitter son tabernacle et céder la place à V. Hugo.

V

Conclusion. — L'homme. — Le poète. Ses aptitudes merveilleuses de lyrique, d'épique, de satirique. — Combien amoindries par le sensualisme, par l'orgueil surtout. — Son influence littéraire, intellectuelle, morale. — Influences fâcheuses qu'il a lui-même subies. — Triste condition du génie parmi nous.

J'ai suivi pas à pas l'homme, le poète ; il en sera plus facile de les résumer brièvement.

Ame commune, tempérament sensuel et violent, qui s'affranchit et s'accuse plus que jamais à l'heure où il se calme d'ordinaire chez les autres ; caractère inconsistant, quasi nul, où rien n'est plus sincère et fort que l'égoïsme de la gloire personnelle, où rien n'est plus durable que les rancunes de la vanité ; esprit sans solidité ni profondeur, écho sonore et tardif de toutes les opinions en vogue. Nous savons les faiblesses coupables du chef de famille, les métamorphoses intéressées du politique, la déchéance progressive et totale du chrétien. Lui-même nous en a laissé voir la cause, la cause double, éternelle : sensualisme, orgueil grandissant vite jusqu'à l'ivresse et à la folie. Certes, à ne regarder que

l'homme, on n'est pas sévère quand on le juge moins digne d'estime que de compassion.

Mais l'âme n'est jamais étrangère au talent, l'homme sans action sur le poète. Et le poète, qui ne le plaindra d'avoir tout fait pour dévoyer, pour amoindrir ses dons merveilleux ? Oui, merveilleux, ce n'est pas trop dire, et qui éclatent encore çà et là parmi les extravagances voulues de sa dernière manière. Lyrique, épique, satirique de naissance, je n'oserais pas même affirmer qu'il n'était pas né dramaturge. Au moins avait-il, dans une rare mesure, les deux aptitudes qui, en tout genre, font le poète : admirable inventeur d'images, c'est-à-dire prompt et puissant à lire l'immatériel dans le sensible ; étonnant musicien de style, plus varié que Lamartine, et plus fort à exploiter, à créer même, le rythme expressif (1). Eh bien ! l'âme, l'âme sensuelle et superbe, a tout compromis, souvent tout gâté.

N'est-ce pas le sensualisme profond, instinctif, qui prodigue les images, qui se travaille à les faire voyantes et crues, qui, manifestement, voudrait les rapprocher autant que possible de la sensation pure ? On les a étudiées de près, et ce qui ressort le mieux de cette étude c'est leur caractère énergiquement sensitif (2). Plus il avance, plus il rend la main à on imagination emportée, plus son style devient matière, chair et sang. Cela est vrai de ses vers,

(1) Je ne puis entrer ici dans une analyse de détail. Ceux qui auraient le besoin ou le goût de s'y livrer, la trouveront très bien faite dans plus d'un auteur, dans M. Faguet, par exemple. *Etudes sur le XIXe siècle*, p. 217 et suiv. — Cf. Renouvier : *V. Hugo le poète*, 259.

(2) « Chez V. Hugo les plus nombreuses et les plus éclatantes sont celles dont l'origine est physique et où la sensation a déterminé le sentiment ou l'idée. » (Mabilleau. *V. Hugo*, p. 174).

peut-être de sa prose encore plus. Mais il y a pire que ce matérialisme du détail, que le sensualisme indirect et, pour ainsi dire, implicite. L'homme qui *voit* si bien la nature, l'homme si habile à en associer les phénomènes, à les renforcer par des rapprochements hardis, n'y cherche pas seulement un trésor d'impressions sensuelles ; vers la fin surtout, il la déshonore et la corrompt, pourrait-on dire, en lui prêtant de son propre fonds. Il ne tient pas à lui que nous ne prenions pour la fonction et la loi suprême de tous les êtres ce sensualisme épais et fougueux auquel il a donné chez lui-même force de loi.

Mais ce qui rend l'homme, le caractère encore plus funeste au génie, c'est l'infatuation, l'idolâtrie de soi, de sa pensée, de sa fantaisie quelconque, d'un mot, c'est l'orgueil. Chef d'école, il le met en théorie, et voilà, nous le savons, sa grande originalité. Poète, il s'y abandonne à cœur joie, par où il se gâte lui-même à plaisir. Observez tout d'abord qu'il s'ôte le bénéfice de la critique : à trente ans, il ne souffre plus d'être discuté ; à cinquante, il y a longtemps qu'il ne se discute plus lui-même, A quoi bon? Tout ce qui lui traverse le cerveau n'est-il pas sublime, surhumain (1) ? Suivez-le maintenant dans les divers genres. — Au théâtre, quelques détails splendides, pas un drame. Pourquoi? Il y a plus d'une cause, mais la première n'est-elle point le *moi* envahisseur, tyrannique, incapable de s'oublier, de s'effacer derrière les personnages ? — Lyrique, il a d'admirables élans, mais combien peu de morceaux où l'inspiration ne soit délayée, noyée sous l'amplification parasite et la loquacité intarissable ! Exubérance de

(1) Cf. Renouvier, *Victor Hugo le poète*, p. 70.

verve, pensez-vous. Peut-être, mais aussi complaisance aveugle, joie de s'entendre parler, habitude prise de ne point se juger, de ne point douter de soi. — Bien volontiers on lui reconnaîtrait l'étoffe d'un Juvénal. Mais ce Juvénal, que déchaînent, après 1852, les colères politiques, en même temps qu'il se ravale, il s'affaiblit par la violence même, par l'emportement, par la grossièreté. Sa muse n'est plus l'indignation : c'est l'orgueil froissé qui rugit, écume et bave. — Il est singulièrement doué pour la légende quelque peu merveilleuse, pour l'épopée demi-fantastique. Et là encore il se diminue par l'excès ; comme dans son théâtre, il manque la grandeur en la dépassant. D'instinct, il la fait colossale, énorme, ce qui signifie hors nature ; puis, de temps à autre, se rappelant qu'elle devrait être simple, il lui prête des familiarités brusques, des trivialités affectées, aussi peu vraies moralement que son emphase coutumière (1). Loi notable, et nulle part aussi clairement vérifiée : l'orgueil ne sait plus comprendre la grandeur. En tout genre, du reste, et en tout sujet, ne le sentez-vous pas reparaître sous une autre forme, dans cette ambition manifeste d'étonner, d'éblouir, de braver l'intelligence commune, le sens commun? V. Hugo est bien l'homme d'Horace

(1) Voyez, dans la première *Légende*, le duel gigantesque de Roland et d'Olivier terminé soudain par la proposition d'un mariage de famille, en style de petit bourgeois offrant sa fille à un confrère. — Voyez, dans *Quatre-vingt-treize*, Lantenac, le chouan, le sauveteur héroïque, descendant de la tour incendiée au milieu des Bleus qui l'applaudissent. « Je t'arrête, » lui dit Cimourdain. « Je t'approuve, » réplique l'autre ; comme qui dirait : Tu vas me guillotiner ; qu'à cela ne tienne, fais-en à ton aise. — Et voilà comment V. Hugo entend la grandeur.

Qui variare cupit rem prodigialiter unam,

l'homme qui s'est dit un jour : « Je me dois à moi-même de ne point penser ni parler comme tout le monde. » S'il ne se l'est jamais avoué peut-être, au moins sa manière le dit clairement dès les *Orientales*, dès *Notre-Dame*, et plus encore à partir de la fin des *Contemplations*.

Qu'il ait poussé l'orgueil à l'extravagance : vérité banale, lieu commun. Ce que plusieurs ne semblent pas voir aussi nettement, c'est le tort fait par là même à son génie. Et pourtant imaginez un V. Hugo, non pas humble, modeste seulement, de cette modestie élémentaire qui est le bon sens, partie essentielle du bon goût. Imaginez-le sachant se défier de lui-même, se juger, se contenir, se borner; moins intempérant d'ailleurs et plus raffiné dans son appétit de louanges, préférant la gloire à cette popularité qu'il définissait la gloire en gros sous (1) ; plus respectueux de l'art et du public, ne fût-ce que par un plus grand respect de soi-même. Quel gain pour sa valeur définitive! Tout d'abord, le volume de son œuvre totale en diminuerait au moins des deux tiers : bénéfice pur. Admettez, j'y consens, que le romancier disparaisse; encore nous resterait-il, sinon un dramaturge grandiose et fort, au moins un vrai lyrique, aux cordes très variées, capable de grâce et de tendresse comme d'enthousiasme; un satirique éloquent, un maître en inspiration épique. Et qu'avons-nous de tout cela? Des fragments épars dans un chaos gigantesque, des débris, des ruines

(1) La popularité, c'est la gloire en gros sous.
(*Ruy-Blas*, III, 5.)

magnifiques ou, ce qui revient au même, de splendides promesses vite avortées ; en tout, ce qu'il faut pour apprécier la grandeur native de ce génie et l'illusion superbe qui l'a fait s'amoindrir.

Nuisible à soi-même, il ne pouvait que l'être à son siècle. Le romantisme a déséquilibré l'âme française, et le romantisme, c'est, par excellence, V. Hugo.

Voilà pour l'influence littéraire du grand poète. En a-t-il exercé d'autres? A-t-il jeté dans la circulation quelques idées originales, bien à lui? Quel écart entre son indigence philosophique et cette plaisante prétention au rôle de mage, de révélateur, d'hiérophante, de flambeau, qui lui vient précisément à l'heure où, sauf un très vague déisme et un optimisme encore plus vague, il a, de son propre aveu, perdu toute certitude? On est surpris d'abord et quelque peu tenté de sourire, en lisant au frontispice d'un ouvrage : *Victor Hugo le philosophe* (1) ; en entendant recommander ses « formules » à l'attention des professionnels (2), ou déclarer que chez lui la force intellectuelle « reste infiniment supérieure à celle de la généralité des esprits qui pensent, et pour le moins égale à celle de l'élite (3) », comme qui dirait de Platon, de saint Augustin, de Pascal. Est-ce merveille pourtant? Au dix-huitième siècle, il suffisait de l'incrédulité pour faire un philosophe ; aujourd'hui, faut-il s'étonner que la libre-pensée ne

(1) Ch. Renouvier : *Victor Hugo, le philosophe*. A. Colin, 1900.

(2) « La valeur de la pensée philosophique dans Hugo n'est contestée que par les purs littérateurs ; les philosophes de profession, depuis P. Leroux jusqu'à M. Renouvier, n'ont pas ce dédain transcendant ; ils comptent avec le penseur et ils admirent ses formules. » (A. Dupuy. *V. Hugo, l'homme et le poète*, p. 228.)

(3) P. Stapfer : *Racine et V. Hugo*, p. 228.

mette pas à un très haut prix le titre de penseur? Une fois sorti du christianisme, le poète a pris et exploité de rencontre à peu près tous les systèmes, sauf le vrai (1), leur prêtant son imagination colorante et son porte-voix formidable (2). On voit ce que doit l'intelligence française à V. Hugo le philosophe. Que lui doivent les mœurs? De bonne heure, sa muse, comme tant d'autres, a cessé d'être chaste; plus tard, elle s'est dévergondée jusqu'au sacrilège; elle a prêché, sanctifié la luxure, elle s'est complue à la mettre sous le couvert et les auspices de Dieu même. Par ailleurs elle était bien maîtresse de préconiser finalement telle forme politique ou sociale; mais elle a fait autre chose. Elle a célébré, déifié la Révolution pure, également irréconciliable avec Pierre et avec César, la destruction radicale du vieil ordre chrétien et même naturel, si commode pourtant, si généreux à toutes les formes de gouvernement et de société. Elle nous a fait respirer l'ivresse, l'extase humanitaire et quasi religieuse de l'émeute (3). Impressions ou théories pleines de haine: c'est où elle fonde le progrès indéfini; ainsi, traduit-elle son rêve d'universel amour. Tenons-lui compte, et aussi largement qu'il se pourra, de l'ignorance, de l'illusion, des froissements, de tout ce qui pourrait amoindrir la responsabilité, la culpabilité de l' « écho sonore. » Est-ce bien là, oui ou

(1) On s'est amusé à en compter jusqu'à treize. — P. V. Delaporte. *Études et causeries littéraires*, première série, p. 71 et suivantes.

(2) Elle souffle dans l'art, porte-voix formidable.
(*Contemplations*, 1, 7.)
Il s'agit de la Révolution.

(3) *Les Misérables*, *Quatre-vingt-treize*, *les Châtiments* — *Actes et paroles*, passim.

non, l'esprit de ses dernières œuvres? Et si la France admire V. Hugo comme artiste, a-t-elle lieu de l'aimer comme bienfaiteur?

Non certes, je n'entends pas le charger outre mesure. Son action a été funeste, mais quelles influences déplorables n'avait-il pas subies lui-même ! On le plaint ou on le vante d'avoir suivi le mouvement de son époque ; de part et d'autre, c'est dire que son époque l'a mené à mal. Et de fait, elle l'a désemparé, désorienté par le spectacle de ses continuels bouleversements, par la contagion de son incrédulité progressive ; surtout elle l'a enivré, affolé de cette adulation qu'il appelait, qu'il aspirait par tous les pores, mais qu'elle lui prodiguait avec une complaisance peu glorieuse à tous deux. Triste condition que nous faisons au génie ! Quelle force, quel héroïsme, disons mieux, quelle grâce il lui faudrait, pour résister au scandale de la défection commune, plus encore pour échapper au vertige, quand nous le faisons vivre dans une épaisse vapeur d'encens ! Parce que nous l'adorons au lieu de le respecter, nous l'induisons à se dégrader, à se détruire. Qui le prouve mieux que V. Hugo?

Nous lui rendrions un meilleur service et un meilleur hommage, si nous savions garder devant lui notre fierté d'hommes et notre dignité de croyants. Car c'est à des chrétiens que je parle, et cette longue étude aurait tout le succès qu'elle ambitionne, si elle contribuait à les prémunir contre l'entraînement de l'idolâtrie quasi universelle et contre les faiblesses de leur propre imagination. Ne soyez dupes ni des renommées établies, ni de la foule, ni de vous-mêmes ; ayez la force de vous faire un jugement personnel ; ayez le courage de ne pas consul-

ter votre seul plaisir, votre plaisir indiscuté, quelconque, de ne pas vous livrer à qui vous amuse, sans rien voir au-delà, sans vous demander si l'amusement est légitime, si l'amuseur vous sert ou vous exploite, s'il vous honore ou si, par hasard, il ne vous mépriserait pas. Quand il déraisonne pour vous éblouir, ne dites pas avec une modestie trop naïve : « Ce génie me dépasse ; » dites hardiment : » Cet homme se joue de moi. » Est-ce là s'ôter les joies de l'admiration? Est-ce là dénigrer le génie ? Contre-vérité absolue. Pour lui, rien de redoutable comme la servilité qui l'aveugle, rien de salutaire comme l'indépendance bienveillante qui l'avertit de se maintenir. Si Victor Hugo, pendant sa vie, n'eût rencontré que des juges de ce caractère, au lieu d'être si souvent énorme et difforme, il serait grand et beau ; nous serions pleinement heureux d'avoir à l'admirer plutôt qu'à le plaindre.

MUSSET

Plaindre quand on souhaiterait d'admirer, troubler la jouissance d'autrui quand on aimerait à jouir tranquillement soi-même : tâche ingrate assurément, mais qui s'impose à l'historien de nos modernes génies. Et comment y échapper à propos de Musset, de ce poète, le plus grand peut-être par le don natif et le plus tristement déchu, puisque, à jouer avec le désordre, il a, de son propre aveu, perdu sa fierté, sa force et jusqu'à sa vie ? (1) Par ailleurs, tel moraliste nous signifie péremptoirement qu'appliquer à un Musset la commune loi des mœurs honnêtes et chrétiennes serait « l'iniquité même » ; que, pour le juger, il faut le comprendre,

(1) J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaîté.
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

et qu'on ne le comprend pas à moins de se faire jeune et libertin à sa façon (1). Tel critique a, par avance, ridiculisé tout ce qu'en pourront bien dire les «personnes pieuses », les « prêtres (2). » Il faut passer outre aux plaisanteries du critique et à la théorie vraiment neuve du moraliste. Soyons suranné, monotone, étroit, ridicule, mais soyons probe et utile ; disons le vrai.

I

L'homme : — désordre — passion — ruine morale et physique.

En 1827, dans la jeune gloire du premier cénacle romantique, on y vit un jour paraître un prosélyte de dix-sept ans, blond, svelte, imberbe, à la physionomie tantôt rêveuse, tantôt passionnée, et qui n'en était plus à ses premiers vers. « Quel début ! Quelle bonne grâce aisée !... C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans, le front mâle et fier, la joue en fleur, et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avançait le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent (3). »

(1) Montégut : *Nos morts contemporains*, première série, p. 204, 205.

(2) J. Lemaître : *Impressions de théâtre*, deuxième série, p. 41, 42.

(3) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII, p. 364.

Quelque vingt-cinq ans plus tard, un journaliste Belge rencontrait au Croisic l'adolescent de 1827, et dans quel état ! Assis sur un pavé, incapable de soutenir son corps ni sa tête, souillé, déchiré, « ivre, effroyablement ivre... Parfois il levait sur les passants un œil atone, vitreux et semblable à celui d'un poisson mort. Puis il essayait de se relever ; sa bouche s'entr'ouvrait, et alors, malgré les hoquets et les défaillances de sa voix, sous l influence de je ne sais quel rêve affreux, il récitait des vers (1). »

Comment le « génie adolescent » avait-il pu tomber jusque-là ?

Alfred de Musset, dit-on, n'a pas de biographie (2), et, de fait, il n'a été ni chef d'école, ni orateur ou écrivain politique, ni mêlé de sa personne à un événement de quelque importance. Homme de plaisir et poète, mais poète du plaisir dont il a vécu, dont il est mort avant l'heure, aux yeux du lettré moraliste, il a une biographie significative et d'une tristesse poignante (3).

Gentilhomme de bonne race, il naît à Paris en 1810, dans une famille qui représente assez bien deux aspects opposés du dix-huitième siècle. Le père est grand admirateur et panégyriste de Rousseau, et il y a quelque part une tante chanoinesse, dévote, un peu janséniste peut-être : ce n'est pas d'elle que l'enfant tiendra. Dès l'abord, il se montre riche d'imagination, doué d'éloquence, excitable et nerveux à l'excès, à quoi l'aide encore son intempérance de lecture. Écolier brillant, condisciple, au col-

(1) Cité par L. Veuillot : *Mélanges*. Série III, p. 257.
(2) E. Faguet, *Etudes sur le dix-neuvième siècle*, p. 259.
(3) Voir Paul de Musset : *Alfred de Musset*. Lemerre 1877. — Arvède Barine ; *Alfred de Musset*, Hachette 1894.

lège Henri IV, du fils aîné de Louis-Philippe, il finit sur un succès : en 1827, le futur poète est lauréat de philosophie au grand concours. Mais philosopher ne sera pas longtemps son grand souci. Belle intelligence, tournant vite au scepticisme désolé ; âme ardente et faible, allant plus vite encore du « vague des passions » à ce qui en est l'aboutissement quasi nécessaire, à la passion très précise et très formelle, poussée à outrance par une nature impatiente, impétueuse, prompte à user tout, à dévorer tout et soi-même plus que tout ; qui le sent bien, mais qui s'y résigne ou plutôt s'y acharne avec une sorte de furie. « J'irai peut-être trop loin... Qu'est-ce que cela me fait ? J'irai toujours... Le bonheur ! le bonheur ! Et la mort après, et la mort avec ! » A deux reprises, il s'est défini *l'Enfant du siècle* (1) : Il l'est bien, et par cette fougue de sensibilité maladive, et par l'incrédulité qu'il a confessée et déplorée en si beaux vers.

Son histoire morale peut se partager en trois phases. Dès la prime jeunesse, le libertinage apparaît, et le dégoût de soi, et l'obstination désespérée à vider la coupe jusqu'à la lie. Le poète n'a que vingt-et-un ans quand il écrit dans *les vœux stériles :*

La science de l'homme est le mépris sans doute ;
C'est un droit de vieillard qui ne m'est pas donné.
Mais qu'en dois-je penser ? Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul !... Je le méprise. Et cet être, c'est moi.

(1) *Confession d'un enfant du siècle* est le titre de son roman autobiographique et, dans *l'Espoir en Dieu*, il s'avoue le moins crédule enfant de ce siècle sans foi.

Va-t-il essayer de reconquérir sa propre estime? Point. Il écarte la pensée du suicide et conclut :

Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, je veux aller. — J'aurais du moins le cœur
De la mener si bas que la honte l'en prenne.

Il se tiendra parole, hélas !

Après le premier vagabondage du cœur et des sens, voici que vient la passion profonde, fatale. A vingt-trois ans (1833), Musset se lie avec George Sand qui en a vingt-neuf. Entre ce jeune homme et cette mère de famille s'ouvre une ère d'ivresse, de démence, puis de jalousies noires, de ruptures violentes et de rapprochements passagers, finalement de tortures morales qui en font un véritable enfer. A qui des deux la plus grande part de torts et de fautes? On l'a beaucoup discuté, mais qu'importe ? Le plus clair est que la force des choses les contraint de se punir l'un l'autre. « Victimes de l'amour romantique », a-t-on dit (1), et le mot, fort juste, nous sert à mieux entendre ce qu'était le romantisme, par un côté du moins : la nature, la sensibilité, non pas émancipées seulement, mais exaltées, surmenées au risque de s'épuiser, de se détruire. George Sand se releva de cette crise ; Musset en demeura frappé, abattu, ruiné pour toujours. Malheureux qui, à la façon de Lamartine, adorant Julie ou Elvire, s'imaginait trouver précisément là une je ne sais quelle réhabilitation de lui-même, une

(1) A. Barine. *A. de Musset*, p. 90. Tout le récit de cet auteur est sage, mesuré, moral même, pourrait-on dire, au moins de cette moralité mondaine qui ne suffit pas au sens chrétien.

purification de ses souillures antérieures. C'est la morale romantique ou romanesque : on en voit l'essence et le fruit.

Que les premiers souvenirs du grand orage aient donné à Musset quelques-uns de ses accords les plus beaux, ce n'est pas merveille : la passion inspire toujours. Mais cette dernière floraison de poésie fut courte. Après les célèbres *Nuits*, si la lyre ne se brisa pas encore, elle se détendit vite. C'est que l'âme s'enfonçait de plus en plus dans la désolation et le dégoût. La passion ne l'avait pas guérie du libertinage et, après l'âcre breuvage de la passion, le libertinage lui donnait la nausée. Ainsi Musset en vint-il à chercher plus bas encore, du moins au jugement du monde ; sur la fin, le brillant poète n'était plus qu'un alcoolique, et tel que le journaliste belge nous l'a dépeint. A une femme qui voulait le tirer de cet abîme, il écrivait :

Dans ce verre ou je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié...

Chose incroyable ! cette femme s'avouait battue sur tous les points (1), elle désarmait devant la justification du pauvre grand homme. Quelles raisons si péremptoires avait-il donc pour s'avilir ?

Il s'y détruisit lui-même. A quarante-six ans (1857), il mourait usé, mais quelques indices ou témoignages permettent d'espérer qu'il mourut chrétien (2). A cela, rien d'étrange : dans cette vie si coupable, il n'y a pas trace d'orgueil, de cet orgueil d'esprit qui est le pire obstacle à la Miséricorde.

(1) Paul de Musset : *Biographie d'A. de Musset*, p. 290, 291.
(2) Le plus formel a été recueilli par le P. Delaporte, S. J. (*Etudes religieuses*, août 1891, t. IV, p. 697.)

Elle avouait ses fautes, cette âme impétueuse et molle ; elle disait :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Sans doute il faut savoir bien entendre en quel sens le Maître a déclaré bienheureux ceux qui pleurent. Quoi qu'en ait pu rêver le sentimentalisme contemporain, toutes les larmes ne sont pas pures et purifiantes ; il en est de stériles, de coupables même, et l'« enfant du siècle » les connaissait trop, celles-là. Mais pourquoi n'en aurait-il pas versé de meilleures ? Il reste vrai que l'intellectuel stoïque, l'orgueilleux, pour tout dire, n'avouera jamais qu'il ait failli ou pleuré ; or, c'est proprement s'exclure du pardon en excluant de soi toute chance de repentir. Finalement, on aime à juger comme L. Veuillot :

«Il me reste, d'avoir pleuré ! » (1)

« Ce vers protègera toujours la mémoire de Musset contre lui-même et contre les injures et les brutalités de l'admiration vulgaire ; il le préservera des dernières sévérités de la conscience humaine (2). »

(1) L'écrivain catholique cite de mémoire et avec quelque inexactitude matérielle Mais cela ne change rien au fond des choses et à la pensée de Musset.

(2) L. Veuillot, *Mélanges*. — Troisième série, t. II, p. 529.

II

Les œuvres. — La prose : Comédies, *Lorenzaccio*, *Confession d'un enfant du siècle*. — Les vers : *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Le Spectacle dans un fauteuil*, *Rolla*, *Les Nuits*, *l'Espoir en Dieu*.

Passons de l'homme à l'œuvre ; nous ne changerons pas de sujet. Œuvre courte : elle s'enferme presque tout entière dans l'espace de dix années (1830-1841). Œuvre où la prose tient beaucoup plus de place que les vers ; mais les vers nous arrêteront bien plus que la prose. Et n'est-ce pas comme poète que Musset vivra ?

Le prosateur a laissé quelques romans brefs ou nouvelles, quinze comédies ou proverbes et surtout la *Confession d'un enfant du siècle*, fragment d'autobiographie, où domine le souvenir de ses fatales relations avec George Sand.

Nouvelles et comédies ne sont pas pour nous occuper longtemps. Qu'irions-nous faire dans ce pays de jouvence où, poursuivant l'impossible, on se travaille à concilier les raffinements du libertinage avec la naïveté des attachements ingénus ? Qu'il y ait là de la drôlerie, de l'esprit même, et quelque grâce, à la bonne heure ! Mais quelle misère sous un voile brillant ! Parmi ces caprices mis en forme théâtrale, et qui cependant n'étaient pas faits pour le théâtre, un seul drame se détache où l'on trouve une leçon à recueillir. — Lorenzo de Médicis, *Lorenzaccio*, comme l'appelle avec mépris la popu-

lation florentine, a résolu d'affranchir sa ville natale en abattant le duc Alexandre, son propre cousin. Pour endormir le despote, il s'est fait le complaisant et l'émule de ses vices. Mais il se prend lui-même au piège qu'il a tendu. C'est peu que Florence lui soit ingrate et le tue pour se hâter de passer sous un autre joug ; le pire est que Lorenzaccio s'est irrémédiablement corrompu jusqu'au fond de l'âme, alors que, dans sa corruption calculée, il ne voyait qu'une politique et un jeu. Voilà donc, en forme dramatique, cette thèse que Musset reproduira plus d'une fois en vers : la débauche est mortelle à qui s'y engage ; elle le tient pour jamais.

A vrai dire, y a-t-il autre chose dans cette longue *Confession d'un enfant du siècle*, dont je ne conseillerai la lecture à personne, pas plus qu'on ne conseille aux gens de sonder un cloaque s'ils n'y sont obligés par état? Un jeune homme rêve la fidélité, le bonheur constant et possible, dans une liaison irrégulière bien entendu : c'est l'illusion dans la faute. Trahi, désabusé, il tombe au libertinage pur; après quoi, retrouvant une passion vraie, il n'arrive qu'à s'en faire un supplice, parce qu'il y porte un cœur flétri, empoisonné. Chaos de vérité morale et d'immoralité quasi naïve; confession sans repentance et fort incomplète d'ailleurs. La passion dont il fait son idéal est-elle, devant Dieu, beaucoup moins coupable que le désordre grossier qui le rend incapable d'en jouir ? Pourquoi est-il sorti une première fois de la loi chrétienne et même naturelle? Au début, Musset accuse le siècle, la surexcitation et la débilité physiques de la génération, l'oisiveté, l'atonie universelle venues après les agitations de la République et de l'Empire, si bien que la jeunesse,

n'ayant plus où employer sa sève, la prodigue quasi fatalement au désordre. Pauvre excuse! Il y a plus de vrai dans l'aveu final. Au moment de dénouer une crise de jalousie par un coup de poignard, le héros s'arrête et recule devant un crucifix qu'il aperçoit sur la poitrine de la victime. «Je suis né dans un siècle impie... Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer.» Oui, le grand mal est bien là. Et pourtant, chez un Musset, le mal n'en est pas à l'extrême, car il ajoute, parlant toujours au divin Crucifié : «Je ne t'ai jamais cherché dans tes temples; mais grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler (1). » Son irréligion, à lui, ne va donc pas jusqu'au fond de l'âme. «Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies... De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier.»

L'histoire de ma vie est celle de mon cœur.

a-t-il dit par la bouche de Franck (2); il pouvait dire aussi bien :

L'histoire de mes vers est celle de ma vie.

L'homme et le poète marchent sensiblement de

(1) Tels étaient encore beaucoup d'hommes de cette génération littéraire; tel, par exemple, Alexandre Dumas père, lequel avoue quelque part ne jamais rencontrer un Christ sans ôter son chapeau; tel, à cette époque, V. Hugo lui-même, car il écrivait alors :

Parmi tous les progrès dont le siècle se vante,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante;
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

(2) *La Coupe et les lèvres.*

pair. De très bonne heure, l'un commence à chanter comme l'autre commence à jouir, et, des deux parts, c'est la même intempérance, la même fougue.

Mes premiers vers sont d'un enfant ..

oui, enfant gâté, enfant terrible, dans ses allures littéraires comme dans sa conduite morale.

En 1830, à vingt ans, il donne les *Contes d'Espagne et d'Italie*, mince recueil de fantaisies incorrectes, licencieuses et folles. On y peut pressentir le grand artiste, mais on y voit surtout l'émancipé s'affirmant, s'exagérant à plaisir avec une impertinence cavalière ; tranchons le mot, le gamin de lettres comme de mœurs. Suit, après deux ans, *Un spectacle dans un fauteuil*, titre commun de trois compositions disparates. *A quoi rêvent les jeunes filles* n'est qu'un petit roman dialogué, invraisemblable, car en vérité, il entend d'une façon étrange son métier de père, ce bon duc Laerte qui, pour initier ses filles à la vie, joue incognito sous leurs fenêtres le propre rôle de ses gendres à venir. Quant à *Namouna*, cette ébauche de conte, improvisée, dit-on, pour grossir le maigre volume, jamais on n'a plus insolemment persiflé le lecteur, l'art même et la décence par-dessus tout. Mais il y a des gens pour qui ce dernier mérite fait passer tout le reste et qui ne haïssent pas d'être un peu moqués, souffletés même, pourvu qu'on les empoisonne. Quand il écrivait *Namouna*, Musset, l'inexpérimenté, majeur de la veille, connaissait déjà trop bien une partie de son public. Au reste, libre à lui de mépriser Lovelace, la débauche sans cœur, et d'envier Don Juan, la passion immense, quasi infinie, qui dévore tout sans jamais se rassasier. Il me sied peu de

prononcer entre ces deux types et il me suffit que le plus brillant des deux soit ignoble. Quant au pauvre Musset, combien de fois nous avouera-t-il qu'à faire le Don Juan, on risque fort de tourner au Lovelace, et qu'une fois devenu Lovelace, on n'est plus guère capable de remonter même à la hauteur de Don Juan!

Au moins ne l'est-on pas de retrouver le bonheur dans une affection pure; thèse et impression tout ensemble, c'est bien là ce que nous rend de plus net le quasi-drame allégorique, symbolique, demi fantastique, appelé par l'auteur *La Coupe et les lèvres*, partie principale du *Spectacle dans un fauteuil*. — Le héros de ce cauchemar poétique, Franck, le chasseur tyrolien, représente, dit-on, les ardeurs, les ambitions de la jeunesse, mais surtout les révoltes contre les conventions et hypocrisies mondaines. Bel exemplaire, en effet, du genre socialiste, le logicien athée qui proteste :

> Le pacte social n'est pas de ma façon;
> Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère;

le moraliste qui résume ainsi sa précoce expérience :

> L'orgueil, c'est la vertu, la force et le génie;

le furieux qui s'écrie en manière de conclusion :

> ... Malheur aux nouveaux nés!
> Maudit soit le travail! Maudite l'espérance!...
> Maudits soient les liens du sang et de la vie!
> Maudite la famille et la société!
> Malheur à la maison, malheur à la cité,
> Et malédiction sur la mère patrie!

Musset ne soupçonnait pas, croyez-le bien, à quel point, vers l'an 1900, ces belles choses pourraient

être populaires, actuelles, pratiques, officielles même et quasi gouvernementales.

— Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie,

répondait le chœur aux déclamations de Franck, et la réplique paraît bien soufflée par l'auteur en personne. Au demeurant, la question sociale tombe vite au second plan. Ce qui domine, ce qui reste, c'est la leçon du dénouement : Franck livré à Belcolore, la courtisane, essayant en vain de secouer le joug et de retourner à Deidamia, la première amie; — c'est une autre malédiction célèbre et plus juste celle-là :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur de l'homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y jette est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Ainsi le poète faisait, à vingt-deux ans, l'oraison funèbre de sa propre jeunesse et en tirait la moralité.

Il la répète dans *Rolla* (1833), poème détaché, laide histoire d'un dissipateur incrédule, qui, par avance, a calculé sa vie sur sa fortune et résolu d'être heureux trois ans, puis de se suicider au dernier écu. C'est grand dommage qu'une œuvre agisse et vaille surtout par les tableaux et par l'impression d'ensemble. Ici les uns dégoûtent, l'autre désole et navre, ce qui rend le tout pernicieux. Par la thèse, par la conclusion naturelle qui s'impose à l'esprit, le poème serait excellent et grandement utile. Oui, encore une fois, la débauche tue; mais en outre, dans une société qui fut chrétienne, la débauche naît de l'incrédulité. En ce dernier point,

Rolla dépasse la *Coupe et les lèvres*, il met le doigt sur la blessure. Aujourd'hui nos *intellectuels* ne manquent pas d'en sourire : cela fait-il que le vrai ne soit plus vrai ? « Les personnes pieuses... les prêtres » sont-ils si ridicules quand ils savent gré à Musset d'avoir dit son fait à Voltaire ?

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?...
Voilà pourtant ton œuvre, Arouet ; voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu ! — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.

Bel argument, réplique-t-on, beau considérant, pour juger tout le dix-huitième siècle, que le suicide imaginaire d'un « imbécile ! (1) » Mais quoi ! cet imbécile imaginaire n'a-t-il jamais eu de copies réelles et passablement approchantes ? Le dix-huitième siècle a-t-il contribué, oui ou non, à préparer nombre d'imbéciles de même valeur ? Aussi bien le poète ne songeait-il guère à dresser, toutes pièces en main, un réquisitoire en forme contre Voltaire et l'époque. Il a dit ce qu'il fallait surtout dire, et le voici : La loi chrétienne était un frein au désordre qui tue. Comme la cavale morte de soif dans le désert n'aurait eu qu'à suivre et à baisser le front pour trouver des eaux vives ; l'âme d'autrefois n'avait qu'à suivre une autorité divine et à s'incliner sous sa parole, pour trouver l'amour pur et vrai, cet amour qui ne s'enfermait pas nécessairement dans les cloîtres silencieux et sous les voûtes des monastères, mais qui s'y épanouissait plus à l'aise et y atteignait son idéal. Pour sa part, Musset voulait confesser cette anomalie, cette contradiction

(1) E. Faguet.

significatives : refus obstiné de la foi et tout ensemble regret désolé de cette foi qu'il repoussait.

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants...
Ta gloire est morte, ô Christ, et, sur nos croix d'ébène,
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.
Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière,
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.

Et il peignait, lui, *l'enfant du siècle*, ce monde moderne, ce siècle déjà si fier de ses conquêtes, mais où manque aux âmes l'air respirable.

Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.

Il sentait d'expérience et il avouait la décrépitude morale de sa génération. Ces jeunes de 1830, si pleins, par ailleurs, d'enthousiasme, de flamme, de vie, lui semblaient des « vieillards nés d'hier » et ne comptant sur personne pour les rajeunir. Cette humanité si superbe et si indigente, lui apparaissait comme une morte, comme Lazare tout de nouveau couché dans sa tombe et n'ayant plus de Christ pour l'en tirer. Était-ce vrai en 1833 ? Est-ce moins vrai après soixante-huit ans ? Ne le serait-ce pas davantage ?

Et quel aveu dans ces deux vers, dont le second aurait dû faire effacer le premier !

L'hypocrisie est morte, on ne croit plus au prêtre ;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.

Comme les meilleurs de ses contemporains incrédules, Musset voulait rester déiste, mais il commençait d'entrevoir que c'est impossible. A ce compte,

avait-il si grand tort de regretter tout ensemble et la pureté des âges chrétiens, et la volupté moins troublée des siècles antiques? La condition d'un monde apostat n'est-elle pas, à plus d'un égard, pire que celle d'un monde païen? Je confesse d'ailleurs n'entendre pas bien pourquoi Rolla semble à quelques-uns si déclamatoire. Ne serait-ce pas là une fin de non-recevoir qu'ils opposent à la thèse, je dis d'instinct et parce que la thèse leur agrée médiocrement?

Rolla ferme, résume et juge à sa façon la première jeunesse du poète. Le poète en eut-il une seconde, ou appellerons-nous maturité la période qui suivit la grande crise de passion racontée ailleurs? Quand, après ces deux années de silence, il compose les *Nuits* et la *Lettre à Lamartine;* quand, cinq ans plus tard, il écrit de verve le *Souvenir;* qui croirait-on entendre, un jeune homme ou un vieillard précoce? L'un et l'autre, ce semble, et, alternants ou réunis, tous deux n'arrivent pas à donner l'idée d'un homme mûr.

Elles font grand honneur au talent, ces quatre *Nuits* fameuses, derniers grondements du récent orage; mais que nous apprennent-elles sur l'âme? A sa muse qui le rappelle et veut le consoler par le travail, il oppose d'abord l'accablement (1835, *Nuit de mai*), puis le ressentiment amer de la rupture avec George Sand (*Nuit de décembre*). Ici, l'avouerai-je à ma honte? Je ne goûte qu'à demi l'allégorie célèbre du jeune homme vêtu de noir qui ressemblait au poète comme un frère. C'est que je n'arrive pas à la bien comprendre, même et surtout quand le double mystérieux déclare se nommer la *Solitude*. Malgré les explications très ingénieuses que l'on m'en

donne (1), je reste mal à l'aise. Qu'y a-t-il là? Une intention avortée? Une profondeur où je ne suis pas capable d'atteindre? Tout franc, je n'en sais rien. Quant à la *Nuit d'août* (1836), c'est un cri de la passion furieuse, détachée de son objet mais en réclamant un autre, n'importe lequel, acceptant à ce prix les tortures déjà trop bien connues et la mort même.

J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

On sait qu'il faisait comme il disait, cherchant partout de nouvelles chaînes, désolé mais nullement converti, revenant d'ailleurs sur la grande crise, s'essayant au pardon, à l'oubli, malgré de violents retours de colère (*Nuit d'octobre*, 1837); peu à peu moins déchiré par le souvenir, mais embrassant le souvenir même comme son dernier trésor (*Souvenir*, 1841). Joignez à ces quatre morceaux types la *Lettre à Lamartine* (1836), où peut-être s'agit-il tout à la fois de G. Sand et de quelque autre; mélange assez obscur de désespoir amoureux, d'apaisement vague et de religiosité plus vague encore. Ainsi la cruelle expérience demeurait inutile, parce que la force manquait pour conclure et vouloir. Musset avait appris, il avait publié assez haut que la débauche est fille de l'incrédulité, qu'elle va d'elle-même à éteindre la passion vraie. Et malgré tout, il s'attachait, il s'acharnait à croire que le cœur pouvait vivre encore et palpiter sous le poids des sens, la vraie passion se maintenir et lutter contre l'énerve-

(1) Par exemple M. Faguet. *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*, 284.

ment du désordre. Triste psychologie où, si tout n'est pas absolument faux, du moins tout est faible et lâche autant que douloureux. Ainsi les *Nuits* répétaient les *Vœux stériles;* avec une bien autre splendeur de poésie, elles disaient de même : souffrir ou mourir, qu'importe? La passion est ma destinée; je la remplirai jusqu'au bout.

Et pourtant, si résolu qu'il pût être à ne pas secouer le joug, Musset avait encore parfois des aspirations meilleures. De là, par exemple, *L'Espoir en Dieu* (1838), la plus notable parmi les pièces contemporaines des *Nuits* (1), et la plus intéressante que le poète ait jamais écrite. Quels aveux! Quel démenti aux clameurs de la passion effrénée! Mais quelle impuissance à conclure, et combien la raison en est manifeste, combien instructive pour tout chrétien qui prendra la peine de réfléchir! Non, une âme quelque peu noble et ardente n'arrive pas à s'endormir dans un épicurisme paisible; non, ce n'est pas assez pour elle des ivresses de la passion satisfaite. Donnez-lui tout, et elle criera encore :

Malgré moi, l'infini me tourmente;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir...
Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Mais qui lui dira les secrets du Ciel? — La philosophie? Elle n'est pas absolument étrangère au lauréat de 1827, et pourtant, lui qui pratiquait peu Bos-

(1) On n'attend pas que j'analyse ou même que j'énumère les autres, telles que les stances funéraires à madame Malibran, la célèbre cantatrice (1836), ou les vers sur la mort tragique du duc d'Orléans. — Je dirai plus loin un mot des deux essais de Satire.

suet, je suppose, on dirait qu'il s'étudie à mettre en vers le célèbre passage du *Sermon sur la loi de Dieu*. « Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? (1) » — Ira-t-il au christianisme? Il s'en approche, l'envisage, le conçoit à sa manière et avec une demi bonne foi, qui en doute? puis finalement il s'en va triste, comme le jeune homme de l'Évangile. Pourquoi?

Vous les voulez trop purs les heureux que vous faites...

Voilà le mot vrai, presque le seul vrai; tout le reste est calomnie inconsciente. Ce que Musset rejette, ce qu'il a cru voir, c'est le Jansénisme — et encore? — ce n'est pas le christianisme, en tout cas; c'en est la parodie, la charge absolument noire et odieuse. Et d'où vient? Rappelez-vous cette phrase de la *Confession:* « Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer ». Qui le croirait, si le phénomène était moins rare? A ce tableau de la religion chrétienne, Jésus-Christ manque, oui, rien que cela; mais il manque tout entier, sa personne, son rôle, son influence. Et voilà le poète s'évertuant à décrire, à juger un paysage vu de nuit par un temps d'épais brouillard. Essayez donc une bien facile étude; ramenez le soleil dans le paysage, faites rentrer Jésus-Christ dans le tableau, où j'ima-

(1) « Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? On y forme des doutes, mais on n'y prononce pas de décision... Que l'on mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il résulte enfin quelque conclusion arrêtée? »

gine qu'il a sa place : tout change. Il est vrai, et c'est lui-même qui nous l'enseigne, Dieu reste à jamais

— plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;

Mais nommez seulement le Rédempteur, et dites si ce Dieu est plus redoutable qu'il n'est bon... — Oui, je reste fragile, mais puis-je m'estimer errant et seul, quand j'ai tout ensemble, dans mon Jésus-Christ, le terme, la route, le compagnon, le guide ? — Oui encore, Dieu m'observe, il me suit, ses yeux ne me quittent pas ; mais pourquoi ? Pour me prendre en faute ? Non, pour me garder, pour n'avoir pas à me punir. — Au gré de Musset,

Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.

Regardez donc le Calvaire : qui est victime ici, qui est bourreau ? — Non, l'amour n'est pas toujours un péché, le bonheur toujours un crime, le cœur toujours souillé parce qu'il aura battu vite et fort. Jésus-Christ n'a-t-il pas sanctifié, consacré l'amour, l'amour naturel lui-même, en l'élevant à la dignité de sacrement ? Jésus-Christ n'a-t-il pas inauguré sa carrière publique en promettant huit fois le bonheur ? Et si le Verbe a fait sien le cœur de l'homme, ne voulait-il que l'éteindre ? — Sans doute, pour expier une heure et moins qu'une heure, l'éternité n'est point de trop devant la justice pure ; mais, le sang de Jésus-Christ ayant coulé, un instant de parfait repentir balance et met à néant bien des heures coupables, une vie entière comme celle de Musset. Lui-même en a-t-il fait l'expérience ? J'ai dit qu'il y a lieu de l'espérer.

On pourrait aisément poursuivre. Dans ces trente

vers, où le pauvre poète s'est figuré peindre le christianisme, il n'est pas un trait auquel Jésus-Christ, qui est tout le christianisme, ne réplique directement, triomphalement. Ainsi, de la religion qu'il avait connue, Musset ne voyait plus clairement qu'une chose : sa pureté où il désespérait d'atteindre. C'est qu'il oubliait Celui qui peut seul faire les purs. Et que lui restait-il de cet effort pour apaiser en soi le noble tourment de l'infini ? Un vague espoir, une prière vague à un Dieu dont l'existence même lui faisait doute :

Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié

Page navrante, mais précieuse pour cette apologétique expérimentale, à laquelle nos génies modernes viennent, à tour de rôle, apporter un si merveilleux appoint. Type éclatant de ce phénomène si étrange en logique, si peu rare en fait. Quand ils raisonnent de la religion, l'incrédule presque toujours, parfois le chrétien même, perdent naïvement le souvenir de Jésus-Christ.

Quelqu'un de mes lecteurs penserait-il que j'oublie moi-même un peu trop de parler littérature ? Je ne m'attarderais pas à lui rappeler que c'est là faire de la littérature au sens le plus haut et le plus vrai. Je le prierais seulement de se demander si je ne l'honore et ne le sers pas mieux en remuant ces questions d'âme, qu'en étudiant par le menu la grâce d'un érotique à célébrer « Ninette et Ninon ». (1)

(1) Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette et Ninon.

(A. de Musset. *Sonnet au lecteur*).

III

Le talent. — Dons naturels admirables. Musset bien *Français*. — Esprit, bon sens. — Musset et l'école romantique. — Musset surtout élégiaque. — Sa sensibilité. — Si l'imagination lui manque. — Sa mélancolie — en quoi périlleuse.

Musset poète a eu des fortunes diverses. Bientôt populaire chez les jeunes gens, s'il a conquis plus tard l'élite lettrée, c'est que, d'une part, la pudeur publique était loin d'être en progrès; que, d'autre part et littérairement du moins, il s'amendait quelque peu lui-même. Aujourd'hui la critique sérieuse lui serait plutôt sévère (1), et il semble qu'elle ait ses raisons, encore bien qu'elle oublie parfois les meilleures.

Si l'on considère les œuvres, il en est très peu d'achevées. A part les *Nuits* et deux ou trois autres pièces, le bon Musset, le grand Musset n'a droit de vivre que par quelques fragments de premier ordre, par quelques poignées d'admirables vers. Mais en en faut-il davantage pour juger ses aptitudes natives, et, à ne regarder qu'elles, ne serait-on pas tenté quelquefois de l'estimer aussi bien doué pour le moins que les plus illustres, V. Hugo et Lamartine? En tout cas, il est plus français. Lamartine a écrit quelque part : « Je suis né et je mourrai Oriental. » Dira-t-on que V. Hugo est plutôt Castillan? On dirait

(1) V. Brunetière : *l'Évolution de la poésie lyrique*, septième leçon. — Faguet : *Dix-neuvième siècle*. — Pélissier : *Mouvement littéraire au XIXe siècle*, etc.

mieux, je crois, qu'à force d'outrance calculée, il arrive à cesser d'être homme. Quant à Musset, avouons en lui deux qualités de race qui leur manquent plus ou moins à l'un et à l'autre : l'esprit, l'esprit léger, piquant, joyeux, quand il ne sacrifie pas outre mesure au caprice ou à la nonchalance; le bon sens toujours visible, au moins dans le style, parmi les fougues de la sensibilité; le bon sens qui lui dicte deux beaux essais de satire (*Dupont et Durand*, *Sur la Paresse*) et qui, tout d'abord, l'a vite détaché du romantisme.

Les circonstances l'y avaient jeté quasi enfant, et lui-même s'en était donné d'abord à cœur joie, exagérant ses maîtres avec un emportement de néophyte, mais peu à peu, assez vite peut-être, avec une arrière-pensée malicieuse et pour les railler en les dépassant, comme, en grossissant quelques traits, on fait d'un dessin une caricature. Il n'a pas encore franchi la première jeunesse qu'il brise cavalièrement tout lien d'école. Plus d'imitation :

Je hais comme la mort l'état de plagiaire.
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre (1).

Plus de rime riche : ces deux vers en font foi, et le jeune émancipé en fait gloire jusqu'à l'excès. Le voilà daubant sur la couleur locale, riant des toits bleus, des mosquées blanches, de l'horizon rouge, des *Orientales*, pour tout dire; par ailleurs, égratignant Lamartine, car il fait profession de haïr, ni plus ni moins,

... les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.

(1) *La Coupe et les Lèvres*. Dédicace.

Le fatalisme Byronien ne trouvera pas plus grâce que le genre éploré ; finalement, tout le procédé romantique passera au crible dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, deux honnêtes bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre, ouvrant une enquête en forme pour découvrir enfin ce que peut bien être ce romantisme dont on fait grand bruit. A la vérité, l'enfant terrible n'épargne pas davantage les prétendus gardiens de la saine tradition littéraire :

L'âme et le corps, hélas! ils iront deux à deux,
Ainsi que vont les vers classiques et les bœufs (1).

mais prenez-y garde : c'est là, proprement, l'inexorable distique de Voltaire, et l'on voit quels classiques sont en cause. Ne croyez pas non plus que Musset retourne au romantisme parce qu'il s'avise d'écrire :

Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

Pure boutade et que le Cénacle n'eût pas admise. V. Hugo déraisonnait par bravade ; en mettant le caprice hors de page, il mettait implicitement la déraison en principe ; il n'eût pas osé la mettre en formule et la présenter sous son vrai nom.

Musset ne veut donc être ni romantique ni classique à la manière du temps ; et qui lui en ferait un reproche? Il veut être lui-même, non par orgueil, mais par instinct du naturel, par bon sens et courage d'esprit. Voilà pourquoi, dans le style de ses meilleures pièces, vous ne le prendrez pas en flagrant délit de romantisme, de *Hugotisme*, si vous

(1) *Les secrètes pensées de Raphaël.*

voulez. Comme Lamartine, il ne dépasse pas le classicisme élargi et coloré du grand maître, de Chateaubriand.

Satirique de mérite, fantaisiste parfois spirituel et agréable, il est élégiaque par-dessus tout, mais élégiaque au sens tout profane, ce qui fait son malheur. Du moins est-on juste de lui reconnaître, en ce pauvre genre, des qualités absolument supérieures.

La sensibilité tout d'abord, la sensibilité mal employée, mais réelle et visible jusque dans les passages où quelque rhétorique se montre encore ; la sensibilité qu'il préconise à l'excès, quand il en fait le criterium absolu de toute œuvre :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

mais qui est bien la première force de l'élégiaque. Et ne l'est-elle pas chez l'orateur?

Ah! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie.

Prenez ce vers avec bon sens et mesure ; il ne fait que traduire le grand axiome oratoire : *Pectus est quod disertos facit.*

Pour soutenir ce don éminent, quelques-uns voudraient au poète une plus grande force d'imagination et de pensée (1). Et pourtant ne lui arrive-t-il jamais d'exprimer avec bonheur des pensées justes et hautes, le prix de la foi par exemple? Quand on songe à l'immense ridicule de V. Hugo philosophe, n'incline-t-on pas plutôt à féliciter Musset de s'être connu lui-même, de ne s'être point guindé de force au rôle de penseur? S'il lui manque la puissance des

(1) Ainsi M. E. Faguet, *loco citato.*

grandes créations fantastiques, autrement dit, s'il n'a illustré ni même essayé tous les genres ; que lui manque-t-il au regard du sien? Par où, dans le détail, cette imagination, que l'on accuse, le cède-t-elle à quelque autre? Comme chez Lamartine et avec plus d'originalité peut-être, elle excelle à spiritualiser élégamment le phénomène matériel.

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

Comme V. Hugo, j'entends le V. Hugo qui daigne être raisonnable, Musset a le don de lire et de traduire en maître le sentiment, la situation morale, dans l'attitude, le geste, le regard. Comme il peint ces paysans Badois qui viennent risquer leurs économies à la roulette !

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sur les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux (1).

Musset ignore-t-il l'art de déployer en tableau une comparaison juste et saillante, un symbole court mais complet en soi et plein de lumière? Il ne faudrait que citer le Pélican (2), la Cavale du désert (3), le laboureur trouvant sa chaumière dévastée (4), ou

(1) Les deux strophes suivantes ne sont pas moins belles.
(2) *Nuit de Mai.*
(3) *Rolla.*
(4) *Lettre à Lamartine.*

encore, dans la *Coupe et les Lèvres*, l'exquise allégorie de la patience et de l'ambition. Non vraiment, le genre étant donné, je n'arrive point à concevoir ce que le poète envierait à aucun autre.

Poète, grand poète, s'il ne l'est point par la profondeur et l'ampleur magnifique des conceptions, il l'est, aux bons endroits, par une succession facile, voire un mélange singulier, d'élégance, de grâce, de force, d'éclat, de spontanéité originale, et toujours avec une pleine franchise d'expression, sans effort senti ni ornement parasite ; le tout, sur un fond de sens droit, bien net et bien français.

Dons admirables, mais trop souvent mal employés, et qui rendent contagieuse d'autant la passion que ses chants respirent.

Plus pénétrant que V. Hugo, allant bien plus au cœur, sa tristesse ardente, parfois désespérée, navre et séduit tout ensemble, avec un attrait plus redoutable que la mollesse heureuse de Lamartine ou sa mélancolie jouissant d'elle-même et toujours optimiste au fond. C'est par où Musset a fait tant de mal et reste si capable d'en faire. Poète de la jeunesse, dit-on, mais de la jeunesse qui ne tient pas à rester chaste : voilà le vrai.

VIGNY

« Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais et où je m endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits, pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis profonds, et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité. » Voilà ce qu'on lit, sous la date du 27 juin 1847, dans ce *Journal d'un poète* (1), qu'il vaudrait mieux ne jamais lire, qu'il eût mieux valu ne pas extraire des quatre-vingt-trois cahiers manuscrits dont nous parle un biographe (2). Par quel aveuglement d'amitié a-t-on pu croire que cette pu-

(1) *Journal d'un poète*, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. Lemerre, 1885.

(2) Maurice Paléologue, *Alfred de Vigny*. Hachette. In-16.

blication posthume grandirait le personnage? Ses œuvres, les dernières surtout, les plus renommées, n'étaient certes pas pour le rendre aimable ; mais si quelque chose achève cette impression en l'expliquant, c'est bien le *Journal*. Un beau talent, à qui presque rien ne manque pour faire un très grand poète ; une âme essentiellement aristocratique, fine, délicate, élevée, mais malheureuse par sa faute; victime d'un égoïsme transcendantal, d'un orgueil plus effrayant dans sa profondeur calme, que celui de Victor Hugo avec ses éclats et ses fanfares, d'une incrédulité poussée, par moments, à ce que J. de Maistre appelle « cet épouvantable phénomène » de la haine de Dieu (1) : les *Destinées* (2) faisaient pressentir tout cela ; le *Journal* nous le montre en pleine lumière.

Or, la phrase que je citais au début résume assez bien le *Journal*. Quelle illusion, mais quel aveu ! Où sont les « peines amères » qui ont rendu Vigny pessimiste, misanthrope, ennemi juré de la Providence? On arrive malaisément à les découvrir. Quant aux « ennuis profonds », ils étaient réels, et nous en verrons trop aisément la cause. Mais plus réel encore, s'il est possible, fut ce « mal intérieur » fait sans relâche au cœur par l'esprit, à l'homme né sensible et artiste par l'*intellectuel* incrédule et superbe. C'est toute son histoire morale.

(1) *Considérations sur la France.*

(2) C'est le titre commun des dernières pièces de Vigny, publiées seulement après sa mort.

I

L'homme et le philosophe, surtout d'après son *Journal*. — Le militaire et l'écrivain. — Son « sauvage bonheur ». — Son pessimisme. — Son attitude à l'égard du Christianisme et de Dieu.

Les Vigny étaient bons gentilshommes beaucerons, fort riches sur la fin de l'ancien régime, ruinés par la Révolution française. Très fier d'eux, mais beaucoup plus de lui-même, le poète se déclarait le véritable ancêtre, le vrai chef de race, de par la supériorité de l'esprit.

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi (1).

Quant à leur opulence, il la regretta très fort. « Naître sans fortune est le plus grand des maux... — Mon père m'éleva avec peu de fortune, malheur d'où rien ne tire quand on est honnête homme (2). » Voilà qui est net, et pourtant j'aime mieux croire que tel n'a pas été son principal grief contre Dieu.

Il était né à Loches en 1797, mais vint tout enfant à Paris. Au collège, on lui fit payer chèrement son titre nobiliaire et des succès prématurés contrastant avec ses apparences enfantines : premier coup porté, selon lui, à une sensibilité qu'allait refouler plus douloureusement encore la vie de soldat. Jusqu'où eut-il donc à s'en plaindre? Il y entrait avec enthousiasme, et, s'il ne connut guère que l'ennui des gar-

(1) *L'esprit pur.*
(2) *Journal.*

nisons, s'il dut rester à la frontière pendant la guerre d'Espagne, s'il passa de la garde royale dans l'infanterie de ligne, ces mécomptes avaient-ils de quoi l'aigrir à jamais? Il attendit neuf ans le grade de capitaine, et en accusa « l'indifférence cruelle » d'un gouvernement à la tête duquel se trouvaient quelquefois ses amis et même ses parents (1). Notez d'ailleurs ce qui suit : « Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche, et je ne le cherche plus. » Vingt ans plus tard, sous la seconde république, il posera sa candidature dans la Charente, et il écrira naïvement aux électeurs : « Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. » Toujours le même : il lui sied de recevoir les avances et de n'en faire jamais. C'est fier, dira-t-on peut-être; mais, en vérité, ne l'est-ce point trop?

Démissionnaire en 1828, le capitaine de Vigny tint rancune à son premier état. On l'entrevoit dans *Servitude et grandeur militaires;* on le voit à plein dans le *Journal*. « Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée (2). » Ne croiriez-vous pas entendre un *intellectuel* modéré de 1900? Tournez cependant la page, et vous pouvez lire : « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament (3). » Voilà déjà le *Suicide cosmique* de

(1) Lettre à Brizeux, 1827.
(2) Le 11 août 1830, p. 53
(3) P. 54.

nos récents pessimistes, et l'on n'a point tort d'estimer Vigny un précurseur. Mais n'aurait-il pas avoué, à ses heures de franchise, que du jour où l'on abolirait cette « chose déplorable » qu'est l'armée, le dévouement, l'enthousiasme se feraient plus rares, et l'heure du *suicide cosmique* avancerait d'un grand pas?

Il faut l'entendre conter la révolution de 1830. On admire le compromis qui se fait alors entre le point d'honneur et le scepticisme politique, entre le gentilhomme et le retraité boudeur. Si les princes l'appellent, si seulement ils viennent payer de leur personne, Vigny s'ira faire tuer auprès d'eux. « Cela est absurde... c'est bien injuste, mais il le faudra (1). » Par bonheur, la condition manque, l'honneur est sauf et le poète respire. Il écrit, dès le 31 juillet : « J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. » Et vingt jours plus tard : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. » Le mot peint l'homme, et je ne vois pas bien qu'il l'honore. Quelle joie de pouvoir être désormais un cerveau tout pur !

Et cette politique, où le cœur n'aura plus de part, elle se fera naturellement sceptique, pessimiste, aristocratique par-dessus tout. Vigny se prononcera très fort contre la démocratie égalitaire, un désert où le citoyen n'est qu'un grain de sable jouet du vent. Pure sottise, que de se « balancer mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple ! » Mais alors, quel moyen terme ? Sans doute, le gouvernement des intellectuels. Et si

(1) *Journal*, p. 49.

Vigny en était de sa personne, maintiendrait-il cet autre aphorisme : « On ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui gouvernent. On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour *son cocher ;* il conduit bien ou il conduit mal, voilà tout. La nation le garde ou le congédie, sur les observations qu'elle fait en le suivant des yeux (1.) » J'imagine pourtant que, s'il eût présidé la République de 1848, Vigny eût mieux aimé, à tout prendre, qu'on le tînt pour le représentant de Dieu.

Aussi bien la politique n'occupe-t-elle que très rarement sa pensée. Homme de lettres avant 1830, il n'est plus autre chose depuis lors, et n'a guère d'autre histoire que celle de ses œuvres. Là, deux épisodes font époque : un triomphe et un échec relatif. Le triomphe, c'est la première représentation de *Chatterton* (1835) ; l'échec, c'est la séance de réception à l'Académie (1845). Ce jour-là, le directeur, M. Molé, se donna un double tort : il fut beaucoup plus applaudi que le récipiendaire, et d'ailleurs il se permit une fois ou l'autre de le morigéner courtoisement. Vigny ne pardonna jamais.

Passe pour cette rancune ! On la comprend sans la justifier. Mais d'où vient sa longue révolte contre la Providence ? Bien né, bien fait, célèbre de bonne heure, assez à l'aise, après tout, dans sa médiocrité, où sont ses griefs contre le ciel ? Faut-il les chercher dans la trahison de Mme Dorval ? Car il était homme, ce fervent idéaliste, cet adorateur de l'esprit pur ; il s'était passionnément épris de la grande actrice qui

(1) La pensée ne lui appartient pas, du reste ; elle est de Paul-Louis Courier.

avait tant contribué au succès de *Chatterton* (1). Mais on avoue qu'il la fatigua par l'excès même de son idolâtrie, et d'ailleurs, une rupture douloureuse n'est-elle pas l'issue ordinaire et le premier châtiment de pareilles liaisons (2)? Aussi bien, Vigny ne l'avait-il pas attendue pour devenir pessimiste, misanthrope, mais surtout ennemi de Dieu. Pourquoi donc, enfin? C'est ici qu'il faut entrer plus avant dans son caractère, à quoi nous aide le malencontreux *Journal*.

Or, il est impossible de s'y méprendre : cette élégance de si grand air, cette réserve froide et hautaine, cachent très mal un immense fonds d'égoïsme, d'orgueil. Egoïsme à part, délicat, raffiné; ambition de se suffire, de vivre « en perpétuelle conversation avec lui-même » (3), dans l'enchantement et l'adoration de sa pensée solitaire, de sa pensée muette, car parler est déjà une distraction, un empêchement à la parfaite jouissance. Il y a plus, c'est une dégradation nécessaire de l'idéal entrevu. « Eh quoi! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons? » A la bonne heure! mais la pensée ne peut se faire précise et réflexe qu'à la condition de s'exprimer dans l'esprit, de se parler elle-même. Celle

(1) A cette femme, qui vivait selon les habitudes de son état, on a fait une je ne sais quelle réputation de religion, de piété même. Tout se réduit, j'en ai peur, à ce mot, d'ailleurs bien significatif, qu'elle aurait dit ou écrit à propos de la Madeleine de Canova : « ... Heureuse, celle-là!... Où peut-on rencontrer encore une fois le divin Jésus?... Croit-on que si je l'avais connu, j'aurais été une pécheresse?. . Que l'on nous envoie des saints, et nous serons vite des saintes. » (Cité dans Paléologue, p. 72.)

(2) Marié à une Anglaise, il lui demeura « d'autant plus dévoué qu'il lui était infidèle. » (Cité dans Paléologue, p. 38.)

(3) *Journal*, p. 108.

de Vigny serait-elle donc plutôt un rêve ? Il n'en disconvient pas, au contraire : « Ce qui se rêve est tout pour moi. »

On comprend, dès lors, qu'il dédaigne les hommes d'action (1), qu'il s'isole de l'humanité presque entière. S'il est peu répandu dans le monde, il s'en explique par la crainte de mal soutenir, en conversation, l'idée qu'on aura conçue de lui d'après ses livres, par l'aversion pour le « contact avec la médiocrité familière et indiscrète ». Si, d'ailleurs, il produit peu, si, après de courtes échappées littéraires, il se hâte, comme disait Sainte-Beuve, de rentrer dans sa tour d'ivoire ; plût à Dieu que ce fût, avant tout, discrétion, respect de son art ! Mais on l'avoue, c'est peur de se prodiguer et de se commettre (2). Ne vous étonnez pas non plus que l'immense majorité des humains lui paraisse indigne de sa compagnie. « Oh ! fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus entre mille milliers de mille !... » Voulez-vous connaître, sous son propre nom, cette disposition d'âme ? Il n'est que d'écouter Bossuet. « Voyez cet orgueilleux comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts. L'orgueil le fait rentrer en lui-même. N'est-ce pas l'orgueil qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude ? Nous voulons, disaient-ils, rentrer en nous-mêmes ; et, certes, ils disaient vrai : c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées (3) ». Voilà Vigny peint au naturel ; voilà ce que le superbe idéaliste appelait, avec une vérité frappante, son « sauvage bonheur. »

(1) *Chatterton. — L'Esprit pur.*
(2) Paléologue.
(3) *Sermon sur la loi de Dieu.*

Oui, sauvage, mais triste et pauvre aussi ; morne jouissance de lui-même bien plus que des idées qu'il adorait. Car il lui manquait la consolation d'en être dupe ; tandis qu'il entretenait avec elles un commerce où l'illusion sensuelle venait parfois se marier étrangement aux extases de l'esprit, il les tenait pour chimères, bonnes seulement à endormir l'ennui de vivre. A ses yeux, rêver, penser, philosopher, c'était, ni plus ni moins, tuer le temps, comme le prisonnier qui tresse de la paille dans son cachot. — Néant que la philosophie. La raison humaine est « sans base et toujours flottante », par suite de quoi « toutes les synthèses sont de magnifiques sottes » (1), et rien de plus. — Néant que les lettres. Pour écrire, il faut supposer que quelque chose existe, et c'est là me sentir (2). — Néant que l'idéal même, puisqu'il n'est que le fantôme d'un fantôme. Que reste-t-il donc à l'âme toujours active, à l'intelligence toujours inquiète, au cœur toujours avide ? Rien que le plaisir d'envisager ces vastes ruines sans baisser l'œil, et de subir la destinée sans lui faire l'honneur d'une plainte ; rien, pour tout dire, que l'impassibilité stoïque, l'âcre volupté de l'orgueil.

On n'est pas sceptique pur, on ne saurait l'être, et Vigny n'admet que trop l'existence du mal. Ici le fait s'impose, et le pessimiste se l'exagère plutôt. Mais, la cause ? On l'ignore ; on l'ignorera toujours. L'homme est visiblement un condamné ; mais le juge garde le silence, les pièces du procès ont disparu. Et le terme ? Que deviendrons-nous au sortir

(1) *Journal*, pp. 166, 93.
(2) *Ibid.*, pp. 153, 154.

de la vie présente, du cachot? Nul n'en sait rien. C'est folie d'essayer de le dire (1); mais « l'espérance est encore la plus grande de nos folies », de nos lâchetés; donc, « il faut surtout anéantir l'espérance au cœur de l'homme (2). » Et finalement, à ce mal trop réel, sans cause assignable ni terme certain, voici le grand remède : « Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproche au ciel (3). »

L'homme qui, à vingt-sept ans, écrivait de telles choses, eut-il jamais la foi ? Qu'avaient pu lui donner, à cet égard, les traditions de sa famille et la religion officielle d'un lycée du premier Empire? En tout cas, il l'aurait perdue de bonne heure. Comme Musset, comme tant d'autres, mais avec une hardiesse beaucoup plus originale, c'est-à-dire avec une perversion de sens plus entière, il s'était forgé de tête un christianisme qu'il repoussait ou admettait selon qu'on voudra l'entendre. Le premier de tous, et ses admirateurs y tiennent, il avait découvert que « l'Évangile est le désespoir même »; que « la religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité (4). » N'est-il pas douloureux que ce monstrueux paralogisme ait pu éblouir jusqu'à de grands esprits, mais qui n'avaient pas encore la pleine lumière? Quelle contradiction dans les termes ! Une religion de désespoir, celle qui espère en quelque chose ! Et en quoi donc? en l'éternité, rien que cela ! Aussi bien, parce que le christianisme n'enferme pas notre espoir dans le cercle étroit du présent, est-il vrai

(1) *Journal*, p. 30.
(2) *Ibid.*, p. 28, 31.
(3) *Ibid.*, p. 31.
(4) *Ibid.*, p. 98.

par là même qu'il désespère de la vie? N'entre-t-elle pas dans l'espérance chrétienne, à titre de condition, de facteur indispensable? N'est-ce pas de la vie, du bon usage de la vie, que nous attendons l'éternité?

Une immense espérance a traversé la terre,

disait Musset, en parlant du même christianisme, et, s'il le mutilait, au moins ne le prenait-il pas à contre-sens. « Faible cœur (1) », mais qui, Dieu merci, ne retournait pas contre lui-même « le dard empoisonné » d'un esprit faussé par l'orgueil. On voit ici l'avantage du passionné sur l'intellectuel.

Vigny n'est pas chrétien, mais il n'est pas non plus athée, et j'oserais presque dire qu'à certains moments on le regrette. Me trompé-je, et n'y a-t-il pas quelque chose de moins révoltant, de moins sinistre, à rejeter Dieu, qu'à le conserver pour lui prodiguer l'injure directe ou l'ironie (2), pour se poser devant lui en accusateur, en juge, presque en ennemi personnel? Au gré de Vigny, Dieu existe, Dieu gouverne, il y a une Providence; mais cette Providence est précisément la grande coupable. Dès l'origine, elle a tort contre Caïn (3). Et si, comme Vigny n'en doute pas, l'histoire de Caïn n'est qu'une légende, la Providence a deux autres torts, ceux-là bien réels et de tous les temps : elle permet le mal; elle nous

(1) « J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur... » (Musset.)

(2) L'ironie est visible, quand, après avoir montré l'homme au cachot pour un crime qu'on ne veut pas lui faire connaître, il écrit à la suite : « Que Dieu est bon! Quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre prison! » (P. 31.)

(3) Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts. » (*Journal*, p. 179.)

cache obstinément le mystère de la destinée humaine. Saint Paul disait que la création tout entière gémit d'être asservie, contre sa nature, aux vanités coupables de l'homme; qu'elle attend dans l'angoisse la manifestation suprême, le jugement qui remettra tout dans l'ordre (1); le jour où, selon la Sagesse, elle s'armera pour venger Dieu, où elle prendra tout entière le parti de Dieu contre nos folies (2). Vigny avait beaucoup lu l'Écriture. L'oubliait-il, ou jouissait-il de la contrecarrer, de la retourner de fond en comble, quand il montrait la terre s'indignant en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort (3); quand il imaginait, comme un beau thème à poésie, le cas d'un jeune homme qui se suicide et répond à Dieu : « C'est pour t'affliger et te punir (4) »; quand, par un odieux renversement des rôles, il voyait, au Jugement dernier, Dieu réduit enfin à nous livrer son secret et à nous rendre ses comptes? « En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie (5). » En attendant, il inventait, contre le prétendu silence de Dieu, cette protestation du silence humain, le chef-d'œuvre de l'orgueil et la forme la plus achevée du blasphème. Nous la retrouverons ailleurs. — En vérité, ne souffrirait-on pas moins à l'entendre dire simplement : « Il n'y a pas de Dieu? »

On le loue de s'être résigné; mais ce n'est pas se résigner que de se taire par impuissance et orgueil.

(1) *Aux Romains*, VIII, 22.
(2) *Sagesse*, III, 18, 21.
(3) *Journal*, p. 97.
(4) *Ibid.*, p. 109.
(5) *Ibid.*, p. 270.

On le vante de n'avoir pas pris l'homme en haine : au moins est-il visible qu'il le tenait en grand dédain. On fait un mérite à son pessimisme de s'être tourné en compassion pour les misérables. Accordons-lui de bonne grâce l'honneur d'avoir quelquefois senti, comme il l'affirme, « l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté ». Si l'esprit nuisait grandement au cœur, il n'arrivait donc pas à l'éteindre, et j'en suis franchement heureux. Sincère tant qu'on voudra, sa compassion reste au moins bien illusoire, et je la repousse comme funeste quand elle prétend me guérir de l'espérance, quand elle entreprend de me défendre contre Dieu. Il a écrit ce vers :

J'aime la majesté des souffrances humaines (1),

et il le cite dans son *Journal* comme donnant le sens et la clef de tous ses poèmes philosophiques (2). Pauvre poète ! Il ignorait que, si la souffrance humaine peut s'élever à la majesté, c'est par la résignation lumineuse et courageuse, humble et aimante, par l'union aux douleurs volontaires du Dieu fait homme pour souffrir. N'a-t-il pas encore déclaré l'homme « plus grand que la divinité, en ce sens qu'il peut sacrifier sa vie pour un principe (3) ? » Malheureux de ne pas croire que Dieu s'est fait homme précisément afin de se donner la puissance de goûter pour nous la mort (4) ! Malheureux de méconnaître

(1) *La Maison du berger.*
(2) *Journal*, p. 195.
(3) *Journal*, p. 183.
(4) ... *Ut, gratia Dei, pro omnibus gustaret mortem.* (Saint Paul aux Hébreux, II, 9.)

si profondément une religion qu'il ose bien appeler religion de désespoir !

Il y a des pages meilleures dans ce lamentable *Journal*. Le cœur empoisonné par l'esprit garde encore des fibres saines. Vigny aime sa mère, il l'entoure de soins dévoués et, quand elle lui échappe à quatre-vingts ans (1837), le deuil fait de lui un autre homme. Il prie, il s'avoue coupable ; mais hélas ! le courage lui manque pour monter jusqu'à la foi qu'il regrette, et c'est encore Dieu qu'il en accuse. « Quand vous les rompez pour toujours (les nœuds de famille), pourquoi ne pas nous donner la force de croire qu'ils seront retrouvés, et de le croire sans hésiter ?... »

Vingt-six ans plus tard (1863), il mourait lui-même. Comment ? Les biographes dédaignent de nous l'apprendre. Esquissant un jour le roman d'*un homme d'honneur*, il avait dit : « A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence (1). » Grâce à Dieu, ce triste programme n'a pas fait loi pour l'auteur. Nous le savons, sans doute possible, par une lettre du curé de Bercy qui l'assistait (2). Vigny ne se contenta pas de protester qu'il avait vécu et mourait catholique ; il se confessa et, l'absolution reçue, il embrassa le prêtre avec effusion lui disant : « Quelle bonne action vous venez de faire ! » Ce n'était point là mourir en silence. Était-ce d'ailleurs formalité pure, disons nettement hypocrisie ? L'ensemble du témoignage que nous

(1) *Journal, p.* 90.

(2) M. l'abbé Vidal... Sa lettre a été publiée en mai 1864 dans les *Études religieuses*. Nouvelle série, t. IV, p. 265.

avons sous les yeux ôterait aux plus malveillants l'audace de le supposer.

II

L'Œuvre poétique. — Mérites et défauts littéraires. — L'esprit nuisible au talent comme au cœur. — Les pensées dominantes. — Vigny et la Bible : *Éloa*. — Les *Destinées*. — Injures à l'homme et à Dieu.

Tel qui regrette autant que moi la publication du *Journal* estime qu'elle ne contribue en rien à l'intelligence des œuvres (1). Est-ce bien vrai ? Quand on a lu aux profondeurs de cette âme, ne s'explique-t-on pas beaucoup mieux ce qu'il entre d'humeur chagrine et superbe, non seulement dans les *Destinées*, mais dans certains poèmes du début, *Moïse* par exemple, voire *Éloa* ? Pour la gloire personnelle de l'homme, j'aimerais mieux que ces brillantes fantaisies demeurassent un peu énigmatiques ; mais il me paraît indubitable qu'elles le sont moins, grâce au *Journal*.

Je vais plus loin ; je pense qu'il ne nous est pas inutile à mieux entendre le talent même, ce qui lui a manqué ou, mieux encore, ce qui lui a nui par-dessus tout. Que serait-ce donc ? Toujours l'esprit, ce semble, l'esprit inquiet, impérieux, absorbant, ce « dard empoisonné », cruel au cœur tout d'abord et à la moralité de l'œuvre ; mais, par une suite inévitable, desséchant quelque peu et engour-

(1) E. Montégut, *Nos morts contemporains*, I, p. 327.

dissant les facultés vives du poète, la sensibilité à coup sûr, l'imagination peut-être.

Non que son mérite littéraire ne reste fort grand et sa place très haute dans la pléiade contemporaine. Compagnon, émule, ami de ceux qui s'appelaient romantiques, il tranche sur eux très vite et n'aura jamais rien de commun avec ce que j'ai nommé ailleurs le fond du romantisme. Où trouver chez lui le dévergondage systématique du caprice, le surmenage voulu des facultés sensitives? Où, l'intarissable expansion de la personnalité, l'outrance déclamatoire, l'impétuosité mal réglée? Rien de semblable chez le plus réservé, le plus contenu, le plus *composé*, quelquefois même le plus compassé de nos poètes. Dans son style et dans toute son allure, il s'en est tenu à Chateaubriand. S'il fut jamais romantique, il cessa de l'être le jour où, sous la main despotique de Victor Hugo, le romantisme devint ce que nous savons, ce qu'il reste finalement dans l'histoire.

A ce mérite considérable joignons celui de l'originalité, de l'initiative en plus d'un genre. Vigny créa parmi nous le poème symbolique, la fable, non plus badine, mais sérieuse et passionnée, enfermant, non plus une petite moralité de bon sens pratique, mais une doctrine de haut vol, exacte ou fausse d'ailleurs. C'est une manière de La Fontaine grandiose; par là même, il rend la philosophie poétique, au lieu qu'un Voltaire n'en sait tirer que des dissertations rimées. Dans *Eloa*, Vigny offre à Lamartine un premier crayon de la *Chute d'un Ange*, à V. Hugo quelques traits pour la *Fin de Satan*. Dans ses pièces historiques (*Moïse*, *Colère de Samson*, *la Prison*, *etc.*), il devance et inspire peut-être la *Légende des siècles*. Il n'est pas jusqu'aux *Misérables*, dont l'idée

première n'apparaisse à telle page du *Journal* (1).

Pour tout dire, Vigny est poète, grand poète à ses heures, et dans la conception et dans le détail ; également capable de force et de grâce, rencontrant çà et là, dans ces deux ordres, quelques vers à compter parmi les plus beaux du siècle et de la langue.

Grand talent donc, mais incomplet, — qui ne l'est pas ? — mais surtout compromis, dans une certaine mesure, par la faute du caractère. On lui a justement reproché l'inspiration courte, l'exécution laborieuse, l'expression inégale, ici admirable, ailleurs incorrecte et obscure ; on a jugé le poète mal servi par l'artiste, l'inspiration par l'habileté. Rien de plus juste (2) ; mais ne peut-on croire aussi le poète gêné autant que soutenu par le penseur ; la chaleur d'âme, la communication, l'expansion qui rend populaire, contraintes et, pour ainsi dire, étriquées par la délicatesse superbe d'une intelligence raffinée, repliée sur elle-même, d'une âme qui se réserve à l'excès, crainte de se commettre en se prodiguant ? Ainsi donc « l'esprit », tel que Vigny se l'était fait, aurait finalement amoindri le don poétique, en même temps qu'il torturait le cœur et empoisonnait la vie. C'est bien vraisemblable au moins.

Cela dit, nous sommes libre de rappeler briève-

(1) *Les Trois Forçats* (*Journal*, p. 87). — Le *Journal* ayant été publié longtemps après les *Misérables*, il n'y a pu avoir influence de Vigny sur Hugo ; au moins y a-t-il eu rencontrer et cela suffit.

(2) Dans ces remarques de pure littérature, je ne fais que suivre M. Brunetière (*Évolution de la poésie lyrique*, XIe leçon). On peut le voir du reste : pour le fond des choses, en particulier pour la valeur doctrinale et pratique du pessimisme, je ne puis que me tenir à grande distance des opinions que l'éminent critique professait alors.

ment les principales œuvres, en regardant le fond plus que la forme, la pensée plus que le vers.

Rangés sous quatre titres, assez arbitraires comme toujours (1), ces trente pièces ou poèmes correspondent, en fait, à deux périodes, la jeunesse de l'auteur et sa pleine maturité. Au début, la fantaisie se mêle à une philosophie déjà vaguement pessimiste ; sur la fin, dans les *Destinées*, la philosophie domine, l'aigreur et la révolte nous disent leur dernier mot.

— On a droit de nommer fantaisies les quelques idylles païennes où, non sans un certain bonheur littéraire, Vigny fait de l'André Chénier avant la lettre (2). Fantaisies de même, ces trois morceaux : *Dolorida*, le *Cor* et le *Trappiste*, écrits à l'occasion de la guerre d'Espagne par le jeune officier qui s'ennuyait de n'y point prendre part. Fantaisies encore, la *Neige*, le *Bal*, la *Frégate « la Sérieuse »*, ou les *Amants de Montmorency*. Amusements d'une âme de poète, fine, délicate, mélancolique, voluptueuse avec élégance et passablement large en morale, rien de plus. Ailleurs la pensée commence d'apparaître, et sous des traits déjà fâcheux. La mort impénitente et révoltée du Masque de Fer (*La Prison*), nous donne l'impression d'un réquisitoire contre la Providence. Et qu'y a-t-il dans cette prétendue *Élévation* à propos de *Paris* ? On croirait entendre le grand idolâtre de la Ville-Lumière, de

Cette habitation énorme des idées ;

(1) Le *Livre mystique*, le *Livre antique*, le *Livre moderne*, les *Destinées*.

(2) Les œuvres de Chénier ne parurent qu'en 1819, et les Idylles profanes de Vigny sont datées de 1817, ou même de 1815.

car c'est bien là ce qui rend Paris admirable à Vigny, tout comme à V. Hugo. Lamennais, le prêtre « puissant pour Rome et contre Rome », Benjamin Constant, le libéral, les Saint-Simoniens, ces utopistes : autant d'ouvriers du progrès, autant de gloires pour le Paris de 1834. Ont-ils tort, ont-ils raison ? Qu'importe ?

Je ne sais si c'est mal, tout cela, mais c'est beau.

Ne dites pas que la grande ville est bien coupable et mérite châtiment. Oui, peut-être, s'il y avait quelque chose au-dessus de l'esprit humain, dont c'est ici la capitale ; mais ce quelque chose, Vigny déclare ne point le connaître. Aussi bien, si l'ange exterminateur était jamais envoyé contre Paris,

L'ange exterminateur frapperait à genoux,
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.

A merveille ! Le poète de l'*Année terrible* ne trouvera pas mieux.

Dans les premières œuvres de Vigny, rien de plus intolérable au sens chrétien que l'abus des saintes Écritures. Nous ne le verrons toucher qu'une fois à l'Évangile, et d'une main par trop profane. S'il a plus largement exploité l'Ancien Testament, il semble n'y avoir guère trouvé qu'images voluptueuses ou griefs contre la Providence. Quelle ignorance ou quelle légèreté peuvent tenir pour inspirations bibliques *Moïse*, le *Déluge*, *Éloa* surtout, ce poème que la critique porte aux nues ? — Moïse est las de vivre ; il déplore devant Dieu sa grandeur qui le sèvre de l'amitié comme de l'amour :

Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Il est vrai, les grands élus du Ciel sont, à l'ordinaire, de grands martyrs, et, de Jérémie à saint Paul, ils gémissent parfois sous le poids du rôle : mais leur plainte a un bien autre accent, plus humain à la fois et plus religieux, avec moins de prétention superbe et avec un fond de soumission aimante que Vigny n'a pas su voir. Du reste, qui entendons-nous? Le prophète, chef d'Israël, ou un génie quelconque affectant le dégoût d'une supériorité qu'il serait fâché de perdre ? *Moïse* pourrait bien n'être qu'un symbole, une première ébauche de la préface de *Chatterton*. — Et comment ne pas prendre fait et cause pour ces deux amants, submergés ensemble par le déluge, malgré leurs appels désespérés à la clémence ? L'épigraphe est empruntée au sublime dialogue d'Abraham avec Dieu devant Sodome : « Perdrez-vous le juste et l'impie tout ensemble? » La Bible dit non; la pièce dit oui, ou ne veut rien dire. Et voilà comment Vigny s'inspire du Livre sacré.

Pour *Éloa*, sous sa parure littéraire souvent fort belle, ce ne sera jamais qu'un caprice répugnant comme donnée première, indécis et malsain comme dernière impression. D'une larme du Christ, il plaît à Dieu de faire un ange, mais un ange-femme! Invention risible ou choquante, ou l'un et l'autre : j'en demande pardon aux admirateurs. Un jour, Éloa entend parler d'un esprit déchu et malheureux. C'en est fait, le ciel lui devient fade ; la voilà rêveuse, romanesque, dévorée de curiosité — n'est-elle point femme? — pleine de pitié surtout, en quoi

l'on veut sans doute nous la donner pour bien meilleure que Dieu. Elle cherche donc imprudemment le mystérieux proscrit qu'elle a soif de consoler. Il la tente par la pitié même; chose plus singulière, il la tente par l'appât du plaisir, c'est à dire par les sens qu'elle n'a point. Elle s'abandonne, croyant le soulager. Mais non; l'ayant rendue criminelle, il ne souffre que davantage.

J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! Qu'ai-je fait? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux du moins ? Es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan.

Et nous, qu'allons-nous conclure ? Ou plutôt quel sentiment final a-t-on prétendu nous donner ? Condamnerons-nous Éloa ? Le poète aurait alors voulu dire : « Défiez-vous de la pitié : elle est périlleuse et coupable. » Prendrons-nous contre Dieu le parti de l'ange-femme ? Bien évidemment c'est là qu'on entend nous mener, et ce long rêve n'est qu'une protestation de sentiment contre le dogme des peines éternelles. A cela près, je louerai tant qu'on voudra l'art de la composition et la grâce des peintures ; mais est-on bien à l'aise pour louer à cela près ? Peut-on jouir à plein cœur d'un grand don poétique dépensé à des jeux si déraisonnables et, tranchons le mot, si parfaitement sacrilèges ? Nous allons voir pis encore dans les *Destinées*.

On appelle ainsi, du nom de la première, douze pièces presque toutes publiées entre 1843 et 1854, mais réunies seulement après la mort du poète. Là est, dit-on, sa meilleure gloire : nous entendrons vite pourquoi.

Écartons quelques morceaux d'une portée moins

générale : les *Oracles*, amplification assez terne sur la révolution de 1848; la *Sauvage*, idylle humanitaire et protestante ; *Wanda*, juste réquisitoire contre l'oppression de la Pologne. Admirons à peu près sans réserve la *Bouteille à la mer*. Près de sombrer, un marin explorateur confie le procès-verbal de ses découvertes à cette frêle messagère qui s'en ira, ballottée au gré du flot, jusqu'à ce qu'un pêcheur la trouve dans ses filets. Symbole heureux et poétiquement exprimé de la pensée, du savoir, de l'œuvre d'esprit, qu'il faut jeter à « la mer des multitudes, » en comptant que

Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Dans tout le reste, dans la partie principale de ce recueil posthume, nous trouverons moins le dernier effort du talent que l'expression la plus achevée de l'âme : pessimisme, stoïcisme, orgueil. Si, parmi les lettrés au moins, les *Destinées* sont en haute estime, n'en cherchons pas la raison ailleurs.

Visiblement l'âme a perdu presque tout ce qui ferait, à son gré, la joie de vivre. Elle ne croit plus à l'amour. Écoutez plutôt Samson invectivant contre Dalila, Vigny maudissant Mme Dorval et, à cause d'elle, la femme, l'être « impur de corps... l'être faible et menteur, »

La femme, enfant malade et douze fois impur (1).

Et pourtant l'athlète d'Israël n'a pas la force de secouer le joug et s'abandonne en fataliste à la trahison bien prévue. Même inconséquence chez l'auteur de cette rapsodie singulière qui s'appelle la *Maison*

(1) *La Colère de Samson.*

du berger. En compagnie d'Éva, la femme idéale, Vigny s'établira dans cette cabane roulante, parcourant sans fin un monde où rien ne l'attire sans le dégoûter en même temps; non, rien, pas même la poésie, « fille de saint Orphée, » mais que l'homme dédaigne ou déshonore. Qu'est-ce à dire, autant du moins qu'on peut l'entendre? Que le dernier bonheur de la vie est encore dans l'amour, cet amour pourtant si trompeur, et présenté ici comme une longue misanthropie à deux.

Vigny n'en est pas à se consoler, comme Lamartine, par je ne sais quelle effusion dans le sein de la nature. La nature! Elle-même le lui dit en vers admirables : elle est insensible; elle ne nous aime pas, elle ne nous connaît pas. (1) Toute poésie à part, convenons que c'est assez vrai.

Désabusé des hommes, désenchanté des choses, ne se fiant qu'à demi à la poésie et à l'amour, que ne cherche-t-il un refuge au ciel ? Mais, de ce côté aussi, tout lui manque. Étrange théologie que la sienne! Avant Jésus-Christ, le monde appartenait aux *Destinées*. Lui venu, elles remontent à Dieu, mais il les renvoie sur la terre. L'homme les combattra, ou plutôt s'imaginera les combattre, aidé de la grâce, mais d'une grâce à faire pâmer d'aise Jansénius. L'homme, — c'est elle qui parle, —

Se croira plus heureux, se croyant maître et libre,
En luttant contre vous dans un combat mauvais,
Où moi seule d'en haut je tiendrai l'équilibre...
Son mérite est le mien ; sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir où je sais (2).

(1) *La Maison du Berger*.
(2) *Les Destinées*.

Non, poète, l'homme ne fait pas tout ce que veut la grâce, et il n'ignore pas non plus où elle le mène. « Vous savez où je vais, disait Jésus-Christ à ses apôtres, et vous savez le chemin (1). » Mais au lieu de l'écouter, Vigny l'outrage :

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
— SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Ainsi l'Évangile s'accorde à merveille avec le Coran, mais il feint de le contredire ; également fataliste, mais avec l'hypocrisie en plus.

Oui, les œuvres reflètent le *Journal* et le *Journal* commente les œuvres, ce qui nous oblige nous-même de nous répéter. En vers comme en prose, le pessimiste ne connaît plus guère que deux joies : orgueil de la pensée, voilà pour l'intelligence ; orgueil du stoïcisme, voilà pour la volonté. Il s'estime le premier des Vigny, l'ancêtre ; mais pourquoi ? Parce que ses pères furent guerriers, veneurs, gens de cour, hommes d'action, en un mot, et qu'en lui la race s'achève et se couronne enfin par un écrivain, un penseur. C'est que

Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde !
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde,
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable,
Colombe au bec d'airain, VISIBLE SAINT-ESPRIT (2).

(1) *Et quo ego vado scitis, et viam scitis.* (Joan., XIV, 4,)
(2) *L'esprit pur*, 1868, dernière pièce du poète. — Et c'est lui, bien entendu, qui écrit certains mots en capitales.

Que ne peut-on mettre ce dernier trait au compte de la rime seule! Mais, nous le savons déjà, le plaisir de l'orgueil serait fade s'il n'avait un arrière-goût de sacrilège.

Cerné par des chasseurs, un loup se fait tuer en défendant sa femelle, ses louveteaux,

Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Vrai stoïque, vrai maître en l'art de finir dignement, et devant lequel Vigny rougit d'être homme.

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux.

Et le poète recueille la leçon qu'il a lue dans le dernier regard du fauve. Ecoutez : elle vaut qu'on la médite :

... Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

Gémir, pleurer, prier est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et courte tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler (1).

Il est donc vrai, le dernier effort de l'*intellectualisme* stoïque est de remonter à la hauteur de l'animal. — Eh! oui, « qui veut faire l'ange fait la bête » ; c'est écrit depuis longtemps et il est bon qu'on nous en répète l'aveu.

(1) *La Mort du Loup.*

Encore si l'on se contentait de ravaler l'homme en pensant le surfaire! Mais voici qui passe tout le reste. Nous savons par cœur l'agonie de notre Maître; nous pensions la comprendre. Aurions-nous jamais soupçonné que là, dans cette scène, la plus extraordinaire et, pour nous, la plus consolante de sa vie, Jésus niait obliquement, tortueusement, sa divinité personnelle; qu'il condamnait son Église future; qu'il *absolvait* (*sic*), c'est-à-dire accusait, son Père d'avoir permis le *Mal* et le *Doute;* qu'il le suppliait de les détruire, d'accorder à l'homme la certitude et l'espoir, de lui révéler enfin

[De quels lieux il arrive et dans quels il ira;

mais que cette prière a été vaine et que le Père s'est obstiné pour jamais dans le silence? Tel est pourtant l'Évangile selon Vigny.

Et que ferons-nous à ce compte?

S'il est vrai qu'au jardin des Saintes Ecritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté;
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité (1).

Le croyant sérieux entendra, je pense, qu'en transcrivant de pareilles choses on ait besoin de se contenir. Mais il sera, j'ose le croire, assez ferme d'esprit et de cœur pour sentir l'énormité de l'aberration et de l'injure. C'est donc après avoir mis en

(1) *Le mont des Oliviers.*

scène Jésus, l'Emmanuel, le Dieu avec nous, qu'on accuse la Divinité de rester volontairement absente. Et qui lui reproche de se taire? Le Révélateur même qu'Elle nous envoie, le Verbe fait homme pour nous instruire en langage d'homme, le Fils par qui Dieu nous a « finalement et définitivement parlé, après l'avoir déjà fait en cent façons et par tant de bouches prophétiques », disait saint Paul (1). Si riche en impiétés, notre pauvre littérature contemporaine se surpasse vraiment et touche au sublime du genre, quand elle insinue l'impiété par cette bouche là. Il se peut, au reste, qu'elle en fournisse d'autres exemples ; mais force nous est bien de le reconnaître : ce qui n'appartient qu'à l'auteur des *Destinées*, ce qui le met hors de pair entre les virtuoses du blasphème, c'est la conclusion. Refuser à Dieu l'honneur d'une parole, puisqu'il nous le refuse à nous-mêmes ; nous taire par représailles, comme il se tait par dureté ; lui signifier de la sorte que nous n'avons pas plus besoin de lui qu'il n'a pitié de nous ; en deux mots, le bouder comme il nous boude, le dédaigner comme il nous dédaigne : voilà qui laisse bien loin en arrière les insolences d'un V. Hugo, voire les imprécations forcenées d'un Proudhon. Vigny conserve, et quelques-uns l'en admirent, le triste honneur d'avoir rencontré la plus réussie, la plus achevée, parmi les formes ou formules de l'orgueil.

Dieu veuille qu'il n'en ait pas eu la pleine conscience, que le penseur, le raffiné si fier de lui-même,

(1) *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio*. (Epitre aux Hébreux, I, 1, 2.)

n'ait pas bien su ce qu'il faisait ! Ses paroles au moins n'ont pas deux sens ni deux caractères possibles. Elles disent assez haut quels ravages peut produire dans une nature délicate, élevée, généreuse, le « dard empoisonné » de l'esprit, l'orgueil d'esprit.

LE ROMAN

Dumas. — George Sand. — Balzac.

Est-ce pour le véritable honneur de l'esprit français, mais surtout pour le bien de l'âme française, que le roman s'est fait, de nos jours, si envahissant et si populaire? A qui voudrait répondre par un inventaire complet des principales richesses du genre, il ne suffirait pas d'un volume, et ni mon cadre n'autorise une si longue étude, ni ma profession ne m'en inspire le goût. Aussi bien n'estimé-je pas impossible d'enfermer en quelques pages une réponse utile et suffisamment justifiée.

Non qu'il faille tenir le roman pour chose essentiellement mauvaise. Par nature, il est fiction, et la fiction peut servir en même temps que plaire. Elle le fait, si elle nous console du réel, en nous élevant à l'idéal qui en est le type et la règle, des bassesses et des laideurs de la vie, en nous donnant, avec une suffisante vraisemblance, l'impression dominante

du grand, du noble, du beau. Encore ne saurait-elle être prise à larges doses et comme hygiène habituelle de l'âme : on y perdrait vite le sens et le courage du réel, c'est-à-dire pratiquement, du devoir.

Constatons-le d'ailleurs; le roman a contracté dès l'abord une sorte de tache originelle qu'il ne songe guère à laver. Il s'est fait presque en naissant le serviteur et le héraut de la convoitise. Pour thème, l'amour; pour dénouement, le mariage : voilà qui est bientôt devenu traditionnel, obligatoire. Une fiction, mais une fiction surtout amoureuse : telle est, dans l'opinion courante, l'essence même du genre. A ce compte, supposez la passion décente et relativement chaste, feu de l'âme plutôt que des sens; imaginez le mariage, non seulement légal, mais légitime, c'est-à-dire sacré ; le roman finissant, selon le mot d'un original, par devant l'écharpe et l'étole : il restera toujours deux inconvénients sérieux. C'en est un, et fort grave, d'offrir la passion comme aliment ordinaire à la rêverie. C'en est un autre de fausser la notion même de la vie pratique, en faisant du mariage d'inclination une félicité suprême, une sorte de fin dernière ici-bas ; d'arrêter le récit et de baisser le rideau précisément à l'heure où commencent les grands devoirs de la famille ; de nous donner le mariage comme fait tout entier pour le bonheur des époux, alors que tout y est pour le bien de la génération à naître; alors que les joies de l'union la plus heureuse ne sont qu'une compensation providentielle aux lourdes charges de la paternité. C'est l'écueil du roman le plus honnête. Je l'ai dit ailleurs (1), et l'on n'est pas janséniste

(1) *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, t. I, p. 174. — Un romancier de profession, M. René Bazin, l'a

pour le dire ; est-il même nécessaire d'être chrétien?

Mais qui ne le sait? Les romanciers ont presque toujours passé outre. Que le dénouement fût ou non ce qu'il doit être, ils ont fait leur capital de donner à la passion toute la vivacité communicative, toute la force contagieuse dont leur talent les rendait capables. Au Moyen-âge, l'Église s'était efforcée en vain de détourner vers le christianisme les fables érotiques de la Table Ronde (1); elles conservèrent la grande vogue, puis, importées d'Angleterre en France, pénétrèrent nos vieilles chansons de Geste et en corrompirent la rude simplicité. De là, le roman de chevalerie, teignant aux couleurs de chaque époque, de chaque civilisation, l'invariable convoitise humaine, et, de travestissements en travestissements, arrivant, à travers les Amadis du seizième siècle, à l'Astrée, au Cyrus, à la Clélie. Il est même curieux de voir apparaître la thèse de l'amour libre dès le temps de Philippe-le-Bel. Dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, on entend le prêtre de Nature, Génius, excommunier à la fois et la virginité chrétienne et le mariage chrétien. Notre époque ne saurait mieux faire ; Jean de Meung est un précurseur de George Sand.

Encore héroïque chez Madeleine de Scudéry, délicat et généreux chez Madame de La Fayette (2),

redit plus amplement et mieux. (*Les lecteurs de Romans.* Correspondant. 25 mars 1900.)

(1) De là, par exemple, la curieuse légende du *Saint-Graal*, du vase où Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Sauveur. Au lieu des faveurs d'une Dame quelconque, c'était cette relique insigne que la Muse chrétienne essayait d'offrir comme prix à la vaillance, mais en outre à la chasteté du chevalier.

(2) La *Princesse de Clèves*.

le roman du grand siècle est, par comparaison du moins, innocent à faire sourire. Mais tout change à l'âge suivant. L'héroïsme a disparu, tué par le scepticisme railleur. En même temps que la fiction abandonne assez ordinairement les perspectives lointaines pour s'attacher de préférence aux mœurs du temps, l'éternelle passion se met plus que jamais à l'aise : maniérée et subtile avec Marivaux, ardente sous la plume de Prévost, le mauvais prêtre ; froide, grossière et cynique, avec les Laclos et les Crébillon fils ; violente, maladive, sophistique, dans la *Nouvelle-Héloïse* de Jean-Jacques ; d'ailleurs assaisonnement obligé des satires ingénieuses d'un Le Sage, comme des allégories philosophiques, et si parfaitement illisibles, d'un Voltaire ou d'un Marmontel.

Au siècle qui vient de finir, les romans pullulent. Quelqu'un l'a dit spirituellement : « On ferait une bibliothèque intéressante avec les bons, et tout un cimetière avec les médiocres ; il n'y aurait pas de fosse commune assez large pour les mauvais (1). » Encore, ici, le bon, le médiocre et le mauvais sont-ils pris, je crois, au sens plutôt littéraire. Au sens moral, les œuvres irréprochables suffiraient-elles à garnir quelques rayons ? Assurément il en faudrait exclure *Delphine* et *Corinne*, tout comme les *Natchez*, *Atala* et *René* avec sa lignée mal venue et malsaine : *Obermann* (Senancour, 1804), le rêve replié sur lui-même ; — *Adolphe* (B. Constant, 1816), histoire sèche et navrante d'un ménage mal assorti ; — *Volupté*, (Sainte-Beuve, 1834), analyse fastidieuse d'une passion aboutissant au séminaire (2). A plus

(1) M. Chantavoine : *Le roman français au dix-neuvième siècle*. Correspondant, 10 septembre 1900.

(2) Voir le tome I de ces esquisses, p. 104 et suiv., — 46, 89.

forte raison bannirions-nous les œuvres de Stendhal (Henri Beyle), ce mauvais français pessimiste et impie : le *Rouge et le Noir* (1830), entendez la révolution et la Religion mises en contraste dans les aventures d'un Tartuffe moderne, arrivant à la fortune par l'hypocrisie ; *la Chartreuse de Parme* (1839), où l'on voit un jeune noble italien s'acheminer par une vie plus que libre à la dignité d'archevêque. Pendant ce premier tiers du siècle, les mœurs ne trouvent guère de quoi se réconcilier avec le roman. Dans notre bibliothèque choisie, que mettre à côté de quelques nouvelles de Xavier de Maistre, d'ailleurs choisies elles-mêmes? Tout au plus deux ou trois des *Contes Fantastiques* de Nodier.

A l'époque dont nous nous occupons, aux beaux jours du romantisme (1830-1850), le genre s'étend à l'infini et, du même coup, il empire. Pourquoi? Entre lui et l'école nouvelle y a-t-il une particulière affinité ? Les mots pourraient le donner à entendre ; ne forçons rien toutefois. Qui dit romanesque ne dit pas nécessairement romantique. Malgré ses inventions hardies, sa vraisemblance complaisante et son éternelle chanson d'amour, le roman est-il intempérant et dévergondé par fatalité de nature? Qui l'empêcherait de rester classique de ton et de forme, de parler à l'imagination et au cœur sans les exalter outre mesure ni se brouiller avec la raison ? Par contre, le romantisme, étant dans son fond et par système, indépendance de la fantaisie et surmenage des facultés inférieures, doit goûter fort le romanesque et le pousser à outrance. Il l'a fait, mais, à vrai dire, les grands romanciers d'alors ne suivent qu'à demi les errements de l'école. G. Sand écrivain

est disciple de Jean-Jacques et de Chateaubriand beaucoup plus que V. Hugo. Et s'il suffisait du talent pour illustrer le genre, si tout était dit quand on sait observer, décrire, conter ; la littérature romanesque de 1830 resterait une de nos gloires. Mais quel regret, quelle « rage sainte, » dirait J. de Maistre (1), ou, si l'on veut un mot plus doux, quelle tristesse indignée, à voir ce que deviennent ces trésors d'observation, d'invention, de poésie! Heureux s'ils n'étaient que dépensés en pure perte ! De fait, ils s'emploient le plus souvent à mal faire et, depuis 1830 surtout, le roman, pris dans son ensemble, devient un fléau public. Tantôt, et c'est son moindre tort, il s'en tient à une immoralité qu'on pourrait appeler négative, oubliant quasi naïvement la règle des mœurs, allégeant le Décalogue de deux commandements au moins, le sixième et le neuvième ; créant à sa fantaisie une loi nouvelle où toute passion est excusée, presque innocente, par le seul fait d'être sincère. Le plus souvent il passe outre : la passion devient un droit, le premier, le seul plutôt. Anathème à tout ce qui la gêne : religions positives, mariage, famille, propriété, loi quelconque. Pour établir l'indépendance, la souveraineté de sa reine, le roman d'alors se prévaut des plus détestables philosophies ; il se fait saint-simonien, fouriériste, socialiste en un mot ; non pas encore athée de profession, mais amalgamant avec les négations les plus impies je ne sais quel reste de religiosité sentimentale, plus répugnante, en un sens, plus corruptrice que l'athéisme cru, où elle

(1) A propos de Voltaire. — *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Entretien IV.

mène d'ailleurs. Et les impressions sont pires que les idées. Historique ou soi-disant tel, il faut lui savoir gré s'il ne cherche dans le passé qu'un décor de fantaisie, un trompe-l'œil à l'usage des simples, et non pas un appoint à la haine aveugle contre l'Église ou contre la France d'autrefois. Idéaliste à la manière de G. Sand, il ne fait guère que prêter au désordre un voile brillant, une auréole, que philosopher, moraliser, diviniser l'immoralité même. Réaliste avec Balzac, ce qu'il nous met dans l'âme, c'est un dégoût profond, une vraie nausée de la vie humaine, de la comédie humaine. A part les intentions, en dépit de lui-même peut-être, ce qu'il insinue de toutes parts, ce qu'il nous fait respirer comme une atmosphère, c'est que le monde appartient à l'or, et l'or à l'adresse ou à la force. Belle leçon et consolante! On pressent déjà ce que l'âme française aura dû à la littérature romanesque de ces vingt ans. Et maintenant est-ce plaisir ou pitié de voir de beaux talents employés, prostitués à cette besogne, de trouver dans ce cloaque d'incontestables diamants littéraires?

I

Le roman historique ou soi-disant tel. — Vigny : *Cinq-Mars*. — Alexandre Dumas père. — L'homme. — Le romancier, au regard de l'histoire, de la morale, de la littérature.

Je viens de nommer les trois types en vogue. Disons quelques mots du premier.

Écrire un roman historique : pourquoi pas?

L'entreprise est moins singulière assurément que celle de mettre en madrigaux toute l'histoire romaine (1). Un habile homme peut faire œuvre intéressante et utile, en donnant pour cadre à une aventure imaginaire une époque plus ou moins lointaine, dont il nous rendra, par occasion, le costume, l'esprit, les mœurs. Permettons-lui même de s'approprier les plus grands caractères historiques, de les faire revivre à nos yeux, de les compléter en comblant par la fiction les lacunes du document. Nous l'accordons au poète tragique : pourquoi le refuserions-nous au romancier?

D'ailleurs le bon sens a vite fait de marquer les conditions et limites. Fidélité loyale à la vraie couleur des époques, des institutions, mais aussi des personnages connus, c'est le principal ; érudition réelle mais sobre, également éloignée de duper notre crédulité toujours facile et de l'éblouir par étalage. A ce compte, osez, inventez, idéalisez.

Vigny n'avait donc pas tort de réclamer ce droit dans la préface de *Cinq-Mars* (1829) (2) « A quoi bon les arts, disait-il, s'ils n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence ? » Condamnation anticipée du réalisme extrême, et quoi de plus juste? L'idéal fait la vie des arts ; il en fait la vérité supérieure, la beauté, la moralité, la raison d'être. Au reste l'historien de profession idéalise malgré qu'il en ait,. mais plus encore la foule ; et, sauf l'expression trop absolue, Vigny ne se trompait guère d'ajouter : « L'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur ; » la légende populaire fleurit na-

(1) Mascarille, dans les *Précieuses*.
(2) Le roman lui-même est de l'année précédente.

turellement sur les faits et se glisse quelquefois dans l'histoire même. Par ailleurs, l'idéaliste passait la mesure en réclamant pour le drame et le roman d'histoire le privilège d'être jugés avec « une grande indifférence de la réalité historique. » Il excédait en professant de ne respecter que le génie des époques, « la seule chose essentielle à l'instruction du monde. » A l'entendre, « l'idée est tout ; le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée. » Soit, pour le roman d'invention pure ; mais quand le nom propre, quand le caractère est historique, fera-t-il exemple et preuve de l'idée, s'il n'est plus assez réel, s'il devient lui-même une idée, une fiction ? Comment peindre au vrai le génie d'une époque, si l'on ne fait guère scrupule de fausser les personnages qui, mieux que tout autre, le certifient et le représentent ?

De fait, qu'il en eût ou non conscience, Vigny plaidait pour lui-même, et il plaidait mal. Son Louis XIII, comme celui de V. Hugo plus tard (1), n'est qu'un fantôme imbécile ; son Richelieu, un tyran de mélodrame, hypocrite et féroce, faux et vil ; son Laubardemont et son père Joseph, deux monstres de fantaisie. Déjà rationaliste et incrédule aux possessions diaboliques, l'auteur ne voit dans l'histoire des Ursulines de Loudun qu'une manœuvre du Cardinal exploitant les superstitions régnantes. Urbain Grandier sera donc un héros, un martyr ; mais, en bon romanesque, Vigny ne peut se tenir d'en faire un mauvais prêtre. Qu'on se vante après cela, d'avoir « lu à la clarté de la lampe trois cents livres

(1) *Marion Delorme*.

ou manuscrits ; » qu'on reproduise exactement quelques traits de couleur locale ; qu'on s'amuse à réunir chez Marion Delorme toute la Cour et tous les beaux esprits du temps, y compris Milton en voyage : du génie de l'époque, *Cinq-Mars* ne nous offre qu'une caricature malsaine. Long mensonge, le premier en date parmi ceux qui firent alors l'éducation historique de la bourgeoisie. Ne vous fiez guère davantage à *Stello* (1832), non plus qu'à *Servitude et grandeur militaires* (1835), deux recueils de nouvelles, deux thèses, deux réquisitoires anecdotiques, l'un contre la société coupable de mener les poètes à l'hôpital (Gilbert), à l'échafaud (André Chénier) ou au suicide (Chatterton) ; l'autre qui commente en action cette étrange phrase du *Journal :* « Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. Mais c'est une chose déplorable qu'une armée. »

A la suite de Vigny, sous l'influence alors très sensible de Walter Scott, le roman historique eut ses quelques années de vogue. On entend que la jeune école y soit allée d'enthousiasme : elle y trouvait matière à son engouement, fort louable en soi, pour le passé national, mais encore une veine heureuse, riche d'images neuves et de pittoresque inédit. *Notre-Dame de Paris* nous est connue. Mentionnons seulement la *Chronique du règne de Charles IX* par Mérimée (1829). Ce conteur habile et qui devait un jour exceller dans la nouvelle, cet écrivain relativement pur et sobre, avait, au moins alors, l'imagination beaucoup trop complaisante aux scènes de meurtre et de passion brutale. Esprit sceptique, âme sèche, impassible de parti pris, froidement libertine, au fond toute païenne et pour

cause (1), on devine ce qu'est, entre Huguenots et catholiques, l'impartialité du romancier chroniqueur : mépris universel de la religion et de l'humanité.

Mais le héros, le géant, le roi du roman historique, est encore, au gré de plusieurs, Alexandre Dumas père. Héros demi grotesque, géant passablement informe, roi despotique, bien que débonnaire par ailleurs, et qui a tué le genre à force de le surmener. Nous avons déjà rencontré au théâtre cette originale figure, et nous aimerions à la regarder ici d'un peu plus près. Tenant par bâtardise aux marquis Davy de la Pailleterie, fils d'un général que les Autrichiens avaient surnommé le diable noir, Alexandre Dumas représente, au physique, une manière d'athlète, au moral, une âme aussi fougueuse qu'on peut l'être, sans autre loi qu'un fond irréductible de droiture et de bonté. Du reste, jamais mulâtre ne porta sous ses cheveux crépus une tête aussi volcanique. En conduite, fantaisie sans règle; en littérature, imagination sans frein : voilà l'homme et l'auteur. Né en 1802, à Villers-Cotterets, fort peu élevé par sa mère veuve et pauvre, mais qu'il adore, il a vingt et un ans et ne sait à peu près rien, quand il obtient, pour sa belle écriture, un mince emploi dans la secrétairerie du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe. Après quelques tâtonnements, un volume dépareillé d'Anquetil lui tombe sous la main : c'est la visite de la muse. Le calligraphe expéditionnaire a trouvé sa voie; il écrit le premier

(1) Mérimée vécut et mourut sans baptême. — Quant aux traits peu flatteurs de cette esquisse, ils résultent, malgré qu'on en ait, du portrait plutôt favorable dessiné par M. A. Filon : *Mérimée et ses amis*. 1894, in 18.

en date parmi les drames romantiques. *Henri III et sa Cour* est joué, il triomphe. De ce jour, Dumas est sacré homme de lettres de par l'histoire qu'il ignore. Il continuera de l'apprendre dans les mémoires et anecdotes, mais pour l'accommoder de toutes pièces, et la mener aussi grand train que le Corse aux cheveux plats menait, selon Barbier, sa glorieuse cavale. A cela près que, lorsqu il cessera d'inventer presque en cessant de vivre, il y aura beau temps que l'histoire sera morte sous lui, tuée par la fantaisie pure. Aussi bien et aussi vite romans et drames auront cessé d'être œuvres littéraires pour tourner à l'industrie, à la gageure, à la prestidigitation. Où Dumas trouverait-il le temps d'écrire ou celui d'observer, de composer, de peindre, de respecter l'art ou même d'y penser ? Ne demandez rien d'achevé à cette usine qui produit en hâte et sans relâche, à cet atelier où le gigantesque improvisateur met parfois sur l'œuvre d'autrui la marque de fabrique, jusqu'à signer tel ouvrage ou rien ne lui appartient de fait, qu'un point ajouté sur un i (1).

Et Dumas vit comme il compose. Jeune, il s'est amusé à la politique. Libéral sous la Restauration, entendez révolutionnaire, combattant de juillet, républicain au début du nouveau règne, candidat pour rire, en 1848, s'il veut bien laisser Napoléon III paisible, du moins aidera-t-il Garibaldi à conquérir la Sicile (1860) (2). En tout cela, plus d'agitation que de sérieux et, sans doute, plus de fantaisie que de conviction. Pour des principes, on serait bien naïf d'en chercher. Homme de lettres, il ne tient qu'à

(1) C'est lui même qui l'avoue.

(2) V. Maxime du Camp. *Souvenirs littéraires*, t. II, p. 226 et suiv.

lui de faire fortune ; des millions lui passent par les mains ; mais qu'ils passent vite ! Constructions fastueuses, voyages, libéralités plus honorables que réfléchies : il traite sa bourse comme sa verve et jette sans compter, si bien qu'il les épuise l'une et l'autre. Vieux, usé, à bout de ressources, il trouve asile chez son fils et y meurt en enfance à la fin de 1870. Tempérament prodigieux, auquel a toujours manqué la règle, hâbleur et vaniteux au possible, mais naïvement, poussant jusqu'à l'hallucination la vantardise et la fanfaronnade, homme sans mœurs, la chose va de soi, malfaiteur littéraire, lui aussi, mais qui n'a voulu ni pensé l'être. Il faut bien le condamner ; mais on le plaint, et il reste, malgré tout, sympathique, étant sans fiel et sans orgueil d'esprit. Quant à l'admirer, non pas. « Vous êtes une des forces de la nature, » lui disait Michelet, avec son emphase habituelle. A la bonne heure ! mais nous n'adorons pas la force brute sans lui demander compte de son emploi. Pour cause d'immoralité plus ou moins consciente mais trop réelle, sans doute aussi de calomnie involontaire, Dumas romancier est réprouvé en bloc par l'Église ; mais l'histoire, de son côté, aurait cent bonnes raisons de le mettre à l'index. Que fait-il des trois derniers siècles où il s'est établi de préférence comme dans son domaine ? Est-ce à la *Dame de Monsoreau* qu'il faudra demander le « vrai génie » de l'époque des derniers Valois ? Le Richelieu des *Mousquetaires* vaut-il mieux, comme ressemblance, que celui de *Cinq-Mars ?* L'infortunée Marie-Antoinette n'est-elle pas cruellement travestie dans le *Collier de la Reine ?* Faut-il juger de la Restauration par l'inique emprisonnement d'Alphonse Dantès, *alias* Monte-Cristo ? Je gagerais

que Dumas n'y mettait guère de malice, mais je plains « le peuple » — lisez la petite bourgeoisie — de l'avoir pris quinze ans pour professeur attitré d'histoire. Inutile d'insister (1).

En fait de morale, Dumas tient pour le lieu commun romanesque, pour la passion toujours légitime dès qu'elle est vraie. Moins pernicieux cependant et moins corrupteur que d'autres, parce qu'il n'a ni le temps ni le goût, ni peut-être le talent, de philosopher le désordre et de l'ériger en système. J'excepte *Antony*, mais c'est du roman que je parle. Notez encore à sa gloire que, parmi leurs contradictions et leurs énormités pratiques, ses héros portent au cœur un singulier idéal de justice et de bienfaisance. D'Artagnan et les trois autres mousquetaires sont, à leur façon, des prodiges de dévouement chevaleresque. Miraculeusement évadé de l'île Sainte-Marguerite, mis en possession du fabuleux trésor des Borgia, Dantès-Monte-Cristo devient une manière de Providence vengeresse, poursuivant à coups de millions le châtiment de ses anciens persécuteurs. Il n'en a point le droit, c'est trop clair ; mais on sent, malgré tout, un souffle de générosité circuler à travers ces pages folles. Sous sa veste de velours à côtes, Salvator est une Providence, lui aussi, et encore plus bienfaisante ; Salvator, ce bâtard de noble race, menant de front deux existences, commissionnaire de son métier, parfait gentleman à ses heures, ayant tous les talents, toutes les industries, toutes les audaces, mais ne les dépensant qu'à redresser les torts et à sauver autrui, comme son nom même

(1) Lui-même, d'ailleurs, se donnait bonnement pour tel. Directeur du *Théâtre historique*, il se targuait « d'offrir chaque soir au peuple une page de notre histoire. »

l'indique, son surnom plutôt (1). Qu'il vive conjugalement hors mariage, qu'il soit franc-maçon et conspirateur, c'est où l'on voit les préjugés de Dumas et sa bizarre morale. Mais impossible de ne pas voir aussi qu'une âme capable de concevoir ce type et plusieurs autres, était bonne dans son fond, noble même, oserais-je dire. Mieux cultivée, que n'aurait-elle pas fait ?

Et volontiers j'en dirais autant à l'égard de la littérature. Pourquoi faut-il que cette merveilleuse faculté d'invention n'ait pas su se gouverner, se restreindre, finalement se prendre au sérieux ? Telle qu'elle est, je comprends qu'on s'y laisse entraîner encore, et avec moins d'inconvénient qu'ailleurs. On n'est pas dupe, on se sent trop bien en pays de chimère où l'observation et la vraisemblance n'ont rien à voir. Madame de Sévigné avouait s'émerveiller en petite fille des derniers héros de roman et des coups de leur invincible épée. Tout de même, à supposer la morale sauve, pourrait-on se prêter complaisamment à ces aventures étourdissantes, à ces épopées qui s'enchaînent quasi sans fin, qui s'engendrent les unes les autres (2), où lambeaux d'histoire, sciences occultes, aventures prestigieuses, exploits gigantesques, roulent pêle-mêle dans un chaos fantastique mais toujours vivant. Le bon sens ne protesterait qu'après coup ; par malheur, la conscience réclamerait trop souvent sur la route et gâterait le plaisir.

(1) Les *Mohicans de Paris*. — *Salvator*.

(2) Ainsi les *Mousquetaires* et leur double suite ; ainsi les *Mohicans de Paris* continués par *Salvator;* mais surtout cette longue série, commencée avec *Joseph Balsamo* (Cagliostro), pour aboutir au *Chevalier* de *Maison-Rouge*, et qui nous promène de la fin de Louis XV aux premiers jours de la Terreur.

Oui, cette « force de la nature » a fait pis que se perdre dans le vide. Ce talent, ce génie peut-être, n'a été qu'un phénomène dont on s'amuse. Cette âme joyeuse et bonne a causé plus de mal qu'elle ne l'a jamais voulu ni soupçonné.

Au reste, avec Dumas et un peu grâce à lui, la mode a passé de la fiction prétendue historique (1). Nous allons rencontrer d'autres genres, des talents plus attentifs à eux-mêmes, des influences plus profondes, plus fâcheuses. Le roman de l'époque est surtout psychologie et observation ; il s'appelle George Sand et Balzac.

II

Le roman dit idéaliste. — George Sand. — Sa vie. — Tristes hérédités. — Triste éducation. — Période de foi, de ferveur. — Défection. — Mariage. — Séparation. — Les trois phases de sa vie émancipée : crise de passion, campagne socialiste, apaisement.

A n'écouter que mon goût, j'étudierais la personne de George Sand plus que son œuvre, et l'œuvre même afin de mieux connaître la personne. Je voudrais suivre, à travers ses confidences ouvertes ou demi voilées, l'histoire d'une âme, de cette âme née

(1) Si l'on pouvait et voulait être complet, on devrait au moins une mention à Paul Féval. Pendant vingt ans environ (1845-1865), nous le verrions suivre, et d'assez près, les traces d'Alexandre Dumas. — Il en fait plus tard amende honorable, et mérite une place parmi les écrivains catholiques dont je m'occuperai, s'il plaît à Dieu, dans la quatrième série de ces esquisses.

bonne et demeurée telle, au fond, dans une étrange aberration d'esprit et parmi d'extrêmes débordements de conduite ; bienfaisante par instinct et généreuse, encore que peu d'autres, à notre époque, aient fait plus de mal. Les documents authentiques abonderaient (1) ; éclairés par eux, les romans, à leur tour, mettraient l'auteur en meilleure lumière. Assurément l'intérêt serait plus vif que celui d'une critique d'art, et l'utilité plus directe. Il y aurait là matière à un beau fragment d'un bel ouvrage apologétique, d'une démonstration chrétienne par la psychologie des gens de lettres non chrétiens. Dieu veuille qu'un autre l'écrive ! Pour George Sand en particulier, je ne puis prétendre qu'à crayonner une miniature exacte où il faudrait un vaste tableau.

Par la bouche d'un de ses héros d'invention, elle-même nous a donné cette leçon sage : « Ne croyez à aucune fatalité absolue et nécessaire, mes enfants ; et cependant admettez une part d'entraînement dans nos instincts, dans nos facultés, dans les impressions qui ont entouré notre berceau, dans les spectacles qui ont frappé notre enfance, en un mot, dans tout ce monde extérieur qui a présidé au développement de notre esprit (2) ». Hérédité, tempérament, milieu : puissances réelles, mais non fatales ; menaces au libre arbitre, blessures même, si l'on veut, mais non pas mortelles. Rien de plus juste et qui s'applique mieux à la personne qui nous le dit.

Quels tristes précédents, pour elle, dans les exemples domestiques, dans le sang même ! Sa grand'mère, fille bâtarde de l'illustre bâtard qui fut

(1) *Histoire de ma vie.* — *Lettres d'un voyageur.* — *Correspondance.*

(2) *Mauprat.* Conclusion.

Maurice de Saxe, épouse un bâtard de Louis XV, avant de devenir en secondes noces madame Dupin de Francueil. C'est, au demeurant, une femme d'élite, étrangère de sa personne aux mœurs du dix-huitième siècle, mais libre-penseuse, disciple fervente de Rousseau qu'elle a connu secrétaire de son mari. — L'unique fils, Maurice Dupin, jeune officier de l'empire, a déjà eu plus d'une aventure, quand il se lie avec une petite ouvrière parisienne, Sophie Delaborde, et l'épouse un peu tard, un mois seulement avant la naissance d'Aurore, la future G. Sand (1804). Famille étrange, où, non seulement la loi chrétienne est ignorée, mais où les enfants légitimes et illégitimes croissent pêle-mêle, sous la tolérance indolente de parents qui savent tout et s'accommodent de tout. Avec un biographe russe (1), je crois sans peine que le grand romancier de l'amour libre dut tout d'abord à de pareilles origines son faible pour toute faute de passion, voire la liberté sceptique et presque cynique de ses propos intimes à l'endroit des choses les plus délicates et des personnes qu'il devait le plus respecter (2).

(1) N'est-ce pas *hagiographe* qu'il faudrait dire, tant l'auteur, une femme qui signe Wladimir Karénine, y met de scrupule et de religieuse ferveur? — Sans doute officiellement schismatique, de fait, à peine déiste, il est d'autant plus recevable dans ses rares sévérités morales, qu'il met très formellement le génie au-dessus des lois communes. A l'entendre, les désordres personnels d'une George Sand et de ses pairs doivent échapper à toute censure, étant les « voies providentielles » (*sic*) par où marche à son plein développement le génie, qui seul importe (Tome II, pp. 9-12). Voilà bien, dans toute son audace naïve, l'immoralité d une foule de contemporains, gens honnêtes. (Wladimir Karénine : *George Sand, sa vie et ses œuvres*, en cours de publication. Ollendorff.)

(2) *Ibidem*, t. I, p. 127. — D'après le biographe, son langage allait jusqu'à effrayer ses amis, Musset entre autres.

Une autre plaie quasi originelle fut la rivalité, d'abord sourde, puis éclatante et quelquefois scandaleuse, de l'aïeule et de la mère. Tout séparait la grande dame dix-huitième siècle de cette fille du peuple qu'elle avait à grand peine acceptée comme bru. Quand Maurice Dupin mourut d'une chute de cheval (1808), tout lien se rompit entre les deux femmes ; une hostilité commença, dont la jeune Aurore fut l'enjeu et la victime, chacune s'efforçant, dans l'occasion, d'ôter à l'autre l'affection et même le respect de l'enfant. L'histoire serait longue de ces tiraillements douloureux. En somme, la grande influence appartint à l'aïeule. Aurore vécut d'ordinaire chez madame Dupin, à Nohant, dans ce Berry qu'elle devait tant aimer et si bien peindre, avec ses prairies, ses collines, ses traînes ou chemins creux. Le premier maître de son esprit fut un certain Deschartres, dont elle a vivement crayonné le type : jadis homme d'Église, moins les ordres, parfaitement libre de toute croyance, mais qui, un jour, sous l'empire de je ne sais quel bon sentiment, fit l'effort de se relever jusqu'au déisme ; d'ailleurs pédagogue bourru et régisseur dévoué. Madame Dupin complétait l'œuvre de Deschartres et formait quelque peu les manières de sa petite fille ; tout cela se combinant comme il pouvait avec une large part d'éducation campagnarde, paysanesque et passablement garçonnière : chevauchées, courses à pied, jeux de toutes sortes, en compagnie des petits Berrichons ou Berrichonnes d'alentour.

On peut douter si l'action maternelle eût été meilleure. En tout cas et quant au principal, celle de la grand'mère fut déplorable. A treize ans, Aurore fit sa première communion. Affaire de coutume

et de bienséance, pensait l'aïeule, mais elle n'épargna rien pour que ce grand acte fût accompli sans foi. Elle m'enjoignit, dit G. Sand, de ne pas « outrager la sagesse divine et la raison humaine jusqu'à croire que j'allais *manger mon Créateur* » (1). Mal à l'aise entre ce bel enseignement et celui du prêtre, la jeune communiante se serait calmée, à l'entendre, en découvrant par elle-même le caractère purement métaphorique de la grande parole : « Ceci est mon corps ». Voilà qui semble bien trouvé après coup.

Et cependant, trois ans plus tard, elle était catholique, elle l'était sincèrement, profondément. Inquiète, malgré tout, de son éducation, sa grand'mère l'avait mise en pension à Paris, dans le couvent dit des *Anglaises*. Là, parmi ses compagnes, Aurore avait trouvé trois catégories quasi officielles : *les diables, les bêtes et les sages*. Naturellement elle avait commencé par la première, après quoi, touchée de Dieu, elle avait passé d'un bond à la troisième ; elle croyait, elle était pieuse, fervente ; l'idée même d'une vocation avait éclos et grandissait. La prendrons-nous au sérieux ? Pourquoi non ? Aurore Dupin serait-elle l'unique exemple d'une vie faussée et compromise par l'infidélité à un appel de ce genre ? Elle-même a beau nommer cet épisode une « maladie sacrée », juger « puérile et étroite » son orthodoxie d'alors ; du moins avoue-t-elle, et chez les religieuses, et chez son directeur (2), une discrétion,

(1) *Histoire de ma vie*, troisième partie, chap. IX.

(2) Dans l'*Histoire de ma vie*, ce directeur est Jésuite et s'appelle l'abbé de Prémord. Nom évidemment supposé, car on ne l'a jamais connu parmi nous. Quant à la qualité de Jésuite, il n'est pas vraisemblable que G. Sand l'ait inventée, tout exprès

une réserve irréprochables. On ne la poussait point ; elle allait d'elle-même au parfait. Bien des gens frémiraient de penser aux conséquences. Ainsi nous aurions perdu George Sand ! — Mais quoi ! pour quelques belles pages en moins, tout le monde n'y aurait-il pas gagné ?

Ainsi, vers 1820, la jeune pensionnaire de seize ans était pleinement ralliée au catholicisme. « J'y persistais avec confiance, écrit-elle ; j'y aurais persisté, je crois, si je n'eusse pas quitté le couvent ; mais il fallut le quitter (1) ». Pourquoi donc? Notons cet autre aveu. Une dévotion triste et sévère n'eût point alarmé la grand'mère incrédule ; mais en voyant Aurore à la fois dévote et joyeuse, elle prit frayeur et l'emmena d'autorité (2). C'était le second coup fatal qu'elle portait à cette âme ; elle devait achever au lit de la mort.

G. Sand a conté longtemps après l'histoire de sa défection religieuse (3). Le lointain des objets, l'influence inévitable des idées et dispositions actuelles de l'écrivain, l'intention, demi inconsciente peut-être, mais bien visible, de se justifier à ses propres yeux : voilà pour infirmer la valeur de cette confession qui n'en est pas une. Au moins nous apprend-elle sous quel jour l'auteur a voulu voir et montrer sa première émancipation, prélude et cause de tant d'autres. A l'entendre, l'ébranlement de sa foi aurait commencé par des lectures solitaires. L'*Imitation*

pour dire incidemment leur fait aux Jésuites en général, dans une digression que nous retrouverons plus loin.

(1) *Histoire de ma vie*, quatrième partie, chap. III.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*, chap. IV et V. — L'*Histoire de ma vie* n'a été commencée qu'en 1847.

avait été son livre, son oracle : le *Génie du Christianisme* l'en dégoûta — est-ce impossible ? (1) — Autorisée par la tolérance de son directeur Jésuite — est-ce vrai ? (2) — elle dévora presque tous les ou-

(1) George Sand serait donc un exemple illustre des inconvénients de ce livre, auprès de certaines âmes du moins. (Voir la première série des esquisses, pages 51 et suivante.) A vrai dire, la faute n'en est pas à Chateaubriand, si, relisant l'*Imitation*, elle la voit sous un jour si faux. L'*Imitation* est écrite par un moine et tout d'abord pour des moines. Et cependant, parmi les détails qui n'appartiennent qu'à la vie parfaite et de conseil, on aura vite fait de démêler les traits, bien plus nombreux, qui s'adaptent merveilleusement au train commun de la vie chrétienne. J'ai peine à croire que, dès 1820, la jeune fille eût déjà perdu le bon sens élémentaire qui suffit à ce départ ; qu'elle vit dès lors dans l'*Imitation* un code absolu, obligatoire, universel. Et quel code ! Exigeant en rigueur, non pas même le détachement monastique, mais l'oubli de toute affection, l'extinction de toute pitié (*sic*), la rupture de tous les liens de famille, « l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur », au bénéfice du « salut personnel » ; bref, « une doctrine d'abominable égoïsme », catholicisme ecclésiastique radicalement opposé au Christianisme, à l'Évangile. — Voilà du moins ce qu'il lui plaisait d'en penser vingt-cinq ans plus tard.

(2) Les idées de 1847 et au delà ne sont pas moins sensibles dans la digression de l'auteur sur les Jésuites. Curieux mélange des souvenirs, malgré tout reconnaissants, qu'elle garde de son séjour aux *Anglaises*, avec les leçons que lui ont faites ses amis de 1840, et les fantaisies théologiques où elle se risque de son chef. Elle n'a jamais vu qu'un Jésuite, son directeur, qu'elle peint excellent, sensé, délicat, et probablement un peu plus large que nature. Elle n'en sait pas moins que la Compagnie de Jésus est une « secte éprise de pouvoir et jalouse de domination », — en quoi vous entendez les amis. — Elle sait encore, et ceci est plus original peut-être, que le Jésuitisme est « une importante modification à l'orthodoxie romaine, une hérésie bien conditionnée », se riant de l'infaillibilité qu'elle préconise. Et la preuve ? C'est que l'orthodoxie ecclésiastique, romaine, est tout entière dans l'ascétisme farouche de l'*Imitation*, et que cet ascétisme, les Jésuites l'accommodent aux forces des âmes. C'est leur hérésie. Hérésie d'ailleurs assez plausible, car elle contient en principe « une

vrages qu'elle trouvait cités ou combattus dans Chateaubriand. Rousseau vint le dernier et consomma sa défaite; dès lors, la jeune fille inclina fort à la religion du *Vicaire Savoyard*. Joignons à l'impression de cette littérature sur « un être tout de sentiment », comme elle-même se nomme, des causes moindres en soi, telles que la vulgarité du culte villageois, la gaucherie, il faudrait dire la nullité répugnante, d'un certain prélat *in partibus* acharné à la conversion de l'aïeule, madame Dupin. Par dessus tout, rappelons la fin de cette libre-penseuse (1822). Devant sa petite fille, qu'elle a voulue présente, elle fait une confession dérisoire; elle reçoit le viatique, mais bien attentive à tourner cet acte même en une leçon d'incrédulité que le prêtre seul n'ose pas comprendre. C'est ce que George Sand qualifie d'attitude admirable (1). Devant cette mort, elle abjure « toute intolérance dévote » et cesse de reconnaître dans la religion catholique « la vérité absolue ». Néanmoins, voulant bien lui accorder « plus de vérité relative » qu'aux autres, elle n'abandonne encore ni les sacrements ni même toute idée de vocation; mais bientôt deux confesseurs, l'un après l'autre, l'effarouchent, dit-elle, par des questions indiscrètes; cette fois, c'est fini.

Treize ans plus tard, après toutes les émancipations consommées, après l'effroyable crise de passion

doctrine de progrès et de liberté »; — bien mieux : hérésie qui, tout en se moquant de l'Église, « est encore, dans l'Église, la dernière arche de la foi chrétienne ». Concilie qui pourra ces divagations. A tout prendre, sauf la cohésion logique, valent-elles beaucoup moins que les quatre fameuses pages de Lamennais dans les *Affaires de Rome?* (Voir le tome premier de ces *Esquisses*, page 295).

(1) Chapitre v. Sommaire.

que notre étude sur Musset nous a fait connaître, il semble bien que George Sand ait éprouvé une velléité de retour. « Mon Dieu ! Que faire de notre force ? Où la mettre ?... Est-ce donc de nouveau dans cette religion chrétienne ? Mais comment faire pour rentrer dans ce temple ? (1) » Sainte-Beuve, à qui elle écrivait ainsi, n'était pas homme à la pousser là. Elle resta donc étrangère au catholicisme, et, malgré un fond persistant de naturelle bonté, elle lui fut souvent hostile, une fois même haineuse (2). Elle mourra hors du temple, mais sans feindre d'y rentrer comme sa grand'mère, car, en 1876, un simulacre de fin chrétienne avait cessé d'être une élégance de société.

L'aïeule paternelle une fois disparue, les circonstances mirent la jeune personne en demeure de choisir entre ses deux familles. Elle opta de fait pour le côté maternel. Or, à l'entendre conter ses quelques mois de vie commune avec sa mère, il devient évident qu'elle n'eût rien gagné à être élevée par Sophie Delaborde plutôt que par Aurore de Saxe. Un mariage trancha la situation, mais pour inaugurer de nouveaux malheurs. En 1823, Aurore Dupin épouse Casimir Dudevant, fils illégitime d'un colonel de l'empire. Moins méchant que vulgaire, ignorant d'abord, puis jalousant, la supériorité intellectuelle de sa femme, dissipateur par incurie, plus tard grossier, violent, ivrogne, le mari poussa peu à peu les choses à tel point qu'après huit ans et la naissance d'un fils et d'une fille, on s'arrêta de

(1) Cité dans *Karénine*, t. II, p. 171.
(2) Dans le roman intitulé *Mademoiselle La Quintinie*. Voir le paragraphe suivant.

concert à une demi-séparation (1831). Gardant ses enfants auprès d'elle, la jeune mère habiterait tantôt Nohant, tantôt Paris. Là (1831), commence sa vie littéraire et, pour le public au moins, la baronne Dudevant s'efface derrière George Sand. Pendant quatre ou cinq ans encore, les époux se voient, s'écrivent, restent à peu près amis à distance; mais enfin ce compromis lui-même devient impossible, et en 1836, la Cour de Bourges prononce la séparation. Nous verrons que, pour s'affranchir de tous les devoirs, l'épouse n'avait pas attendu ce demi-veuvage légal.

Si j'ai dit assez amplement l'histoire de sa jeunesse, c'est qu'il y a là de quoi expliquer le reste. Sur ce reste, sur les événements du moins, je puis et je dois courir, quitte à relever au passage quelques indices ou aveux d'ordre moral.

Sans regarder encore l'écrivain, on peut, ce semble, diviser en trois périodes l'histoire ultérieure de la femme. C'est d'abord le roman, le roman vécu, mis en action comme en écritures. Dès 1831, commence à Paris, entre George Sand et quelques amis Berrichons, une existence fort excentrique, un train d'étudiants et de bohêmes, elle même a dit « de gamins (1) ». Par économie, si on veut l'en croire, mais assurément aussi pour plus de liberté, cette mère de famille porte volontiers des habits d'homme. Il y a pire, et, parmi ses intimes, plus d'un ne s'en tient pas à l'amitié. Cela devait être : quel frein pouvait arrêter désormais cette âme facile et fougueuse tout ensemble? Ainsi la dignité personnelle est vite perdue, et le biographe russe lui-même, en dépit du pri-

(1) *Histoire de ma vie*, 4e partie, chap. XIV.

vilège d'immoralité qu'il accorde au génie, confesse que l'héroïne va un peu loin (1). Période orageuse, dont la liaison avec Musset (1833-1835) fait l'épisode aigu mais non pas encore final. — Aussi bien George Sand s'est-elle, au moins par deux fois, jugée et condamnée. « J'ai mal vécu, écrit-elle à la date du 10 avril 1835 (2); j'ai passé mes jours dans la mollesse, dans l'ennui, dans les larmes vaines, dans les folles amours, dans les frivoles plaisirs. Je me suis prosterné devant des idoles de chair et de sang... j'ai été détourné de ma route, emmené prisonnier par une passion dont je ne me méfiais pas... Ma force virile se révoltait en vain contre elle; une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie; je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon âme, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici échappé enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage, et traînant encore après moi les débris de la chaîne que j'ai rompue, et qui me coupe encore jusqu'au sang chaque fois que je fais un mouvement en arrière pour regarder les rives lointaines et abandonnées, où j'ai été esclave. »

Si l'on trouvait cette confession quelque peu arrangée, déclamatoire, en voici une autre qui ne l'est pas. Quinze jours plus tôt, elle écrivait dans l'intimité à Sainte-Beuve : « Je vois bien que mon mal est là, dans l'orgueil avide qui m'a perdue, » — sans doute l'orgueil de l'expérimentation à outrance et de l'émancipation totale. — « Tout dans les choses extérieures m'appelait à cette vie d'insouciance pré-

(1) *Karénine*, t. II, pp. 8, 12.
(2) *Lettres d'un voyageur*. X. Lettres à Éverard (Michel de Bourges). Elle y parle d'elle-même au masculin.

somptueuse et d'héroïsme effronté. » — Elle appelle héroïsme l'impétuosité de la passion qui veut aller jusqu'au bout d'elle-même. — « Je comptais sans la faiblesse humaine, qui devait, à chaque pas que je faisais en avant, me faire reculer de deux. Ne vivant que pour moi et ne risquant que moi, » — et ses complices ! et ses enfants ! — « je me suis exposée et sacrifiée toujours » — un autre mot viendrait sous la plume — « comme une chose libre, inutile aux autres, maîtresse d'elle-même, au point de se suicider par partie de plaisir et par ennui de tout le reste. *Maudits soient les hommes et les livres qui m'y ont aidée par leurs sophismes.* (1) » Comment oublier que plus d'un, parmi ses lecteurs, avait droit de retourner contre elle cette dernière phrase ? Car, malgré les dénégations chagrines de quelques critiques, il est trop manifeste qu'à cette époque, si elle vivait ses romans, par ailleurs, elle y transcrivait largement sa propre vie.

Ce premier feu jeté, des influences extérieures la poussent vers l'utopie sociale, entendez socialiste. C'est Lamennais, c'est Pierre Leroux, c'est, par dessus tout, l'avocat, son avocat dans le procès en séparation, Michel de Bourges. Avec de grands artistes comme Liszt et Chopin, la voilà qui s'aventure dans la haute philosophie de l'art; toujours hantée d'ailleurs par la question religieuse, toujours préoccupée de raisonner, d'élucider vaille que vaille, pour elle-même, pour les autres, pour la société tout entière, ce déisme commode, ce christianisme *naturalisé*, où elle a mis ce qu'il lui plaît d'appeler sa foi. Cette femme, cette poétesse, se fait ou, mieux encore,

(1) Cité dans *Karénine*, t. I, pp. 411, 412.

se laisse faire métaphysicienne et surtout réformatrice humanitaire. Je ne nie pas qu'elle apporte à ce dernier et principal rôle une prédisposition personnelle assez marquée. Elle est peuple par un côté de ses origines; elle est bonne et compatissante par le fond de sa nature; elle a vu les misères sociales et, n'ayant plus le sens du vrai remède, elle offre une proie facile aux brillants utopistes qu'elle rencontre sur son chemin. Pour eux, d'ailleurs, quel précieux appoint que cette plume enchantée! Leur doctrine va se tourner en poésie, en drame, en sentiment; c'est dire qu'elle aura des ailes. Certains admirateurs plaident ici la spontanéité, l'originalité de George Sand ; ils ne souffrent pas qu'on fasse d'elle un simple interprète (1). C'est pourtant bien naturel à une femme, eût-elle l'esprit moins désemparé, moins flottant : voyez Madame de Sévigné. Ajoutons que c'est bien naturel à un poète. Les faits sont là, du reste, et la part des influences y apparaît trop claire. Il n'est enfin que de l'écouter elle-même avouer son besoin de dépendance intellectuelle, sa docilité envers Michel de Bourges et Lamennais, par exemple (2). Dans le parti républicain socialiste, elle ne sera, dit-elle, qu'un subalterne, qu'un instrument, et, bien entendu, littéraire. « Hélas! je vous en avertis, je ne suis bon qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien... Je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son

(1) Ainsi *Karénine*, p. 161 et suiv. L'auteur nie, puis avoue, et cite avec éloge quelques lignes de Renan qui disait précisément ce qu'on vient de dire. — Cf. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*, t. I, p. 297 et suiv.

(2) *Lettres d'un voyageur*, VII. A Franz Liszt.

maître partir avec le navire et qui se jette à la nage pour le suivre jusqu'à ce qu'il meure de fatigue... Allons ! quelle que soit la nuance de votre bannière, pourvu que vos phalanges soient toujours sur la route de l'avenir républicain ; au nom de Jésus, qui n'a plus sur terre qu'un véritable apôtre, — Lamennais sans doute, — au nom de Washington et de Franklin, au nom de Saint-Simon, dont les fils vont d'emblée au sublime et terrible but du partage des biens (Dieu les protège !...) ; pourvu que ce qui est bon se fasse et que ceux qui croient le prouvent... je ne suis qu'un pauvre enfant de troupe, emmenez-moi (1). » Sentez-vous cette foi médiocre dans la sincérité de quelques frères et amis, cette peur du communisme, seul terme logique et pratique des utopies où l'on s'engage ? Un jour, elle visite avec un ami (Michel de Bourges?) le château de Valençay (2). Là, comme préliminaire à une effroyable satire de Talleyrand qui l'habita, vous trouverez deux pages de découragement quant à l'efficacité, voire à la légitimité, de l'action du parti. Elle le juge bien, certes. Quel parlage présomptueux et vide ! Quelle ignorance, quelle indignité chez nombre des modernes apôtres ! Combien de désastres certains, combien de crimes peut-être, pour un résultat douteux ! Fugitif éclair de conscience et de bon sens pratique. N'importe ; on était engagé, il fallait suivre. Ne refusons donc pas de voir en George Sand un écho d'autrui. Constatons seulement qu'après les convulsions et les dégoûts de l'amour libre, la question sociale l'occupe et la remplit. C'est la deuxième

(1) *Ibidem*, VI, à Éverard (Michel de Bourges), 23 avril 1835.
(2) *Lettres d'un voyageur*, X, *Le Prince*, début.

phase de sa vie émancipée : elle dure douze ans.

La révolution de 1848 en devait faire, semble-t-il, la consécration, le triomphe. George Sand se trouvait parmi les vainqueurs, et ils ne manquèrent pas d'utiliser un tel auxiliaire. Devenu presque un personnage politique, une manière de sous-secrétaire d'État, le romancier écrivit les *Lettres au Peuple* et rédigea un temps les bulletins du ministère de l'Intérieur. Mais le canon des journées de Juin dissipa son rêve. Le socialisme réel, que George Sand voyait à l'œuvre, ne ressemblait guère au sien, à ce roman humanitaire, fait de bonté naturelle, d'ignorance et d'imagination. Sans y renoncer, ou peut-être sans s'avouer qu'elle y renonçait, elle voulut s'en distraire. Elle même s'en est expliquée dans la *Notice préliminaire* de *la petite Fadette.* « Pour le pauvre poète comme pour la femme oisive... quel que soit le résultat de la lutte, il y a l'horreur profonde du sang versé de part et d'autre, et une sorte de désespoir à la vue de cette haine, de ces injures, de ces menaces, de ces calomnies qui montent vers le ciel comme un impur holocauste, à la suite des convulsions sociales... L'artiste... éprouve le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. »

De fait, sa campagne socialiste avait pris fin. Ses vingt-huit dernières années se passèrent presque toutes à Nohant. Châtelaine ou à peu près, bonne, bienfaisante, sans fiel, excepté contre le catholicisme, hélas ! mère, grand-mère tendre et attentive à sa façon, femme de lettres jusqu'au bout, elle vécut dans un apaisement relatif, dans une perpétuelle jeunesse d'imagination, dans un optimisme

qui contrastait singulièrement avec les désespoirs de son orageuse jeunesse. On en a cherché les raisons. Au gré d'un ingénieux moraliste (1), il faudrait compter avant tout la joie même de la production littéraire. Et quelle joie précisément? Celle d'analyser, d'exercer, de déployer, la plume à la main, son être propre, son moi, dans ses situations et affections diverses. Je ne conteste pas le fait de cette jouissance, mais j'ai peine à entendre qu'on y trouve je ne sais quelle « puissance d'impersonnalité » ; de prime abord j'aurais pensé le contraire. — L'optimisme de George Sand vieillissante viendrait encore d'une souplesse admirable à sortir de soi, à prendre intérêt au monde extérieur, objets ou personnes, à entrer par imagination et sympathie dans l'esprit et l'âme des autres. « Je sais si bien vivre hors de moi ! » écrit-elle un jour ; et encore : « L'impersonnalité, espèce d'idiotisme qui m'est propre, fait de notables progrès. » A la bonne heure ! l'idée d'impersonnalité justifie bien ici sa présence, et la disposition qu'elle accuse est, en soi, de haut prix. — Enfin, si George Sand a pu vieillir sans dépit ni amertume, on en fait honneur à son déisme persévérant, à son espoir inconfusible d'une vie meilleure. Mais que cet espoir est vague, et sous la plume de l'héroïne, et sous celle du critique même ! A l'approche du terme, de la mort, dans quel état d'âme peut bien se trouver le pur déiste, surtout quand il a connu et rejeté les espérances chrétiennes? George Sand a-t-elle réellement vieilli dans la paix ? Ce ne serait pas rigoureusement

(1) M. P. Bourget. *Œuvres complètes. Critique*, t. II, p. 96 et suiv.

impossible et, au regard du croyant, ce serait plutôt redoutable. Mais tel passage de *Mademoiselle la Quintinie* m'empêchera toujours d'en être sûr. Dans ce roman, publié treize ans avant sa mort (1863), l'auteur s'élève par deux fois, avec une insistance étrange, avec une colère visible, contre le dogme des peines éternelles. Elle y pensait donc, et la colère même et l'insistance donneraient à croire qu'elle n'y pensait pas toujours de sang-froid.

Aucun lecteur n'en conclura, j'espère, que je la damne. J'ignore le dernier secret de l'âme, et, pour celle-là, je plaiderais volontiers devant moi-même les circonstances atténuantes. Nature singulièrement riche, exposée à mal par sa richesse même et par une déplorable éducation, mais libre après tout, et dès lors grandement coupable ; subissant la première, avant de les répandre autour d'elle, quelques-unes des pires influences de l'époque, victime d'abord, puis insigne complice, du mal d'incroyance et de démoralisation qui est le nôtre. A ne point la blâmer, je m'estimerais aveugle ou lâche ; mais elle aussi a droit qu'on la plaigne, et beaucoup plus que V. Hugo, par exemple. Si elle fait peine, si elle fait honte quelquefois, elle n'est positivement odieuse que dans sa rancune contre le christianisme catholique. Oserai-je hasarder une locution demi-barbare ? elle lui en veut de l'avoir quitté. Or, j'inclinerais à voir en cela, moins un trait de sa nature personnelle, qu'un châtiment quasi fatal de la défection, parlons franc, de l'apostasie.

III

George Sand, son œuvre. — Préparations et débuts. — Les quatre périodes : le roman de passion, — le roman socialiste, — l'idylle campagnarde, — le tableau de mœurs actuelles et moyennes. — George Sand écrivain, romancier, poète de la nature. — Son idéalisme.

Quand Aurore Dupin n'était qu'une fillette de quatre ans, pour s'assurer d'elle et s'en délivrer à la fois, sa mère l'emprisonnait entre quatre chaises, et la captive s'enchantait pendant de longues heures en se racontant tout haut d'interminables histoires. A onze ans, chez sa grand mère, elle commençait à construire dans sa jeune tête, une vaste épopée qui devait l'occuper longtemps et n'en jamais sortir. *Corambé*, le héros, sorte de Dieu ou de Génie, réunissait toutes les perfections, d'essence chrétienne ou païenne, que l'imagination d'Aurore avait déjà pu concevoir d'après Homère et le Tasse. Redresseur de torts et bienfaiteur universel, sa créatrice ne lui donnait, et sciemment, qu'un seul défaut, une bonté allant à la faiblesse. On reconnaît ici, avec un des traits de son caractère à elle, un goût inné pour l'imaginaire et le merveilleux, c'est-à-dire, ou à peu près, pour le roman idéaliste.

Heureuse, elle eût peut-être laissé dormir cette aptitude redoutable ; en fait, elle ne s'avisa de la mettre en œuvre que par nécessité de situation. Vers la fin de sa vie conjugale, prévoyant la séparation inévitable et la gêne qui devait suivre, elle se cherchait par avance un gagne-pain. Entre autres

essais de diverse nature, elle écrivit alors un premier roman, le jugea détestable, mais, du même coup, se sentit capable de mieux faire. Devenue parisienne, elle ne compta plus que sur la littérature et s'en fit même, écrit-elle, une passion. Les premiers pas étaient cependant difficiles. Qui le croirait? La débutante semblait trop morale et trop vertueuse — en écritures, s'entend — à ses premiers patrons littéraires. On la voit travailler au *Figaro* sous la direction sévère et capricieuse d'Henri de Latouche (1), collaborer avec Jules Sandeau à maints ouvrages de détail, puis à un roman plus considérable : *Rose et Blanche*. Pas de gloire encore, pas même de signature jusqu'à l'année suivante (1832) ; mais alors elle rapporte de Nohant *Indiana ;* Latouche se déride et s'extasie. Le pseudonyme de George Sand est trouvé, la carrière du romancier commence.

Disons, avec tout le monde ou à peu près, qu'elle se divise en trois parties ou même en quatre, suivant et reflétant celles de la vie personnelle. D'ailleurs, entre les diverses périodes, point de séparation absolue, rigide, mais une distinction justifiée par les tendances prédominantes, et cela suffit. Aux récits plus ou moins autobiographiques, aux fanfares en l'honneur de la passion libre (1832-1836), succèdent les romans socialistes ou les allégories métaphysiques inspirées du dehors (1836-1848).

(1) Romancier de quelque talent, mais surtout fin critique, ce personnage, de son vrai nom Alexandre Chabaud, est surtout connu pour avoir été le premier éditeur, et assez fantaisiste, d'André Chénier. Il eut deux élèves très diversement illustres : G. Sand et L. Veuillot. Ce dernier a conté sa triste vieillesse dans les *Libres penseurs* (Ecrivains).

Viennent ensuite les idylles berrichonnes. Elles constituent ou, si l'on veut, elles inaugurent une troisième phase, laquelle se continue par des fictions empruntées de préférence à la société moyenne et actuelle, soutenues par une observation plus désintéressée, mais gardant toujours la vive empreinte des sentiments et préjugés de l'écrivain.

I. — Si l'on ne prend garde qu'aux chances de réussite, on avouera qu'il entrait en scène à son heure. La révolution de 1830 avait poussé l'âme française bien au delà des résultats politiques obtenus. Rêves généreux et présomptions folles, esprit d'indépendance universelle, autonomie provocante du *moi* libre penseur et passionné : tout cela bouillonnait pêle mêle dans la jeune génération d'alors, génération vivante et enthousiaste à faire rougir les nôtres, mais, pour son malheur, affranchie du christianisme beaucoup plus que de la royauté traditionnelle (1). Imaginez maintenant une jeune femme, libre, elle aussi, du lien religieux, mais, en outre, des devoirs et bienséances du sexe, ivre de son émancipation récente, mais n'y trouvant pas, ce qui est trop juste, de quoi satisfaire une âme ardente et, malgré tout, élevée. Rappelez-vous qu'elle a, presque de naissance, le don d'inventer, de peindre, d'écrire, et dites si le public n'est pas fait pour elle ou elle pour le public.

Quelle est, dans ses premières œuvres, la part de l'autobiographie ? Question où la curiosité pourrait s'amuser longtemps, mais que le bon sens résoudra

(1) Voir Thureau-Dangin : *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. I, p. 314 ; — Pontmartin : *Nouvelles Causeries du Samedi*, t. XVI, p. 225.

vite. George Sand refuse, au moins à demi, de s'avouer identique à ses héroïnes : elle n'a point tout à fait tort. D'autres persistent à l'y reconnaître : ils n'ont pas moins raison. Les événements sont travestis et comme démarqués ; les situations et les sentiments ressemblent. Ce n'est pas encore l'*Histoire de ma Vie*, mais c'est, et quasi nécessairement, le portrait de l'âme, avec ses deux préoccupations du moment, conscientes ou non, peu importe : apologie personnelle ou glorification de l'amour libre ; recherche inquiète et douloureuse d'un aliment, d'un idéal pour l'esprit et pour le cœur. La première est plus ou moins transparente dans *Indiana* et *Valentine* (1832), dans *Jacques* (1834), dans *André*, dans *Leone Leoni* (1835) et quelques autres nouvelles italiennes. La seconde inspire plusieurs des *Lettres d'un Voyageur* (1834) ; elle éclate surtout dans *Lélia* (1833).

Et tout d'abord, la passion étant spontanée, irrésistible, prouve par là même son essence divine, son droit divin. Que valent, à ce prix, les lois de la société ? Ces murs de glace arrêteront-ils les rayons du soleil ? Le monde, avec ses conventions, aura-t-il raison contre la suprême Providence ? Qui l'a rendu maître de séparer des cœurs d'élite que le ciel même veut unir ? Vous venez d'entendre George Sand en personne, dans *Valentine*, dans *Jacques* et autres ouvrages. A vrai dire, vous venez d'entendre Rousseau, mais un Rousseau rendu plus conséquent et plus hardi par l'atmosphère de 1830. Si l'homme naît bon, il ne faut qu'un peu de logique pour déclarer la passion légitime, sainte, divine. Si la société le déprave en confisquant son indépendance, manifestement elle l'opprime lorsqu'elle pré-

tend immobiliser son cœur, ses sens, dans une manière d'esclavage légal.

Or, voilà bien ce que disent et redisent les premiers romans de George Sand, les plus éclatants et qui ont fait sa gloire. Voilà surtout ce qu'ils respirent, ce qu'ils insinuent avec l'impression générale qui s'en dégage, subtile et pénétrante comme un parfum. Que sont les personnages sympathiques? A l'ordinaire, des amoureux en révolte plus ou moins ouverte contre l'opinion, la loi, la famille. C'est Indiana, la créole rêveuse, femme du prosaïque et violent Delmare, trahie par l'égoïste Ramières et consolée finalement par son cousin, sir Ralph Brown. — C'est Valentine, cette noble Berrichonne, éprise de Bénédict, un paysan de race, mais dégrossi et poétique; enchaînée d'ailleurs à un M. de Lansac, libertin égoïste qui exploite la faute pour ruiner sa femme à son profit. — C'est Geneviève, la fleuriste aimée d'André, fils d'un hobereau violent et vulgaire ; mariée trop tard, comme autrefois Sophie Delaborde, et qui meurt après son enfant, moralement tuée par la brutalité du beau-père et la timidité niaise du fils ; Geneviève dont le romancier voudrait faire une sainte et qu'il ne peut s'empêcher de flétrir. Presque partout la femme a la double supériorité du mérite et de la douleur injuste. Reste que le mari soit un drôle et un despote : personnage sacrifié, à moins qu'il ne se sacrifie lui-même. Ainsi Jacques, l'homme déjà mûr, le militaire, le stoïcien, qui, voyant sa jeune femme éprise d'un autre, se jette dans une crevasse de glacier pour faire place libre à cette passion nouvelle dont il confesse hautement le droit. « Ne maudis pas ces deux amants qui vont profiter de ma mort. Ils ne

sont pas coupables, ils s'aiment. Il n'y a pas de crime là où il y a amour sincère. Ils ont de l'égoïsme et ils n'en valent peut-être que mieux. » Admirable testament conjugal et fidèle résumé des théories de George Sand, première manière. — *Mauprat* est un autre parangon des maris, mais il ne le doit qu'à sa femme, lui le gentilhomme bandit, le quasi sauvage, dont sa cousine Edmée entreprend et mène à bien le dégrossissement moral, pour l'admettre au bonheur après sept ou huit ans d'épreuve. — Glorification du mariage, prétend l'auteur ; aussi bien n'en ai-je combattu que les abus (1). — S'en croyait-il lui-même ? Qu'avait-il donc fait, que plaider de toute son éloquence la liberté, la souveraineté, la divinité de l'amour ?

Eloquence, ai-je dit, car, abstraction faite du talent originel, George Sand tient de son maître Jean-Jacques un secret redoutable, celui de marier, de fondre le sophisme et le sentiment, de surprendre à la fois, de circonvenir l'un par l'autre l'esprit et le cœur. D'ailleurs, à quoi bon dénombrer tant d'illusions ou de pièges : le sensualisme déguisé en spiritualisme, la faiblesse travestie en force, la passion en devoir ; le libre arbitre nié dans les faits et dans les discours ; Dieu même rendu complice et unique responsable, une religiosité blasphématoire couvrant et consacrant ce que la religion condamne ? Tout cela saute aux yeux. Au moins convient-il d'appuyer sur une observation très neuve pour quelques-uns, alors que, pour tous, elle devrait être élémentaire. « Mes écrits, n'ayant jamais rien conclu, n'ont causé ni bien ni mal, » a dit quelque

(1) *Mauprat*. Notice préliminaire.

part George Sand (1), et, répondant ailleurs aux justes critiques de Nisard, elle allègue certains dénouements où la passion irrégulière est malheureuse, punie (2). Ainsi l'œuvre d'imagination ne vaudrait, en bien ou en mal, que par une théorie finale assez nette et formelle, comme la moralité qui suit l'apologue, ou encore par la leçon impliquée dans l'événement. Pauvre fin de non-recevoir, mais si commode aux complaisants ou aux dupes (3) ! Cependant le romancier pouvait lire dans madame de Staël que les événements, d'où naît ordinairement la thèse, ne font rien à la moralité vraie du roman ou du drame. Demander si un ouvrage est moral, c'est demander « si l'impression qu'on en reçoit est favorable au perfectionnement de l'âme. Les événements ne sont de rien, à cet égard, dans une fiction. On sait si bien qu'ils dépendent de la volonté de l'auteur, qu'ils ne peuvent réveiller la conscience de personne ; la moralité d'un roman consiste donc dans les sentiments qu'il inspire (4). » Vérité de bon sens, d'expérience, où l'autorité de madame de Staël n'ajoute rien. Quoi ! vos fictions seraient inoffensives parce que tels de vos émancipés souffrent et meurent des conséquences de leur passion ! Mais vous avez tout fait pour que le lecteur moyen aspire à s'émanciper comme eux, fallût-il souffrir et mourir de même. — Vous n'attaquez pas le mariage, parce que vous

(1) A. Everard (Michel de Bourges), *Lettres d'un voyageur*, VI, 15 avril 1859.

(2) *Ibidem.*

(3) Tel est Karénine, (t. I, p. 377), lequel d'ailleurs se contredit, sans y prendre garde, à la page 379.

(4) Madame de Staël : *De l'Allemagne*, 2e partie, chap. XXVIII.

omettez d'écrire, à la dernière ligne : Ce récit démontre que l'infidélité conjugale est un droit ! Mais sans compter qu'il vous échappe de le proclamer plus d'une fois au cours de l'ouvrage, à qui nous intéressez-vous, à qui nous attachez-vous, pour qui prenons-nous parti, si peu que nous consentions à vous suivre ? L'impression d'ensemble est toute en faveur de l'amour libre et, à ce prix, le reste compte peu.

Aussi bien, si George Sand essayait de se défendre en public, elle avait, dans l'intimité, des lueurs de raison et de conscience. En 1833, elle écrivait à Sainte-Beuve : « Vous êtes moral, vous, mon ami. Le suis-je aussi, ou ne le suis-je pas ? Je ne sais pas ce que c'est... Avec cela, je ne ferai jamais que des livres qu'on appellera méchants et dangereux et qui le seront peut-être. Comment faire ? Dites-le moi (1). »

A propos de *Lélia* (1833), elle va se contredire encore. A Nisard, elle donnera bravement cet ouvrage comme respectueux de l'*institution sociale*, comme répondant victorieusement au reproche de réhabiliter l'*égoïsme des sens*, et de faire la *métaphysique* de la *matière* (2). A *Sainte-Beuve* elle écrira : « J'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être dans *Lélia* (3). » La confession est hésitante, mais juste. Sans plaider l'amour libre aussi nettement qu'*Indiana*, *Valentine* et *Jacques*, ce roman, ce poème respire, tout comme les autres, un sensualisme subtil, une aversion ardente pour les lois et exigences de la société.

(1) Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, nouvelle édition, t. I, p. 517.
(2) Lettre d'un voyageur, XII.
(3) Lettre précitée.

Roman, poème, allégorie énigmatique, autour de laquelle peut s'évertuer longtemps la curiosité des idolâtres. Demanderez-vous si George Sand a voulu s'y peindre? Elle répondra oui ou non, suivant les temps. « Lélia n'est pas moi. Je suis meilleure enfant que cela, mais c'est mon idéal. — Lélia est le roman où j'ai mis plus de moi que dans tout autre livre. » Ailleurs, écrivant à un intime, elle se reconnaît dans les quatre principaux personnages du drame. « Magnus, c'est mon enfance, Stenio ma jeunesse, Lélia est mon âge mûr, Trenmor sera ma vieillesse peut-être (1). » Quadruple portrait en somme : voyons s'il est flatté. Stenio, le poète, le soupirant vulgaire, adore Lélia sans l'apprécier ni se contenter de l'affection, soi-disant platonique et maternelle, où elle veut s'en tenir à son égard. Séduit par une sœur de Lélia, la courtisane Pulchérie, il se jette dans le désordre, prend en haine sa première idole et, quand il l'a enfin comprise, tombé trop bas pour remonter jusqu'à elle, il se noie. — Magnus, le prêtre, le moine, à la fois dévoyé, superstitieux et fanatique, s'éprend, lui aussi, de l'héroïne, la fuit, la calomnie et, dans la première édition, il l'étranglait (2). — Trenmor, le génie, le grand homme, a commencé par la débauche, l'ivrognerie, le meurtre à demi volontaire. Mis au bagne, il en est sorti sanctifié, dévoué sans retour au soulagement des misères humaines, disons tout de suite socialiste, carbonaro, chevalier errant du droit naturel contre les lois. — Et que sera cette Lélia même, l'idéal avoué de George Sand? Femme supé-

(1) A François Rollinat (1833).
(2) Ce beau dénouement a disparu des éditions actuelles.

rieure, héroïque, poète et philosophe comme pas une, incomprise — il le fallait — désabusée de l'amour, des hommes, du christianisme dogmatique, sinon de Dieu, pessimiste et sceptique avec désespoir, appelant à grands cris la vérité qui se dérobe et se refuse. L'étrange personne ! l'étrange conduite surtout! Lélia cache un temps son indépendance dans les ruines d'un monastère, puis, comme la *Delphine* de madame de Staël, elle se fait religieuse sans foi, devient abbesse, convertit à la religion naturelle et ses propres filles, et même un certain cardinal Annibal qui finira par le suicide. N'admirez-vous pas la force intime de conscience qui, en 1833, contraignait George Sand à se figurer, à s'idéaliser de la sorte? Voilà bien la supériorité, la noblesse native de son âme, le spiritualisme irréductible, la hantise obstinée des souvenirs chrétiens ; mais, à l'encontre, l'individualisme en plein vol, l'orgueil intellectuel, père de l'angoisse et de la désespérance, la convoitise en grande peine de s'ennoblir, de s'éblouir elle-même, affectant le platonisme le plus éthéré, puis retombant lourdement dans la boue. Nous savons la vie de l'auteur à cette époque, nous imaginons sa situation morale, et, dès lors, nous entendons que Lélia soit le livre où elle a mis le plus de soi. En ce temps-là, du reste, bien d'autres âmes pouvaient s'y reconnaître, et non des pires. Dans la société incroyante, le rationalisme et le matérialisme n'avaient encore fait que la moitié de leur œuvre ; on fuyait la vraie lumière, mais on en voulait une ; on avait la fièvre, on délirait çà et là, mais on vivait.

Aussi le succès de *Lélia* fut-il immense, et le scandale aussi. On porta aux nues ou l'on dénonça

comme abominable « ce poème incohérent, magnifique et absurde (1), » ce lyrisme parfois splendide et parfois ampoulé, ce mélange troublant, malsain, d'adoration et de blasphèmes, d'élans magnifiques et de chutes honteuses, d'aspirations sublimes et d'accablements désespérés. L'auteur avait enveloppé de poésie la maladie intellectuelle et morale de l'époque; mais, en pareil cas, poésie n'est point remède, bien au contraire ; la maladie ainsi décorée prend je ne sais quel charme, elle devient trop souvent une élégance et un plaisir.

Il ne se trompait donc pas, l'homme d'esprit qui écrivait en 1840, à propos des *Lettres d'un voyageur*, mais aussi de toute la première manière de George Sand : « Au fond, c'est l'entreprise du temps présent, de rechercher si le mal ne serait point par hasard le bien, et de parer cette figure un peu repoussante de tout ce qu'il y a dans l'écrin étincelant de l'imagination. Voyons si ces perles n'iraient pas à ses longues oreilles, ces fleurs des champs dans ses cheveux plats. — Mais il n'y a pas de femme de chambre assez habile pour déguiser la laideur secrète de cet arrogant animal. (2) » Aux yeux sains et attentifs, oui sans doute, mais la *femme de chambre* qui entreprenait d'enjoliver le monstre avait, par malheur, des doigts de fée, et tant de gens ne demandaient qu'à trouver le monstre on ne peut plus joli !

II. — Glissons plus vite sur les œuvres de la seconde époque (1837-1849) : la critique les avoue inférieures. Non que le talent baisse, mais il abdique une part de son originalité en subissant des inspi-

(1) — Caro : *George Sand*. Hachette, in 16, p. 40.
(2) — X. Doudan à Mme d'Haussonville, 22 mars 1830. — *Mélanges et lettres*, t. I, p. 299.

rations étrangères, et l'action romanesque se rompt et s'ouvre bien des fois pour laisser place aux thèses déclamatoires.

Elles sont diverses, elles viennent de partout, mais on conçoit aussi qu'elles se déforment, se brouillent et se confondent quelque peu dans le cerveau d'une femme poète, improvisée métaphysicienne par sa curiosité ardente et les suggestions des amis. Ne cherchons pas à tout démêler pour restituer à chacun sa part d'influence ; notons les grandes lignes, le principal.

Métaphysique d'art et de pédagogie encyclopédique dans les *Sept cordes de la lyre* (1839), qui sont comme les sept branches du savoir humain, ou, plus généralement, les sept grands objets de l'activité humaine. Allégorie bizarre, fastidieuse, ridicule même par endroits, au gré des panégyristes les plus résolus de l'auteur. (1) Michel de Bourges a fourni l'idée première. Liszt a donné beaucoup pour la remplir (2).

Métaphysique des origines dans *Evenor et Leucippe*, le rêve cosmogonique, « l'ennuyeux multiplié par l'incompréhensible, » a dit un bon juge (3). Ici, la paternité du fond revient à Pierre Leroux et à Jean Raynaud .

Métaphysique religieuse — il faudrait dire métaphysique de l'apostasie — dans *Spiridion*, conte monastique, dédié à Pierre Leroux, mais où

(1) — Par exemple, Karénine, t. II, p. 378 et suiv.

(2) — On sait que l'illustre pianiste, Franz Liszt, a fini catholique et prêtre. Il n'en était pas là.

(3) — Pontmartin : *Causeries du samedi*, p. 399. *Evenor et Leucippe* est postérieur à la révolution de février, mais je le nomme ici à raison de sa parenté avec les autres.

éclate l'inspiration de Lamennais, où sa personnalité même transparaît çà et là, bien qu'à travers un type qui la dépasse. L'abbé Spiridion, de son vrai nom Pierre Hébronius ou, plus exactement encore, Samuel, a vécu au dix-septième siècle. Né Juif, il s'est fait Luthérien, papiste ensuite et religieux. Arrivé là, les catholiques l'ont désabusé du catholicisme. Devenu libre-penseur, il n'a pas plus que Lélia jeté la bure aux orties ; il est mort chrétien et moine d'apparences, mais léguant son esprit, dans le cloître même, à une dynastie de disci ples occultes, vainement soupçonnés et persécutés par « la monacaille » (*sic*). Esprit mystérieux, grand arcane dévoilé seulement à la dernière page du livre. Qu'est-ce donc? Rien de plus simple : c'est le christianisme ramené à sa notion vraie, le christianisme, écorce légère ou prélude imparfait du déisme naturaliste, lequel sera la religion dernière et transcendante, la propre religion du Saint-Esprit. L'histoire se passe en Italie, à l'extrémite du dix-huitième siècle. Pour conclure, on entend le canon de l'invasion révolutionnaire, voire un peu de la Marseillaise, et l'on apprend que Quatre-vingt-neuf a marqué l'avènement de l'Évangile éternel.

Métaphysique sociale, humanitaire ; voilà qui encombre et alourdit les principaux romans de l'époque, sans d'ailleurs exclure le reste : poésie pastorale, rêves artistiques, idées religieuses, irréligieuses plutôt, dont George Sand est hantée, mais encore apothéose de l'inévitable amour. Déjà implicite et comme diffus en mainte œuvre précédente, le socialisme apparaît enfin et rayonne. Socialisme composite, où Michel de Bourges, Lamennais, Pierre Leroux et autres apportent la théorie, où George Sand

met le sentiment. Socialisme attendri, bénin, idyllique, fait de bonté d'âme et d'illusion d'esprit. Dans le *Péché de M. Antoine* (1847), il s'émancipe bien jusqu'au communisme. Dans la *Comtesse de Rudolstadt,* où s'achève l'histoire de la cantatrice *Consuelo*, il se teinte de Fouriérisme et prêche la réhabilitation de la chair, ce qui est d'ailleurs une assez grande liberté prise avec la chronologie, puisque l'aventure se passe au dix-huitième siècle. D'ordinaire il s'en tient à une fureur magnanime de déclassement, mais de déclassement au rebours et procédant, pour ainsi dire, de haut en bas. L'amour efface les inégalités de naissance, des femmes titrées n'aspirent qu'à descendre pour obéir au vœu de leur cœur. Yseult de Villepreux épouse l'ouvrier Pierre Huguenin, parce qu'elle veut être peuple avec lui (*Le Compagnon du tour de France*). Une autre patricienne est ravie de se voir ruinée : elle pourra s'unir à l'artisan Lémor, qui l'aime, mais qui s'est juré de n'épouser jamais une fortune (*Le Meunier d'Angibault*). On voit si l'imagination du poète en prend à son aise avec les réalités sociales. Disciple de Rousseau, quoi d'étrange qu'il en revienne aux hallucinations charmantes dont s'amusait la France à la veille de 89? Plus innocente encore, sans l'être cependant tout à fait, la gageure de localiser le sublime chez les campagnardes ou les artisans (*Jeanne* — Arsène dans *Horace*). En fin de compte, le socialisme de George Sand est à celui qui nous menace aujourd'hui comme serait au pétrole une liqueur un peu capiteuse et frelatée. De vrai, pareille liqueur enivre, et qui la boirait de confiance pourrait en venir à prendre un jour le pétrole en main. C'est œuvre divine que de consoler, de relever les humbles ;

mais on les sert bien mal quand on les repaît de chimères et qu'on les enfle d'orgueil.

Ainsi la moralité publique ne s'accommode pas beaucoup mieux de la seconde manière du romancier que de la première. Quant à l'art, j'ai indiqué déjà son principal grief. C'est la thèse, la thèse qui « gâta pendant dix années » les fictions de George Sand (1), la thèse attachée comme un poids aux ailes de la fiction, mais en outre fatale aux caractères. Il leur arrive quelquefois (*Consuelo*, *Jeanne*) de s'identifier avec elle jusqu'à disparaître, de se volatiliser, allais-je dire, en abstractions, en allégories.

III. — George Sand écrivait un jour à Balzac : « Vous faites la Comédie humaine, et moi, c'est l'églogue humaine que j'ai voulu faire. » A vrai dire, elle y avait toujours incliné. L'églogue berrichonne apparaît dès son second roman, dans les premières pages de *Valentine*. La *Mare au diable* et *François le Champi* sont antérieurs à 1848. Par contre, les idées humanitaires, égalitaires, démocratiques, ne s'effacent point à cette date comme par enchantement, et l'on en retrouvera quelque chose jusque dans le *Marquis de Villemer* par exemple (1861). Mais il reste vrai que le poète socialiste prit frayeur et dégoût des choses vues au début de la seconde répupublique, et se fixa dans sa vraie voie, celle du pur romanesque, des aventures familières, villageoises même tout d'abord. Après les deux noms déjà cités, vinrent *la Petite Fadette* et *les Maîtres Sonneurs*. On loue fort ces quatre contes : c'est justice, pour le premier surtout et le troisième. Voilà bien l'églogue moderne, l'églogue vraie, la vie rustique à

(1) — E. Faguet, *Études sur le dix-neuvième siècle*, p. 395.

la fois ressemblante et sobrement idéalisée, honorée comme elle y a droit; le langage campagnard simple original et savoureux, mais sensé, digne, noble même sans prétention ni disparate.

Les mœurs ont leur rudesse naïve, mais elles sont généralement pures. Revenu de ses premières ivresses, averti par son bon sens, contenu, s'il eût été nécessaire, par le respect sympathique de son sujet, le romancier n'aura pas même eu, je gage, la tentation de nous donner une Indiana en coiffe berrichonne ou une Lélia en sabots. Combien valent mieux la Petite Marie, cette servante de ferme qu'une sagesse douce et un rare dévouement feront la seconde mère du petit Pierre, la seconde femme de Germain « le fin laboureur » (*Mare au diable*); Fanchon, la Fadette, une enfant pauvre, inculte, quasi sauvage, réputée sorcière, mais avisée au fond et surtout bonne, qui s'élève par là comme d'elle-même jusqu'à entrer avec honneur dans la famille du père Barbeau! François le Champi, l'enfant trouvé, est secouru, puis adopté par Madeleine Blanchet, la meunière, et finira par l'épouser malgré la différence des âges, l'affection filiale d'une part et maternelle de l'autre se transformant en passion légitime d'ailleurs. Thème séduisant pour le psychologue, mais peut-être inquiétant pour les imaginations jeunes, ce qui n'empêche pas l'ouvrage de rester acceptable pour les esprits faits. Ajoutez que, dans ces quatre idylles, le cadre pittoresque est d'un maître. Notez en outre que, malgré la part de superstition populaire, les paysans de George Sand sont, au fond, chrétiens. Un instinct secret l'avertissait-elle qu'à les figurer en libres penseurs, elle leur eût enlevé le meilleur de leur dignité en même temps que toute

leur poésie? (1) En somme, après la végétation luxuriante et parfois vénéneuse des premières œuvres, il fait bon voir et sentir ce frêle bouquet de fleurs agrestes. Moins éclatantes, les couleurs sont plus fraîches; moins âcre, le parfum est plus sain.

IV. — A partir de cette époque, disons vite que George Sand s'amusa passionnément au genre dramatique, mais sans grand succès. D'ailleurs les romans allaient toujours coulant comme de source : quelquefois historiques, ainsi les *Beaux messieurs de Bois-Doré*; le plus souvent pris sur le vif de la société contemporaine, un peu pâles ça et là ou bizarres, comme *Flamarande*, portant ailleurs l'empreinte d'un génie lent à vieillir ; moins passionnés que jadis et plus honnêtes, déistes toujours, mais, de temps à autre et une fois au delà de toute mesure, hostiles à la religion.

Tout citer serait impossible. Rappelons seulement *Jean de la Roche*, conception originale où l'obstacle, entre les deux héros à unir, est tout entier dans la jalousie maladive d'un frère de la jeune fille, jalousie qui désarme avec le temps ; — *Valvèdre*, où l'on a vu assez justement comme une contrepartie de *Jacques*, puisque le mari abandonné reconquiert le cœur de sa femme mourante et finalement a raison du séducteur ; — enfin et surtout le *Marquis de Villemer* et *Mademoiselle La Quintinie*, intéressants déjà l'un et l'autre par une intention visible de

(1) — Je ne parle que des contes eux-mêmes, et non de ce qu'il plaît quelquefois à l'auteur d'y ajouter. Ainsi au début de la *Mare au diable*, ne peut-il se tenir de faire à nouveau profession d'incroyance, et Sainte-Beuve lui-même l'en reprend comme d'une disparate.

réplique à un jeune rival, mais dont le second a une bien autre et bien malheureuse portée.

Octave Feuillet, que nous retrouverons plus loin, s'il plaît à Dieu, avait donné, en 1858, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'un gentilhomme ruiné par les fautes paternelles, devenu intendant d'une riche bourgeoise et finissant par épouser la fille de la maison. Or, on appellerait aussi bien roman d'une jeune fille pauvre ce *Marquis de Villemer* que George Sand publiait deux ans plus tard. Par dévouement de sœur, Caroline de Saint-Geneix sollicite et obtient une domesticité honorable chez une vieille marquise déchue de sa première opulence. Le second fils, le marquis lui-même, (1) s'attache à la demoiselle de compagnie, et, quand le mariage de l'aîné a relevé la fortune de la famille, Caroline devient marquise, mais après une très belle défense commandée par ses scrupules d'honneur. L'héroïne est vraiment noble, et la douairière vraiment bonne ; mais pourquoi l'aîné des frères a-t-il été un si abominable viveur? Pourquoi surtout le marquis, l'homme selon le cœur de George Sand, occupe-t-il ses loisirs à un grand ouvrage contre l'institution nobiliaire? Idée étroite, fausse, et, chez l'auteur, lointain reflet des utopies sociales d'autrefois. En somme, il ne paraît pas que le roman de Feuillet, son chef d'œuvre peut-être, soit victorieusement éclipsé.

Dans *Sibylle* (1862), le même écrivain montrait une jeune patricienne mettant son cœur et sa main au prix d'un retour au catholicisme, rompant de ce chef avec celui qu'elle aime, puis le ramenant à la

(1) — Né d'un autre père, le premier s'appelle le duc d'Aléria.

foi par le sacrifice de sa vie. Presque aussitôt, Sainte-Beuve malmenait fort le livre et poursuivait non sans quelque emphase : « George Sand, on le sait, s'en est émue. L'aigle puissante s'est irritée comme au jour du premier essor ; elle a fondu sur la blanche colombe,... et à l'heure qu'il est, elle la tient comme suspendue dans sa serre (1). » Ainsi *Mademoiselle la Quintinie* était annoncée à son de trompe. Œuvre de conscience et de devoir, au gré de George Sand elle-même, un de ces livres « qu'il faut faire... qui restent comme symptômes historiques, appréciations du présent ou appels à l'avenir. (2) »

Ce roman est, en effet, la contrepartie absolue de Sibylle. Émile Lemontier recherche Lucie la Quintinie, mais elle ne sera sa femme qu'à la condition d'abandonner le catholicisme, et, de fait, elle en vient là. Par quels chemins, au prix de quelles complications invraisemblables, scabreuses, odieuses : le temps me manque pour le dire. Signalons au moins deux figures de prêtres : elles ont leur cachet. Le capucin Onorio représente l'ascétisme intransigeant, farouche, mortel à tout l'ordre de nature, c'est-à-dire — nous le savons par l'*Histoire de ma vie* — l'orthodoxie ecclésiastique, le vrai catholicisme, celui de l'*Imitation* (3). L'abbé Fervet ou Moreali est Italien et Français tout ensemble, mais sans état civil régulier. (4) Homme supérieur et surtout posant pour l'être, dupe et victime de l'Église, des Jésuites, assez docile pour les servir longtemps par

(1) — 13 Avril 1864. *Nouveaux lundis*. t. V. p. 40.
(2) — G. Sand : *Mademoiselle la Quintinie*. Préface.
(3) Voir plus haut, p. 284.
(4) — Allusion directe et outrageuse à une haute personnalité ecclésiastique de l'époque. N'insistons pas.

l'intrigue, assez loyal pour se laisser enfin désabuser, débouter de ses croyances par Lemontier père, le rationaliste, le personnage moral du drame. La scène maîtresse, terme et chef-d'œuvre des combinaisons du romancier, est la confession que ce prêtre est obligé de faire au philosophe : vraie confession générale, où il trahit par occasion le secret de celles qu'il a lui-même entendues ; où il reconnaît que l'Église n'est pas infaillible, puisqu'elle l'a « retranché de la communion humaine » en le condamnant au célibat. Ce fait admis, vous croyez peut-être qu'il va jeter au vent sa soutane ? Point. « Je suis prêtre aujourd'hui et toujours, » avoue-t-il avec une parfaite justesse. Il continuera donc son métier de prêtre, sauf à n'y pas croire, et même à reconnaître « *tout bas* » devant les âmes qui viendront à lui, que Dieu seul a la vérité et peut la dire. Lemontier approuve tacitement ce programme hypocrite ; il tend la main à ce Lamennais finissant en vicaire Savoyard. Voilà le triomphe du rationalisme et sa morale. Voilà d'ailleurs, selon G. Sand, « l'histoire d'un prêtre avec toute la rigueur de ses déductions. » (1)

L'enfer, le célibat ecclésiastique : tels sont les deux principaux griefs élevés contre le catholicisme. Lemontier père somme l'Église de déclarer en concile que le vieux dogme des peines éternelles fut mensonge et blasphème. Aussi bien, dès la préface, l'auteur se hâtait de le réclamer en son propre nom. Pourquoi tant d'insistance? On ne m'ôtera pas

(1) — Préface. Et d'ailleurs c'est trop dire. La rigueur des déductions logiques et pratiques eût jeté Moreali dans de grossiers désordres, que G. Sand veut bien lui épargner.

de l'esprit qu'il s'y cache un reste d'inquiétude, sinon de foi. — Le philosophe pose encore cette alternative : ou permettez le mariage aux prêtres, ou abolissez la confession. Étrange dilemme et que je ne vois guère sortir des prémisses. Lesquelles? Impossibilité du célibat, intrusion d'un étranger dans les secrets de la vie conjugale. Or, qu'on nie la vertu, cela va de soi dès qu'on nie la grâce. Mais à supposer le prêtre marié, comment son intrusion devient-elle par là moins indiscrète et moins suspecte ? En s'inspirant du livre venimeux de Michelet, (1) le romancier n'a pas su être logique. Abolissez donc tout ensemble la confession, le célibat, ou plutôt le sacerdoce même.

Et d'autant mieux que, selon George Sand, il n'y a plus en réalité ni orthodoxie ni catholicisme ni Église, plus rien qu'un troupeau d'esprits sans dogmes fixes ni croyances précises, unis seulement par le fait de porter en commun « le joug somnolent de l'infaillibilité papale. » En même temps, ce corps sans âme, cette « ombre noire, » ce néant, est une redoutable menace à la raison, à la liberté, à la dignité humaine et — pourquoi pas? — à la véritable idée de Dieu, au véritable Évangile, évidemment, celui de l'abbé Spiridion.

Quel à propos ! En 1863, le pouvoir impérial, engagé dans sa malheureuse politique italienne, l'était, par là même et fatalement, contre la religion. Sans y songer — qui en doute? — le romancier lui venait en aide. Cette femme tout à l'heure sexagénaire, cette âme pourtant bonne et que l'on pouvait croire apaisée sur tout le reste, gardait donc une haine?

(1) *Le prêtre, la femme et la famille.* (Voir plus bas, p. 413.)

Oui, celle de la foi abjurée. Quelle tristesse de l'entendre formuler ainsi son testament religieux, ramasser, comme dans un dernier effort, tous les sophismes, toutes les amertumes, tous les souvenirs, aisément reconnaissables, de sa défection personnelle. Mais quoi ! N'est-ce point une loi quasi-générale ? Ces souvenirs là ne pardonnent pas.

A l'histoire sommaire de l'œuvre il faudrait joindre une brève idée du talent, du génie même, entendu au moins comme aptitude, comme don natif. Or, je n'hésite pas à reconnaître en George Sand le second de nos poètes en prose ; je comprendrais même qu'on fût tenté de dire le premier. Laissons à Châteaubriand sa gloire souveraine d'initiateur ; mais si, dans l'ordre des temps, l'auteur de *Lélia* vient après lui et bénéficie de son exemple, il est telle page où il balance le maître, où l'on pourrait, sans faire scandale, estimer qu'il le dépasse. On voit si j'entends rien lui ôter.

Il a ses défauts, ses lacunes ; personne aujourd'hui n'en disconvient. Jugé de près, l'écrivain ne vaut pas toujours le poète : parfois admirable, aisé toujours, mais parfois jusqu'à l'abandon, copieux jusqu'à l'excès, coulant jusqu'à devenir un peu lâche. Dans sa première manière, il est ardent, lyrique jusqu'à déclamer. Reconnaissons-lui du moins le mérite de concevoir et de pratiquer l'art d'écrire comme un effort à la fois naturel et réfléchi pour égaler l'âme par le style, le sentiment par l'expression. Ni styliste, épris des curiosités de la phrase, ni romantique par l'outrance, la disparate, la chasse à l'effet : c'est l'honneur de son goût, de son bon sens.

De son propre aveu, le romancier a commencé

sans théorie, et ne cesse de composer sans méthode. Il n'a point de dessein fixe, laissant l'idée première s'étendre, s'ordonner, s'engendrer, pour ainsi dire, elle même, en se déroulant. Si le naturel y gagne d'un côté, il y perd de l'autre; les hors-d'œuvre apparaissent, l'action flotte ou languit, la fantaisie pousse parfois jusqu'à l'extrême limite du vraisemblable, du possible; les dénouements pâlissent devant les débuts, excellents d'ordinaire. Les caractères, parfois indécis ou mobiles à l'excès, trahissent la femme incapable d'une psychologie profonde, moins sagace à observer qu'ingénieuse et vive à sentir.

Mais le poète reprend tous les avantages, le poète de la nature surtout. George Sand la comprend, la sent, la peint à merveille. Nature exotique, devinée et restituée sur la foi des voyageurs : Norvège ou Ile de France; — nature observée d'occasion et au passage : Venise ou la côte d'Azur, l'Auvergne, les Pyrénées, Majorque; — surtout, nature familière, pays natal, son cher Berry tant de fois caressé du pinceau, et qui lui a toujours porté bonheur. C'est qu'elle est là chez elle, dans l'atmosphère des premiers souvenirs, des premières émotions qui lui révélèrent la poésie; c'est qu'elle voit tout sans rien imaginer, ou à peu près. Non qu'elle décrive en réaliste, qu'elle n'y mette du sien, comme fait tout le monde. Mais sa part personnelle n'est que la réponse vive et juste du sentiment à l'appel des choses, à ce qu'on nomme couramment leur âme. George Sand vibre à leur unisson, elle en reçoit et en renvoie l'impression exacte et plénière. Don exquis, d'autant plus manifeste que cette nature locale n'a rien d'extraordinaire, de saisissant. Bien médiocre l'écri-

vain à qui les Alpes ou la mer ne fourniraient pas une page heureuse; mais véritable et grand artiste, celui qui saisit et traduit le charme idéal des choses simples, des champs, des bois, des « traînes fleuries », des légères collines, des humbles cours d'eau. On loue George Sand d'avoir illustré plutôt qu'étendu la langue pittoresque, en donnant aux mots les plus ordinaires une singulière magie d'expression. Louange fondée, judicieuse : en tout genre, les écrivains de race ne créent guère de nouveaux termes; ils exploitent mieux que personne le vocabulaire commun. Toutefois on irait, je crois, plus avant dans le secret de ce génie, si on le mettait à voir nettement, sans les séparer jamais, et les phénomènes et leur signification morale, j'entends le sentiment qu'ils sont faits pour suggérer à l'âme et dont leur attitude même semble parfois l'ébauche vague ou le reflet lointain. A ce compte, il ne reste plus que de savoir le nom des choses et de le dire, de connaître sa langue et de la parler telle quelle sous la dictée des objets.

Remarquez d'ailleurs que le peintre merveilleux des choses simples n'excelle pas moins à déployer les grands spectacles. Quel morceau de poésie en prose dépasse le tableau de la Corniche (1), ou, mieux encore, le lever du jour sur un paysage de montagnes? (2) Enfin, que le thème soit modeste ou magnifique, jamais la description ne se fait lourde, crue, sensuelle. Partout la nature parle de l'âme et à l'âme; or, en pareille matière, c'est là proprement l'idéalisme. Ajoutez que le langage n'est jamais

(1) *Nouvelles lettres d'un voyageur.*
(2) *Lélia.*

subtil, ou prétentieux : marque authentique de l'idéalisme vrai.

Devons-nous le même éloge à la peinture des caractères, de la vie? Enthousiaste, lyrique de tempérament et quelquefois à outrance, George Sand restera toujours idéaliste. Dès l'abord, elle a conscience et volonté de l'être, moins par système que par instinct. Elle conçoit le roman comme « une œuvre de poésie autant que d'analyse; » elle en résume ainsi le programme : « idéalisation du sentiment qui fait le sujet, en laissant à l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de réalité assez sensible pour le faire ressortir (1). » Par malheur, le sujet, le type éternel qu'il faudrait grandir, s'il se pouvait, jusqu'à l'infini, c'est l'amour; et ici, l'idéal du romancier devient paradoxe, mensonge et séduction. Irréligieux, sous une gaze de religiosité illusoire, souvent malsain et corrupteur malgré un incessant parlage de vertu, spiritualiste de prétention et d'étiquette, mais sensualiste, profondément sensualiste de fait et d'influence : qu'est-ce après tout, que ce spiritualisme, que cet idéalisme tant vantés? La passion faisant effort pour se déguiser, pour s'ennoblir, se sanctifier, se diviniser à ses propres yeux, mais toujours la passion, et la passion tout entière, d'autant plus dangereuse qu'elle se targue d'être pur esprit. Parlant de l'amour, Philaminte disait en son jargon pédantesque :

La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue.

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 135.

Madame Sand essaye parfois de le dire, mais surtout elle se travaille à nous le faire supposer. Les lecteurs quelque peu réfléchis voient le piège, ils notent les lourds démentis que l'auteur s'inflige du reste à lui-même; la foule ne voit pas, ne veut pas voir.

Et dans une certaine mesure, George Sand ne serait-elle pas sa première dupe? Ce grand travail d'illusion, ces nuages d'or amoncelés par le talent autour de choses laides et peu glorieuses, ne décèleraient-ils pas une âme dévoyée, mais noble encore, en peine de se concilier avec elle-même et prenant sa faiblesse pour vertu? Malheureuse destinée de ce génie! Supposez Aurore Dupin, non pas enfermée dans un cloître, comme elle l'avait souhaité, mais seulement restée chrétienne et honnête femme devant Dieu. Qui l'empêchait de faire des *Mare au Diable* ou des *Petite Fadette*, voire, et sauf quelques détails, des *Marquis de Villemer?* L'écrivain n'eût rien perdu; le romancier n'aurait pas eu l'imagination moins féconde; le poète pittoresque n'eût pas moins bien vu la nature; le lyrique eût chanté plus juste et serait monté plus haut. Par-dessus tout, cette femme célèbre n'aurait pas fait tant de mal à un siècle qui, d'ailleurs, lui en avait tant fait à elle-même.

IV

Le roman réaliste. — Balzac. — S'il complète George Sand. Sa vie, son caractère, surtout d'après la partie publiée de sa correspondance.

Était-ce vérité ou politesse? George Sand avouait un jour sa théorie du roman idéaliste, sinon ébranlée, du moins quelque peu restreinte, et par le grand succès de Balzac, et par les propos que lui aurait tenus à elle-même cet heureux rival. « Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels; *j'en suis un.* Il m'en faut d'ailleurs, pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité (1). Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau; c'est un ouvrage de femme (2). »

Là-dessus, George Sand paraît accepter le partage. Au sexe faible, et parce qu'il est tel, les rêves

(1) De qui s'agit-il, des êtres exceptionnels ou des vulgaires? J'avoue à ma confusion ne l'entendre pas assez bien.
(2) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 136.

de beauté supérieure; au sexe fort, le courage austère du réalisme. Ne remarquez-vous pas d'ailleurs cette définition naïve de la chose? Idéaliser en sens inverse, charger à outrance la laideur et la bêtise humaines : on ne nous en fait pas mystère, voilà ce qui s'appelle prendre l'homme tel qu'il est. Notez encore cet aveu ; dans le roman de Balzac, les êtres exceptionnellement beaux auront droit de cité, mais pour donner du relief aux êtres vulgaires. Esthétique au rebours, et moralité de même : c'est clair et complet; nous y reviendrons d'ailleurs.

J'admire ici la modestie de Lélia fraternisant avec Vautrin, de George Sand avouant ce programme, à titre de complément du sien propre. Balzac lui-même l'a-t-il bien rempli pour son compte? Son œuvre nous le dira, mais tout d'abord sa personnalité veut être connue. Faisons-lui la partie belle, n'interrogeons guère que sa correspondance et quelques témoignages amis (1). Il en sortira pour nous deux choses : une histoire courte, simple et triste ; un portrait mêlé, demi répugnant, demi sympathique, mais bien fait pour expliquer l'écrivain.

Honoré de Balzac était né le 16 mai 1799 (2). Son père, ancien avocat, passé depuis dans l'administration militaire, dirigeait alors le grand hôpital de Tours. Bon cœur, esprit original tenant quelque peu de Rabelais et de Montaigne, philosophe pratique,

(1) Balzac, *Correspondance*, — Madame Surville, née Balzac : *Balzac, sa vie et ses œuvres*. — M. E. Biré : *Honoré de Balzac*.

(2) Donnons-lui, pour parler comme tout le monde, la particule nobiliaire qu'il s'arrogea précisément en 1830. M. E. Biré, très favorable au personnage, ne peut s'empêcher d'établir qu'elle ne lui venait point par héritage, que le nom même de Balzac n'était pas celui de son grand-père.

fort accommodant pour les autres, fort préoccupé de se porter bien lui-même et de vivre longuement. La mère nous est donnée comme une femme supérieure, active, dévouée, chrétienne au fond, mais peut-être d'un christianisme assez incomplet et confus. Moins malheureux que George Sand, Balzac enfant semble pourtant n'avoir respiré dès l'abord ni la foi vive ni le bon sens pur, ni la gravité simple des anciennes mœurs. « Ah ! nous sommes, écrivait-il, de fiers originaux dans notre sainte famille. Quel dommage que je ne puisse nous mettre en roman ! (1) » Reconnaissons lui du moins le mérite d'avoir toujours et beaucoup aimé les siens. Ses lettres sont pleines d'une tendresse, familière parfois jusqu'à la désinvolture, mais sincère et profonde.

Reclus, entre sept et quatorze ans, chez les oratoriens de Vendôme, il se donna seul, au grand déplaisir de ses maîtres, une manière de formation passablement périlleuse, toute de lectures clandestines et de rêves métaphysiques. On en jugerait en parcourant, non sans effort, la première partie de son *Louis Lambert*. C'est le tableau de son long stage à Vendôme; c'est lui-même adolescent, mais dédoublé en deux personnages, le narrateur et le héros. Tel apparaîtrait donc, dès sa première jeunesse, le futur auteur de la *Comédie humaine* : esprit dévoyé, sinon faussé pour jamais, avec d'immenses prétentions et une ardeur intrépide à les soutenir. La suite nous rend tout cela vraisemblable et il ne paraît pas qu'en écrivant *Louis Lambert* (1832), Balzac ait chargé beaucoup sa propre histoire.

(1) Disons une fois pour toutes que cette citation et les suivantes appartiennent à sa correspondance.

Mais avant l'heure de l'essor, il était dit que l'aiglon passerait encore six ou sept années en cage. Sorti de Vendôme par suite d'une bizarre neurasthénie où ses intempérances de cerveau n'étaient sans doute pas étrangères, il achève ses humanités à Paris, chez un Monsieur Lepitre, ancien officier municipal et illustré par son dévouement aux royales prisonnières du Temple. Naïvement et profondément révolutionnaire dans son œuvre, le romancier n'en professera pas moins des sentiments monarchistes : pourquoi ne les devrait-il pas en partie à son dernier instituteur? En attendant, il fait son droit, travaille chez l'avoué, devient maître dans la chicane, de quoi ses lecteurs ne s'apercevront que trop un jour. L'avenir paraît tout tracé : Balzac sera notaire; les siens ne le voient pas autrement. Mais ici la vocation littéraire se déclare et la lutte s'engage : lutte habile d'un côté, courtoise et tenace de l'autre. On ne croit pas au génie naissant, mais, au lieu de le contraindre, on juge meilleur de l'éprouver. Le basochien de vingt ans est installé dans une mansarde; sa famille, à demi ruinée, lui sert une maigre pension : à lui de faire le reste. Il accepte bravement le défi, libre, joyeux de l'être et toujours le meilleur fils du monde : c'est la plus belle partie de son caractère.

Dès cette heure, commence une bien autre lutte, et qui durera trente années, autant que la vie de l'athlète. Avant tout, le talent vigoureux mais lourd fait de prodigieux efforts pour se dégager, pour entrer en possession de lui-même; on dirait le Titan de la *Légende des siècles* se frayant un chemin sous les montagnes entassées. Jusqu'à la fin, la volonté déploie d'incroyables ressources d'énergie pour emporter à la pointe de l'épée la fortune et la gloire,

deux choses que Balzac ne séparera jamais, dans son ambition pratique. La gloire vient peu à peu, et nous dirons ailleurs ce qu'elle vaut. La fortune se refuse longtemps, vainement appelée par un travail de galérien, sollicitée par les industries les plus bizarres, compromise d'ailleurs par la fantaisie, par la passion du luxe, des collections, des raretés en tout genre. Balzac se débat comme un lion parmi les dettes, les procès, les engagements auxquels il ne peut suffire. Tout semble enfin gagné ; mais la nature est à bout, elle défaille; l'écrivain meurt à cinquante ans (1850), au moment où il vient de saisir le meilleur de son rêve. Etonnante force d'âme, soit ; mais combien plus estimable si elle se gouvernait mieux et s'employait à autre chose! Labeur surhumain, dit-on ; inhumain ne serait-il pas le mot juste ? Et quant à parler de martyre, non, de grâce ; martyre et suicide sont deux.

Revenons à 1820 et au galetas de la rue Lesdiguières. La première œuvre qui s'y élabore est une tragédie en vers, un *Cromwell* et, pour son coup d'essai, Balzac, tout comme le Cid, prétend bien faire un coup de maître. « Au diable la médiocrité !... Il faut être Grétry ou Racine... Je veux que ma tragédie soit le bréviaire des peuples et des rois. » Là-dessus, il repasse les modèles et les apprécie par occasion. « Crébillon me rassure ; Voltaire m'épouvante — pourquoi donc ? — Corneille me transporte ; Racine me fait quitter la plume. » A la bonne heure ! mais que n'est-ce arrivé plus tôt ! Après quelques mois perdus, le dessein tragique avorte et l'on se rabat sur un genre moindre. Balzac écrit à sa sœur : « Essayer de devenir libre à coups de romans, et quels romans ! Ah ! Laure, quelle chute de mes pro-

jets de gloire! » Et de fait, il faut encore près de dix ans et une bonne quinzaine de productions misérables, telles que *L'Israélite*, *Jean-Louis*, *Clotilde de Lusignan*, le *Vicaire des Ardennes*, et tout d'abord cette *Héritière de Birague* si durement jugée par l'auteur même qu'on ne peut transcrire l'arrêt. « Car maintenant le voile est tombé. Il ne tombe malheureusement qu'après l'impression. » Balzac est plaisant dans ses alternatives de désenchantement et d'enthousiasme. Plus tard, l'enthousiasme règnera quasi seul, et jamais peut-être écrivain ne sera plus émerveillé de ses ouvrages (1).

Après cinq ans d'efforts (1815), Balzac appelle une première fois l'industrie au secours de la littérature;

(1) Dans la liste des essais et tâtonnements du grand homme figure un titre assez peu attendu : *Histoire impartiale des Jésuites* (1824). D'aucuns contestent l'authenticité de ce factum; cependant il fait partie des œuvres complètes et a même été réimprimé à part en 1880, pendant les débats soulevés par la loi Ferry (C. Lévy, in-8° de 98 pages.) — Opuscule sans valeur et que la signature seule peut rendre curieux. La sympathie ne fait pas doute; la louange excède par endroits; mais il y a bien des confusions et une grande inintelligence du fond des choses. Qu'il s'agisse, par exemple, des Constitutions ou du Jansénisme, l'incompétence de l'auteur se trahit. Plus étrange encore est l'attitude prêtée aux Jésuites à l'égard du Pape. Loyola aurait eu l'habileté de le réduire à une souveraineté platonique, laissant au général une omnipotence effective. — Double erreur. Le Saint-Siège peut tout sur la Compagnie, et, dans la Compagnie même, ce n'est pas le général qui possède ce qu'on pourrait appeler la souveraineté; c'est la Congrégation générale, à ce point qu'elle a droit de le déposer, voire de l'exclure. Et quelle maladresse Balzac glorifie les Jésuites d'être un État dans l'État. Voilà pour les faire bien venir des gouvernants et des légistes. Aussi bien n'est-ce pas plus vrai d'eux que de l'Eglise et de toute association officielle. — En somme, la Compagnie de Jésus apparaît là, surtout comme un bel organisme politique. Le fond, l'âme, échappe, et personne, je le suppose, ne s'en étonnera.

il s'improvise éditeur, imprimeur, fondeur de caractères. Mal lui en prend : le voilà endetté, réduit tout de nouveau à sa plume, et sa plume ne lui donne encore ni renommée ni profit. Il lui faut aller jusqu'à 1829 pour connaître enfin le succès, et il est assez singulier qu'il le doive à un roman d'histoire et d'aventures à la fois. *Les Chouans* sont bien l'un et l'autre, non les Chouans de la belle époque, les Bas-Manceaux de Jean Cottereau ou de Jambe-d'Argent, mais ceux du Directoire et du Consulat commençant. Paysages, batailles, crimes, intrigues, incidents multiples et merveilleux : tout se mêle et tourbillonne dans cette histoire, où l'on ne peut guère pressentir ni le puissant observateur de la vie bourgeoise, ni le catholique et le royaliste que voudra être Balzac. Ne procèdent-ils pas plutôt des préjugés libéraux du temps, ces gentilshommes intéressés, ces paysans superstitieux jusqu'à la niaiserie, ce prêtre, qui fut jésuite, qui l'est encore sous le nom de Père de la Foi, dominateur cupide et le reste? (1). L'intrigue est à l'avenant. Une fille noble, tombée dans la police, a mission de séduire et de livrer le nouveau généralissime des chouans. Elle se prend à son propre piège, elle aime pour de bon, elle est aimée, parvient à épouser en justes noces, mais livre de fait son mari de quelques heures et périt avec lui en essayant de le sauver. A cette invention bizarre commence le renom de Balzac. Elle entrera vaille que vaille dans le cadre assez élastique de la *Comédie humaine* (2) ; mais en 1829, il n'est pas encore trouvé.

(1) Etrange réplique à l'*Histoire impartiale*. Au reste, l'auteur ne manque pas l'occasion d'une épigramme contre ses protégés.

(2) Dans *les Chouans*, apparaissent déjà des noms que l'au-

Or, avant cette trouvaille de génie, on peut noter comme un second début la *Peau de chagrin* (1831), étrange allégorie que je ne me fais point fort de pénétrer jusqu'au fond. Léger d'argent, désespéré par une certaine Fœdora, coquette sans âme, Raphaël de Valentin va se jeter à la Seine, quand une sorte d'antiquaire brocanteur lui donne un merveilleux talisman. C'est une peau de chagrin qui a la vertu de combler tous les vœux, mais qui se rétrécit à chaque fois et abrège d'autant les jours de celui qui la possède. Raphaël se passe ainsi quelques fantaisies fort peu édifiantes; mais, au moment de trouver le bonheur dans l'amour sincère et dévoué de Pauline, il sent sa vie usée avec le talisman lui-même et il expire en furieux. Qu'entendre là-dessous? On y retrouve, à coup sûr, plus d'un trait de la jeunesse de Balzac : pauvreté, travail, appétit de gloire. Le dénouement semblerait même une prophétie de sa destinée personnelle. Il n'était pas prophète cependant. A l'entendre, libre à nous de voir en Fœdora la société sans entrailles, en Pauline l'amour vrai, peut-être impossible. Mais enfin la conclusion pratique? Est-ce que la vie s'use en vœux stériles? Faut-il ne désirer rien? En tous cas, mieux vaudrait former d'autres désirs que ceux de Raphaël, de Balzac lui-même.

Enfin, un jour de 1833, il accourait triomphant chez sa sœur, Madame Surville. « Saluez-moi, s'écriait-il, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie. » Et radieux, incapable de tenir

teur fera revivre : Corentin, le policier. — Hulot, le chef républicain, plus tard maréchal d'empire, frère de cet ignoble Hulot d'Ervy que nous retrouverons dans la *Cousine Bette*, etc...

en place, il continuait, arpentant le salon : « Que ce sera beau si je réussis ! Comme je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres ! Je me réjouis d'avance de l'étonnement des myopes quand ils verront le grand édifice qu'elles formeront. (1) » N'essayons pas, quant à nous, de suivre pierre à pierre le monument qui s'élève et ne s'achèvera jamais. Le moment viendra de juger d'ensemble ce qui nous en reste. En attendant, connaissons mieux — dirai-je l'architecte ou le manœuvre ? Balzac est l'un et l'autre, en vérité.

De 1833 à 1850, nul changement dans sa vie extérieure. Même acharnement au travail, même prodigalité d'entreprises menées de front avec l'œuvre maîtresse : revues auxquelles on collabore ou qu'on fait à soi tout seul ; tentatives dramatiques, toujours malheureuses, mais où l'on s'obstine près de dix ans, 1840-1848. Même lutte pour la fortune qui se refuse ou échappe quand on pensait la tenir. Pauvre dès le début, ruiné en 1826, ruiné en 1836, Balzac se raidit, s'industrie, s'évertue. On le voit en Sardaigne (1838), cherchant ce qu'il peut rester d'argent dans les mines abandonnées depuis des siècles par les Romains. Ses calculs ne l'ont pas trompé, mais il en parle et, tout naturellement, un autre le devance et confisque les bénéfices. Omettons d'autres projets plus bizarres, et ces fantaisies coûteuses où nous le verrions escompter la richesse qui ne vient pas. L'année même du voyage en Sardaigne, il construit à Ville-d'Avray cette villa des Jardies qu'il revendra

(1) Madame Surville, née Balzac : *Balzac, sa vie et ses œuvres*, d'après sa correspondance.

bientôt croulante. Comme il avait eu, dès 1831, des velléités politiques (1), en 1844, il se présente à l'Académie avec des chances meilleures, mais pour échouer également. Parmi tout cela, dettes et procès font rage, et la *Comédie humaine* avance toujours.

Mais à quel prix! Croyons-en l'auteur, « Je suis un galérien de plume et d'encre... Je corrige le jour ce que je fais la nuit... Je me couche à six heures avec mon dîner dans le bec. L'animal digère et dort jusqu'à minuit. Auguste me pousse une tasse de café avec lequel l'esprit va tout d'une traite jusqu'à midi. Je cours à l'imprimerie porter ma copie et prendre mes épreuves, pour donner de l'exercice à l'animal qui rêvasse tout en marchant... » Si quelqu'un de nous se figurait qu'il travaille, Balzac lui répondrait: « Travailler, c'est me lever tous les soirs à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeuner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, dîner, me recoucher et recommencer le lendemain; et de ce travail il sort cinq volumes en quarante jours. » Soit, mais que peuvent être ces volumes? Quelle œuvre parfaite est possible, même au génie, quand « des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, l'exécution à la conception, la conception à l'exécution? » Le plus clair est qu'on s'y tue, et Balzac s'en doute. « Non seulement je sens des faiblesses que je ne puis décrire, mais tant de vie communiquée au cerveau, que j'en éprouve de singuliers troubles... Même dans mon lit, il me semble que

(1) Il avait sollicité fort inutilement les électeurs d'Angoulême, de Cambrai, de Chinon.

ma tête tombe à droite ou à gauche, et je suis, quand je me lève, comme emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête... Il est impossible qu'à mon âge — quarante ans, — on soutienne les travaux auxquels il faut me livrer, sans courir à quelque épuisement qui équivaut à la mort. » Qui sait, d'ailleurs, si la raison ne manquera pas avant les forces? — « Je vis dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, pétillent dans ma tête, à me rendre fou. » Du moins le caractère est-il comprimé, l'âme flétrie par l'inexorable surmenage. « ... Ce que je puis avoir de bon est étouffé sous les apparences de l'homme toujours en travail; mes exigences ne sont pas de moi, pas plus que les formes dures auxquelles me contraint la nécessité, tout est contraste en moi parce que tout est contrarié. » Il nomme quelque part « l'atmosphère orageuse et desséchante de la gloire littéraire; » il avoue son âme « tendue, occupée, mais irritée plus qu'attendrie. » Quelle vérité ! Quel coup de pinceau !

Mais qui le soutient ? qui lui inspire ce « courage féroce, » il dit ailleurs « infernal ? » — Mettons en compte, il le faut bien, la passion de s'enrichir. Elle éclate dans dans ses romans même, où l'or joue un si grand rôle, dans ses goûts de luxe tant de fois avoués en paroles et en actes. Dans ses lettres, elle s'enveloppe, et sincèrement, je veux le croire, de motifs plus glorieux. « J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni une page ni un sou, et, dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. » D'ailleurs ne faut-il pas être riche pour être aimé? En outre, si la célébrité donne assez ordinairement la richesse,

ne grandit-elle pas aussi par la richesse même? Or, dès 1821, Balzac s'écrie : « Mes deux seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé, seront-ils jamais satisfaits ? » Si vous l'en croyez, c'est par désespoir d'être aimé ni compris, qu'il se rejette dans la politique et la littérature (1832). Tantôt il se lamente ; il proteste quasi brutalement qu'une vie comme la sienne « ne doit s'accrocher à aucun jupon ; » il conte avoir refusé à ce prix des trésors qui pouvaient le faire libre ; mais, dit-il fièrement : « Je ne veux tenir mon or que de moi, ma liberté que de moi-même » (1834). L'ambition, la crainte de dépendre semblent donc ses grands mobiles. A vingt ans, il reconnaît en lui-même, « une sauvage énergie et une horreur pour tout ce qui sent le joug. » En même temps, il prendrait volontiers la devise de Fouquet : *Quo non ascendam?* Sûr de lui-même et du destin, il écrit à sa sœur : « Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays. » (1832). — Il écrit à sa mère : « Vis donc pour voir mon bel avenir » (1834). — Il écrit à la noble Polonaise qui sera un jour sa femme : « Je ne m'arrêterai pas plus en politique qu'en littérature » (1835). N'y a-t-il pas « des vocations auxquelles il faut obéir? » Ne sent-il pas « quelque chose d'irrésistible » l'entraîner « vers la gloire et le pouvoir ? » Il le tient déjà, il nous dit ce qu'il en veut faire ; Perrette emploie l'argent de son lait. Quand le rêve politique s'écroule, reste la littérature et, sur ce terrain-là, point de barrière ni d'échec imaginable. Que l'Académie repousse Balzac : Balzac ne se présentera plus ; car il veut — c'est lui qui souligne — *mettre l'Académie dans son tort*. Eh quoi !

signer : l'un des quarante ! Fi donc ! « Quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'empire, il s'est inoculé des armées, le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple ; moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête » (1844). On voit chez lui une statuette de Napoléon avec cette légende : « Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » Rien que cela. Pourquoi non ? Balzac tient qu'un romancier vaut bien un capitaine ; jamais intellectuel ne porta plus haut l'infatuation naïve de la parole écrite, imprimée. Savez-vous pourquoi il ne fait pas de dédicaces ? Le voici. « Aujourd'hui l'écrivain a remplacé le prêtre.... L'humanité, devenue son troupeau, écoute ses poésies, les médite, et une parole, un vers, ont maintenant autant de poids dans les balances politiques qu'en avait jadis une victoire. La presse a organisé la pensée, et la pensée va bientôt exploiter le monde.... Le pontife de cette terrible et majestueuse puissance ne relève donc plus ni des rois ni des grands ; il tient sa mission de Dieu..... Une œuvre ne saurait donc être cachetée aux armes d'un clan, offerte à un financier, prostituée à une prostituée ; les vers trempés de larmes, les veilles studieuses et fécondes ne s'avilissent plus aux pieds du pouvoir, elles sont le pouvoir (1) » (1844). C'est du Vigny mis en prose ; ajoutez deux ou trois antithèses : vous croirez lire du Victor Hugo.

L'or, une passion heureuse, la célébrité, un « ma-

(1) — Cité dans la *Correspondance de Balzac*, tome XXIV des *œuvres complètes*. C. Lévy, in-8° p. 405.

réchalat littéraire, » une royauté effective sur les intelligences : voilà donc pour quels dieux travaillait et s'épuisait le pauvre grand homme. « Autant vivre ainsi, écrivait-il, que de dire tous les soirs : Pique! atout! cœur!... » Sans doute l'oisiveté ne vaut pas le travail, mais encore le travail inoffensif ; autrement, plutôt passer ici-bas inutile que nuisible. En tout cas, admire qui voudra pareille énergie dépensée à pareille besogne ; quant à moi, je ne puis m'en taire : ce spectacle me fait plutôt souffrir.

Quelle tristesse au dénouement! Quelle ironie ! Balzac l'avait pressenti lui-même. « Quand je serai heureux, peut-être me rendra-t-on justice ; il sera trop tard, car je ne serai heureux que mort » (1829). — « Je prévois donc pour moi la plus sinistre destinée : Ce sera de mourir la veille du jour où ce que je désire m'arrivera. » (1830) Pour rencontrer juste, il n'avait qu'à dire : le lendemain.

Dès 1832, la *Peau de Chagrin* venant de paraître, l'éditeur transmettait à Balzac une lettre timbrée d'Odessa et signée « l'étrangère. » Lettre curieuse où, parmi des éloges enthousiastes, on le conjurait en somme de ne point verser dans le roman réaliste.

Bientôt « l'étrangère » dit son nom. C'était une noble et riche Polonaise, personne enthousiaste et mystique, la comtesse Hanska, née Rzewuska. L'année suivante, eut lieu la première entrevue ; on s'aima tout d'abord, on se promit de s'appartenir quand il se pourrait, car Mme Hanska n'était pas veuve. Dès lors il sembla au romancier, que tous ses rêves à la fois venaient de prendre forme et vie ; il avait découvert son « étoile ; » gloire, fortune, bonheur, tout fut pour lui la femme idéale enfin trouvée. « Je n'ai pas besoin du monde, lui écrivait-il ; bien

loin de là, j'en ai la plus profonde horreur; la célébrité me pèse, j'ai soif d'un *home*, d'un *chez moi*; j'ai soif de boire à longs traits la vie en commun, la vie à deux. Je n'ai pas une affection au monde qui puisse traverser de quelque manière que ce soit celle que j'ai dans l'âme et qui est comme l'étoffe même de cette âme. Le reste est un vain songe» (1846). Trois ans plus tard, Balzac disait encore à sa sœur: « Le cœur, l'esprit, l'ambition ne veulent pas en moi autre chose que ce que je poursuis depuis seize ans; si ce bonheur immense m'échappe, je n'ai plus besoin de rien, je ne veux plus rien. » (1849) Après mille délais et obstacles, enfin le bonheur se laisse atteindre; le 14 mars 1850, dans une église de l'Ukraine, la Comtesse Hanska devient Mme Honoré de Balzac. Et le marié d'écrire : « Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; j'aurai le plus brillant été, le plus doux de tous les automnes » (17 mars). — Hélas! il devait avoir en tout quatre mois. Rentré à Paris en juin, il introduisait triomphalement sa femme dans le nid décoré depuis longtemps pour elle ; il y mourait le 18 août. Encore semble-t-il que le désenchantement soit venu plus tôt que la mort. Est-ce par le fait d'une surprise que Mme de Balzac ne se trouva pas auprès du lit funèbre? En tout cas, devenue veuve, elle entrait bientôt en correspondance avec un autre romancier. « Vocation irrésistible, » dit un critique (1). Triste fin, dirons-nous en pensant à celui qui s'en allait. Et nous nous rappelons cette phrase mélancolique, écrite dix-huit ans plus tôt : « Si j'ai voulu vivre de la vie du siècle

(1) M. R. Doumic : Amours de tête. *Études sur la littérature Française*. Quatrième série, p. 89.

même, au lieu de passer heureux et obscur, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué » (1832).

Quel homme fut Balzac, en fin de compte? Que pensait-il de son propre caractère? Qu'il n'en avait pas, ou à peu près. « Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles, et ceux qui me croiront vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, mal appris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai. Celui qui dira que je suis poltron n'aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave, enfin savant ou ignorant, plein de talents ou inepte. Rien ne m'étonne plus de moi-même. Je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent. » Faisons la part de la boutade : il restera beaucoup de vérité. Par les « circonstances, » entendons, non pas les événements seuls, mais surtout le milieu moral, l'atmosphère d'alors, pleine de fièvre et de convoitises infinies. Avec les circonstances, au-dessus d'elles, mettons les trois grandes passions du personnage. A-t-il si grand tort de s'avouer mené par elles plus qu'il ne les mène, et son incontestable force de volonté s'emploie-t-elle à autre chose qu'à les satisfaire? Tempérament d'Hercule et de satyre, énergique et sensuel; — façons de commis-voyageur avec des prétentions de gentilhomme; — intelligence peut-être vaste et puissante, mais dévoyée

de bonne heure, teintée d'érudition universelle, se piquant de philosophie transcendante, mais la cherchant volontiers dans les nuages, dans le fantastique, l'occulte, le merveilleux ; — âme plus robuste que délicate, épaisse, rude et triviale par certains côtés ; d'ailleurs extrême, impétueuse, simple, malgré tout, jusque dans sa vanité colossale ; bonne au fond, capable de générosité, d'honneur, d'aspirations élevées, en même temps que d'inclinations plus que vulgaires ; faisant alternativement l'ange et la bête, mais la seconde plus souvent que le premier ; ayant le goût du bien, une sincère velléité de le servir, et descendant assez vite à un naïf oubli du sens moral : — tel nous est figuré Balzac par de bons esprits aux points de vue très divers (1) ; tel il se montre dans sa vie et dans ses œuvres. Composé bizarre, chaos étrange et violent. Il n'est point haïssable, mais dira-t-on qu'on l'estime, qu'on l'aime ? Et ne faudra-t-il pas en revenir à le plaindre ? Dernier mot de toutes ces esquisses biographiques, refrain monotone, ingrat ; mais à qui la faute ? Plût à Dieu qu'elle ne fût à personne, que l'on pût s'en prendre aux seules influences du temps !

(1) — Taine : *Nouveaux essais de critique et d'histoire ;* — Faguet : *Etudes littéraires sur le dix-neuvième siècle ;* — Caro : *Poètes et romanciers ;* — Pontmartin : *Causeries du Samedi*, etc.

V

Balzac, son œuvre, la *Comédie humaine*. — Immensité de l'entreprise. — Le talent et l'art. — L'influence exercée. — Intentions et résultats : — un catholique antichrétien, un monarchiste révolutionnaire, un moraliste immoral, — par la crudité des peintures, — par l'apothéose de la force quelconque, — par l'impression pessimiste du tableau.

« Le monument effraie par son énormité, » disait Théophile Gautier parlant de l'œuvre de Balzac; mais personne, je suppose, n'en attend de moi la description complète. Rien à tirer des quelque douze ou quinze essais de jeunesse. Omettons le *Théâtre* qui n'a pu réussir. Ecartons, et pour cause, les trois dizains de *Contes drôlatiques*, histoires plus que légères, déguisées sous un archaïsme de valeur douteuse. Reste la *Comédie humaine*, vaste collection de nouvelles et romans contemporains, sorte de grande armée aux cadres passablement élastiques : scènes de la vie parisienne, de la vie de province, de la vie militaire et le reste; épopée assez flottante, mais reliée en ses parties, souvent par l'identité des personnages, mieux encore par une même idée philosophique planant sur le tout. *La Comédie humaine* est « le monument » par excellence et qui suffirait à justifier l'effroi du critique. Mais là encore attachons-nous à l'ensemble, abrégeons, précisons de notre mieux ; aussi bien ne pourrons-nous qu'indiquer le principal.

On est tout d'abord saisi par l'immensité de l'en-

treprise. Le sobre et discret Vigny s'en amuse quelque part dans son journal. Pour Balzac, nous savons s'il en était fier. « Vous ne vous figurez pas ce que c'est que la *Comédie humaine*, écrivait-il en 1833. C'est plus vaste, littérairement parlant, que la cathédrale de Bourges, architecturalement parlant. » Et ailleurs : « Mon plan m'oblige à être universel. » Je le crois bien, car il n'entend pas s'arrêter au panorama de la société contemporaine, au tableau des habitudes et des modes, à l'inventaire de la garde-robe et du mobilier. « Après les *effets* viendront les *causes*. Je vous aurai peint, dans les *Études de mœurs*, les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les *Études philosophiques*, je dirai *pourquoi les sentiments*, *sur quoi* (*sic*) *la vie*. » — Est-ce tout? — Aux *Études philosophiques* succèderont les *Études analytiques*, à la recherche des causes, celle des *principes*. — C'est bien fini cette fois? Pas encore. « Après avoir fait la poésie, la démonstration de tout un système, j'en ferai la science dans *l'Essai sur les Forces Humaines*. (1) » Merveilleuse nomenclature! Logique ou non, peu importe; elle ouvre au moins d'assez amples perspectives. L'œuvre totale voulait donc être, non pas certes le bréviaire, mais la somme, l'encyclopédie du sociologue moderne; œuvre d'historien, de savant, de philosophe, de moraliste, de théologien tout ensemble. Et pourquoi pas? Le génie ne doutait de rien vers 1830. N'avons-nous point vu Lamartine rêver pour son compte une quinzaine d'épopées, lui qui estimait la poésie un passe-temps de jeune homme et d'oisif?

Le plan n'aboutit pas, Balzac ayant vécu moins

(1) — Extrait d'une lettre à madame Hanska : 6 octobre 1834.

d'un siècle. Mais que valent les parties exécutées? Que vaut l'architecte, le romancier comme tel? D'éminents esprits lui restent favorables, trop favorables même, osé-je croire (1). J'essaierai de motiver mon humble avis.

Qu'il occupe, de fait, une très grande place dans la littérature; qu'il ait créé, ou du moins illustré mieux que personne, le roman d'observation, le document pour l'histoire de nos mœurs; qu'à cet égard, il ait heureusement réagi contre l'insupportable *moi* des romantiques : avouons-le de bonne grâce. Que son roman, le roman observé, documentaire, soit le vrai type et l'essence même du genre : ne discutons pas cette thèse. Nous y toucherons plus bas, comme en passant, à propos du roman réaliste, chose fort différente en soi. Reconnaissons d'ailleurs à *l'impresario* de la *Comédie humaine*, le coup d'œil observateur, la vision pénétrante, l'aptitude exceptionnelle à créer des types, à faire vivre ses personnages, et par l'abondance des traits caractéristiques, et par l'intensité de la passion qu'il leur prête, et par cette sorte d'hallucination qui le fait s'identifier à eux comme La Fontaine à ses héros. Avouons la fécondité de l'inventeur, sa force à brouiller et à débrouiller tant d'intrigues ou d'affaires litigieuses, à pousser devant soi cette masse de protagonistes ou de comparses; regardons avec stupeur et comme un phénomène le cerveau qui a porté et mis au jour une société tout entière.

(1) — Ainsi M. Brunetière : *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 443. Tout ce passage, texte et notes, semble un plaidoyer pour Balzac contre MM. Taine, Caro, Faguet etc. — Plaidoyer discutable, si je ne me trompe, et où l'on retrouverait d'ailleurs, mais atténuées et rejetées au second plan, toutes les critiques de ces messieurs.

Laisse-moi contempler ta tête comme un monde. (1)

Mais tout cela n'est que puissance, et la première loi du critique est de n'admirer pas la puissance brute sans lui demander compte de son emploi. Question de morale — elle viendra tout à l'heure — mais, en attendant, question d'art.

Or souvent, chez Balzac, l'art est inférieur à l'invention; la puissance oublie de se gouverner, le goût manque, l'imagination s'exagère; l'esprit, que d'aucuns même contestent, se fait inégal, grossier, lourd; le style surchargé, embarrassé, exorbitant, incorrect (2). C'est, dit-on, une manière de carnaval littéraire et social tout ensemble, où les classes et professions diverses apportent leur argot, leurs allusions, leurs métaphores. On est d'abord choqué, puis vient l'habitude, enfin la sympathie (3). N'est-ce pas laisser à entendre que le goût du lecteur fléchit et capitule malgré qu'il en ait? D'autres se demandent si cette façon d'écrire, inégale, confuse et mêlée comme la vie même, ne serait pas requise pour peindre fidèlement la vie? (4) Insinuation hasardeuse et dont pourrait se prévaloir le réalisme au sens vrai, au sens fâcheux du mot. Que, chez le romancier universel, épiciers et portières aient leur littérature professionnelle; encore y aimerais-je un certain tempérament, celui que George Sand a su mettre dans le parler de ses Berrichons et Berrichonnes. Point de patois local, d'accent du crû; au

(1) Don Carlos à Charlemagne, dans *Hernani*.

(2) Le temps nous manque pour colliger des exemples. On en trouverait un choix dans Taine : *Nouveaux essais*, pp. 80-84, dans Faguet : *Dix-neuvième siècle*, p. 448, etc.

(3) Taine : *Nouveaux essais*, p. 91.

(4) Brunetière : *Manuel* pp. 445, 446.

lieu que Balzac nous fatigue, et se fatigue lui-même, à transcrire scrupuleusement en alsacien ou en auvergnat le français du financier Nucingen, du bon musicien Schmücke ou de Romonencq, le marchand de ferraille. Du reste, où le romancier parle pour son compte, le style est souvent loin d'être un modèle, et, puisque l'on rapproche Balzac de Saint-Simon, ce n'est point assurément parce qu'il leur arrive d'écrire à la diable, qu'ils écrivent pour l'immortalité.

Verve qui se néglige ou s'exagère, puissance qui oublie ou dédaigne de se gouverner : ainsi, Balzac pèche-t-il assez fréquemment contre l'art, et dans les détails, et dans les ensembles. On voudrait arrêter la profusion, alléger les descriptions, les inventaires, les exposés techniques, les dissertations solennellement pédantesques. De temps à autre, il faut s'armer de courage pour ne pas sauter vingt feuillets, comme Boileau lisant Scudéry. Je m'étonne d'entendre Sainte-Beuve louer Balzac pour la prestesse et l'intérêt de ses entrées en matière. Plus d'un roman me donne une impression bien différente : l'exposition traîne, se complique, se hérisse, et quand le divertissement arrive, la fatigue a depuis longtemps commencé. D'autres blâment, non sans raison, tel hors-d'œuvre qui coupe le récit, tel dénouement qui trompe les promesses du début. Lacunes ou défaillances, imputables à la composition trop rapide, encore bien que laborieuse, mais surtout trop continue, à l'incandescence d'un cerveau qui ne s'accorde jamais le temps de se reposer, de se rafraîchir. D'autres fautes, et plus graves, accusent les côtés vulgaires, grossiers même, du tempérament : fautes de décorum, de di-

gnité, de vérité, dans la peinture du grand monde par exemple. En tout se montre un talent plus riche de force que de souplesse et de grâce, une vigueur brute et qui abuse, très capable d'atteindre à l'effet, moins apte à saisir le beau et même rarement soucieuse de le poursuivre. Balzac oublie souvent de se raconter lui-même et de se mirer dans ses personnages à la façon des romantiques; (1) il n'érige pas le caprice en loi, l'anarchie des facultés en système; il tient cependant au romantisme, et par la force intempérante, et par le sensualisme cru. Mais nous touchons à la question morale, et si l'on doit une exacte justice au talent, il importe bien plus d'apprécier au vrai l'influence.

Un jour, dit-on, quelqu'un demandait au romancier quel idéal était le sien, quelle pensée maîtresse guidait sa plume. A quoi il aurait répondu lestement : « Je veux avoir quarante mille livres de rentes; c'est ma thèse et mon idéal. » On me permettra de ne voir là qu'un pur conte. Non qu'il ait commencé d'écrire avec des intentions de moralité. Je l'ai dit, richesse et gloire ont toujours été ses muses, et je ne sache pas qu'il en ait eu d'autres au début. Mais du jour où il conçut et entreprit la *Comédie humaine*, le moyen d'imaginer qu'il ne se soit pas fait une philosophie, une intention? Or, l'intention n'était pas malfaisante, il la croyait bonne et, s'il y avait illusion, chez ce grand halluciné l'intention devait être au moins à demi sincère. On lit dans l'avant-propos de son œuvre : « La loi

(1) Il est loin de l'oublier toujours. Ne retrouve-t-on pas une part d'autobiographie dans *Louis Lambert*, dans la *Peau de chagrin*, dans *Albert Savarus*, dans tous ses portraits de littérateurs et d'artistes *(Illusions perdues, etc.)?*

de l'écrivain, ce qui le fait tel... est une décision quelconque sur les choses humaines, un dévouement absolu à ses principes; » — et plus bas : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les évènements proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. » Quand il parle ainsi, de quel droit l'estimer ou hypocrite ou charlatan ou même complètement dupe ? Monarchiste, bourbonien, on a amplement prouvé qu'il l'était de cœur, et l'on a colligé dans ses écrits des maximes de gouvernement qu'auraient avouées J. de Maistre ou Bonald. (1) Religieux, catholique, il entendait l'être, sinon pour son usage personnel, au moins dans la moralité générale de son œuvre et au bénéfice de la société.

Mais voici un résultat étrange : le catholique est réprouvé en bloc par l'Église; le monarchiste, l'aristocrate, l'ennemi du suffrage universel (2), du morcellement de la propriété (3), de 1789 et de 1830, se trouve, en somme, avoir fait le jeu, non de la république, mais de la Révolution, du despotisme soi-

(1) M. E. Biré : *Honoré* de *Balzac*. Chap. IV à VIII, notamment p. 183.

(2 En ce point, l'opinion très motivée du *Médecin de Campagne* représente évidemment celle de Balzac. Mêmes idées dans le *Curé de Village* et ailleurs.

(3) *Les Paysans*. Dans ce roman bourguignon, un propriétaire, ancien officier anobli sous l'Empire, est forcé par complot à quitter son magnifique domaine, puis à le vendre. Les paysans font assez laide figure, mais il est bon de noter que les meneurs et bénéficiaires de la coalition sont de petits bourgeois jaloux. N'est-ce pas l'histoire de toutes les révolutions locales ou nationales? — Il faudrait, ce semble, un autre titre : *Jalousies de province*, ou encore, *La grande propriété*.

disant populaire, de l'athéisme social. V. Hugo le disait sur sa tombe : « A son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires.» (1) Dans un esprit tout autre et avec une bien autre autorité, l'éminent historien de la Monarchie de Juillet le dit de même. (2) Et s'ils n'avaient pas raison tous deux, comment expliquer la faveur actuelle du romancier devant les adversaires déclarés de toute société ou institution chrétienne? Ils devraient le honnir pour ses principes, ils s'en amusent ou n'en tiennent compte. C'est qu'à l'œuvre ils reconnaissent un des leurs; en attendant le reste, voilà une preuve qui ne trompe pas.

Il aurait donc fait le contraire de ce qu'il voulait, guerroyé contre son drapeau à la croix fleurdelisée? Est-ce merveille? En tout cas, c'est chose manifeste et bien facile à entendre. Comme Napoléon, son prétendu rival de gloire, ce catholique ne tenait la religion que pour une pièce indispensable du mécanisme social (3) ; il ne la croyait pas divine, il en ignorait

(1) Funérailles de Balzac, 20 Août 1850. *Actes et paroles*, t. I, p. 532. C'est le seul mot de la harangue qui ne soit point solennellement banal.

(2) M. Thureau-Dangin : *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. I, p. 320.

(3) Il l'avoue et même il s'en prévaut par un tour assez bizarre. « Moins j'y crois, dit-il du christianisme, plus j'ai d'autorité pour le défendre. Mon désintéressement dans la question fait ma force; et je puis donner à la religion un appui d'autant plus utile qu'elle a en moi un défenseur impartial, attaché à son principe, non par sentiment, mais par convenance et par raison. » Dans l'ordre politique ou administratif, il se peut qu'elle doive çà et là quelque chose à de pareils auxiliaires et elle ne leur sera jamais ingrate. Dans l'ordre de la doctrine, de la pensée, ils risquent fort d'être moins utiles que dangereux.

le sens et l'âme, il la méconnaissait, la défigurait, l'outrageait quelquefois sans le savoir. Entraîné d'ailleurs par son tempérament à l'encontre de ses idées, ce monarchiste fomentait, nous le verrons, les convoitises et les jalousies qui font les envieux, les déclassés, les révolutionnaires. Bref, en bien des parties, mais surtout par l'impression dominante, durable, populaire, ce moraliste de bon vouloir était profondément immoral.

On protestera peut-être, on citera des romans à peu près chastes, quasi chrétiens : *Ursule Mirouet*, *César Birotteau*, *La recherche de l'absolu*, *Le médecin de campagne*, *Le curé de village*, voire même *Eugénie Grandet*, le chef-d'œuvre. Or, sans compter les réserves qui viendront tout à l'heure, je demanderai si, dans la *Comédie humaine*, c'est bien là ce qu'on vante, ce qu'on retient, ce qui agit.

D'aucuns y mettent plus de désinvolture; le reproche d'immoralité leur semble tout bonnement « puéril ». Qu'est-ce à dire? Où serait la puérilité? A compter la morale pour quelque chose? Rien à répondre, en ce cas. — A juger Balzac fort mal en règle avec elle? Ici la réponse n'est que trop aisée. Balzac a bien des façons d'être immoral.

C'est tout d'abord la crudité des peintures. On me dispensera, je suppose, d'analyser en détail, soit la *Physiologie du mariage*, « une macédoine de saveur mordante et graveleuse, » a dit Sainte-Beuve (1), soit les *Petites misères de la vie conjugale*, soit même ces *Mémoires de deux jeunes mariées*, où j'aurais peine à trouver, quant à moi, « une atmosphère douce et suave » (2). Bien d'autres productions, d'où, pour citer

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 45.
(2) Ce mot étonne un peu, je l'avoue, sous la plume de

encore Sainte-Beuve, la morale scrupuleuse n'est pas exclue dès le titre, exhalent par endroits une saveur de sensualisme cru, violent, vulgaire, parfois hideux. Qui aura lu la *Fille aux yeux d'or* ou la *Cousine Bette*, par exemple, « cette épopée du mal, de la luxure et du vice » (1), ne me contredira pas. Comment l'auteur qui, dans ses théories politiques, exaltait la famille et voulait, comme un pur Bonald, en faire, au lieu et place de l'individu, la vraie unité sociale, comment cet homme n'a-t-il pas vu qu'il l'attaquait de toutes parts ? Il ruine la famille quand il attache la sympathie au désordre (*Honorine*, la *Femme vertueuse*, la *Femme abandonnée*, etc.) ; quand ses curiosités brutales profanent la sainteté du mariage. Peut-être la ruine-t-il plus sûrement encore par des respects hypocrites en eux-mêmes — je ne m'occupe pas des intentions — par des intrigues arrêtées à mi-chemin, à ce point où les actes demeurent innocents, mais où les cœurs se glorifient d'être coupables. Un jeune homme rencontre une femme mal mariée ; il entre en relations avec elle par une de ces libertés inconvenantes qui le feraient mettre à la porte d'un intérieur sérieux. Point du tout : cette femme plus âgée que lui l'accueille comme hôte, l'adopte comme fils et, pendant des mois, lui révèle amplement les saintes délicatesses de l'amour platonique. Une intrigante plus positive d'allures lui dérobe sa conquête, et la belle platonicienne en meurt, non sans regretter manifestement d'avoir poussé si loin la vertu. Cela s'appelle le *Lis*

M. Frédéric Godefroy. *Histoire de la Littérature française*, dix-neuvième siècle. Prosateurs, t. II, p. 64.

(1) Pontmartin : *Causeries du samedi*, p. 45.

dans la vallée, et il s'est trouvé d'honnêtes gens pour y voir, sur la foi du titre, une idylle virginale, une merveille de grâce et de pudeur.

Sensualisme épais, idéalisme perfide, mysticisme faux : lequel est pire? Balzac donne ouverture à la question, car tout cela se rencontre dans son œuvre ; Swedenborg y alterne avec Rabelais. L'auteur est ce qu'on appelle aujourd'hui un tempérament, mais il a une âme, après tout, et, de temps à autre, il l'amuse dans la chimère transcendante, pour la replonger bien vite dans le réel ou même plus bas. Entre *Le père Goriot* et *La cousine Bette*, il écrit *Séraphitus*. Mais faut-il dire *Séraphitus* ou *Séraphita?* Quel est ce personnage mystérieux, idéal, surhumain, en qui Wilfrid adore une femme et Minna un homme ? Que font-ils l un et l'autre quand il est remonté au ciel ? Quelle est, au juste, leur façon d'aller ensemble à Dieu ? Problème. Balzac, lui, tient pour assuré que le chapitre huitième de cette histoire lui gagnera toutes les âmes pieuses. Non certes, car elles le savent, on ne s'unit à Dieu, on ne va au Père que par Jésus-Christ. Hors de là, toute piété, tout mysticisme est illusion ; l'âme peut bien commencer l'hymne extatique, les sens diront à coup sûr le dernier mot.

Ils le disent trop souvent dans la *Comédie humaine*, et que veut-on de plus pour justifier à son endroit les sévérités de l'honnête homme? Encore n'est-ce là que le péché commun des romanciers, mais voici qui appartient en propre à Balzac. Il a de naissance le goût de la force, et par ailleurs ses habitudes de vie n'ont pu qu'émousser en lui le sens moral. Dès lors, il aime la force pour elle même, pour elle seule. Qu'importent les objets qu'elle poursuit, les lois

qu'elle renverse? Elle est la force et il n'en faut pas davantage pour le séduire. Il se délecte à la peindre, et surtout chez les vicieux, il leur en fait comme une auréole éblouissante ; si bien que le lecteur qui ne se surveille pas de près, les amnistie, s'il n'en vient pas à les admirer. Nul ne l'a mieux dit que Taine, en se déclarant lui-même victime de l'enchantement, victime fort complaisante, du reste. Pour qui sait lire et comprendre, nul témoin n'a si lourdement chargé l'auteur que ce panégyriste, alors sceptique et insouciant de toute moralité (1). Je le résume.

Philippe Brideau (*La Rabouilleuse* ou *Un ménage de garçon*) est un abominable soudard, débauché sans frein, escroc sans vergogne, égoïste sans cœur, écrasant et piétinant tout ce qui le gêne, y compris sa mère; corrompu et cynique jusqu'au sublime du genre. Mais il est fort, fort de poignet, d'esprit et d'âme ; il l'est surtout contre les derniers restes de scrupule, d'honneur, de sentiment, qui distinguent l'homme de la brute. Et le critique s'avoue subjugué par l'éclat de cette statue d'airain, par la puissance de cette machine de fer et d'acier qui ronge et qui broie. « On ne se rebute plus des grossièretés de Philippe, on veut les voir ; son caractère les exige et fait que nous les exigeons. Bien plus, l'atrocité les recouvre : à force d'insensibilité, il devient grand. » Bel éloge — n'est-il pas vrai? — mais exact. Dans ce personnage entre autres, voilà bien, pris sur le vif, l'art et le succès de Balzac (2). — Auriez-vous pensé

(1) Taine : *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 111 et suivantes.

(2) Balzac est-il séduit lui-même ? Pourquoi faire mourir Brideau sur un champ de bataille algérien ? Il devait finir dans un bouge.

que l'avarice pût devenir une poésie? C'est le cas de Grandet, le prosaïque Harpagon de Saumur. Et pourquoi? Parce que l'avarice atteint chez lui des proportions surhumaines. Du coup, Balzac marche de pair avec Corneille : l'un écrit « la généreuse épopée « de l'héroïsme ; » l'autre, « la triomphante épopée de la passion. » — Hulot (la *Cousine Bette*) n'est plus même un homme ; c'est un monomane dégoûtant, sacrifiant à son libertinage sénile une famille qu'il ruine et déshonore, une femme dévouée qui finit par en mourir. Ici encore, Taine s'extasie. De cet être ignoble on a su faire « un héros. » Ou plutôt non ; l'héroïne, c'est la passion même, et « il est beau » de voir la « souveraine dévastatrice » acharnée à la décomposition de cette matière humaine qu'elle a saisie et ne lâche plus. Oui, c'est beau comme la peste, et quand Lucrèce a décrit celle d'Athènes, il « n'a rien fait de plus puissant. » Vous l'entendez : force dans le vice, puissance dans la peinture, c'en est assez pour maîtriser le jugement, pour désarmer la conscience, pour ôter de l'esprit jusqu'au souvenir, à l'idée même du bien et du mal. Quel témoignage ou quel réquisitoire! Saurait-on mettre en plus vive lumière cet aspect, cette nuance caractéristique de l'immoralité de Balzac?

Il n'est pas jusqu'à Vautrin, *alias* Jacques Colin, dit Trompe-la-Mort, qui ne prenne aux yeux peu clairvoyants je ne sais quelle grandeur colossale. Vautrin, le forçat sublime qui remplit trois romans : *Le père Goriot*, *Splendeur et Misère des Courtisanes*, *La dernière incarnation de Vautrin ;* — Vautrin qui forme au vice Rastignac et Rubempré, deux des jeunes premiers de la *Comédie humaine ;* — Vautrin qui, après avoir dépensé des trésors de génie et

d'audace à combattre la société, traite avec elle d'égal à égal, et capitule noblement comme un chevalier vaincu rendrait son épée (1). Mais si étrange que soi la moralité du dénouement, je redouterais plus encore le prestige qui entoure jusqu'au bout le criminel.

Otez à Balzac le grave tort d'ennoblir, de poétiser le mal ; du moins resterait-il vrai qu'il nous en prodigue le spectacle, et les moins experts dans la science de notre nature avoueront que ce spectacle même ne va pas sans péril. Dernière faute du romancier, dernier écueil du roman de mœurs, quand il prétend faire le tableau complet de la vie. Ici donc la question s'étend et s'élève. Efforçons-nous de la resserrer.

Mais, par forme d'enquête préliminaire, passons brièvement en revue le monde éclos de ce cerveau prodigieux. Nous y verrons quelques figures honnêtes, mais combien rares sur le nombre ! combien discutables parfois ! Quant aux autres, à la foule, dirons-nous avec Musset :

Quelle procession de pantins désolés! (2)

Non pas, car ils ont, ces pantins, l'apparence au moins et souvent la réalité de la vie. Par ailleurs, beaucoup sont enchantés d'eux-mêmes, ce qui n'em-

(1) Il passe du banditisme à la police, mais après avoir fait assaut de droiture et de grandeur d'âme avec le haut magistrat qui lui confère cette sorte de baptême social. Notez du reste que sa conversion a pour cause le suicide d'un jeune homme qu'il aimait d'une passion inavouable. Qui a donc empêché Taine de joindre ce type aux trois autres? Il les vaut bien.

(2) Musset. *Sur la paresse.* Epître à Buloz.

pêche pas l'ensemble d'être triste, désolant, désespérant.

Il y a là des prêtres, et Balzac n'entend pas les rabaisser, au contraire. Tenons pour exception le précepteur du beau Marsay, ce fâcheux abbé de Maronis, un futur évêque, « un de ces ecclésiastiques taillés pour devenir cardinaux en France ou Borgia sous la tiare, » qui mène son élève dans les coulisses et les boudoirs plus souvent que dans les églises. (*La fille aux yeux d'or.*) Regardons plutôt l'abbé Claparon (*Ursule Mirouet*), l'abbé Loraux (*César Birotteau*), l'abbé Janvier (*Le médecin de campagne*), l'abbé Bonnet (*Le curé de village*). Braves gens, convaincus, dévoués, faisant merveille ; mais tous plus ou moins solennels, fardés, guindés, à qui manque l'accent vrai du prêtre ; bons officiers de police morale et sociale, voilà tout. — Il y a quelques femmes vertueuses : Ursule Mirouet, Eugénie Grandet et sa mère, madame Claës, madame Brideau ; car on ne peut mettre sur le même rang ni madame de Mortsauf, l'héroïne du *Lys dans la vallée*, ni la baronne Hulot, cette martyre de l'abnégation conjugale, capable de s'offrir un jour à la honte pour procurer deux cent mille francs à son immonde mari. Vous trouverez quelques hommes de bien : les deux Popinot, le juge et le droguiste ; Pillerault, Mathias, le notaire ; Keller, le banquier ; Benassis, le médecin de village ; César Birotteau, le parfumeur ambitieux pour sa perte, exploité, ruiné, se relevant à force de courage et mourant de joie quand il voit enfin ses dettes payées, sa signature remise en honneur. Nommons encore, si l'on y tient, Z. Marcas, génie pauvre, méconnu, héros fatal, tué avant l'âge par son dégoût pour le monde politique. Je n'entends ni

faire la liste complète ni surtout chicaner ces vertus éparses dans la *Comédie humaine*, rares fleurs poussées sur un fumier.

Mais en revanche, quelle cohue, quel pandémonium de vices éclatants ou mesquins, sournois ou éhontés, rampants ou féroces ! Rapacité, jalousie, vengeance, haine, lâcheté, hypocrisie, libertinage, crimes prévus ou non prévus dans le code et menés à terme avec une persévérance diabolique. Fortunes ou grandeurs acquises par les plus ignobles moyens ; car on ne reprochera certes pas à Balzac de tomber, à l'ordinaire, dans le lieu commun du vice puni et de la vertu récompensée. Or, il en va de même à tous les degrés de l'échelle sociale. Les grands, les nobles, les mondains soutiennent mal le ton et les manières de leur caste ; ils en gardent encore moins l'honneur. Les Rastignac et les Rubempré sont de jeunes drôles. Après leur avoir ressemblé, Henri de Marsay, le parangon de l'espèce, devient un personnage, un premier ministre, et brille par le cynisme invraisemblable de ses confessions politiques, tout comme il brillait, jeune, par celui de ses galanteries. Dans le groupe aristocratique, les femmes détonnent plus encore et choquent à proportion. Les d'Espart, les Beauséant, les Maufrigneuse, les Langeais, autant de « nobles courtisanes, » c'est-à-dire de corrompues et d'intrigantes, fort peu nobles en conduite et oubliant souvent de l'être en paroles. Ne vous étonnez pas, au reste, si la femme ne se respecte guère chez Balzac : lui-même n'a jamais su la respecter, et, chose triste à dire, c'est par là surtout qu'il a su lui plaire. N'insistons pas.

La bourgeoisie fait le gros du défilé, la bourgeoisie haute et basse : gens de loi prévaricateurs comme

Camusot ou répugnants comme Fraisier; gens de finance et de banque, voleurs en grand comme Nucingen, usuriers à la façon de Gobsek ou de Grandet, le héros de la partie ; journalistes presque tous hideux — Balzac avait là des rancunes à satisfaire; — employés, commerçants, dont je ne m'attarderai pas à relever les traits caractéristiques. En dehors mais non pas certes au-dessous des situations légales, de la société réputée correcte, voici les femmes de théâtre, les entremetteuses, les forçats, les espions. Mais comment tout suivre, tout noter au passage? Dans cette foule, j'allais dire dans cette cohue, dans ce que Taine appelle « cette vermine sale d'insectes humains, » çà et là, des gens d'esprit, mais qui le sont à la façon de Balzac, lourdement et violemment; ailleurs un assez beau contingent de niais ou d'imbéciles. Mais, esprit ou non, ce qui se détache et fait saillie, c'est la friponnerie, la dépravation, la bassesse, peintes avec une application et une vigueur qui sentent la complaisance, presque l'amour. On l'a pu dire : « la vertu, comme la grâce, réussit mal à Balzac, son génie commence à la vulgarité et au vice (1). »

Et maintenant, qu'il défende comme il pourra la moralité de son œuvre : qu'il nous renvoie à l'Avant-propos général, à telle dédicace particulière, celle d'*Un ménage de garçon*, par exemple; que dans quelque tirade jetée au cours d'un roman, il maudisse l'empire de l'or et rappelle à grands cris la religion, seule capable de le détruire : pures thèses qui font aujourd'hui hausser les épaules à quelques uns, froides en tout cas et impuissantes contre

(1) Lanson : *Histoire de la Littérature française*, p. 988.

l'impression des récits, des tableaux. Et cette impression est pessimiste, sceptique, désespérante, scandaleuse dès lors. Les préfaces nous convertiraient peut-être; l'œuvre tend à nous pervertir.

Mais je rencontre sous la plume d'un maître cet argument à décharge : les romans de Balzac, le plus grand nombre du moins, ne sont immoraux que comme l'expérience ou la vie même (1). — Eh bien! admettons l'hypothèse : Balzac s'en est tenu aux données de l'expérience, au réel de la vie; jamais il n'a, de façon ou d'autre, chargé le tableau, comme il l'avouait pourtant lui-même à George Sand, comme il est d'ailleurs manifeste et inévitable. Je me permettrai encore de demander au maître si l'on peut, sans péril pour la moralité publique, étaler à tous les yeux toute l'expérience, toute la vie. Et ne parlons pas seulement des lecteurs jeunes; en pareil cas, l'âge ne constitue pas un privilège. Pour l'homme fait comme pour le jeune homme, le succès du mal, le règne du mal, l'immense et triomphante diffusion du mal, est une épreuve où la raison ne suffit guère, où ce n'est pas trop des plus fermes pensées de la foi. Ici ou là, le monde, le monde élégant ou vulgaire, semble un tripot, un mauvais lieu, une arène, un coupe-gorge. Pense-t-on que je l'ignore? Je ne le sais que trop bien ; j'en suis désolé, irrité, révolté. Pourquoi donc m'en avertir avec insistance? Pourquoi surtout, dans cette forme de récit ou de peinture qui me le met aux yeux? Je ne veux point que le poète ou le romancier me trompent sur la vie, mais j'attends d'eux qu'ils

(1) M. Brunetière : *Manuel de l'Histoire de la Littérature*, p. 450, notes.

m'en consolent, qu'ils en accusent de préférence les nobles côtés, pour me relever le cœur, pour écarter le mépris, le dégoût, le découragement amer. Et, de toute votre puissance d'artiste, vous appuyez, vous pesez sur ces impressions-là, comme pour me les graver au fond de l'âme ! Est-ce moral ? S'il m'est bon de n'oublier pas la réalité sévère, j'irai la demander au prédicateur, à l'historien, au moraliste. Le prédicateur même n'osera tout dire, encore bien qu'il ait en main le remède ; l'historien, le moraliste honnêtes y apporteront des tempéraments et des réserves ; et vous, romancier, vous auriez toute franchise, à la condition, d'ailleurs impossible, de n'outre-passer jamais le réel !

Aussi bien, montrer la vie comme une course à la fortune et au plaisir, comme une lutte effrénée pour la conquête de l'or et de tout ce qui s'achète avec de l'or ; mettre en scène et sous le premier feu de la rampe des fripons souvent heureux, mais en tout cas habiles, spirituels à leur manière, audacieux et forts ; d'un mot, faire au vice et au mal une auréole quelconque : est-ce décourager seulement le sens honnête ? N'est-ce pas encourager, provoquer un autre sens toujours redoutable ? J'en appelle ici à l'éminent avocat dont je me sépare. « Toute une génération d'hommes qui avait appris à lire dans les romans de Balzac, y a comme appris à vivre... ils se sont modelés sur les héros de Balzac » (1). Or, j'ai peine à voir là, en toute hypothèse, « le suprême éloge qu'on puisse donner à un artiste créateur (2). » Pareil résultat prouve l'action

(1) Manuel..., p. [illegible], notes.
(2) Ibidem.

exercée, la puissance ; mais quoi ! si ce résultat est déplorable ? Que le romancier forme des Benassis, des Eugénie Grandet, voire des César Birotteau; Dieu le veuille ! Mais n'aurait-il pas surtout donné au monde bien des Rastignacs, des Rubemprés, des duchesses de Langeais ou pis encore? Pendant toute une saison, raconte Sainte-Beuve, des amateurs vénitiens se partagèrent les noms et les rôles de la *Comédie humaine*, comme je ne sais quels princes ou seigneurs allemands avaient fait, deux siècles auparavant, pour l'Astrée (1). Amusement de société déjà fort sujet à critique; mais voici qui n'est plus un jeu. Sous le règne de Napoléon III, un futur dignitaire de la Commune, Jules Vallès appelait « victimes du livre » tous les ambitieux, les déclassés, les jaloux qui rompent en visière à l'ordre social, et il en savait quelque chose, étant du nombre. Or, parmi les livres qui ont fait de telles victimes, il mettait au premier rang ceux de Balzac. « Ah! sous les pas de ce géant, que de consciences écrasées! que de boue! que de sang! Comme il a fait *travailler* les juges et pleurer les mères! Combien se sont perdus, ont *coulé*, qui agitaient, au-dessus du bourbier où ils allaient mourir, une page arrachée à quelque volume de la *Comédie humaine!...* (2) »

Avertissement grave pour le romancier de mœurs, pour le peintre de la vie contemporaine. A part

(1) Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, t. II.

(2) Jules Vallès : *Les Réfractaires*. On peut voir la suite de la citation dans M. Thureau-Dangin : *Monarchie de Juillet* t. I, p. 328. — Si quelqu'un me jugeait sévère à Balzac, il trouvera mes sévérités bien pâles, en y comparant celles d'un historien si parfaitement sage et mesuré.

toutes les précautions de droit, souhaitons lui tout d'abord de n'être point, par tempérament, entraînement ou bravade, un contempteur de l'humanité. Balzac l'était ; voilà qui ressort de ses œuvres, de ses propos, de ses préfaces quelquefois. Ne l'appelait-il point sa « ménagerie ? » Ne se disait-il pas lui-même « vétérinaire des maux incurables (1) ? » Vétérinaire : savourez le mot. N'avoue-t-il pas du reste avoir traité la vie humaine comme une branche de l'histoire naturelle, distingué les « espèces sociales » comme on distingue « les espèces zoologiques (2) ? » Il faut, je crois, beaucoup d'indulgence pour louer en ce point la méthode, le procédé scientifique. Reconnaissons-le du moins avec M. Brunetière : entraîné par son tempérament, Balzac oublie souvent « que l'homme n'est homme que dans la mesure où il se distingue de l'animal, et que, si l'histoire naturelle n'a pas de fonction sociale, au contraire l'art et la littérature en ont une (3). » A la bonne heure ! mais j'oserais en inférer que l'on n'a peut-être pas si mauvaise grâce à parler de l'immoralité de Balzac.

Avec le respect de l'homme et pour fonder ce respect même, on voudrait au peintre des mœurs une morale bien assise, une philosophie exacte ; on lui voudrait la religion même, qui seule a rendu l'homme respectable. Or, la religion de Balzac n'est qu'une politique ; sa philosophie, un chaos de

(1) Dédicace du *Cousin Pons* à Don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano.

(2) Avant-propos de la *Comédie humaine*. Tout ce morceau serait fort intéressant à discuter ; mais il faut se prescrire des bornes.

(3) *Manuel*, p. 450.

matérialisme, de panthéisme, d'illuminisme, où la volonté devient je ne sais quel fluide magnétique, où la liberté paraît dépendre surtout de la configuration du cerveau. Qu'il écrive à telle lumière qu'il voudra : ses théories ne combattent guère, elles favorisent plutôt sous main l'impression dominante de ses ouvrages : Heureux les forts, ceux dont le cerveau dégage assez de fluide pour dompter et magnétiser le monde, fussent-ils Nucingen, Brideau ou Vautrin !

Manque de religion vraie, de philosophie exacte et, par suite, de respect pour l'humanité, le romancier de mœurs tombe quasi fatalement au réalisme. Qu'est-ce que le réalisme ? Depuis quelque douze ou quinze ans, on n'en sait plus rien. Jusqu'alors et quand ce mot avait un sens avoué de tout le monde, il voulait dire : oubli de la morale, de la mission de l'art, qui est d'élever l'âme par l'influence dominante et définitive du beau ; préoccupation exclusive de frapper les sens par des peintures vives et crues ; goût des bassesses, des trivialités, des laideurs ; le réel toujours idéalisé quelque peu — on n'échappe pas à cette loi de l'esprit — mais idéalisé au rebours, choisi, travaillé, manipulé pour devenir plus vulgaire et plus laid que nature. Bref, réalisme voulait dire sensualisme violent, grossier, trivial, et, jusqu'à nouvel ordre, je me crois en droit de l'entendre encore ainsi. Or, c'est le juger et, du même coup, Balzac, pour la part incontestable qu'il lui fait dans la *Comédie humaine*.

Idéalisme faux et périlleux, réalisme d'instinct et de préférence, contrastant parfois avec des aspirations tout opposées ; — George Sand, Balzac : — les deux noms résument bien le mouvement roma-

nesque de l'époque. Il suffit ; nous n'avons que faire de descendre aux Paul de Kock, aux Frédéric Soulié, aux Eugène Sue (1), pour trancher la question posée au début de cette longue étude. Non, malgré le talent des auteurs ou même leur génie, le roman d'alors n'a été, de fait, ni un bien pour l'âme française ni un pur honneur pour l'esprit français.

(1) Un mot pourtant sur Eugène Sue. Laissons les *Mystères de Paris* (1842), cette œuvre que L. Veuillot (*Libres-penseurs*) estimait « littéraire comme un combat de chiens », mais rappelons le *Juif errant* (1844-1845). Non certes que j'éprouve le besoin de venger ma robe contre le manœuvre auquel on avait commandé la besogne. Encore moins est-il nécessaire de repousser, comme invraisemblable, cette captation d'héritage poursuivie par les Jésuites à travers le monde entier. Deux choses importent seules. Et d'abord, quel état mental était celui du public bourgeois qui dévora semblable pâture? Un journal y refit sa fortune. L'abonné donna si bien, que le roman, sur le point de finir, se renoua tout à coup et grandit au double, pour faire durer le profit avec le succès. Le *Juif errant* détermina des cas spéciaux de folie; il enfanta des crimes. En 1869, le fameux assassin Tropmann confessait devant ses juges avoir pris là l'idée d'exterminer une famille entière. — Par ailleurs, la haine fait arme de tout, et cette odieuse fantaisie, depuis longtemps oubliée en France, est encore jugée bonne à exploiter ailleurs. Il y a treize ans (1888), un religieux de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Syrie, trouvait le roman d'Eugène Sue traduit en turc et en arménien pour ameuter les schismatiques. — Est-ce assez de gloire?

MICHELET

I

Attitude à prendre devant lui. — Michelet rapproché de V. Hugo. — Biographie plus simple. — Une seule crise morale (1843) : le dilettante incrédule se fait sectaire. — Dès lors, imagination hallucinée, sensibilité faussée, sensualisme débordant, talent même compromis.

Comme V. Hugo, comme tous les génies dévoyés, Michelet nous donne à résoudre ce problème : admirer sans admirer ; confesser la supériorité native de l'artiste, les beautés vraies de l'œuvre ; mais en même temps, ne pas nous livrer au maître d'erreur comme à un ami, refuser sympathie et confiance au fantaisiste, à l'excentrique, au sectaire, à l'écrivain licencieux ; mais encore demeurer assez fermes d'esprit pour nous avouer les défaillances du talent même, pour en voir nettement la cause dans les faiblesses de

l'âme, dans ses passions. Cas de conscience et de goût littéraire tout ensemble. Ces deux choses ne se confondent pas, mais elles sont liées, inséparables ; auteur ou critique, on ne se divise pas arbitrairement, on ne se coupe pas en deux.

Quant à faire de Michelet un fétiche et de son centenaire (1898) une apothéose, c'est logique si, pour le bien de la France, on estime urgent d'extirper les derniers restes de foi, de moralité chrétienne. Ce l'est encore si l'on juge que le talent met un homme hors des lois universelles, qu'il couvre tout, qu'il prime tout. On nous permettra d'avoir d'autres pensées et d'être logiques nous aussi.

Je nommais tout à l'heure V. Hugo. Entre lui et Michelet, la parenté est, de fait, assez étroite. Ils sont nés tous deux grands poètes et, à ne regarder que l'aptitude, le don originel, je ne me scandaliserais pas outre mesure d'entendre préférer Michelet à l'auteur de la *Légende des Siècles*. Pour l'imagination, êtes-vous assuré qu'il lui cède? Pour la sensibilité, aurait-on si grand tort de juger qu'il le dépasse; que, chez l'historien naturaliste et jusque dans ses pires écarts, le sentiment garde je ne sais quoi de plus souple, de plus soudain et jaillissant; qu'il est moins habituellement faussé par un visible effort de surmenage et d'enflure? Il reste vrai que, de part et d'autre, ces puissances magnifiques s'exagèrent trop souvent dans l'usage, que l'équilibre naturel de l'âme en est rompu. Libre à Michelet de décocher çà et là une épigramme contre le romantisme : il en tient par cette rupture même, il est le plus romantique de nos prosateurs. Voilà pour la littérature.

Chose plus grave, Michelet et V. Hugo finissent

ensemble sous le drapeau de la Révolution proprement dite et radicale, de l'irréligion militante; spiritualistes et déistes à leur manière, mais sensualistes au premier chef, et Michelet plus que son émule ; tous deux faisant grand bruit de l'âme et de Dieu, tous deux acharnés contre le Christianisme, c'est-à-dire travaillant sans le savoir à ébranler pratiquement l'idée même de Dieu et celle de l'âme ; tous deux victimes de leur siècle et devenus ses idoles. Par où? Nous le savons déjà pour le poète ; nous le saurons bientôt pour Michelet.

Il n'a, dit-on, d'autre histoire que celle de son enseignement et de ses livres. De fait, sa biographie personnelle est simple, son évolution morale aussi (1).

« Je naquis en 1798 (à Paris), dans le chœur d'une église de religieuses, occupée alors par notre imprimerie ; occupée et non profanée : qu'est-ce que la presse au temps moderne, sinon l'arche sainte (2) » ? Ces lignes vous disent l'homme et ce qu'était sa religion dès 1846. On voit aussi l'honorable profession du père. L'aïeul avait été maître de musique, les ancêtres cultivateurs.

De bonne heure, Jules Michelet connut la gêne, les privations, le travail; apprenti sous son père, « très solitaire, très libre, » passionné pour la lecture et lisant tout au hasard de la rencontre ; d'ailleurs

(1) Au reste les documents n'abondent pas. Rien qu'un *Journal de jeunesse* remanié par sa veuve et pas toujours avec bonheur, plus une série de lettres adressées à la même personne avant le mariage, et quelques lignes éparses de sa correspondance avec son ami Edgar Quinet (Mme E. Quinet : *Cinquante ans d'amitié*). Faut-il nous plaindre de cette pénurie relative ? De fait, les ouvrages, préfaces, éclaircissements et notes, nous en apprennent assez.

(2) Michelet : *Le Peuple*, introduction (1846).

n'ayant reçu de ses parents « aucune idée religieuse, » jusqu'au jour où l'*Imitation* lui tomba dans les mains. Le Christianisme lui fut révélé par ce livre, à propos duquel il nous dira plus tard de si étranges folies (1). A seize ans, il désira le baptême et le reçut ; mais ce fut tout ; dans la suite, il attestera contre « d'impudents biographes » qu'il n'a *jamais communié* (2) ; il s'applaudira, comme d'un « rare avantage, » de n'avoir pas subi « la funeste éducation qui surprend les âmes avant l'âge, et les chlorophormise (3). » Je me doute bien que l'adolescent de 1814 ne pensait pas tout à fait de même. On n'en juge pas moins de ce qui lui a manqué dès l'abord, et si j'en parle, ce n'est assurément pas pour le charger.

Malgré leur pauvreté, ses parents le mirent aux études. Malheureux au collège, il se raidit, se développa, fit preuve d'un talent supérieur, si bien que personne ne s'étonna de le voir choisir l'enseignement pour carrière. Sans la politique, il serait mort professeur. Il le fut tout d'abord dans une institution privée, puis à Sainte-Barbe, puis à l'École normale, à la Sorbonne, au Collège de France d'où ses hardiesses démocratiques le firent écarter en 1851. Il vécut alors de sa plume, et mourut à Hyères en 1874. Toute sa biographie extérieure est là.

Pour sa vie morale, on n'y trouve qu'une péripétie unique et surprenante au premier regard. Cet homme qui se vantera de n'avoir jamais eu de chré-

(1) *Histoire de France*, t. VI, p. 90 et suiv. Edition Marpon et Flammarion, 19 in-18.

(2) Ainsi, dans la même histoire, t. XVIII, p. 374, note. — C'est lui qui souligne les mots.

(3) *Histoire de France*. Préface de 1869, t. I, p. 11, 12.

tien que le baptême, appartient, sous la Restauration, à la *Société des bonnes études*, réunion toute catholique et royaliste. Il enseigne l'histoire à la sœur du comte de Chambord, la future duchesse de Parme, puis, après 1830, à la princesse Clémentine d'Orléans. Il est nommé à l'École normale par Frayssinous, à l'époque où le prélat essaye de convertir et de fleurdeliser l'université. Il passe donc pour religieux, pour orthodoxe, et ses premiers écrits n'y contredisent pas encore. Faut-il croire que ses idées suivent la fortune ou qu'il les réserve en bon politique? Tenons-nous, pour sa gloire, à la première hypothèse ; il n'y aura là qu'une ressemblance de plus avec V. Hugo. A vrai dire, sa tête s'échauffe au soleil des trois journées de Juillet. Dès 1831, le Christianisme n'est plus, à son gré, qu'un premier réveil de la liberté humaine, en attendant la Réforme et la Révolution (1). Malgré tout, dans ce libéral, dans ce rationaliste qui jette son premier feu, rien ne fait encore présager le sectaire. D'où va-t-il sortir?

Lui-même nous apprendra, le moment venu, qu'il y eut deux Louis XIV, l'un *avant*, l'autre *après* la fistule. A meilleur titre, on a pu figurer deux Michelet successifs. Impossible de le nier si l'on regarde les dates : ce sont bien les Jésuites qui, sans le vouloir, ont marqué dans la destinée du pauvre grand homme la crise décisive, le tournant fatal. Nous conterons en son lieu cette aventure et comment, engagé furieusement contre eux, presque aussitôt sinon du même coup, il se trouve l'être contre l'Église à laquelle il ne pardonnera jamais. Est-ce une

(1) Introduction à l'*Histoire Universelle*.

arrière-pensée longtemps muette et qui éclate? Est-ce un horizon nouveau qui s'ouvre, une conviction nouvelle qui se fait? J'ai peine à le croire. Entraîné, dit-on, par Quinet dans la folle guerre de 1843 (1), il y trouve la grande séduction de l'homme de lettres, l'applaudissement, la popularité facile, à vil prix. Il l'a mendiée — ce n'est pas trop dire — et il l'a obtenue de la jeunesse bruyante et frondeuse ; mis en goût par le succès, il continue de la poursuivre auprès des partis avancés. Rien ne l'arrête plus dès lors ; son hostilité contre le Christianisme devient obsession, manie, fureur, et sans retour, hélas ! L'estimerons-nous sincère? Oui, de cette quasi-sincérité qui n'excuse rien parce qu'on se la fait soi-même en s'exaltant. Il a contre Robespierre une bien jolie épigramme. A l'entendre, le dictateur « était si crédule pour tout ce que la haine et la peur pouvaient lui conseiller de croire, tellement fanatique de lui-même et prêt à adorer ses songes, qu'à chaque dénonciation qu'il lançait contre ses ennemis, la conviction lui venait surabondamment... Le prodigieux respect qu'il avait pour sa parole finissait par lui faire penser que toute preuve était superflue. Ses discours auraient pu se résumer dans ces paroles : Robespierre peut bien le jurer, car déjà Robespierre l'a dit (2). » Tyrannie à part, n'aurions-nous point ici Michelet peint par lui-même ?

On comprend déjà le péril de son imagination merveilleuse. Comme plus d'un peintre de génie, comme Saint-Simon par exemple, elle le faisait vi-

(1) « Il entraîna Michelet... » Mme E. Quinet : *Cinquante ans d'amitié*, p. 180.

(2) *Histoire de la Révolution*, t. IV, p. 109, 110. C. Lévy, 1899, 10 in-18.

sionnaire, halluciné. Encore n'est-elle pas, à mon sens, la grande coupable, mais la sensibilité bien plutôt, une sensibilité à la Jean-Jacques, froissée, comprimée, irritée, maladive. J'y vois le trait dominant de cette riche nature et son point faible. L'homme, l'historien, le poète même se sont perdus ou amoindris par la passion.

Et qui l'aurait contenue? Elle emportait tout d'abord son frêle christianisme de tête et de sentiment, puisqu'elle se retournait contre lui. L'orgueil, d'ailleurs, l'orgueil immense, y trouvait son compte, mais encore le sensualisme, et je n'ai que faire d'interroger sur ce point la vie privée de Michelet; ses livres historiques suffisent. Après la date fatale (1843), ils accusent de plus en plus les tristes goûts de l'auteur. Je l'entends blâmer d'introduire dans l'histoire une physiologie indiscrète. L'euphémisme est joli; mais sachons apprécier plus nettement l'homme qu'on impose à l'admiration publique; n'acceptons pas les demi-mensonges officieux de la critique élégante, des extraits classiques, des *pages choisies;* parlons franc. Cette imagination si belle est profondément souillée et laisse trop voir qu'elle se complaît dans ses souillures; cet historien moraliste fait état de réprouver le vice, mais il se délecte manifestement à le peindre, et parfois avec une crudité de couleur qui l'insinue et le propage en feignant de le réprouver. Voilà pourquoi, sauf exceptions qui seront faites, la lecture de Michelet doit compter parmi les plus malsaines. Si quelqu'un, l'ayant pratiqué, s'inscrivait en faux contre mes paroles, il me réduirait à croire que c'est trop d'innocence... ou trop peu.

Quant à l'exception annoncée, on peut l'étendre,

mais jamais sans quelques réserves, à l'*Histoire romaine*, aux premiers volumes de l'*Histoire de France*, à tout ce qui a précédé l'évolution funeste de 1843; — peut-être aussi, mais avec plus de défiance encore, à ces brillants amusements du naturaliste poète, la *Mer*, la *Montagne*, l'*Insecte*, l'*Oiseau*, inspirés, dit-on, par celle qui fut sa seconde femme et son Égérie des derniers jours (1). Hors de là, c'est-à-dire dans la majeure partie de son œuvre, impossible de lire vingt pages sans prendre sur le fait ce bas appétit de lubricité, sans voir qu'il en jouit de sa personne et y compte pour se rendre populaire, en quoi, par malheur, il n'a pas tort.

Esprit vif, prompt aux conceptions hasardeuses, laborieux d'ailleurs, et très amplement informé, mais plus riche de connaissances que doué de finesse et de tact (2); imagination d'artiste, sensibilité de femme nerveuse; âme bonne, dit-on, âme aimante, pitoyable aux opprimés, aux souffrants. Ne lui disputons pas ce dernier mérite, mais prenons garde aussi que, pour la bonté naturelle, une sensibilité maladive comme la sienne est moins une garantie qu'une menace. Au besoin, nous l'apprendrions de

(1) En 1850, à cinquante-deux ans, Michelet épousait en secondes noces une jeune institutrice, mademoiselle Athénaïs Mialaret. « Nous n'allons pas à l'Eglise, » écrivait-il, le 10 mars, à Quinet en l'invitant. (Madame E. Quinet : *Cinquante ans d'amitié*, p. 168.) Le mariage fut donc purement civil. Sachons gré à Madame Michelet d'avoir quelquefois détourné sur des thèmes inoffensifs l'activité littéraire de son mari. Par ailleurs, le grand faible de l'écrivain, sa physiologie indiscrète, se retrouve jusque dans ses relations épistolaires avec elle. (Voir R. Doumic. *Etudes sur la littérature française*, 4e série, p. 89.)

(2) Voir E. Faguet. *Etudes littéraires sur le XIXe siècle*, p. 357.

lui-même. « Je savais par beaucoup d'exemples, écrit-il, combien le sentiment du droit, l'indignation, la pitié pour l'opprimé, peuvent devenir des passions violentes et parfois cruelles (1). » Ne remarque-t-il pas ailleurs que certains « exaltés, » qui poussaient aux massacres de Septembre, « étaient, par un contraste étrange, ceux qu'on pouvait appeler les *artistes* et *hommes sensibles*,... gens nés ivres... rhéteurs larmoyants, portant, sous leur philanthropie, un fonds général de rancune et d'envenimement qui, par moments, tournait à la rage (2)? » Je tiens Michelet absolument incapable de septembriser pour son compte, mais je constate qu'une fois engagé contre l'Église catholique, sa sensibilité exaspérée se tourne en haine aveugle, furieuse; j'estime qu'aux exemples dont il nous parlait tout à l'heure nous sommes en droit d'ajouter le sien.

Et voilà bien, si je ne me trompe, le dernier mot de sa déchéance morale, voire, jusqu'à un certain point, littéraire. Plus que tout le reste, c'est la passion irréligieuse qui abaisse l'homme en l'exaltant, qui frappe l'historien de nullité, qui condamne l'écrivain même à un amoindrissement trop sensible. Histoire, pamphlet, morale sociale, poésie d'histoire naturelle : à divers égards, toutes les parties de son œuvre attestent que son grand malheur fut là. Étudions-les brièvement et suivons l'ordre du temps plutôt que celui des genres.

(1) *Histoire de la Révolution*, t. II, pp. 311, 312.
(2) *Histoire de la Révolution*, t. IV, p. 102.

II

L'Historien avant 1843. — Belles aptitudes. — Justes idées sur le but et la méthode. — Ni l'imagination ni le sentiment n'y auraient nui, sans la passion anticatholique. — Jusque-là, rationalisme et dilettantisme. — *Histoire romaine.* — *Histoire de France,* des origines au seizième siècle. — Le Moyen-âge. Jeanne Darc. — Michelet et Renan. — Pourquoi il s'interrompt après Louis XI.

Je n'ai pas à raconter les progrès accomplis depuis un siècle dans la manière de voir le passé, de l'écrire. Pour le fond des choses, l'histoire s'est faite plus critique, plus exacte. Elle n'a plus dit seulement les guerres et les traités, la vie des grands et des princes. Autant qu'elle le pouvait, elle a tenu compte des peuples, de leur condition économique, sociale, morale. Curiosité légitime, chrétienne au fond, mais toujours imparfaitement satisfaite. L'histoire n'est pas le jugement dernier; malgré qu'on en ait, il lui faut bien demeurer quelque peu aristocratique, monarchique même. La trace des individus se perd nécessairement dans l'ensemble, comme, dans le tableau d'une grande guerre, les faits et gestes de chaque soldat. En même temps reparaissaient la physionomie caractéristique des époques et des lieux, le pittoresque, la poésie. Progrès encore. Nous le devions tout d'abord à Chateaubriand, l'initiateur quasi universel. Les *Martyrs*, on le sait, éveillaient la muse d'Augustin Thierry et lui apprenaient à concevoir l'histoire comme une épopée véridique. « Augustin Thierry... grand artiste... de sens exquis et de main admirable, fin ciseleur, qui

eut un jour d'audace, d'invention, de génie. » Qui le juge ainsi ? Michelet (1). C'est faire assez profession de suivre la même voie, littéraire au moins.

Mais ce juge qui, pour lui-même, eût, dit-on, préféré à tout la philosophie, ne s'est-il pas trompé encore en se croyant historien ? Poète dans l'âme, que n'écrivait-il, au lieu de V. Hugo, la *Légende des Siècles* (2) ? Aux prises avec le réel, son ardente imagination ne devait-elle pas tout fausser ? J'en doute, quant à moi. Supposez la doctrine sûre et le cœur libre : cette imagination féerique n'était plus qu'un auxiliaire de première utilité, rendant la vie aux personnages, la sève et la fleur aux vieux documents, faisant de l'histoire, non pas un rappel d'ombres, mais une *résurrection* véritable. C'est le mot de Michelet (3), c'était sa visée, et l'œuvre telle quelle montre çà et là que ce n'était point présomption pure. Aussi bien, que de vues justes et hautes sur le but et la méthode ! Combien de parties du grand historien ! Liseur infatigable, vrai bénédictin laïque, il fouille partout avec une curiosité passionnée. Cependant il tient en grand mépris l'érudition minutieuse, infinie, matérialiste ; à son gré, l'histoire n'est pas là : « L'histoire est celle de l'âme et de la pensée originale, de l'initiative féconde, de l'hé-

(1) *Histoire romaine* rééditée, préface de 1866.

(2) Il a d'instinct le mètre poétique lui-même. Ecoutez plutôt. « L'aspect était terrible et la voix était douce. Ma douleur s'en accrut. Sous ce masque effrayant était une âme humaine. Mystère, profond, cruel, on ne le comprend pas sans remonter un peu. » (*Histoire de France*. Préface de 1869.) Dans ce bref alinéa, trois alexandrins et un hémistiche ; une seule incise de pure prose, et encore ! Si l'on avait du temps à perdre, on prendrait à chaque instant Michelet en flagrant délit de versification.

(3) *Histoire de France*. Préface de 1869.

roïsme (1). » Curieux universel, il regarde à mille choses dont, jadis, on ne s'avisait guère, à la géographie, au climat, à la langue, à la littérature, aux monuments, aux arts ; mais, au moins dans l'intention première, initiale, sa curiosité n'est pas sans but : il cherche l'homme. Point de fatalisme, d'ailleurs ; si l'homme subit toujours plus ou moins l'influence du milieu, l'homme se fait surtout lui-même, les peuples encore plus. Idée chère, que Michelet croit tenir de son maître Vico (2), mais qu'assurément Vico n'a pas inventée, Bossuet dit-il autre chose quand il observe que, normalement et à l'ordinaire, la politique est comme un jeu « où le plus habile l'emporte à la longue », le plus énergique aussi, celui « qui s'est le plus appliqué, qui a duré (persévéré) plus longtemps dans les grands travaux (3) ? » Idée juste en soi, spiritualiste et morale, qu'il faudrait seulement compléter en marquant mieux l'action souple et souveraine de la Providence. Il y a plaisir à confesser les belles aptitudes qui pouvaient faire de Michelet un historien de premier ordre. Le plaisir est douloureux pourtant, quand on songe au résultat ; mais de ce résultat lui-même à qui la faute ? A l'imagination ? Non, l'historien n'a pas été gâté par le poète. A la sensibilité ? Non, pas même, bien qu'elle fût volontiers excessive et redoutable d'autant. Jusqu'à l'avènement de la pas-

(1) *Histoire de France*, t. IX ; préface, p. 4.

(2) *Histoire romaine*, préface. Michelet, pour son malheur, avait appris du vieux jurisconsulte et publiciste napolitain des choses moins sûres, par exemple cette succession prétendue nécessaire des trois âges, le théocratique, l'héroïque, le civilisé. (Vico, *Principii di una scienza nuova*, 1725. Ouvrage traduit par Michelet, 1829.)

(3) *Discours sur l'Histoire universelle*. Les Empires, chap. II.

sion irréligieuse, ni l'imagination n'est excentrique, ni la sensibilité malsaine : elles servent encore, elles n'ont pas commencé de nuire sensiblement.

On le voit dans son *Histoire Romaine* (1831), essai de jeunesse, « petit livre incomplet et défectueux » : ainsi le jugeait-il lui-même, trente-cinq ans plus tard (1). Néanmoins, sauf la question des origines, le fond garde une réelle valeur et certaines parties, les guerres puniques par exemple, annoncent un maître (2).

On le voit, et avec un bien autre intérêt, dans les premiers volumes de son *Histoire de France*. Non certes qu'ils soient irréprochables. La grande œuvre a été « conçue d'un moment, de l'éclair de juillet et M. E. Faguet a raison de penser que l'on retrouvera toujours dans l'auteur « un garde national des *trois glorieuses* (3). » Dès l'abord, il en a les illusions, les enthousiasmes, les fièvres. Pendant treize années encore et tant qu'il n'aura point dépassé le quinzième siècle, son œuvre sera celle d'un rationaliste libéral, tout à la fois ardent patriote à sa manière et dilettante. Il faudra contester beaucoup, beaucoup rabattre, mais encore trouvera-t-on quelque chose à prendre. L'historien sera sujet à caution, mais digne d'une attention sérieuse ; l'écrivain coloré, chaud, mais sensé d'ordinaire ; la tête restera saine, parce qu'il n'y aura pas encore de fiel au cœur.

A cela près, il faut reconnaître dès le début le germe de bien des défauts à venir. Fantaisies un peu risquées, pointes sensuelles, insinuations anti-

(1) Préface de 1866.
(2) Préface de 1860.
(3) E. Faguet. *Etudes littéraires sur le dix neuvième siècle*, p. 360.

chrétiennes : voilà déjà pour déparer le poétique tableau de la France qu'on trouve au tome II. Partout, d'ailleurs, percent plus ou moins le rationalisme et la méconnaissance de l'Église : erreur inévitable où manque la foi. La conversion de Clovis est contée sèchement, avec une visible indifférence. Charlemagne, le roi des prêtres et plus prêtre qu'eux-mêmes, n'a pas les bonnes grâces de l'historien. Mais le Moyen-âge ! Ne vante-t-on pas Michelet de l'avoir découvert, presque inventé? Dans sa préface rétrospective, ne s'accuse-t-il pas de l'avoir vu trop en beau ? Des incroyants même lui reprochent cette palinodie. «Michelet eut la faiblesse de se repentir d'avoir rendu justice au catholicisme. Il a traité de *mirage*, *d'illusion poétique*, son tableau du Moyen-âge... Son livre se défend contre lui, et ne se laisse diffamer ni travestir (1). » J'honore M. Lanson d'en juger ainsi, mais qu'il me le pardonne. Tel qu'il est, ce tableau du Moyen-âge, désavoué mais non retouché par l'auteur, est encore loin de satisfaire à la vérité historique, à la vérité chrétienne. Soyez artiste, ayez l'imagination sympathique, entrez de votre mieux dans l'âme des générations disparues : vous leur serez injuste malgré vous, s'il vous manque ce qui faisait l'âme de leur âme ; vous le serez plus ou moins à l'égard du Moyen-Age si vous ne partagez point sa foi. Non, je ne saurais le reconnaître tout à fait dans ce «triste enfant, arraché des entrailles mêmes du Christianisme, qui naquit dans les larmes, qui grandit dans la prière et la rêverie, dans les angoisses du cœur, qui mourut sans achever rien (2), »

(1) G. Lanson : *Histoire de la littérature Française*, p. 1010.
(2) T. II, p. 182, p. 184.

c'est-à-dire, suivant le contexte, sans prendre la Bastille et rédiger la Déclaration des droits de l'homme. Au-dessus des misères, des inconséquences, des crimes, un commun idéal planait alors sur l'Europe baptisée, et cet idéal était la réalité suprême, d'ailleurs assez accommodante et généreuse à toutes les transformations sociales, portant en soi le germe de tout légitime progrès. Or, Michelet n'y voit qu'une légende. Un jour, il la tiendra pour odieuse ; il l'estime encore aujourd'hui belle en soi et touchante, mais c'est tout et cela ne peut suffire. On méconnaît forcément l'âge catholique par excellence, quand on ne croit pas ce qu'il croyait, ce qu'ont cru les Joseph de Maistre, les Montalembert, les Ozanam. En le racontant, on s'expose à toutes les bévues de l'explorateur publiant ses notes sur quelque pays étranger.

Bévues religieuses avant tout, calomnies que je veux croire involontaires. Michelet insinue que le dogme de la présence réelle, « cette prodigieuse poésie », date seulement du neuvième siècle (1). Il dénonce, au douzième, une révolution dans la croyance et dans le culte : la Grâce prévalant sur la Loi, la Vierge devenant le dieu du monde, et — qu'on me pardonne cette citation déjà bien choquante — Dieu changeant de sexe, pour ainsi dire (2) ; le tout, à propos d'Abailard et d'Héloïse,

(1) L'expression même est typique : c'est presque du Renan avant la lettre. « Les anciens Pères avaient entrevu cette doctrine ; mais le temps n'était pas venu. Ce ne fut qu'au neuvième siècle, à la veille des dernières épreuves de l'invasion barbare, que Dieu sembla descendre pour consoler le genre humain dans ses extrêmes misères, et se laissa voir, toucher et goûter ! » T. II, p. 34.

(2) T. II, p. 333.

laquelle doit revivre en sainte Catherine et sainte Thérèse, mais sous une forme spiritualiste, veut bien ajouter l'auteur (1). Ne croyez pas qu'il échappe à l'illusion, à la présomption commune. Comme tout bon rationaliste, il sait à fond la religion, il la comprend, la devine, l'explique à l'Église qui n'y entend rien, à l'Église que, dans sa préface rétrospective (1869), il se vante d'avoir seul pénétrée, refaite, évoquée « par la puissance d'une larme. »

Or, il est d'instinct contre elle avec tous les hérétiques, Vaudois, Albigeois, Hussites et autres; avec les mystiques hasardés, Jean de Parme, Joachim de Flore et ces franciscains *spirituels*, qu'il blâme, à la vérité, de jouer par le monde, innocents comédiens, le drame suranné de Jésus, mais en qui l'autorité ecclésiastique a le grave tort de condamner « l'idéal des vertus chrétiennes (2). »

Il va de soi que l'esprit des grandes institutions catholiques lui échappe ou se travestit ridiculement sous ses mains. En approuvant saint Dominique et saint François, les Papes créent le mysticisme organisé, ils pensent contenir ainsi le mysticisme indépendant. N'est-ce pas là « combattre le mal par le mal même, entreprendre la chose difficile et contradictoire entre toutes, vouloir régler l'inspiration, déterminer l'illumination, constituer le délire (3) » ? Aussi bien saint Dominique sera surtout l'Inquisition ; saint François, « le système de la Grâce, où l'homme n'est plus rien qu'un jouet de Dieu », ce qui le « dispense de toute dignité personnelle (4) ».

(1) *Ibidem*, p. 33.
(2) T. IV, p. 83.
(3) T. III, p. 109.
(4) T. III, p. 114.

S'agit-il des croisades? Il y a de tout dans ces quelques pages : le poète y rêve sur l'homme voyageur et pèlerin par nature; l'historien relève assez bien certains résultats politiques de l'entreprise; mais où est le croyant? où est la pleine intelligence, la pleine lumière? Saint Louis, le dernier des croisés, le plus grand, ne se jette dans l'entreprise que pour faire diversion à ses scrupules, également incapable de restituer les conquêtes de ses pères, conquêtes bénies cependant par l'Église, et de garder en sûreté de conscience leur héritage sanglant. Saint Louis, âme timorée, étroite, en même temps qu'admirable, assez hardie pour commencer contre les papes l'œuvre de Philippe le Bel (1), assez flottante — qui l'eût soupçonné jamais? — pour hésiter même dans sa foi (2). Un peu plus, saint Louis eût donc échappé de sa personne à cette crédulité aveugle, « principe commun des persécutions et des croisades, » à cette disposition « enfantine, » qui fut celle du Moyen-Age, et que Michelet formule ainsi : « croire et frapper, se donner bien de garde de raisonner et de discourir, fermer les yeux pour anéantir la lumière, combattre à tâtons (3). » Voilà sous quel angle cet homme a vu les siècles chrétiens.

A quoi bon dire, après cela, que la vie et l'action des saints demeurent, pour lui, lettre close? Comme il a méconnu saint Louis, saint François, saint Dominique, il amoindrira saint Bernard,

(1) T. III, p. 277.

(2) *Eclaircissements* du liv. IV, t. III, p. 189 et suiv. Mais quoi! Michelet ne voit-il pas le doute jusque dans l'âme de Jésus-Christ? (*Ibidem*, p. 192.) Dès cette époque, la meilleure, sa fantaisie ne s'effraie pas du sacrilège.

(3) T. III, p. 164.

il réduira saint Grégoire VII à des proportions tout humaines; séduit par l'héroïsme de saint Thomas Becket, il prendra sa revanche en rappelant à deux reprises que ce grand homme était «peuple, » ce qui n'est vrai qu'à demi (1). Aussi bien, d'après lui, « la France n'a qu'un saint, la Pucelle (2). »

Encore une figure qu'il se vante d'avoir découverte. Et comment? En lui enlevant tout d'abord son auréole surnaturelle; c'est là le trait de génie. Tout s'explique par « la personnalité charmante de cette jeune paysanne... Elle agit justement parce qu'elle n'avait nul art, nulle thaumaturgie, point de féerie, point de miracle. Tout son charme est l'humanité. Il n'a pas d'ailes, ce pauvre ange; il est peuple, il est faible, il est nous, il est tout le monde. » Et ces mots de la préface générale (1869) résument exactement les deux chapitres écrits sur Jeanne vingt-cinq ans plus tôt. D'aucuns y voient encore un chef-d'œuvre. J'ai beau lire et relire; j'y retrouve surtout, pour ma part, un type curieux d'insinuation rationaliste, bien mal déguisé par un sensualisme de médiocre aloi.

Car enfin, si la « personnalité charmante » explique tout, par où l'expliquer elle-même? Rien de plus simple. Par le milieu, par les circonstances géographiques, historiques, familiales, physiologiques; par *l'auto-suggestion*, par le don intime de poésie qui lui faisait *créer*, *réaliser* ses propres idées, leur communiquant « du trésor de sa vie virginale, une splendide et toute-puissante existence, à faire

(1) L'archevêque martyr était fils d'un riche bourgeois de Londres.

(2) T. II, p. 168.

pâlir les réalités de ce monde (1). » Si j'entends exactement cette littérature, Michelet tient la Pucelle pour une enthousiaste, une hallucinée. Cela devait être. Le moyen de la concevoir autrement, quand, d'une part, on n'ose ou l'on ne peut se résoudre à la taxer d'imposture ; quand, de l'autre, on a décidé, pour l'honneur du rationalisme, qu'il n'y eut pas de surnaturel dans son cas parce qu'il n'y en aura jamais nulle part ? Accordez à l'historien le bénéfice de l'hypothèse la plus indulgente, la plus favorable : au moins cet épisode nous donnera-t-il l'impression d'une lutte étrange entre l'enthousiasme du patriote poète et le préjugé de l'incroyant résolu.

Lutte inégale du reste, car l'incroyant n'épargne rien pour gagner la partie. C'est peu de découronner Jeanne ou plutôt de la dénaturer par le déni de toute mission merveilleuse ; c'est peu de la rendre impossible par le caractère qu'on lui prête, par ce mélange de bon sens et d'exaltation qui est proprement contradictoire : on chicane ses exploits, son prestige, son influence. Elle délivre Orléans : la chose n'était pas, après tout, si malaisée (2). — Elle impose un saint respect aux routiers fort peu scrupuleux qui l'entourent : leur conversion est tournée en idylle amusante (3). — Elle se fait accepter de la France, obéir des capitaines : cela va de soi. N'est-elle pas comme une incarnation de la Vierge, et la Vierge, à cette époque, n'a-t-elle pas supplanté Dieu (4) ?

Après avoir ainsi diminué l'héroïne, il restait de l'exploiter contre le catholicisme. Aux gens d'Église

(1) T. VI, p. 172.
(2) T. VI, p. 187, 188.
(3) P. 189, 190
(4) P. 189, 218, 287 et suivantes.

qui l'enlacent d'arguments captieux, la prisonnière oppose les voix d'en haut par elle entendues, mais par ailleurs elle en appelle au Pape, et formellement, et plus d'une fois. N'importe. On fait un choix parmi ses paroles, on les assemble arbitrairement pour la mettre en flagrant délit d'opposition à l'Église visible au nom de l'Église du ciel. Toute la question est là, dit-on (1), et l'on se travaille à nous donner Pierre Cauchon et ses assesseurs pour l'Église même, Jeanne pour une adversaire et une victime de la hiérarchie. Gardons à Michelet l'honneur d'avoir popularisé ce lieu commun.

Et s'il n'attaque pas la virginale intégrité de la Pucelle, vous croiriez le voir tourner, rôder à l'entour, cherchant pâture à ces tristes curiosités que nous lui connaissons déjà. Ce n'est encore ici que de la physiologie indiscrète ; mais elle est de trop ; dès cette heure, l'historien se montre peu digne de toucher à pareil sujet.

Que, tout cela fait, il couvre de fleurs la victime, qu'il lui prodigue les noms de vierge, de sainte et de martyre : voilà pour duper bien des gens et lui-même tout le premier, du moins je le suppose à sa gloire. Oui, quand il a réduit la libératrice à n'être plus qu'une jeune patriote intéressante et malheureuse, peut-être faudrait-il dire tout simplement à n'être plus qu'une femme, j'admets qu'il s'émeuve et se passionne : elle est à la mesure de ses idées et de ses goûts. Mais de fait, il nous a raconté Jeanne Darc précisément comme, vingt-cinq ans plus tard, on nous racontera Jésus. Michelet n'est pas un Renan ; il ne sait pas aussi bien ce qu'il fait, ce qu'il veut faire ;

(1) P. 246.

mais les procédés sont exactement les mêmes, l'effet aussi.

N'insistons pas. Pour qui prend la peine de lire, il est trop évident qu'il n'a pas compris le Moyen-Age, qu'il a défiguré notre Pucelle, que, dès cette première partie la plus saine de son œuvre, les incontestables mérites de l'historien poète sont balancés par des défauts encore tenus en bride, mais apparents et déjà redoutables. Le moment approche où il va leur rendre la main.

Et pourquoi, le quinzième siècle fini, s'arrêter brusquement au seuil de l'âge moderne, à l'avènement des royautés absolues ? Écoutons-le d'abord lui-même. Il s'est dit : « Je ne comprendrai pas les idées monarchiques, si d'abord, avant tout, je n'établis en moi l'âme et la foi du peuple. Je m'adressai cela et, après Louis XI, j'écrivis la *Révolution* (1845-1853 (1). » Voilà comme il s'en explique, et prenez garde, je vous prie, que cette explication même est inquiétante. Y aurait-il beaucoup d'arbitraire et d'injustice à la traduire ainsi : « Avant d'étudier ce qui fut proprement l'Ancien Régime, j'ai tenu à m'emplir l'âme de toutes les passions révolutionnaires ? » Ce fut bien cela, nous le verrons, mais déjà la formule, quelque peu naïve, induit à le craindre.

Il se peut, du reste, qu'on ne dise pas tout. Quand l'historien saute brusquement de Louis XI à Louis XVI, nous sommes en 1845. Aux yeux clairvoyants, l'établissement politique de Juillet commence à menacer ruine. D'aucuns pressentent une révolution prochaine et se mettent par avance en

(1) Préface de 1869. — *Histoire de France*, t. I, p. 38

mesure de la contenir ou de l'exploiter. Les *Girondins* sont sur le métier depuis deux ans (1) ; Michelet le sait peut-être ; en tout cas, pourquoi ses préoccupations ne se rencontreraient-elles pas avec celles de Lamartine ? Pourquoi ne songerait-il pas, lui aussi, à prendre le vent (2) ?

Conjecture plausible ; mais voici qui n'est plus du tout conjectural. En 1843, il reçoit des circonstances l'impulsion, le choc décisif, qui va le jeter dans l'irréligion militante. Accident brusque ou éruption d'une maladie longtemps couvée : de fait et sans doute possible, c'est alors que le rationaliste sentimental se transforme, à la surprise de tous, en sectaire, en véritable prêtrophobe. Est-il bien vrai qu'avant d'aborder les siècles proprement monarchiques, il ait tenu à se faire une âme de révolutionnaire ? Peu importe. Le certain, l'incontestable, c'est qu'avant même d'aborder la Révolution, il a déclaré au Catholicisme une guerre à mort.

III

La crise de 1843. — Michelet pamphlétaire antichrétien. — *Les Jésuites*, fantaisie « burlesque ». (Sainte-Beuve.) — Le *Prêtre, la Femme et la Famille* (1844), œuvre déplorable, engagement plus triste encore. — *Le Peuple* (1846), idylle sociale. — On demande l'amour.

« Hier encore, je l'avoue, j'étais tout entier dans mon travail, enfermé entre Louis XI et Charles le

(1) Voir la première série de ces *Esquisses*, page 409.

(2) Je craignais d'être seul à le penser, mais non, je me rencontre avec M. G. Monod. *Grande Encyclopédie, article Michelet.*

Téméraire, et fort occupé de les accorder, lorsque, entendant à mes vitres ce grand vol de chauves-souris, il m'a bien fallu mettre le nez à la fenêtre et regarder ce qui se passait (1) ».

Or, ce qui se passait, le voici. Accablée depuis 1830 et comme endormie, l'Église se réveillait, elle osait remuer dans ses chaînes. Les catholiques n'acceptaient plus pour leurs enfants le joug du monopole universitaire, l'éclectisme officiel de Cousin, l'incrédulité hypocrite et obligatoire (2); forts d'une promesse de la Charte, ils réclamaient la liberté effective de l'enseignement. Un livre venait de paraître, le *Monopole universitaire destructeur de la religion et des lois*, dénonciation vigoureuse, trop vigoureuse peut-être dans la forme (3), au demeurant bien motivée, irréfutable. Un chanoine de Lyon l'avait signée, mais un Jésuite y avait mis la main, on le savait, et quelle bonne fortune! On allait pouvoir crier à la calomnie, mais surtout faire diversion au fond du débat en s'accordant ce qu'un poète catholique appellera plus tard

Le plaisir toujours neuf de la chasse aux Jésuites (4).

(1) Michelet : *les Jésuites*, 5e leçon.

(2) Voir plus haut.

(3) C'était l'avis du P. de Ravignan. — Je lis dans un Éloge de Michelet, couronné par l'Académie française : « *En même temps, un jésuite rédige un libelle contre lui*, etc. » (*Michelet*, par J. Brunhes, p. 36.) Il y a là quelque inexactitude. Le *Monopole* n'était pas un libelle ; c'était un acte d'accusation longuement et fortement motivé, « œuvre habile, loyale et relativement calme, » dit l'historien de Louis Veuillot (*L. Veuillot* par Eugène Veuillot, tome II, pp. 5, 6.) En outre, Michelet n'y était pas visé plus que d'autres, comme le texte de M. J. Brunhes le donnerait à penser.

(4) V. de Laprade : *Poèmes civiques, les Muses d'État.*

On ne s'en priva point et le Collège de France, en particulier, s'illustra fort.

Je n'ai pas à raconter ce tumulte de quelques semaines, les salles de cours changées en forums tapageurs, en clubs et presque en arènes, les cris, les chants patriotiques ou autres, les scènes de pugilat quelquefois ; la dignité de l enseignement ravalée de toutes manières, le professeur mendiant les applaudissements, déclarant se mettre à l'école de l'auditoire, c'est-à-dire à ses genoux (1). Dans l'œuvre de Michelet, que reste-t-il de cette folle échauffourée ? Six leçons prétendues, que les neutres ou même les amis avouaient dès lors « un peu burlesques (2), » six déclamations tellement capricieuses et vagabondes, qu'elles échapperaient à la discussion par le fait même d'échapper à l'analyse. Rien de neuf, du reste, parmi les quelques traits qu'on y peut saisir. Les Jésuites envahissent la société moderne et, avec eux, l'esprit de délation et de police (*Introduction*). — Les Jésuites ont confisqué le clergé national (*Leçon I*). — Les Jésuites entendent l'éducation comme une atrophie systématique de la volonté (III). — Les Jésuites sont ennemis de la France ; leur Père Loriquet a médit de la Garde impériale mourant à Waterloo (III). — Les Jésuites ont bâti leurs constitutions sur un fond de parfait mépris pour la nature humaine (IV). A ces diatribes, nul autre intérêt que le style, et quel style, bon Dieu ! quelle fan-

(1) « C'est moi qui viens ici m'instruire... ici, Messieurs, vous enseignez, vous professez, moi j'apprends ». Cité par M. Thureau Dangin. *L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet*, p. 273. On trouvera là un excellent récit de ce carnaval pédagogique.

(2) Sainte Beuve : *Chroniques parisiennes*.

taisie maladive, quel lyrisme, quel mélodrame continu !

Aujourd'hui, j'en ai fait souvent l'épreuve, cela est surtout bon à divertir les Jésuites, et probablement eux seuls. Qui leur en voudrait d'un peu de gaieté, quand ils voient peindre ainsi leur vie quotidienne : « Nul bruit, mais un triste murmure, un bruissement de gens qui confessent les péchés d'autrui, qui se travaillent les uns les autres et se rongent tout doucement (*Introduction*) » ; — quand ils entendent comparer leur éducation à ces procédés artificiels d'où sortent « des moutons qui ne sont que suif, des bœufs qui ne sont que viande, d'élégants squelettes de chevaux (III) » ; — quand leur institut leur est montré comme « une grande église, non pas celle du Moyen-Age dans sa végétation naïve, non ! une église dont les murs n'offriraient que têtes et visages d'hommes entendant et regardant, mais nul corps, nul membre, les membres et les corps étant cachés pour toujours, et scellés, hélas ! au mur immobile (IV) (1). »

Soyons sérieux. De cette déplorable campagne,

(1) Edgar Quinet, le second de Michelet dans cette équipée, sinon son instigateur, y portait des allures moins excentriques ; bien maladroit d'ailleurs et peu honnête, c'est ce qu'on en peut dire de plus doux. Que reprochait-il surtout aux Jésuites? De se mettre en révolte ouverte contre l'État, par le fait de ne reconnaître qu'une religion comme véritable, tandis que l'État en reconnaît trois, puisqu'il les salarie. C'était s'en prendre aux catholiques en masse. Quant aux manipulations pratiquées sur le texte des Constitutions de l'Ordre, elles sont restées célèbres. On les a finement relevées dans un dialogue supposé entre le secrétaire de Quinet, apportant les citations recueillies, et le maître les accommodant à son bon plaisir. (A. Cahour S. J. : *Des Jésuites par un Jésuite.* Poussielgue, 1844.)

celui qui sort le plus maltraité, c'est Michelet. Le talent s'est dévoyé ; l'imagination, le sentiment ont pris là une exaltation malsaine et désormais incurable ; l'esprit reste frappé pour jamais et ses chimères ont mis au cœur une haine trop réelle. L'homme s'est engagé bien plus, je n'en doute pas, qu'il ne croyait et voulait le faire : engagé envers lui-même par cette attitude nouvelle qu'il faudra soutenir ; engagé aussi à ce public irréligieux et révolutionnaire dont il a respiré les passions en les courtisant ; engagé non pas seulement contre les Jésuites — à tout péché miséricorde ! — mais contre l'Église et le catholicisme ; on n'allait pas tarder à le voir.

En 1843, il défendait avec attendrissement, avec une demi-conviction peut-être, la religion compromise, le prêtre de paroisse réduit en servage (1), « timide et plus que modeste », ne ressemblant que trop « à la triste giroflée maladive qu'il élève sur la fenêtre », courbé sous l'évêque, lequel tremble lui-même sous le Jésuite, seul maître effectif et n'ayant peur de rien (2).

Mais un an plus tard, livre nouveau : *Le Prêtre, la Femme et la Famille*. Cette fois plus d'illusion ou de manège : le champion de l'indépendance cléricale rompt en visière à ses protégés de la veille. Sus à l'homme d'Église, quel qu'il soit !

« Singulier et profond ouvrage », a dit quelqu'un (3). En vérité, il n'y a là de profond que la

(1) « On dit qu'il n'y a plus de serfs en France... Il y en a quarante mille... Je leur conseille de se taire, de ravaler leurs larmes et de tâcher de sourire. » *Les Jésuites*. Introduction.
(2) *Ibidem*.
(3) M. G. Monod. *Grande Encyclopédie*, article Michelet.

malice et la perversion d'esprit. Avec une habileté grossière et méchante, Michelet touche et retouche une corde trop sensible dans bien des familles contemporaines ; il envenime de tout son pouvoir les défiances du mari, du père incrédule, contre l'étranger, l'intrus, qui lui ravit la confiance de sa femme et de sa fille. Plus d'unité morale au foyer, plus de mariage entre les âmes ; l'homme d'un côté, la femme de l'autre et, entre deux, le prêtre, le confesseur, le directeur. Voilà l'ennemi. Peu importe sa personne : il est tel par la fatalité de son ministère ; tout le livre plaide ardemment contre le confessionnal. Faut-il une conclusion pratique ? La voici toute formulée : « Épouser celle dont un autre a l'âme, jeune homme, souviens-t'en, c'est épouser le divorce (1). »

A en croire l'auteur, c'est encore « un livre d'histoire, un livre de foi, vrai et sincère. Où donc ai-je plus mis mon cœur (2) ? » Son cœur est donc à plaindre, et quant au livre, impossible d'y voir autre chose qu'un pamphlet où l'histoire, l'histoire de la direction au dix-septième siècle, est appelée en faux témoignage. Voici, tout d'abord, saint François de Sales et sainte Chantal. Ici je le demanderais volontiers : si le mari incroyant peut prendre ombrage du confesseur interposé entre lui et sa femme, le sens chrétien ne frémit-il pas à l'avance de voir un Michelet se glisser en tiers, s'installer en juge, entre deux âmes de cette sorte ? Mais non ; Michelet ne juge pas,

(1) Ailleurs Michelet nous dira gravement : « La confession, le roman, l'alcool, grands corrupteurs du monde au dix-neuvième siècle ». *Histoire de la Révolution*, t. X, préface. (Édition C. Lévy).

(2) Préface de 1845.

il insinue. Quoi donc? Que le saint avait inspiré à la sainte une passion véritable. Oh! tout est chaste, innocent, virginal : pluie d'épithètes, mais qui s'y laissera duper? La suite sera plus hardie encore, cynique par endroits. Que les Jésuites se fassent les directeurs à la mode en sacrifiant la religion, la conscience, on l'avait déjà vu dans Pascal (1). Ici l'on verra madame Guyon, une naïve, presque une sainte, affoler un Fénelon, circonvenir un Bossuet devenu lui-même quiétiste sans le savoir et imprudent malgré lui dans son commerce mystique avec « la Cornuau » — nouveau style. — Le grand duel théologique sera enfin réduit à ses proportions véritables. Pourquoi ce combat mortel entre deux illustres? Pour la vérité? Non, pour la conquête spirituelle de Madame de la Maisonfort. Et dans ces exemples historiques savamment ordonnés à un même but, qui est de montrer la direction essentiellement immorale, au sommet de cette gradation et sans doute comme argument suprême, que trouvons-nous? Il faut avoir le courage de citer au moins quelque chose : « La charnelle et sensuelle dévotion du Sacré-Cœur (2), » entre les idolâtries, « la plus choquante... matérialisme... paganisme... folie ». Épargnons le reste aux lecteurs, mais qu'ils veuillent bien m'en croire, ce reste leur serait odieux. Là encore intervient une physiologie, non plus indiscrète, mais hideusement sacrilège; même en si

(1) Nous signalerons dans l'*Histoire de France* l'étrange dédain de Michelet pour le Jansénisme. Le présent livre seul fait exception.

(2) « Répugnante », disaitSpüller en 1879, dans son rapport, sur la loi Ferry, et en reprochant aux Jésuites cette dévotion même. Il citait de mémoire son Michelet.

auguste matière, l'imagination lubrique a joui de souiller ce qu'elle touchait.

Voilà pour l'action du prêtre dans le passé. Aujourd'hui l'estimerait-on moins funeste? Sans doute — admirez la concession — le confesseur, le directeur contemporain n'a plus le même prestige, il est souvent illettré, vulgaire ; mais en revanche, plus sujet aux faiblesses de l'homme — pourquoi ? — moins bien défendu « par l'élévation de l'esprit et le sentiment de la dignité ». Au Moyen-Age, il croyait, — ne croit-il donc plus? — il se mortifiait, et l'on nous apprend que les habitudes mortifiées ont passé du clergé dans le monde ; il interrogeait moins, faute d'un esprit assez analytique et d'une langue assez bien formée. Tenez-le donc pour aussi redoutable que jamais, je dis redoutable à lui-même autant qu'aux autres. Par office, il absorbe l'âme qu'il dirige, il s'en fait le Dieu : n'est-ce pas pour le rendre fou d'orgueil et de despotisme? Aussi bien l'âme ne marche-t-elle pas seule. Mais cette fois encore il faut taire des insinuations trop révoltantes, ne pas suivre la fantaisie dévergondée, quand elle décrit le confessionnal et imagine le couvent.

A vrai dire, elle imagine l'un et l'autre, et de quel droit? Croyant ou non, l'honnête homme arrêterait le pamphlétaire en lui disant : « Qu'en savez-vous? Où l'avez-vous pris, vous, étranger à la pratique de ces choses? Quelle expérience vous autorise à faire du confesseur un Tartufe, à lui prêter les curiosités et les appétits qui vous sortent, à vous, par tous les pores ? »

Il suffit, et amplement. L'ouvrage *singulier* et *profond* est, par-dessus tout, venimeux, et j'avoue ne pas comprendre quelle courtoisie littéraire m'empê-

cherait de l'appeler immonde. Il marque, d'ailleurs, dans l'âme et dans la vie de Michelet l'évolution décisive, l'avénement de la haine, de la monomanie antichrétienne. Or, il n'en faut pas plus pour débrider sans mesure les moins glorieux instincts, pour tourner à l'aigre le fond de bonté naturelle, pour rendre hostile et méchant, au moins çà et là, tel livre qui semblerait être par nature œuvre d'apaisement et de concorde, ainsi *le Peuple* (1846).

Ce peuple, Michelet en sort, il l'aime, je n'en veux pas douter, encore bien que, sans y prendre garde peut-être, il l'exploite en le courtisant. Il le voit mal affranchi par 89, toujours courbé sous un multiple servage. Le paysan est serf d'une législation qui l'accable au profit du capital mobile et de l'industrie; l'ouvrier est serf de la machine; le patron l'est du marchand, le marchand de la concurrence. Le fonctionnaire, militaire ou civil, l'est de l'État qui, pour un salaire trop maigre, le déplace, le déracine, le traite en objet mobilier. Le bourgeois, le propriétaire, le riche sont serfs de l'égoïsme conservateur qui les aplatit, les atterre, leur éteint l'âme. Pauvre société française du temps de Louis-Philippe! Un monde d'esclaves divisés en castes qui s'ignorent mutuellement parce qu'elles s'isolent, et qui se haïssent parce qu'elles s'ignorent. Parmi des exagérations, quelle poignée de vérités, d'aveux! Nos institutions modernes restent donc bien imparfaites et, fussent-elles la perfection même, elles échoueraient s'il leur manquait la force morale. Mais quelle force? Dans son *Lendemain de la victoire* (1849), L. Veuillot, supposant le triomphe du socialisme, nous fait assister à un conseil de gouvernement. Il y a là un ministre du progrès; il dort et,

quand on le réveille, il ne sait que dire : « Je demande qu'on développe l'amour. » C'est Louis Blanc, je crois, mais ce pourrait être Michelet. Lui aussi réclame et prophétise l'affranchissement universel par l'amour (1). Amitié, tendresse conjugale, association, patriotisme : développons l'amour sous toutes ses formes. A la bonne heure ! mais le moyen? Nous n'en savions qu'un seul, et c'était précisément le christianisme. — Erreur. Le christianisme avait promis l'amour ; il a failli à sa promesse ; il a semé la haine, en consacrant l'inégalité, l'injustice ; il damne l'enfant, il attache le salut à la science d'une métaphysique absurde, incompréhensible ; il a tous les torts, même celui de ne pas étendre aux animaux, nos frères inférieurs, le bénéfice de la Rédemption et l'espérance d'un salut quelconque (2). Donc plus de Christianisme ! Cherchons ailleurs, faisons-nous une religion de la France même, comprenons « la papauté de la France » ; nous aurons trouvé le secret de l'amour.

A quoi bon poursuivre? Ce que peuvent, ce que deviennent tôt ou tard l'idée abstraite, le sentiment confus, la religion vague de la nationalité française, chez ceux qui veulent, comme Michelet, séparer la France du catholicisme, il le verrait s'il vivait encore. Faisons-lui l'honneur de croire qu'il en rougirait.

Mais le voici qui revient à ses études préférées, et nous savons dans quel état d'âme. Devenu sectaire et pamphlétaire, que va-t-il être comme historien?

(1) Le *Peuple*, seconde partie.
(2) Première partie, chap. VI.

IV

Michelet historien de la Révolution Française (1845-1853). — Idée dominante : le christianisme est l'antithèse absolue de la Révolution. — Michelet sévère aux grands personnages révolutionnaires. — Son héros est le peuple. — Le prêtre est l'ennemi commun, éternel. — La Révolution aurait dû s'imposer comme religion unique, exclusive. — Les victimes de la Révolution. — La bonté naturelle chez un sectaire. Trois types : la glacière d'Avignon, les massacres de Septembre, le jugement et la mort de Louis XVI.

Il avait commencé en 1845 l'*Histoire de la Révolution Française*; en 1848, il n'en était qu'à la fuite de Varennes; en 1853, il atteignait le 9 Thermidor et s'y arrêtait (1). Veut-on se résumer au vrai l'esprit de l'ouvrage? Qu'on se rappelle seulement le mot d'ordre fameux, donné jadis à la troisième République : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Ces sept volumes ne disent guère autre chose, par là surtout ils méritent de rester comme document.

Mais j'exagère peut-être, je fais trop large la part de la question religieuse. Pas plus large, en vérité, que ne l'a faite Michelet lui-même ; à ses yeux, la religion pénètre tout, elle domine tout. Spectacle curieux, que le rationalisme et la foi, l'ignorance et le savoir, la haine et l'amour, se rencontrant dans une même vue, la seule exacte! Selon J. de Maistre, la révolution porte un caractère satanique

(1) Trois volumes, écrits plus tard et publiés après sa mort, nous conduisent jusqu'à Waterloo. Dans l'édition définitive, ils figurent sous le titre d'*Histoire du dix-neuvième siècle*. D'autres en font la suite de la *Révolution* (C. Lévy).

parfaitement caché, sans doute, à bon nombre de révolutionnaires; Michelet la déclare antichrétienne par nature : ils sont d'accord. N'imaginons pas, comme Tocqueville par exemple, un accident, un malentendu regrettable, détournant contre la religion nationale un mouvement tout politique et social au début. Non, s'il y eut là quelque chose d'accidentel, ce fut la Révolution mise en demeure de se défendre, jetée par l'opposition intéressée du clergé hors de ses voies naturelles qui ne sont que paix et amour (1). Et pourtant Michelet devrait juger l'opposition inévitable. N'accuse-t-il pas, entre le Christianisme et la Révolution, un antagonisme essentiel, irréductible? Énoncée dans la préface de 1847, cette thèse fait la moitié de l'*Introduction*, elle éclate en vingt endroits du récit. C'est que, depuis *les Jésuites* et *le Prêtre*, l'historien est devenu grand clerc. N'essayez pas de lui en faire accroire; ne lui dites pas que la Révolution est chrétienne en soi, ni même qu'elle peut s'accommoder du Christianisme. Elle est la justice, le droit, la loi, l'égalité. Il est, lui, la religion de l'injustice, du privilège, de l'arbitraire; il nous fait héritiers d'une faute que nous n'avons pas commise; il proclame le genre humain perdu par un seul et racheté par un seul, conception inique en soi et, qui pis est, monarchique; il subordonne tout à la grâce, à la prédestination aveugle, au bon plaisir divin. « Le fond du fond, en sa légende, c'est la liberté perdue dans la Grâce, le libre arbitre de l homme et la justice de Dieu noyés ensemble dans le sang de Jésus-Christ (2). » Vous protestez que c'est

(1) *Histoire de la Révolution*. Préface de 1847.
(2) T. III, p. 204.

là du Jansénisme, du Calvinisme. Soit! mais le Concile de Trente professe la même doctrine et, avant lui, saint Paul(1). Ainsi, Révolution ou Christianisme : impossible de concilier ; il faut choisir, et comme, dans la pensée de Michelet, Révolution et République ne se distinguent pas, la conclusion s'impose, inquiétante, mais rigoureuse. « La vie du catholicisme, c'est la mort de la république; la vie de la république, c'est la mort du catholicisme(2). » Que parlez-vous de liberté? « La liberté du catholicisme, dans un gouvernement républicain, est uniquement et simplement la liberté de conspiration. Un système, un être est-il obligé, au nom de la liberté, de laisser libre ce qui doit nécessairement le tuer? Non, la nature n'impose à nul être le devoir du suicide (3). » Certes la théologie de Michelet ne vaut pas qu'on la réfute; mais, pour d'autres raisons que les siennes, sa thèse maîtresse se trouve incontestable. Mettons hors de cause la forme républicaine : elle n'a rien à voir ici. Quant à l'esprit révolutionnaire, compatible avec toutes les formes, il est bien réellement la contradictoire absolue du Christianisme, voire de toute religion pratique, étant l'athéisme social (4). Entre eux, point de transaction, de concordat possible; guerre inexpiable, duel à mort; *ceci tuera cela.* Voilà le flambeau posé; sept volumes durant, l'historien va marcher à cette lumière. Ne pou-

(1) Introduction, t. I, p. 59.
(2) T. VI, p. 438.
(3) *Ibidem.*
(4) Qu'on me permette de renvoyer à ce qui a été dit de Rousseau et de J. de Maistre. Première série de ces *Esquisses*, p. 30 et 170.

vant le suivre pas à pas, relevons du moins quelques épisodes saillants du voyage.

Michelet n'entend pas incarner la révolution dans tel ou tel homme et, de fait, quel groupe ou quel personnage trouve grâce devant lui ? Mirabeau ? — Du moins a-t-il eu le double tort de vouloir conserver la monarchie, de se laisser séduire par la reine. La Constituante a bien fait de le mettre au Panthéon ; la Convention n'a pas mal fait de l'en ôter (1). Les Girondins ? — Scribes et légistes, énervés par la corruption parisienne (2), au demeurant, louables d'avoir fini en libres-penseurs (3). Les Jacobins ? — « Le fond propre au Jacobin, par-dessous son patriotisme très vrai et sincère, c'était l'orgueil et l'envie (4). » Robespierre, le parangon de l'espèce, est jaloux jusqu'aux moëlles ; vase aigre où tout s'aigrit, même l'amour ; homme et principe tout ensemble, « homme, pour haïr toujours plus, principe pour ne point pardonner ; » arrangeant fraternellement ses vertus avec ses vices, par où il fait preuve d'un tempérament de prêtre : quoi de pis ? (5). Danton semble avoir les préférences ; on l'admire, et très spécialement pour la fougue sensuelle de sa nature (6). Mais pourquoi faut-il que cela même le conduise à une grande faiblesse, à faire bénir son second mariage par un prêtre insermenté (7) ? Malgré tout, il meurt « simplement, royalement, »

(1) Tome II, pp. 376, 377.
(2) Tome V, p. 31, 87.
(3) Tome VI, 389.
(4) *Ibidem*, 57, 58.
(5) *Ibidem*, 66, 82.
(6) T. IV, 84, 87,
(7) T. VI, 142, 143.

et en sa personne on décapite la France (1). Est-ce donc le héros de Michelet, tout comme Madame Roland, cette Philaminte haineuse, paraît être son héroïne ? Mais l'auteur lui-même se targue de n'en avoir qu'un, le peuple, dont il se proclame le disciple (2) ; ainsi faisait-il pour les étudiants du collège de France en 1843.

Or, le peuple s'affirme et se révèle particulièrement dans une journée glorieuse entre toutes, celle de la Fédération. Pour la chanter, Michelet n'a pas assez de lyrisme (3). Le Champ-de-Mars devient une manière de Sinaï où se promulgue la religion nouvelle, celle de l'unité française, de la grande patrie effaçant toutes les diversités provinciales. Miracle, et le premier de tous, car c'est le retour à la nature, dont le fond est la sociabilité. J'imagine qu'à ce mot Jean-Jacques eût branlé la tête. Par ailleurs, nos *sans-patrie* s'en accommoderaient, je crois, sans grande peine. Pourquoi des frontières à la sociabilité naturelle ? S'il fait beau voir l'unité nationale absorber les diversités provinciales, combien plus, voir les diversités nationales se perdre elles-mêmes dans la vaste unité humaine ! Fédération française : chose encore étroite et mesquine. Vienne la Fédération universelle, viennent les États-Unis, non de l'Europe, mais du globe ! Prenez garde, ô Michelet ! Votre patriotisme idolâtre est gros de menaces pour la patrie, tout comme celui de V. Hugo, qui peut-être vous copiera.

La Fédération fut donc un magnifique élan d'a-

(1) T. VII, p. 99.
(2) T. II, p. 3.
(3) T. II, p. 147 et suiv. surtout 149, 162.

mour crédule et candide, mais vite arrêté par deux hypocrisies : hypocrisie de liberté, c'était l'Anglais ; hypocrisie d'autorité, c'était le prêtre ; « le prêtre, l'Anglais : les deux formes de Tartuffe (1). » L'Anglais ne sera pas seulement l'âme des coalitions contre la France ; jusqu'à nos jours, il pervertira la bourgeoisie française, en lui donnant à croire qu'on peut vivre libre en dehors de la démocratie pure.

Quant au prêtre, qui tient en main le paysan et la femme, l'histoire de la révolution n'est guère que l'histoire de ses méfaits. Croyez-vous qu'il défende sa foi ? Il n'en a plus, il ne lutte que pour sa fortune qu'on lui reprend. Or, c'est justice de la lui reprendre ; son inutilité, son indignité donnent à la nation un droit incontestable sur les biens dont il abuse. Recommandons cette jurisprudence aux méditations de tous les propriétaires. Mais quoi ! pour spolier l'Église il faut bien se faire socialiste, et Michelet n'y saurait échapper plus que Mirabeau. Bref, la constitution civile « ne touche en rien la religion ni le caractère sacerdotal (2). » Si le clergé refuse le serment, ce n'est pas même fanatisme ; c'est intérêt, hypocrisie, haine de la France nouvelle. Aussi bien, chez les législateurs de 1791, quelle naïveté que de croire au serment d'un prêtre ! « Quel fonds de jeunesse et d'enfance ! (3) » J'entends : le parjure n'est qu'un jeu pour une conscience de casuiste. Mais alors comment le grand nombre a-t-il préféré l'exil et la mort ? Il était si simple de jurer avec l'intention de trahir ! Point d'honneur, répond Michelet, et il passe. Il montre

(1) T. II, p. 194.
(2) T. II, p. 303.
(3) T. II, p. 305.

les insermentés semant partout l'incendie, persécutant le clergé patriote (1), faisant la Vendée par un travail artificiel où la femme est la grande coopératrice quand elle n'est pas le premier instigateur (2). La Vendée, malentendu monstrueux, contre-sens inexplicable sans l'hypocrisie ecclésiastique. Ici je m'étonne. La Vendée était chrétienne, et Michelet vient de m'apprendre qu'il y a entre le Christianisme et la Révolution un antagonisme essentiel. L'aurait-il oublié lui-même? Pas tout à fait, mais admirez ce tour habile. « La Révolution, attaquée comme impie, était ultra-chrétienne; elle faisait les actes qu'aurait dû faire le Christianisme. Et le prêtre, que faisait-il? Il faisait, par le paysan, la guerre ultra-païenne qui aurait rétabli la féodalité, la domination de la terre sur l'homme et de la matière sur l'esprit (3). »

C'était donc la Révolution qu'il fallait estimer religieuse; bien plus elle était la religion même. Son unique tort a été de ne pas le dire assez haut, de ne pas s'imposer comme telle, de ne pas abolir purement et simplement tous les autres cultes. En leur accordant un reste de liberté, Robespierre fut trompé par son instinct gouvernemental (4); en signant le Concordat, Bonaparte fera une de ses plus « énormes sottises (5). » Plus de formules, d'allégories, de symboles; pas même la déesse Raison, « chaste cérémonie (!) triste, sèche, ennuyeuse (6); » pas même la fête de l'Être Suprême,

(1) T. III, p. 204.
(2) T. IV, p. 254-282.
(3) T. IV, p. 256.
(4) T. VI, p. 452 et suiv.
(5) T. X, p. 60, 61. (Édition C. Lévy.)
(6) T. VI, p. 431.

chose grande et noble en soi, mais gâtée par « la papauté de Robespierre ! » Que sera donc la religion nouvelle, identique à la Révolution, à la Patrie, s'emparant de toutes les négations du dix-huitième siècle pour les réaliser « en affirmations vivantes ? » Michelet en a l'enthousiasme plus que l'idée claire. Lisez et relisez tout le chapitre premier du livre XIV : y trouverez-vous autre chose qu'un socialisme nuageux ? Non pourtant. L'intelligence de l'historien flotte, et pour cause ; mais son instinct est sûr et le mène finalement au grand dogme révolutionnaire ou positiviste, à l'adoration de l'homme. Le vrai Dieu de Michelet, celui de Rousseau, qui ne s'en doutait guère, celui de la Convention et de la Constituante, c'est, selon l'heureux mot d'Anacharsis Clootz, « Notre-Seigneur Genre humain (1). »

Or, ce Dieu, qu'on nous disait tout débonnaire, a pourtant fait un assez beau chiffre de victimes. Hélas ! oui, mais à qui la faute ? Pourquoi s'avisait-on de lui résister ? — Ne croyez pas, de grâce à une parodie : elle serait d'un goût médiocre en pareil cas. Je résume fidèlement le procédé employé dix fois pour atténuer les atrocités de l'époque. L'historien les déplore ; il exècre Marat, il blâme les massacres de Septembre, la guillotine en permanence ; il a horreur du sang, lui, l'homme sensible, l'homme de la pitié, de l'amour. Mais prenez garde que sa pitié se distribue d'une façon étrange. Elle se prodigue à Danton, à Camille Desmoulins ; elle n'oublie ni le clergé constitutionnel, si méchamment persécuté par le clergé réfractaire, ni les municipaux, qui s'exposent, paraît-il, à bien des avanies,

(1) T. VI, p. 308.

lorsqu'ils vont ouvrir les couvents et affranchir de force les religieuses. Mais n'attendez pas qu'elle s'égare sur la bourgeoisie Lyonnaise mitraillée, sur les Vendéens, sur les nobles, sur e Roi, sur les prêtres. Si, par artifice ou bonté naturelle, Michelet honore ces gens-là d'un mot de commisération, ce ne sera qu'après avoir bien établi que leur malheur fut leur ouvrage. A cet égard, trois épisodes en particulier peuvent servir de types.

Qui doit surtout répondre du crime d'Avignon en 1791? — La longue domination des prêtres, des Papes. « Nulle part ailleurs que dans les villes de prêtres, on n'apprend à bien haïr (1). » L'affreuse *Glacière* où, le 16 octobre, morts et mourants furent jetés pêle-mêle, porte « la trace des fureurs d'une nuit; » mais on y voit aussi « la grasse suie que laissa la chair brûlée » pendant des siècles d'inquisition, de tortures, de guerre systématique à la pensée humaine (2). Là-dessus et comme introduction au récit, deux pages à faire frissonner. Condamnez donc les emportements révolutionnaires; mais pensez-y bien : au prix des horreurs du Moyen-Age ecclésiastique, ce ne fut qu'un jeu.

Après « les fureurs d'une nuit, » voici le délire de trois jours, les massacres de Septembre. Ici, quelle longue et savante préparation! Louis XVI, — Louis XVI au Temple! — demeure très redoutable. La France affolée par l'invasion étrangère, par les prêtres soulevant l'Ouest, la France tenant tête à ce double orage : spectacle sublime! Et l'on détournerait les yeux pour ne voir qu'une « tache noire de

(1) T. III, p. 273.
(2) T. III, p. 301.

boue et de sang (1) ! » Encore le sang qui coule est-il donc si pur? En septembre 1792, « trois ou quatre cents ivrognes » égorgent « un millier de coupables (2). » Michelet ne se tient donc pas d'accuser les morts plutôt que de les plaindre. Quant aux meurtriers, « ces idiots, » il leur en veut par-dessus tout d'avoir compromis la sainte cause, en assurant aux victimes le bénéfice de la pitié (3).

En dépit des susceptibilités égalitaires, devant l'opinion humaine Louis XVI restera toujours la victime de choix. L'historien se l'avoue : le procès du roi est l'épisode particulièrement difficile ; on n'en peut sortir à moins d'un chef-d'œuvre et, sans doute, il croit l'avoir fait. Toujours même procédé, du reste : préface, récit, conclusion, le tout à la décharge des régicides. Pour préface, une triple thèse : Louis XVI était coupable ; nous le savons, nous, mieux que ses juges à qui manquaient les pièces probantes, si bien que leur sentence fut illégale — notez l'aveu — mais légitime. — Le procès semblait nécessaire. Joueurs intéressés, joueurs furieux, n'importe : les instigateurs crurent sincèrement « que la mort de Louis XVI était la vie de la France. » Argument bien connu depuis Caïphe : il est expédient qu'un seul meure pour le salut de tous. – Enfin le fond de la Révolution n'est, comme chacun sait,

(1) T. IV, pp. 80, 81.
(2) *Ibidem*, 81.
(3) Le temps manque pour relever, parmi tout cela, les contradictions, les incohérences. — Ainsi Danton est porté aux nues (p. 84-86), et l'on avoue quelques pages plus loin (102-104), que ni Danton ni Robespierre n'osèrent empêcher le massacre, parce que chacun d'eux avait peur de l'autre. Donc l'un et l'autre furent criminels par égoïsme et par lâcheté.

que justice, que respect de la vie humaine, et la preuve — preuve admirable — c'est que les révolutionnaires l'ont dit. Mais en 92 et 93, fallait-il rester juste et périr? En condamnant le roi, nos pères crurent sacrifier à la France « leur âme, leur vie, leur honneur, plus encore, leurs propres principes. » Ainsi donc le plus éclatant des actes révolutionnaires fut un mensonge à l'esprit de la révolution. Pourquoi pas? Croirons-nous que Michelet s'en embarrasse? — Il a répondu d'avance : à qui la faute?

Après cette insidieuse préface, il semble que, sans nuire à sa cause, il pourrait se faire honneur d'une certaine compassion pour Louis Capet. Bien au contraire, ce qui le fâche, ce qui l'inquiète, c'est cette compassion même, attirée sur le coupable par les fureurs de la Montagne, par la maladresse du gouvernement qui le laisse voir et approcher (1). « Le danger, c'était la pitié publique. » Vous avez bien lu, le texte est formel (2). Et que penser de cette étrange sollicitude pour la perfection chrétienne du condamné? Il vit encore, et on lui demande de ses reliques; on le canonise, on le déifie : ainsi le fait-on mourir « dans l'impénitence, » entendez, dans l'illusion de son droit royal, (3), dans cette dévotion étroite et basse qui respecte « le défaut essentiel, le vice favori; » — car il faut bien que reparaisse le vice favori de Michelet lui-même, la haine du Christianisme plus forte que celle de la monarchie. Ailleurs, ne reproche-t-il pas à Louis XVI d'être le roi des prêtres (4)? Ne le déclare-t-il pas *étranger de*

(1) T. V, pp. 129-128.
(2) T. V, p. 251.
(3) T. V, p. 256.
(4) T. III, p. 240.

religion, puisqu'il était catholique et que le catholique ne saurait être français (1)?

N'essayons pas de qualifier selon ses mérites l'historien du régicide, celui de la révolution tout entière. Deux remarques seulement. Envahie par une mauvaise passion, que devient la sensibilité naturelle? Et si cette passion est la manie antichrétienne, quels ravages dans une nature où Dieu avait mis la bonté! Non, le croyant n'oublie pas nécessairement d'être patriote; mais combien aisément le sectaire oublie d'être homme! Aveugle, qui pense faire merveille de se discréditer et de s'avilir.

V

Reprise de l'histoire de France, du dix-neuvième siècle à la Révolution. — Simplifications épiques. — Dévergondage d'animosité irréligieuse. — « Terrible fête » que Michelet se donne à lui-même.

Or, tel est bien Michelet dans sa *Révolution*, et plus encore, si possible, dans la continuation de sa grande *Histoire de France* (2). « Quand je rentrai, que je me retournai, revis mon Moyen-Age, cette mer superbe de sottises, une hilarité violente me prit, et au seizième, au dix-septième siècle, je fis une terrible fête! Rabelais et Voltaire ont ri dans leur tombeau (3). » Est-ce bien sûr? on les voit plutôt

(1) T. II, p. 410.
(2) Reprise en 1855, achevée en 1868.
(3) Préface générale, 1869.

haussant les épaules. Rabelais n'avait rien du fanatique; lui et Voltaire étaient gens d'esprit. Admirons d'ailleurs cet historien qui nous dit en paroles claires : « A partir de telle époque, je m'amuse, je ne compte plus. » Dès lors, nous serions en droit de fermer le livre ; mais à d'autres égards, il importe d'étudier jusqu'au bout ce cas de folie haineuse. Abrégeons du moins.

Au gré du libre-penseur, les siècles valent en proportion de leur hostilité au christianisme. Le seizième siècle est donc « un héros, » pour avoir mis fin à « l'état bizarre et monstrueux, prodigieusement artificiel, que fut celui du Moyen-Age (1). » État monstrueux en effet; règne de la grâce ennemie de la nature, temps où l'on ne connaît plus la famille, où fleurit le monachisme, « un monde d'idiots (2) », plus tard domestiqués par des constitutions précises et devenant « oiseaux de basse-cour (3). » Pareil régime devait finir bien plus vite. Qui le prolonge au delà du vraisemblable? La scolastique, hochet de la raison, « machine à penser, gymnastique spéciale pour faire des bossus, des boiteux, des borgnes (4). » Vous avez le dernier mot de Michelet sur ce Moyen-Age qu'il se targuait d'avoir découvert. Là, rien de beau, pas même l'art gothique (5); rien de bon que les prophètes méconnus, Joachim de Flore, Jean Huss, Jeanne Darc, — oui, Jeanne Darc.

Vient enfin la Renaissance. Colomb découvre le monde, Copernic découvre le ciel ; Luther, « le bon

(1) Introduction au tome IX *de l'Histoire de France*, p. 9.
(2) T. IX, p. 35.
(3) P. 31.
(4) P. 43.
(5) P. 17.

et grand Luther (1) », nous rend quoi? — la musique, le chant, la joie, toutes choses étouffées par l'Église en haine de la nature. Avant tout, Luther abolit le célibat ecclésiastique et la confession; par où il rétablit la famille, la vraie famille à deux, sans ingérence ni intrusion de l'étranger. Calvin, lui, est « un grand cœur... un amant profond et sincère de la vérité; de la foi. » Qui s'en doutait? Calvin est une victime, « l'image la plus complète du martyr (2). » Par là s'expliquent et l'aigreur de son caractère et le crime de sa vie, la mort du grand Servet. Crime du temps plus que de l'homme même. Et puis « n'importe! il fut des nôtres (3). » Adorable naïveté!

Huguenot dans l'âme, il va de soi que Michelet dénigre les grands catholiques, un François de Guise, par exemple. Mais que lui a fait Marie Stuart, cette « fatale fée », complice des Jésuites qui tramaient, comme chacun sait, la mort d'Elisabeth? (4) Il ignorait sans doute ce qu'a démontré plus tard Kervyn de Lettenhove, que l'on falsifiait sur l'autographe les lettres de la reine prisonnière (5). Même avec cette excuse, tout ce qu'il en dit reste odieux. Et les Jésuites, qu'il faut bien nommer encore!... Mais faisons grâce au lecteur de cette malédiction perpétuelle, acharnée, peu soucieuse de ses contradictions, de ses incohérences. Un historien d'une autre école, Tacite, a fait une observation profonde : c'est, dit-il un trait bien humain, de prendre en haine ceux qu'on offense. Michelet a commencé par nous sa

(1) P. 89.
(2) T. XI, p. 94.
(3) T. XI, p. 36.
(4) T. XI. p. 157.
(5) Kervyn de Lettenhove : *Marie Stuart*, t. I, p. 159 et suivantes, 241 et suivantes.

guerre à l'Église ; dès lors, il nous devient implacable, et l'on se rappelle involontairement ce que Choiseul en personne disait de Pombal : « Ce monsieur a donc un Jésuite à cheval sur le nez ! »

Mais en outre l'épopée excelle à tout simplifier, à tout réduire, et Michelet est épique de tempérament. Aussi le seizième siècle et le dix-septième lui apparaissent-ils comme un grand drame à deux acteurs : d'un côté, le protestantisme, c'est-à-dire la raison, la liberté, la nature ; de l'autre, l'Espagne, l'Espagne, c'est-à-dire la poésie avortée en roman, la chevalerie dégénérée en police. Et quelle police ! Les Jésuites, « ordre essentiellement espagnol... machine d'épouvantable force, qui, partout où elle agissait, trouvait pour auxiliaire la conjuration toute faite de la nature sensuelle, de l'intrigue passionnée, de la femme et du désir (1) ». La phrase est passablement hardie sous la signature d'un Michelet. Cependant cette Réforme tant préconisée ne le satisfait pas encore. Pourquoi s'emprisonne-t-elle dans la Bible, c'est-à-dire pourquoi ne va-t-elle pas de prime saut jusqu'au rationalisme pur ? Pourquoi se fie-t-elle à la royauté ? Comment ne voit-elle pas qu'elle est elle-même la république (2) ? Tout à l'heure, on s'en souvient peut-être, la république ou la Révolution — c'est tout un pour Michelet — avait le tort de ne s'ériger pas en religion obligatoire, unique. Au gré de ce terrible homme, rien ne marche assez vite, rien n'est assez radical.

On devine ce qu'il peut penser d'un siècle rétrograde comme fut le dix-septième et, pour y re-

(1) T. XI, p. 76.
(2) T. XII, pp. 561, 562.

garder en détail, le temps manque, le courage aussi. D'ailleurs c'est toujours la même chose, la même idée fixe, la même cabale Hispano-catholique, avec les Jésuites pour instrument. Avant de poignarder Henri IV, elle l'a converti en se montrant plus coulante que les Huguenots sur ses liaisons avec Gabrielle d'Estrées. Elle paralyse les grands desseins de Richelieu, en le forçant de persécuter les protestants français qu'il eût employés de grand cœur. L'*Espagnolisme* est partout. Il entre à Paris avec les premières Carmélites ; il triomphe au théâtre avec le *Cid*. Louis XIV est exploité à son tour, il résiste puis il cède. Quel est, pensez-vous, l'évènement majeur, le point culminant du règne ? La guerre de Hollande, la ligue d'Augsbourg, la succession d'Espagne (1) ? Non, la révocation de l'Edit de Nantes, ayant comme épilogue « l'histoire impossible et sublime des Camisards. » Pour le catholicisme espagnol, la Révocation est le dernier triomphe, mais qui emporte du même coup le vainqueur. N'ayant plus à persécuter, l'Église n'a plus rien à faire ; « en tuant, elle s'est tuée (2). » Et voilà le dix-septième siècle expliqué dans ses grandes lignes, tout le reste paraît négligeable ou revient là. Si d'ailleurs on veut une brève idée de ce reste, la voici en deux lignes. L'époque de Louis XIV représente l'*antinature*, l'homme éteint par la religion ou associant à la religion même des turpitudes innommables. « L'antinature, par-devant, c'est la Trappe. Et ailleurs? On n'ose dire quoi (3). »

(1) La guerre de la succession d'Espagne fut « une folie colossale faite sottement. » T. XVI, p. 151,
(2) T. XVI, p. 297.
(3) T. XVI, p. 297.

Donc, honneur à l'âge suivant, à ce dix-huitième siècle où la nature se retrouve, où Dieu s'élargit, selon le vœu de Diderot, où l'action devient le but de l'homme, tandis que la morale de Pascal, la morale chrétienne, se résume dans l'abstention, dans la compression des forces vives. Du dix-huitième siècle, Michelet excuse ou glorifie tout, même la *Henriade* (1), même l'*Essai sur les mœurs*, même les Jansénistes que, par une anomalie peut-être explicable, il tenait jusque-là en assez grand mépris (2). Rien à blâmer que l'Église, que la royauté, nécessairement étrangère par le fait du catholicisme, (3) que les Jésuites, dont la ruine devrait, ce semble, lui inspirer un bien autre chant de triomphe. Ici, vous le diriez las, épuisé de haine. Il faut bien les insulter, les calomnier encore; mais que ne les montre-t-il succombant sous l'indignation publique? Non, les Jésuites périssent par une intrigue ; tout le monde a tort et Choiseul lui-même. Les parlements inquiètent le Roi sur ses dépenses secrètes ; Choiseul lui dit : « Eh ! Sire, laissons-leur les Jésuites : cela les occupera (4). »

On ne nous a pas trompés; en racontant les trois siècles qui précèdent la Révolution, l'historien pamphlétaire s'est donné « une terrible fête. » — Fête

(1) « Rhétorique et déclamation, faux merveilleux, faiblesse et parfois platitude. Tout cela ne fait rien. » T. XVII, p. 371. — Sans doute, puisque, tout comme Calvin, Arouet *fut des nôtres*.

(2 Voir plus bas, page 410.

(3) « Etrangers par la race, les rois le sont nécessairement par la croyance, tous attachés à la religion qui veut l'obéissance et la résignation, supprime la patrie, les fiers instincts de liberté. Le chrétien pour patrie a le ciel; le catholique, Rome. » (T. XIX, p. 10.)

(4) T. XIX, p. 86.

pour sa rancune antichrétienne, pour sa passion antimonarchique, fille de la première, pour sa manie jalouse triomphant de tout abaisser, de tout avilir. Quelle revanche, quelle joie, de piétiner Louis XIV ou de diminuer la victoire de Fontenoy ! On croit voir « le garde national des trois glorieuses » entrer vainqueur dans les Tuileries et crever de sa baïonnette les portraits royaux. « L'histoire, vous dira-t-il, a pour premier devoir de perdre le respect (1). » Voilà, certes, un devoir bien rempli. Veut-on désapprendre aux Français le meilleur de leur patriotisme avec le juste sentiment de leurs vieilles gloires ? Qu'on rende Michelet classique ; c'est un coup sûr.

— Fête pour son imagination désormais effrénée, crue, violente en couleurs, triviale ou cynique en propos, — pour son originalité affolée et se ruant à l'excentrique, jouissant de brouiller toutes les proportions, d'expliquer les plus grands effets par les causes les plus minces, les moins attendues, bref, d'ahurir, de stupéfier le lecteur. Michelet entrevoit dans une tasse de café « le rayon de Quatre-vingt-neuf (2). » Et que ne voit-il pas dans la littérature du grand siècle ? Nous savions déjà que le Cid fut un coup d'Etat en faveur de l'Espagne. Nous saurons qu'Esther, ce « spectacle délicat, sensuel autant que dévot, (3) » était une grosse machine dressée contre Louvois en faveur de Jacques II et de la croisade Stuartiste (4). Et Molière devenu tout ensemble flatteur, censeur et directeur du Roi (5) !... Mais

(1) T. XII, p. 352.
(2) T. XV, p. 360
(3) T. XVII, p. 166.
(4) T. XVI, p. 18.
(5) T. XV, p. 60 et suivantes.

pourquoi tant de sécheresse, tant d'humeur à l'endroit des grands Jansénistes? N'ont-ils pas assez haï les Jésuites, assez nui à l'Église? Oui, mais, sur ce terrain, la fantaisie ne peut s'espacer à l'aise. Le moyen de faire neuf, de trouver merveille, quand Sainte-Beuve est là, qui vient d'écrire Port-Royal? Michelet y renvoie, avec les compliments de rigueur, mais en se déclarant, pour sa part, ennuyé, tanné (*sic*) de Jansénisme, et résolu à n'en dire mot (1). On sourit de ce petit dépit littéraire, et où l'écrivain ne prête qu'à sourire, on peut lui être indulgent.

Fête, orgie, car il faut bien le redire, offerte par lui-même à ses goûts les plus tristes. Un homme simplement bien élevé se complairait moins aux scandales connus, réels ; il les conterait d'un autre style, il ne fouillerait point partout pour en déterrer de nouveaux, il ne salirait pas à plaisir les figures les plus respectables, voire les plus saintes, Madame de Maintenon, par exemple, et les pensionnaires de Saint-Cyr, ou même la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mais qui ne le sait? Irréligion et impudeur vont bien ensemble, D'ailleurs il arrive assez souvent que l'âge, au lieu de les amortir, les avive l'une et l'autre, l'une par l'autre. Michelet nous le met aux yeux tout comme Hugo.

Et le talent, ce talent que nous n'adorons pas, nous autres, mais que nous estimons, que nous aimons comme un très noble présent de Dieu, ce talent supérieur, admirable, qui devait faire de Michelet le créateur d'un genre, le type de l'historien poète, que doit-il aux tristes passions de l'homme? Depuis qu'elles règnent, où est l'historien?

(1) T. XV, p. 386.

Dès les premières pages de la *Révolution Française*, il a commencé de disparaître ; dans la suite, il va s'effaçant toujours. A mesure qu'il avance, Michelet oublie de raconter, et je ne suis pas le premier à dire que, pour apprendre de lui les faits, il est bon de les savoir au préalable. Ce n'est plus un récit, c'est un discours, une diatribe; nous n'avons plus affaire à un maître qui enseigne, nous écoutons un orateur de carrefour, un clubiste, né très éloquent, mais qui s'amoindrit et se gâte à plaisir par la déclamation, par l'emphase, par le dévergondage de l'imagination, de la sensiblerie, par les violences affectées du style, par une chasse éperdue à l'effet. Heureux quand il ne l'attend que de l'excentricité pure et ne le cherche pas dans la boue! Voilà, si je ne me trompe, du romantisme et du pire. En tout cas, voilà bien encore un talent qui se dégrade et se détruit par sa faute. On estime, et je m'en étonne, que son *Histoire de France* est la seule que nous ayons (1). Nous n'en avons donc pas, car pour les deux tiers, ce n'est rien moins qu'une histoire. — Tel pense qu'il grandira dans l'avenir (2). J'ose en douter ; j'ose croire que, parmi les rares lecteurs de son œuvre historique intégrale, ceux-là seulement lui garderont leur sympathie qui partageront sa manie anti-chrétienne. Avec plus ou moins de conscience, ils lui appliqueront à lui-même son mot célèbre sur Calvin : « N'importe ! Il fut des nôtres... » Ses chances d'immortalité sont plutôt là.

(1) M. Brunetière, *Manuel de l'Histoire de la Littérature*, p. 457.
(2) M. Lanson, *Histoire de la Littérature*, 1012.

VI

Œuvres latérales : la *Sorcière*, la *Bible de l'humanité*, etc. — Fantaisies d'histoire naturelle : l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*. — Belles pages d'anthologie — Triste ensemble : mépris de l'homme, panthéisme d'impression et de quasi-doctrine. La Convoitise. vrai Dieu de Michelet. — Si sa vie et son œuvre présentent une véritable unité.

On aimerait à finir sur quelque chose de moins tourmenté, de plus paisible, de plus pur. Michelet nous donnera-t-il cette joie?

Ne la demandons pas à *la Sorcière* (1862). Etrange rhapsodie en partie double. Au début, un long cauchemar : la femme visionnaire et magicienne par tempérament; la femme née prêtresse de la nature, abritant dans l'occultisme cette religion primitive, odieuse au Christianisme oppresseur; la femme enfantant à elle seule un être demi réel, demi fantastique, Satan. Ou plutôt non, la vraie mère du personnage ne serait-elle pas l'Église, qui l'aurait inventé commé épouvantail? Et puis, qu'entendre au juste sous ce nom de Satan? Si j'en crois l'épilogue, rien autre chose que l'esprit humain radicalement inconciliable avec le Christianisme. Démêle qui pourra ces vues passablement confuses! Un seul point demeure parfaitement clair : l'inimitié essentielle entre la religion catholique et la nature. Là reviennent, et le long rêve du début, et les trois ou quatre histoires de sorcellerie qui font la seconde moitié de l'ouvrage. Le riche thème, d'ailleurs, la belle proie pour cette imagination! La bonne for-

tune que de pouvoir être, tout à la fois et plus que jamais, excentrique, indécente et sacrilège!

Trouverons-nous mieux dans la *Bible de l'humanité* (1)? Non, certes. Quand paraît cette apocalypse (1864), Renan est déjà en pleine gloire; on le loue, on le cite, on le copie; on imite sans trop de peine son dilettantisme, son onction, son sourire. On insinue, presque aussi bien qu'il l'eût fait lui-même, que tous les mythes religieux sont charmants, du Zend-Avesta jusqu'aux évangiles apocryphes. Quant au prétendu saint Jean, il n'a produit qu'un monstre. Pourquoi s'avisait-il de faire entrer par force je ne sais quel rêve doctrinal dans la religion de la Grâce, de la femme, car le christianisme n'est que cela? Bref, tout est bien dans ce musée des religions, tout, sauf le hideux Moyen-Age. Oublions-le donc, retournons à la nature; c'est la vraie tradition humaine; tenons-nous-y.

Qu'on me pardonne une citation répugnante. Michelet a montré quelque part le prêtre, le confesseur, touchant à l'âme de la jeune fille « avec son épaisse patte d'homme (2). » Et lui, de quelle main a-t-il pu toucher ces deux choses délicates et saintes: *l'Amour* (1859), *la Femme* (1860)? Main pateline de casuiste, mais de casuiste à la fois plus réel et pire que ceux des Provinciales; main enflammée de poète, mais de poète érotique; main lourde et brutale de physiologiste profondément sensuel. On devait s'y attendre, et je m'en voudrais de rien ajouter.

(1) L'auteur n'est pas médiocrement fier de son œuvre. « Petit livre et grand élan de cœur et de volonté... montagne sommet... pic assez haut pour embrasser toute la terre. » *La Montagne*, première partie, I.

(2) *Le Prêtre, la Femme et la Famille.* Préface de 1861.

Où trouver donc un Michelet supportable, un Michelet dont on puisse aimer le beau talent, sans s'irriter à chaque pas de le sentir avili, dénaturé par la rage antichrétienne? Apparemment dans les fantaisies d'histoire naturelle qu'une influence déjà connue lui inspira sur le tard : *l'Oiseau* (1856), *l'Insecte* (1859), *la Mer* (1861), *la Montagne* (1862). Là, du moins, plus de Jésuites, de prêtres, de rois à pourfendre; donc plus de haine pour empoisonner la bonté naturelle et dévoyer l'imagination du même coup. Voilà qui est vrai, Dieu merci. Néanmoins, dans ces œuvres sans fiel, tout ne sera pas jouissance pour le goût sérieux, moins encore pour le sens moral et chrétien. Quant à la science, je ne me reconnais pas le droit d'élever en son nom la moindre critique. Du moins puis-je remarquer sans outrecuidance combien aisément elle se marie à la poésie, combien elle est capable de l'enrichir, de lui élargir l'horizon. Donnez à Lamartine, par exemple, le savoir d'un Taine, ou seulement les connaissances un peu hâtives et probablement superficielles d'un Michelet, même aidé de sa femme : l'enchanteur n'en sentira pas moins le charme des belles nuits étoilées ; mais la pensée plus nette et plus haute rendra sans peine le rêve moins flottant. Michelet pouvait être le poète de la science comme de l'histoire ; il l'est par moments, et de façon supérieure.

Aussi, dans les quatre volumes nommés plus haut, les faiseurs d'anthologie ont-ils beau jeu pour découper un certain nombre de pages exquises, de quoi ranger l'auteur parmi nos trois grands poètes modernes en prose, les deux autres étant Chateaubriand et George Sand. Michelet voit le phénomène avec la même lucidité puissante et, pour le rendre, il a, dans

les bons moments, une langue souple et expressive à miracle. Ainsi peindra-t-il en maître, ce qu'il nomme le triomphe de l'aile (1), ou l'hirondelle et ses voyages (2), ou les premières approches de la mer (3), ou encore la longue tempête qu'il a vue, en 1859, à l'embouchure de la Gironde (4). Et comme, chez lui, le sentiment égale au moins l'imagination, partout vous aurez, avec le tableau, le mouvement, l'action, le drame. Qu'il suive les oiseaux des tropiques dans leur guerre contre les insectes et les reptiles (5), ou les insectes eux-mêmes dans leur collaboration muette aux plus grandes œuvres de la nature (6) ; qu'il étudie le travail de l'araignée (7) ; qu'il peigne le phare de Cordouan, « le martyr des mers (8) » ou plus généralement la ceinture de feux qui, chaque nuit, entoure nos côtes : dans ces passages et beaucoup d'autres, tout se meut et s'anime, tout prend une vie intense et personnelle : à quoi le poète se reconnaît.

Mais il passe bientôt la mesure, et dans le sentiment tout d'abord. Par certaines familiarités bizarres avec la nature, il rappelle V. Hugo ; moins outré d'ailleurs et moins grotesque, sans doute parce qu'il cherche plutôt à jouir pour son propre compte qu'à éblouir le lecteur. Mais qu'il ressemble peu à la Fontaine ! Le fabuliste aimait ses bêtes en bon homme et de bon sens ; Michelet adore les siennes

(1) *L'Oiseau*, 1re partie, V.
(2) *Ibidem*, 2e partie, III.
(3) *La Mer*, liv. I, n° 1.
(4) *Ibidem*, I, 7.
(5) *L'Oiseau*, 1re partie, VIII.
(6) *L'Insecte*, liv. II, 10.
(7) *L'Insecte*, II, 16.
(8) *La Mer*, I, 8.

avec des niaiseries de grand'mère et des extases de dévot. Rien qui lasse comme cette inexorable continuité d'enthousiasme ou de tendresse. On s'en amuse un instant, puis on hausse les épaules et on demande grâce. Effet immanquable pour qui lit avec quelque suite, et c'est où apparaît ce que j'ai appelé le mensonge officieux des *Pages choisies* : elles voilent ce défaut grave qu'une lecture intégrale ferait saillir.

Mais ici, comme il arrive toujours, la question d'art se rattache à la question de moralité ; les excès de l'écrivain accusent le désordre profond de l'âme. Ne la blâmez pas comme trop sensible ; dites plutôt qu'elle est toute sensuelle. Pour qui sait comprendre, ce n'est pas la sensibilité, c'est le sensualisme qui coule à pleins bords dans cette poésie de la nature. Quel hymne, quel hosanna sans fin à l'amour, à l'amour physique, s'entend ! Michelet semble ne voir que cela dans le monde ; voilà ce qu'il demande à tous les êtres, oiseaux, insectes, poissons, arbres ou plantes ; voilà ce qu'il flaire et pourchasse à travers tous les règnes, avec une avidité que rien n'assouvit. S'il n'y a plus là de fête pour ses haines, c'en est une quasi continuelle pour d'autres goûts que nous lui savons. Et sans cela même, dans toute cette partie la plus anodine de son œuvre, vous sentez circuler et bouillonner je ne sais quel orgueil de la vie, mais de la vie sensitive, animale ; vous sentez l'effort continu d'une âme qui s'applique à la matière, s'y plonge et s'y fond pour la plus grande joie des sens. Ne discutons pas avec ceux qui verraient là précisément la poésie, toute poésie. Reconnaissons du moins que Michelet est leur homme et qu'il a bien gagné leurs suffrages.

A-t-il, au reste, une ombre de doctrine, une philosophie quelconque à propos de la nature ? Oui, sans doute, et elle n'est curieuse que parce qu'elle manifeste une fois de plus l'influence redoutable de l'instinct sur la pensée. Ce bel enthousiasme pour l'oiseau, pour l'insecte, pour le poisson, va se retourner en mépris contre l'homme. Cette ivresse de la sensation partout cherchée et savourée va donner à la vague religiosité de l'auteur sa forme dernière et naturelle; sans y entendre malice peut-être, le déiste se fera panthéiste, c'est-à-dire athée sauf le mot. A force de s'exagérer en poète la ressemblance entre les passions de l'animal et les nôtres, Michelet en vient à faire assez bon marché de notre espèce. Rappelons-nous La Fontaine encore une fois. Quand le bonhomme bataille contre Descartes et invente pour ses chères bêtes une âme de sa façon,

Quintessence d'atome, extrait de la lumière (1);

au moins persiste-t-il à croire que, si elles ont de l'esprit, il en a lui-même un peu plus. A tête reposée, Michelet ne dirait pas non, mais il doute presque devant les faits et gestes de sa serine Jonquille (2). Ailleurs, trouvant résolu dans la respiration de l'insecte maint problème de mécanique et de chimie, il semble en faire bravement honneur à l'insecte lui-même et s'écrie avec l'accent du triomphe : « Voilà, orgueilleux humains, qui vous dites le centre des choses, l'effort le plus laborieux où s'est épuisée la nature! (3) » Les arbres se plaignent, ils gémissent;

(1) Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.
(2) *L'Oiseau*, 2e partie, éducation.
(3) *L'Insecte*, livre I, 5.

ils ont donc une âme. On l'a cru jusqu'aux « âges scolastiques », et se figurer « que l'homme seul sent et pense », est une « idée orgueilleuse... un paradoxe moderne du Moyen-Age » (1). Les arbres pourront-ils progresser, atteindre à l'intelligence? Il ne le dit pas que je sache. Quant aux animaux, il meurt d'envie de le dire. « Y viendront-ils et comment? Dieu s'est réservé ces mystères. Ce qui est sûr, c'est qu'il les appelle, eux aussi, à monter plus haut » (2). Mais, au lieu de seconder la Providence, l'homme a tout fait pour déchirer « le pacte éternel..., le traité préexistant qui est entre nous et ces êtres instinctifs que nous appelons inférieurs (3) ». S'ils sont devenus farouches, s'ils ont même perdu leurs mœurs et passé du *mariage* (*sic*) aux amours vagabondes; n'en accusons que nous-mêmes, notre despotisme persécuteur qui les a *ensauvagés*, *barbarisés* pour toujours (4). Tendresses fraternelles, indignations éloquentes, bizarre mélange de vérités et de rêves. On sourit, non sans tristesse, en pensant à la vérité intégrale dont Michelet ne veut plus. Oui, entre l'homme innocent et la création bien réellement inférieure, un pacte existait, non pas conclu de gré à gré, d'égal à égal, mais établi par Celui-là même qui n'a créé que l'homme à son image et ressemblance. Nous savons, nous, qui a rompu l'accord primitif, et aussi comment il plaît à Dieu nous en rendre parfois la vive image. Saint François d'Assise, lui aussi, appelait les animaux ses frères ; mais il les maintenait à

(1) *La Montagne*, seconde partie, II.
(2) *L'Oiseau*, seconde partie. Éducation.
(3) *L'Oiseau*. Conclusion.
(4) *La Mer*, livre III, 5.

leur rang et ne reprochait pas au Rédempteur de n'avoir rien fait pour eux (1).

Mais le Dieu de Michelet n'est pas celui de saint François d'Assise. Qu'est-ce donc? La terre, la nature, le grand Tout. Un déserteur de la vérité chrétienne, s'il a l'esprit sec et prosaïque, tourne aisément au positivisme, à l'agnosticisme, à l'athéisme formel et négatif; s'il est poète, il s'en tient volontiers au panthéisme, sinon théorique, au moins de rêve et d'impression. Les sens n'y perdent rien; l'âme y gagne une dernière illusion de religiosité. Voyez Michelet se plongeant, par ordonnance des médecins, dans les boues minérales d'Acqui. Au premier quart d'heure de cette immersion, il pense encore. Au second, il perd avec délices la conscience de sa personnalité distincte : impression panthéistique par excellence. « La seule idée qui me restait, c'était *Terra mater*. Je la sentais très bien, caressante et compatissante, réchauffant son enfant blessé. Du dehors? Au dedans aussi. Car elle me pénétrait de ses esprits vivifiants, m'entrait et se mêlait à moi, m'insinuait son âme. L'identification devenait complète entre nous. Je ne me distinguais plus d'elle (2) ». Si bien qu'au dernier quart d'heure, il estimait importun (*sic*) son visage, seul exclu du contact sacré. « Le corps enseveli était heureux, et c'était moi. Non enterrée, la tête se plaignait, n'était plus moi; du moins je l'aurais cru. Si fort était le mariage! et plus qu'un mariage entre moi et la terre! On aurait dit plutôt *échange de nature*. J'étais Terre et elle était homme.

(1) Voir plus haut, page 391.
(2) *La Montagne*, première partie, IX.

Elle avait pris pour elle mon infirmité, mon péché (1). Moi, en devenant Terre, j'en avais pris la vie, la chaleur, la jeunesse ! » A la bonne heure ! Est-ce assez naïf ? ajoutons, assez grossier ? D'autres, à commencer par Chateaubriand, ont enveloppé d'élégance cette effusion voluptueuse de l'âme dans la matière ; ici l'élégance manque, c'est le sensualisme tout cru, mais c'est du panthéisme pratique et du meilleur.

Aussi bien, quand l'impression est admise, la doctrine est tout près de suivre, plus ou moins nette et franche. Quand on se mêle, quand on s'identifie avec la création, à quoi tient-il qu'on ne la confonde, qu'on ne l'identifie elle-même avec son auteur ? Ainsi la mer cesse d'être « une chose créée de Dieu en une fois » ; on la juge animée, on y voit « une force de vie, presque une personne où l'âme aimante du monde continue de créer toujours (2) ». Et cette âme, « la grande âme, adorable unité des êtres, par qui ils s'engendrent et se créent... l'éternel Désir qui jadis évoqua ce globe et toujours enfante en lui » : voilà, si je sais comprendre, le Dieu véritable, unique. Se distingue-t-il bien du globe qu'il évoqua jadis ? Bagatelle. En tout cas, sur le dernier nom qu'on lui donne, jugez de ce qu'il est en lui-même : l'éternelle convoitise et rien de plus. Par ailleurs, tel Dieu, tel culte ; là-dessus, nous sommes amplement édifiés.

Voilà donc le fonds théologique de l'auteur, sa

(1) Comme V. Hugo, Michelet se plaît à ces réminiscences chrétiennes, à ces rapprochements sacrilèges. Ainsi l'Oiseau devient l'universel Sauveur, il a l'ubiquité du Saint-Esprit. (*L'Oiseau*, deuxième partie, x.) Pour le rossignol, l'heure de la paternité devient son *Noël*, etc.

(2) *La Mer*, première partie, v.

religion complétée, définitive. Historien, il adorait l'homme, il était dévot à « Notre-Seigneur Genre humain » ; naturaliste poète, il semble déprécier par instants sa première idole au bénéfice d'une autre. Contradiction de surface, d'apparence pure. L'idolâtrie de l'humanité va très bien avec celle de la matière ; l'orgueil et les sens arrivent toujours à s'accorder.

J'ai longuement parlé de cet homme. Je le devais, je crois, à ses talents supérieurs, à ses prodigieux écarts, à l'importance, qu'on lui donne, au mal qu'il nous a fait. En regard du Michelet réduit, trié, nettoyé, rendu classique, n'importait-il pas de restituer, autant du moins que le permettait la décence, le Michelet authentique et intégral ? Il est d'ailleurs facile à résumer en quelques mots. Grand poète de naissance, grand historien malgré cela ou plutôt par cela même, nature sensible et bonne, — je n'en veux pas douter, — il a compromis tous ces dons le jour où, par entraînement et par ambition de popularité, il s'est tourné contre le Christianisme qu'il ne pratiquait pas, qu'il savait mal, et dont il s'est bientôt fait un monstre. Dès lors, le poète a peu à peu cédé la place au visionnaire maladif, l'historien au démagogue outré, violent, déclamateur, l'homme né bon et sensible au maniaque de haine, d'attendrissement nerveux ou de luxure. L'écrivain puissant, original, mais sobre encore et suffisamment raisonnable, s'est été dans toutes les outrances du romantisme, du rai, du pire ; le disciple de Chateaubriand, comme étaient presque tous les lettrés de l'époque, s'est uit, à sa manière, l'émule du plus mauvais V. Hugo.

L'auteur de quelques pages admirables est devenu un dangereux, parfois un détestable modèle littéraire, comme il devenait, par le fond de sa pensée, l'un des plus grands corrupteurs de l'esprit public. La passion injuste, effrénée, ruine l'âme et ne profite jamais au talent.

A l'époque du centenaire (1898), l'Académie-Française mit au concours son éloge. La pièce couronnée (1) décrit non sans finesse la manière littéraire de Michelet. Quant au reste, au principal, me permettra-t-on de dire que je souhaiterais çà et là quelque chose de plus net, de plus tranché, une allure moins oscillante entre la louange et le blâme? L'honorable lauréat se travaille à revendiquer pour son héros l'unité morale, ce que, Michelet lui-même appelait « l'harmonique identité d'âme ». J'ose avouer que la démonstration me laisse quelques doutes. L'œuvre est une, dit-on, parce que, d'un bout à l'autre, elle reflète vivement la personnalité de l'auteur. — Mais quoi! si la personnalité même fut diverse? — Non, elle fut une à sa façon, comme il sied aux artistes, aux poètes, à ceux que l'imagination gouverne et le sentiment. — Unité contestable. Ne revient-elle pas pratiquement à persévérer dans l'inconstance? — Au moins l'œuvre entière est-elle dominée par une pensée unique. Bossuet mettait en lumière la *Suite de la Religion ;* Michelet raconta la *Suite de la Liberté.* A ses yeux, l'histoire du monde n'est qu'un long et victorieux combat de la liberté, qui est tout bien, contre la fatalité qui est tout mal. — Soit! mais ici encore je crains une sorte de mirage: l'unité m'apparaît plutôt superficielle et verbale.

(1) J. Brunhes : *Michelet.*

C'est peu de répéter, sa vie durant, le mot *liberté ;* encore faut-il que le mot dise toujours la même chose. Or, sous la plume de Michelet, il change de sens au moins une fois et sans retour. Au début, le Christianisme y était compris comme un élément parmi plusieurs autres ; c'était peu, mais c'était quelque chose. A partir de 1843 et surtout de 1845, la liberté devient l'insurrection contre le Christianisme libérateur. Dès lors aussi, l'unité se fait trop réelle et pour ne se plus démentir. A cela près, le sectaire des trente dernières années était-il comme en germe dans le rationaliste pseudo-chrétien de 1830 ? Question intéressante, mais qui allongerait démesurément cette étude. Et quelle que fût la solution, amoindrirait-elle en rien les torts de Michelet envers la France qu'il se figurait aimer ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

ASPECT GÉNÉRAL DE L'ÉPOQUE, (1830-1850)

I

Rationalisme, Romantisme : pourquoi et dans quelle mesure ces deux tendances la résument. — S'il y a entre elles connexion logique ou pure coïncidence. — En quoi la révolution de 1830 les favorise toutes deux. — Selon Guizot, l'orgueil est la maladie du temps 1

II

Le rationalisme théorique. — Cousin. — Ses doctrines successives : panthéisme germanique, éclectisme, spiritualisme déiste. — Sa royauté sur l'enseignement philosophique. — Sa guerre constante et sournoise à la religion.. . . . 11

III

Le rationalisme pratique et social. — Saint-Simon. — Fourier. — Pierre Leroux. — Buchez. — Proudhon. — Folie de la bourgeoisie rationaliste : dédain pour le socialisme théorique, — faveur pour ce même socialisme popularisé par le drame et le roman 22

LE FOND DU ROMANTISME

I

S'il y a deux romantismes ou un seul. — Si l'on peut unir sous la même notion Chateaubriand et V. Hugo. — Différence essentielle : Chateaubriand est réformateur, V. Hugo protestant et révolutionnaire. — Le romantisme sera, pour nous, la poétique spéciale de V. Hugo. 44

II

Deux distinctions essentielles. — Le romantisme et l'œuvre totale des romantiques; — ne le juger que par ce qu'elle a de vraiment neuf. — En cela même, ne pas mettre au même rang l'accessoire et le principal. — Que le principal est ce qui élève le romantisme à la hauteur d'un « fait d'âme. » (*V. Hugo.*) 53

III

Le vrai fond du romantisme. — Deux éléments essentiels : souveraineté du caprice individuel; — rupture systématique de l'équilibre naturel entre les facultés. — Imagination et sensibilité romantiques. — Au total, orgueil, sensualisme. — Valeur du système. — S'il a fait son temps. . 59

LE ROMANTISME AU THÉATRE

I

La dramaturgie de Victor Hugo d'après ses préfaces. — La préface de *Cromwell*. — Le mélange du comique au tragique. — Pourquoi il est inadmissible. — Autres préfaces : le drame encyclopédique, école d'histoire et de moralité, etc. . 76

II

Les drames de V. Hugo. — *Cromwell*. Conception romantique des caractères. — Autres pièces. — Elles démentent presque en tout les promesses des préfaces. — Simples mélodrames relevés par le style. — V. Hugo lyrique et non dramaturge. — Il semble ignorer la grandeur et la simplicité. — Au fond,

double orgueil instinctif qui flatte la foule et jouit de l'éblouir. — V. Hugo païen et disciple d'Aristote sans le savoir. 85

III

Deux autres dramaturges : Alexandre Dumas. — Alfred de Vigny. — La préface de *Chatterton*. — Une diversion : la comédie de Scribe. — Une réaction : La *Lucrèce* de Ponsard. Si le romantisme a fini au théâtre avec les *Burgraves*. 102

VICTOR HUGO

I

Si V. Hugo était, de naissance, une antithèse vivante. — Education périlleuse. — Malgré tout, le jeune homme est catholique et légitimiste. — Le *Conservateur littéraire*. — Les *Odes* : religion, politique, littérature. — Acheminement au romantisme : les *Ballades*. — Le romantisme professé : *Cromwell*, *Les Orientales*. — V. Hugo à la veille de 1830 116

II

De la révolution de Juillet au coup d'État (1830-1851). — Multiple déchéance — *Notre-Dame de Paris* : le cadre, la fable, le style. — Relèvement soudain : les *Feuilles d'Automne* et les trois recueils similaires — haute valeur poétique — valeur du fond : religion, famille, V. Hugo chantre de l'enfance. — Entrée du poète dans la politique active étapes de sa conversion au radicalisme. 126

III

L'exil (1850-1870) — Aspect général de l'époque — V. Hugo pamphlétaire politique : *Histoire d'un crime*, *Napoléon le Petit*, *Les Châtiments*. — Retour à la poésie pure. *Les Contemplations*, littérature et sentiment, deuil paternel, divagations religieuses. — *La Légende des Siècles*. Belle idée. Ce qui manque au poète pour la remplir. Merveilles d'imagination, prodiges d'injustice et de folie. *La Fin de Satan* ; la révolution remédiant à l'impuissance de Jésus-Christ. — *Les*

Chansons des rues et des bois. — De la fécondité du poète. — V. Hugo romancier. *Les Misérables*, curieux dualisme d'inspiration. *Les Travailleurs de la mer. L'homme qui rit*, *William Shakespeare*, roman de critique et d'esthétique 145

IV

Après l'exil (1870-1885). — *L'Année terrible*, les embarras du poète. — *Quatre-vingt-treize*, roman. — *L'Art d'être grand-père*, dernier mot du sentiment de famille. — Les *Quatre vents de l'esprit.* — Œuvres séniles. — Dernière situation morale et religieuse. — Mort et funérailles de V. Hugo 178

V

Conclusion. — L'homme. — Le poète. Ses aptitudes merveilleuses de lyrique, d'épique, de satirique. — Combien amoindries par le sensualisme, par l'orgueil surtout. — Son influence littéraire, intellectuelle, morale. — Influences fâcheuses qu'il a lui-même subies. — Triste condition du génie parmi nous 198

MUSSET

I

L'homme : — désordre — passion — ruine morale et physique 208

II

Les œuvres. — La prose : Comédies, *Lorenzaccio*, *Confession d'un enfant du siècle.* — Les vers : *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Le Spectacle dans un fauteuil*, *Rolla*, *Les Nuits*, l'*Espoir en Dieu*. 214

III

Le talent. — Dons naturels admirables. Musset bien *Français.* — Esprit, bon sens. — Musset et l'école romantique. — Musset surtout élégiaque. — Sa sensibilité. — Si l'imagination lui manque. — Sa mélancolie — en quoi périlleuse. 228

VIGNY

I

L'homme et le philosophe, surtout d'après son *Journal*. — Le militaire et l'écrivain. — Son « sauvage bonheur ». — Son pessimisme. — Son attitude à l'égard du Christianisme et de Dieu 237

II

L'Œuvre poétique. — Mérites et défauts littéraires. — L'esprit nuisible au talent comme au cœur. — Les pensées dominantes. — Vigny et la Bible : *Éloa*. — Les *Destinées*. — Injures à l'homme et à Dieu 249

LE ROMAN

DUMAS — GEORGE SAND — BALZAC. 263

I

Le roman historique ou soi-disant tel. — Vigny : *Cinq-Mars*. — Alexandre Dumas père. — L'homme. — Le romancier, au regard de l'histoire, de la morale, de la littérature. 269

II

Le roman dit idéaliste. — George Sand. — Sa vie. — Tristes hérédités. — Triste éducation. — Période de foi, de ferveur. — Défection. — Mariage. — Séparation. — Les trois phases de sa vie émancipée : crise de passion, campagne socialiste, apaisement. 278

III

George Sand, son œuvre. — Préparations et débuts. — Les quatre périodes : le roman de passion, — le roman socialiste, — l'idylle campagnarde, — le tableau de mœurs actuelles et moyennes. — George Sand écrivain, romancier, poète de la nature. — Son idéalisme. 295

IV

Le roman réaliste. — Balzac. — S'il complète George Sand. Sa vie, son caractère, surtout d'après la partie publiée de sa correspondance. 321

V

Balzac, son œuvre, la *Comédie humaine*. — Immensité de l'entreprise. — Le talent et l'art. — L'influence exercée. — Intentions et résultats : — un catholique antichrétien, un monarchiste révolutionnaire, un moraliste immoral, — par la crudité des peintures, — par l'apothéose de la force quelconque, — par l'impression pessimiste du tableau . . 338

MICHELET

I

Attitude à prendre devant lui. — Michelet rapproché de V. Hugo. — Biographie plus simple. — Une seule crise morale (1843) : le dilettante incrédule se fait sectaire. — Dès lors, imagination hallucinée, sensibilité faussée, sensualisme débordant, talent même compromis. 361

II

L'Historien avant 1843. — Belles aptitudes. — Justes idées sur le but et la méthode. — Ni l'imagination ni le sentiment n'y auraient nui, sans la passion anticatholique. — Jusque-là, rationalisme et dilettantisme. — *Histoire romaine*. — *Histoire de France*, des origines au seizième siècle. — Le Moyen-Age. Jeanne Darc. — Michelet et Renan. — Pourquoi il s'interrompt après Louis XI . . 370

III

La crise de 1843. — Michelet pamphlétaire antichrétien. — *Les Jésuites*, fantaisie « burlesque ». (Sainte-Beuve.) — Le *Prêtre, la Femme et la Famille* (1844), œuvre déplorable engagement plus triste encore. — *Le Peuple* (1846), idylle, sociale. — On demande l'amour. 382

IV

Michelet historien de la Révolution Française (1845-1853). — Idée dominante : le christianisme est l'antithèse absolue de la Révolution. — Michelet sévère aux grands personnages révolutionnaires. — Son héros est le peuple. — Le prêtre est l'ennemi commun, éternel. — La Révolution aurait dû

s'imposer comme religion unique, exclusive. — Les victimes de la Révolution. — La bonté naturelle chez un sectaire. — Trois types : la glacière d'Avignon, les massacres de Septembre, le jugement et la mort de Louis XVI. . 392

V

Reprise de l'histoire de France, du dix-neuvième siècle à la Révolution. — Simplifications épiques. — Dévergondage d'animosité irréligieuse. — « Terrible fête » que Michelet se donne à lui-même. 403

VI

Œuvres latérales : la *Sorcière*, la *Bible de l'humanité*, etc. — Fantaisies d'histoire naturelle : l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*. — Belles pages d'anthologie. — Triste ensemble : mépris de l'homme, panthéisme d'impression et de quasi-doctrine. La Convoitise, vrai Dieu de Michelet. — Si sa vie et son œuvre présentent une véritable unité . . 412

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03073 3292

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Cat. No. 23 520